

Bulletin de la
SOCIÉTÉ DES SCIENCES HISTORIQUES ET NATURELLES
DE LA CORSE

Année 1906. - Août à décembre - N° 308 à 312

CORRESPONDANCE
DE
LORD NELSON

PENDANT SA CROISIÈRE
DANS LA MÉDITERRANÉE

DÉCEMBRE 1794-FÉVRIER 1797

TRADUITE DE L'ANGLAIS ET PUBLIÉE PAR
M. SÉBASTIEN DE CARAFFA

AVOCAT A LA COUR D'APPEL

CONSEILLER GÉNÉRAL DU 1^{er} CANTON DE BASTIA



BASTIA

IMPRIMERIE & LIBRAIRIE OLLAGNIER

1910

Per. 8° 12553

Tome 74

Bulletin de la
SOCIÉTÉ DES SCIENCES HISTORIQUES ET NATURELLES
DE LA CORSE

Année 1906. - Août à décembre - N° 308 à 312

CORRESPONDANCE
DE
LORD NELSON

PENDANT SA CROISIÈRE
DANS LA MÉDITERRANÉE

DÉCEMBRE 1794-FÉVRIER 1797

TRADUITE DE L'ANGLAIS ET PUBLIÉE PAR

M. SÉBASTIEN DE CARAFFA

AVOCAT A LA COUR D'APPEL

CONSEILLER GÉNÉRAL DU 1^{er} CANTON DE BASTIA



BASTIA

IMPRIMERIE & LIBRAIRIE OLLAGNIER

1910

Per. 8° 12553
Tome 74

www.bnf.fr

eISBN : 9782329001265

Sommaire

Page de Copyright

Page de titre

INTRODUCTION

Lettres et Journal de l'Amiral Nelson PENDANT SA CROISIÈRE
SUR LES COTES DE LA CORSE

A William Suckling Esq.

Au Révérend M. Nelson, à Hilborough.

A Son Altesse Royale le Duc de Clarence.

A Madame Nelson.

A Madame Nelson.

A William Locker Esq, lieutenant-gouverneur de l'Hôpital Royal
de Greenwich.

A Madame Nelson.

A Son Excellence le Général Paoli.

Au Vice-Amiral Lord Hood.

Au Vice-Amiral Lord Hood.

A Madame Nelson.

Au Révérend Dixon Hoste Godwick Hall.

Au Vice-Amiral Lord Hood.

Au Vice-Amiral Lord Hood.

A Madame Nelson.

A M. William Suckling

Au Révérend M. Nelson Hilborough.

A Madame Nelson.

Au Vice-Amiral Lord Hood.

Au Vice-Amiral Lord Hood.

Au Vice-Amiral Lord Hood.

Au Vice-Amiral Lord Hood.

Au Vice-Amiral Lord Hood.

A M. William Suckling.

Au Révérend M. Nelson, à Hilborough.

A l'honorable William Paget capitaine du Navire de Sa Majesté Le

Romney.

A M. William Hamilton K. B.

Au Commodore Linzee, Alcide.

Au Capitaine Hauvell .

A Madame Nelson.

A M. William Suckling, Douane, Londres.

AM. Thomas Pollard, Livourne.

A Madame Nelson.

A l'Amiral Lord Hood .

A l'Amiral Lord Hood.

A l'Amiral Lord Hood.

A l'Amiral Lord Hood.

A Madame Nelson.

A M. Thomas Pollard

A Madame Nelson

A M. Thomas Pollard.

Au Révérend Dixon Hoste.

A Madame Nelson.

A l'Amiral Lord Hood.

Au Très Honorable Sir William Hamilton K. B.

A William Locker, Lieutenant-Gouverneur dn Royal Hôpital de Greenwich

Au Révérend M. Nelson, à Hilborough.

A M. Evan Davis Swansea.

A Madame Nelson

Au très honorable Lord Hood.

Au très honorable Sir Gilbert Elliot.

A l'Amiral Lord Hood.

Au Major Général Stuart.

Au Lieutenant Richard Sainthill Agent de Transports.

A l'Amiral Lord Hood.

A l'Amiral Lord Hood

Au Très Honorable Lieutenant-Général.

A l'Amiral Lord Hood.

A M. Thomas Pollard, Livourne

A Madame Nelson

A l'Amiral Lord Hood.

[illegible]

A l'Amiral Lord Hood.
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot
A l'Amiral Lord Hood
A l'Amiral Lord Hood.
A Madame Nelson.
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot.
A l'Amiral Lord Hood.
A l'Officier Commandant les Navires de Sa Majesté à Saint-
Florent.
Au Lieutenant Sainthill.
Au Lieutenant Sainthill.
A l'Amiral Lord Hood.
A l'Amiral Lord Hood.
A l'Amiral Lord Hood
A Son Altesse Royale, le Duc de Clarence
A l'Amiral Lord Hood
A Madame Nelson
Lettre du capitaine Nelson au général Stuart
Au Lieutenant Sainthill, Agent de Transports
Au Lieutenant Sainthill
A Madame Nelson
A Madame Nelson
A Madame Nelson.
A l'Amiral Lord Hood.
A Monsieur William Suckling
A Madame Nelson
A l'Amiral Lord Hood.
A Madame Nelson
A l'Amiral Lord Hood.
A Madame Nelson
Au Capitaine William Locker, Lieutenant-Gouverneur de l'hôpital
de Greenwich
Au Vice-Amiral Hotham
A Madame Nelson
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot Vice-Roi de Corse
Au Révérend M. Nelson Hilborough
A Monsieur A. William Suckling

A Son Altesse Royale, le Duc de Clarence
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot Vice-Roi de Corse
Etat et Situation de la Flotte Française à Toulon
A Madame Nelson
A Son Altesse Royale le Duc de Clarence
A Guillaume Suckling, Esq.
A Jean, M. Arthur, Esq.
A Madame Nelson
A Madame Nelson
A Son Altesse Royale le Duc de Clarence
A Madame Nelson
A Monsieur William Suckling.
A Monsieur Thomas Pollard
A Monsieur William Sucking
A Madame Nelson
A Madame Nelson
A Son. Altesse Royale le Duc de Clarence
A Monsieur William Locker, Esq. Lieutenant-Gouverneur de
l'hôpital de Greenwich
A William Sucbling, Esq.
Au Révérend M. Nelson Hilborough
A Madame Nelson
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot Vice-Roi de Corse
A Madame Nelson
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot Baronet Vice-Roi de Corse
A Son Altesse Royale le Duc de Clarence
A Son Altesse Royale le Duc de Clarence
Au Très Honorable William Windham Ministre de la Guerre
Au Révérend Monsieur Nelson Hilborough
A Son Altesse Royale le Duc de Clarence
Au Comte Spencer, premier Lord de l'Amirauté
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot Vice-Roi de Corse
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot Vice-Roi de Corse
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot Vice-Roi de Corse
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot Vice-Roi de Corse
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot Bart
A Madame Nelson

Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot
A l'Amiral Sir John Jervis
A l'Amiral Sir John Jervis
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot
A Son Excellence l'Honorable William F. Wyndham
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot Vice-Roi de la Corse.
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot
A Son Altesse Royale le Duc de Clarence
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot
A l'Amiral Sir John Jervis
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot
A l'Amiral Sir John Jervis
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot
Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

A l'Amiral Sir John Jervis

A l'Amiral Sir John Jervis

A l'Amiral Sir John Jervis

A Madame Nelson

A l'Amiral Sir John Jervis

A l'Amiral Sir John Jervis

A Son Altesse Royale le Duc de Clarence

A William Locker Esq., Lieutenant-Gouverneur de l'Hôpital Royal
de Greenwich

A Son Altesse Royale le Duc de Clarence

Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

A Madame Nelson

A Edmond Hardmann, Secrétaire privé de Son Excellence Sir
Gilbert Elliot

Etat des Services du capitaine Nelson du navire royal l'*Ag mem on*
durant cette guerre

La Minerve

TABLE DES NOMS PROPRES

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

P

R

S
T
U
V
W
Y
ERRATA

Bulletin de la
SOCIÉTÉ DES SCIENCES HISTORIQUES ET NATURELLES
DE LA CORSE

Année 1906. - Août à décembre - N° 308 à 312

CORRESPONDANCE
DE
LORD NELSON

PENDANT SA CROISIÈRE
DANS LA MÉDITERRANÉE

DÉCEMBRE 1794-FÉVRIER 1797

TRADUITE DE L'ANGLAIS ET PUBLIÉE PAR

M. SÉBASTIEN DE CARAFFA

AVOCAT A LA COUR D'APPEL

CONSEILLER GÉNÉRAL DU 1^{er} CANTON DE BASTIA



BASTIA

IMPRIMERIE & LIBRAIRIE OLLAGNIER

1910

Per. 8° 12553
Tome 74

INTRODUCTION

Les graves événements qui bouleversèrent si profondément l'Europe, à la fin du XVIII^e siècle, ont voulu que les deux plus grands génies militaires de l'Histoire Contemporaine, Nelson et Napoléon, aient eu tous deux une influence capitale sur les destinées de notre pays.

La haute valeur stratégique de Nelson avait assuré aux Anglais la possession de la Corse. Ils s'y seraient maintenus pour très longtemps peut-être. Les victoires retentissantes de Bonaparte devaient décider de leur départ et donner la Corse à la France.

Il nous a donc paru intéressant pour les lecteurs du *Bulletin* de compléter par cette publication la période mouvementée de l'histoire de notre pays qui s'étend de 1793 à 1797, et dont nous avons eu à nous occuper déjà dans trois publications précédemment parues.

La correspondance officielle échangée entre Sir Gilbert Elliot et les Ministres Anglais ¹ nous avait fait connaître l'organisation administrative de notre île pendant cette vice-royauté.

Les lettres privées adressées par Sir Gilbert et Lady Elliot à leurs amis, à leurs parents d'Angleterre ² nous montraient l'admiration, le réel enthousiasme provoqués chez eux par les beautés naturelles de notre île, et leurs impressions se trouvaient toutes résumées dans cette phrase écrite par Lady Elliot à sa sœur Lady Malmesbury : « Tout ce que la nature a fait pour la Corse est merveilleux. »

Nous apprenons par les lettres de Nelson comment les Anglais ont occupé notre île et à la suite de quelles circonstances ils ont dû l'évacuer.

Cette correspondance, parue dans un ouvrage en quatre volumes, a été éditée à Londres en 1845, sous le titre : *The Dispatches and Letters of Vice-Amiral Lord Viscount Nelson with Notes by sir Nicholas Harris Nicolas*. (Dépêches et Lettres du Vice-Amiral Vicomte Lord Nelson avec des Notes par M. Nicolas Harris Nicolas).

Elle comprend toutes les lettres et dépêches écrites par Nelson depuis le début de sa vie de marin jusqu'à sa mort, à sa femme, à son père, à son frère, à l'Amiral Lord Hood, à Sir Gilbert Elliot, à l'Amiral Sir John Jervis

et à beaucoup d'autres personnalités anglaises, fonctionnaires, officiers ou chefs de service.

Ces volumes se trouvent à la Bibliothèque municipale de Bastia qui les doit à la libéralité de M. le docteur Mattei.

Avec la permission des éditeurs nous avons traduit, sur cette importante publication, toutes les lettres, tous les documents pouvant concerner la Corse.

Cette partie de la correspondance peut être divisée en six périodes.

La première période comprend les événements qui se sont produits depuis le 5 décembre jusqu'à la fin de l'année 1793.

Les Anglais ont dû évacuer Toulon. Nelson, alors capitaine de vaisseau, est désigné pour commander la division de frégates en croisière devant la Corse et la côte d'Italie, et c'est alors que commence la seconde période qui prendra fin en mars 1794.

Le général Paoli est maître absolu de l'intérieur de l'Ile. Il y a appelé les Anglais. Mais certains points du Cap-Corse et les places fortes, entre autres Bastia et Calvi, sont aux mains des Français. Monté sur le vaisseau de 74 canons l'*Agamemnon*, Nelson bloque complètement les ports. Il effectue des débarquements au Cap-Corse et s'avance jusqu'aux pieds des fortifications de Bastia.

Nous arrivons ainsi à la troisième période.

Depuis le mois de mars jusqu'aux derniers jours du mois de mai 1794, les généraux anglais, à la tête des troupes de terre, refusent de coopérer à l'attaque de Bastia. Nelson décide l'Amiral Lord Hood à agir seul avec les marins et l'infanterie de marine embarqués sur la Flotte. Il commande à terre les troupes de débarquement qui investissent Bastia jusqu'à la capitulation de cette place.

La quatrième période commence en juin 1794 et se prolonge jusqu'en août de la même année.

Après la reddition de Bastia, Nelson va mettre le siège devant Calvi. Là, comme à Bastia, il dirige dans les batteries installées sur les hauteurs qui dominent la ville les troupes de débarquement. Au cours de ce siège, il est grièvement blessé à l'œil droit par les terres que le choc d'un boulet a fait voler dans la tranchée.

La cinquième période va d'août 1794 à juillet 1796.

Les Anglais occupent l'île entière. Nelson est chargé de différentes missions auprès de la République de Gênes et d'autres Etats d'Italie. Son

navire l'*Agamemnon* continue toutefois à faire partie de la flotte anglaise et, à son bord, Nelson prend part à un très sérieux engagement avec la flotte française en mars 1795, au large du Cap Corse, et contribue à la prise de deux vaisseaux français, le *Censeur* et le *Çà Ira*.

La sixième et dernière période va se terminer par l'évacuation de la Corse et l'abandon de la Méditerranée par les Anglais. Décembre 1796, février 1797.

Le général Bonaparte est maître de Livourne. Nelson est chargé de bloquer ce port. Il surveille les menées des Corses qui sont arrivés de France sous le commandement du général Gentili et prend toutes les dispositions nécessaires pour empêcher un débarquement dans l'île. Dans ce but, il s'est emparé de Porto-Ferraio et de l'Île-d'Elbe d'abord et de Capraia ensuite. Mais, après les éclatants succès du général Bonaparte en Italie, l'Angleterre est à la veille d'être abandonnée par tous les alliés ; elle songe à se retirer de la Méditerranée, et c'est Nelson qui surveille et dirige l'évacuation de la Corse.

Les Français occupent le Cap-Corse ; ils sont aux portes de Bastia ; on redoute des troubles graves. Embarqué le dernier, Nelson protège de son courage et de sa farouche énergie le départ du Vice-Roi et des troupes anglaises que l'on peut ainsi diriger en [sûreté sur l'Île-d'Elbe, à bord de la Flotte.

Devenu commodore, Nelson, en quittant la Méditerranée, prend part sur le *Captain* au combat naval livré au large du Cap Saint-Vincent par la flotte anglaise à la flotte franco-espagnole. L'ancien Vice-Roi de Corse, Sir Gilbert Elliot, assistait lui-même à cette bataille à bord du vaisseau-amiral le *Victory*.

Avant de publier ces lettres, nous avons cru devoir soumettre notre traduction à M. Louis Lucciana.

Mais notre vénéré professeur n'a pas pu nous suivre et nous aider de ses conseils jusqu'au bout de notre tâche. Comme tant d'autres êtres chers, parmi les fondateurs de notre Société, il nous a été ravi dans toute la force de son intelligence. Nous devons à sa mémoire un souvenir ému et le pieux hommage de notre plus affectueuse reconnaissance.

SÉBASTIEN DE CARAFFA.

Bastia, le octobre 1910.

Lettres et Journal de l'Amiral Nelson PENDANT SA CROISIÈRE SUR LES COTES DE LA CORSE

DÉPÊCHES DE CORSE

A William Suckling Esq.

« Le 15 Novembre 1793, Lord Hood donnait l'ordre au commodore Linzee d'envoyer le capitaine Nelson croiser de Calvi au golfe de la Spezia, pour y chercher les frégates qu'il avait attaquées le 22 Octobre, sans faire connaître où il allait, et pour prendre sous son commandement tous les navires qu'il pouvait trouver dans cette station, c'est à-dire la *Sirène*, le *Tartare*, la frégate française la *Topaze*, le brick *Eclaireur* et probablement l'*Amphitrite*.

» Le commodore devait lui ordonner en outre d'empêcher tout navire ou vaisseau de se rendre à Gênes, ce port étant investi et bloqué par une partie de la flotte sous le commandement de Lord Hood. En exécutant ces instructions il devait se garder, autant que possible, d'offenser d'une manière quelconque les sujets des puissances dont les navires pouvaient être trouvés par lui et dont les souverains étaient les amis de l'Angleterre, se contentant de leur faire connaître les ordres qu'il avait reçus. Mais au cas où ceux-ci auraient persisté à vouloir gagner Gênes, il devait arrêter lesdits vaisseaux et les envoyer à Livourne ou à Porto-Ferraio pour y être retenus. — Athenæum. »

Agamemnon, 5 décembre 1793. En vue de la Corse.

Mon Cher Monsieur,

Je rentre à l'instant de Tunis où je me trouvais sous les ordres du commodore Linzee ³ pour des pourparlers au sujet d'un convoi français venant du Levant. Croyez-moi, par des négociations, les Anglais ne parviennent le plus souvent qu'à se faire moquer d'eux ; c'est ce qui a eu lieu et cela ne me plait pas. Nous aurions bien mieux négocié si nous nous étions emparés, ainsi que nous aurions dû le faire à mon avis, des navires de guerre et du convoi qui valait au moins 300,000 livres ; en recevant de nous 50,000 livres, le Bey aurait été très heureux d'oublier l'insulte faite à sa dignité. Les Français lui ont envoyé de très beaux présents et il a acheté, profitant de la crainte que nous inspirions, de riches cargaisons pour un tiers de leur valeur. Les ennemis croyaient tellement que nous les aurions attaqués, que tout d'abord ils avaient presque tiré à terre leurs navires ; mais à la fin peu s'en est fallu qu'ils ne nous aient insultés.

Dieu merci, Lord Hood, auquel Linzee envoya demander des ordres pour savoir ce qu'il devait faire après les négociations, m'enjoignit de quitter sa division et de prendre le commandement de la division de frégates, croisant en vue de la Corse et de la côte d'Italie, afin de protéger notre commerce et celui de notre nouvel allié le Grand Duc de Toscane, et d'empêcher tout navire ou vaisseau d'une nation quelconque d'entrer dans le port de Gênes. Je considère ce commandement comme une grande faveur, car il y a dans la Flotte cinq capitaines plus anciens que moi.

Maurice, auquel j'ai écrit de Tunis, par la voie d'Espagne, a dû vous parler de notre petit engagement. Vous n'avez pas à être étonné de ce que le Lord ait été satisfait de notre conduite ; je me flatte qu'il ne pouvait pas en être autrement. Si les vaisseaux ennemis avaient été anglais et les nôtres français, les choses, j'en suis sûr, se seraient passées différemment. Je suis en croisière en ce moment pour eux ; ils sont à Saint-Florent.

Corse, 8 Décembre. — J'ai été durant toute la journée en vue de l'escadre française à l'ancre ; l'ennemi n'a pas osé sortir, malgré sa grande supériorité.

Rappelez-moi au meilleur souvenir de Mme Suckling, de Mlle Suckling et de toute la famille. Croyez-moi votre très-affectionné.

HORATIO NELSON.

Veillez ne pas m'oublier auprès de M. Rumsey.

Au Révérend M. Nelson, à Hilborough.

Agamemnon, Livourne, 27 décembre 1793.

Mon Cher Frère, — Quand j'ai écrit quelques mots à Maurice par le dernier courrier, l'évacuation de Toulon était déjà connue ; la nouvelle a dû probablement vous parvenir.

Le fait pour l'Angleterre de s'être débarrassée d'une telle place est un événement des plus heureux. Notre argent aurait disparu très rapidement. L'Etat-Major seul, nommé d'Angleterre était suffisant pour l'Irlande et pour d'autres places ; les postes en étaient comblés aussi vite que les chevaux pouvaient conduire les titulaires à travers le continent ou que l'on pouvait trouver des navires pour les amener à Toulon.

Voici en détail comment cela s'est passé. Le 13, une très nombreuse armée couvrait les collines avoisinantes ; Lord Hood avait averti les habitants que l'on évacuerait probablement la place. Le 17, à huit heures du soir, une attaque générale eut lieu contre nos avant-postes et elle dura toute la nuit ; les troupes étrangères cédèrent bien plus tôt qu'elles n'auraient dû le faire et les autres, le lendemain matin, furent obligées d'abandonner leurs postes en détruisant toutefois les ouvrages et en enclouant les canons aussi bien qu'elles en eurent le temps. Lord Hood essaya, mais en vain, de rallier les fuyards ; notre armée se retira dans la ville et au fort La Malgue. Le 18, les troupes napolitaines reçurent l'ordre de s'embarquer ainsi que les Royalistes, sur tous les navires que l'on put trouver. Alors commença une scène d'horreur que l'on peut concevoir, mais que l'on ne saurait décrire. La populace se souleva ; la mort appela tous ses myrmidons qui détruisirent les malheureux habitants par l'épée, le pistolet, le feu et l'eau. Il y a eu, dit-on, des milliers de victimes. Au milieu de cette scène épouvantable et pour compléter les calamités déjà à leur comble, Lord Hood fut obligé de faire mettre le feu à la flotte française, forte de vingt vaisseaux de ligne et de vingt autres navires de guerre, ainsi qu'à l'arsenal, aux magasins à poudre etc.. La moitié de la ville a, paraît-il, brûlé avec eux. On n'a sauvé de la flotte française que trois vaisseaux dont un de premier rang, un de 80 et un de 74 et deux frégates ; tous les forts ont sauté et l'on nous a affirmé que Lord Hood a mis à la voile pour la baie d'Hyères. Les pères sont ici sans familles et les familles sans pères, tableaux d'horreur et de désespoir.

L'*Agamemnon* se trouve dans ce port pour des approvisionnements, mais il est en station avec une escadre en vue de la Corse.

Josias est bien et désire être rappelé à votre bon souvenir. Veuillez ne pas m'oublier auprès de Mme Nelson et de ma tante. J'espère les voir bientôt,

car cette guerre ne peut pas durer longtemps.

Hoste est vraiment un très bon garçon, ainsi que Bolton. Compliments à Swaffham et croyez-moi votre affectionné frère.

HORATIO NELSON.

A Son Altesse Royale le Duc de Clarence.

Agamemnon. Rade de Livourne, 27 décembre 1793.

Monsieur, — Ma dernière lettre à votre Royale Altesse vous faisait connaître mon opinion qu'il nous était impossible de garder Toulon sans avoir en campagne une armée plus nombreuse ; cette ville toutefois est tombée bien plus tôt que je ne croyais par la faute des troupes étrangères qui ont très mal défendu quelques-uns des avant-postes : c'est ce qui nous a été rapporté ici par Plusieurs vaisseaux sur lesquels se trouvaient de malheureux habitants de Toulon. On a dit que Lord Hood a essayé inutilement de rallier les fuyards et qu'il a couru lui-même un grand danger. Les récits, quoique variant un peu entre eux en la forme, paraissent tous établir les faits ainsi qu'il suit :

Le 13, une armée très nombreuse couvrit les hauteurs ; Lord Hood lança une proclamation pour préparer les habitants à l'évacuation probable de Toulon. Le 17, à huit heures du soir, l'ennemi dirigea une attaque générale qui dura toute la nuit contre tous nos avant-postes dont plusieurs furent enlevés beaucoup trop facilement ; on fut obligé d'abandonner les autres et les troupes durent se retirer au fort La Malgue ; le 18, Lord Hood ordonna l'embarquement de tous les Napolitains et de tous les royalistes que les vaisseaux pouvaient contenir ; notre flotte et celle d'Espagne jetèrent l'ancre sous La Malgue.

Le matin du 19, eut lieu une scène à émouvoir le cœur le plus dur ; la populace s'était soulevée, pillant et commettant toutes sortes d'excès ; beaucoup de personnes, dont le nombre ne saurait être évalué, se noyèrent en essayant de se sauver ; des bateaux furent chavirés et maints individus mirent fin à leurs jours. Il vient d'arriver une famille composée d'une femme et de cinq enfants dont le père s'est suicidé à l'aide d'une arme à feu. En vérité Monsieur l'énumération de leurs malheurs est trop affligeante pour que l'on puisse insister. Dans cette scène d'horreur Lord Hood a été obligé de faire mettre le feu à la flotte française, forte de vingt vaisseaux de

ligne, à vingt autres navires de guerre ainsi qu'à l'arsenal et à la poudrière ; on dit que la moitié de cette malheureuse ville est en cendres.

La flotte Napolitaine et, avec elle, près de cent navires sont arrivés à la Spezia, à douze lieues d'ici. Que de calamités produisent les guerres civiles et combien chacun doit s'efforcer de maintenir la paix chez soi ! Ce sont les malheureux habitants de Toulon que je plains. Pour nous, j'en suis convaincu, l'évacuation de Toulon est un bien national, au point de vue de nos finances, car nous avons fait des contrats extravagants, et l'on semblait agir comme si on allait faire fortune en un instant ; nous avons en outre sauvé un peu de ce sang anglais généreux qui a coulé à flots ; on s'en convaincra quand on aura à faire les comptes. La destruction de la flotte et de l'arsenal et même du port de Toulon pour plusieurs années est un grand bien pour l'Angleterre. Je regrette seulement que cela n'ait pas été fait dès le premier jour de notre entrée. J'attends ici Lord Hood qui ne va pas tarder bien que l'on dise qu'il est dans la baie d'Hyères, ayant fait sauter le fort La Malgue. Je ne fermerai cette lettre que lorsque le courrier sera prêt à partir.

Quatre navires remplis de soldats blessés et de marins viennent d'arriver. On pense que le Gouverneur d'ici ne permettra pas aux émigrés de débarquer, Livourne étant, dit-on, mal approvisionné. J'ai encore une petite escadre pour bloquer les frégates en Corse qui sont à bout de ressources.

Je suis comme toujours le très obéissant et fidèle serviteur de votre Royale Altesse.

HORATIO NELSON.

A Madame Nelson.

Agamemnon, 27 décembre 1793.

Ma Chère Fanny, — Tout ce que les guerres civiles produisent habituellement s'est répété à Toulon. Des pères sont ici sans leurs familles, des familles sans leurs pères. En un mot l'horreur est à son comble. J'ai sous mon commandement, sur une frégate française ⁴, le Comte de Grasse ; sa femme et sa famille sont à Toulon. Lord Hood s'est jeté lui-même à la tête des troupes qui fuyaient et a été l'objet de l'admiration de tous ; mais le torrent était trop fort. Plusieurs de nos postes ont été enlevés sans résistance ; dans d'autres qui étaient occupés par les Anglais, tous ont péri. Je ne puis tout vous écrire, mon esprit est profondément impressionné et

affligé. Chaque récit rend la scène plus horrible. Lord Hood s'est montré l'officier calme et vaillant qu'il a toujours été. J'ai à peine le temps de vous dire : Dieu vous bénisse !

HORATIO NELSON.

A Madame Nelson.

(Dans les premiers jours de Janvier 1794, Lord Hood conclut avec le général Paoli un pacte par lequel on décidait que les troupes britanniques prêteraient assistance aux Corses pour enlever aux Français la possession des forts, etc..., et que la Corse serait cédée à la Grande Bretagne. Le capitaine Nelson croisait alors au large de Calvi avec une petite escadre pour empêcher les Français de recevoir des secours et il avait souvent des communications avec Paoli).

En vue de Calvi, 6 janvier 1794.

J'ai quitté Livourne le 3 et nous n'avons pas tardé à arriver ici ; depuis ce moment nous n'avons eu que de forts coups de vent et des pluies tellement abondantes que je n'en avais jamais vu de pareilles. J'attends anxieusement que Lord Hood m'envoie des troupes pour prendre Saint-Florent et les frégates qui tomberont dans nos mains quelques heures après leur arrivée. J'ai été très malheureusement entraîné quelques milles sous le vent, il y a deux jours, au fort de la tempête, et une frégate a profité de ce moment opportun pour se rendre de Saint-Florent à Calvi avec des provisions. Une de mes frégates a échangé quelques coups de canon avec elle, mais à une trop grande distance pour l'empêcher de pénétrer dans cette place. J'avais bloqué Calvi de si près qu'on aurait été obligé de se rendre à ma discrétion ; pas un seul vaisseau n'avait pu y parvenir pendant les six semaines que j'avais passées là en station. Ce ravitaillement les fera tenir une semaine ou deux plus longtemps.

Nous savons maintenant, d'après un déserteur, que le navire, avec lequel nous eûmes à combattre le 22 Octobre, était la *Melpomène* ; elle a eu vingt-quatre hommes tués et cinquante blessés et, à la suite des avaries considérables qu'elle a rapportées, elle a été désarmée à Saint-Florent. On se serait rendu bien avant que nous nous soyons séparés si le maître-canonnier ne s'y était opposé et quand, à la fin, du consentement général,

on donna l'ordre d'amener les couleurs, nous entrâmes dans le calme tandis qu'une fraîche brise permettait aux autres navires de l'ennemi de la rejoindre. D'après ce que m'a dit l'amiral Trogoff ⁵, elle passe pour être la plus belle frégate de France et le plus rapide voilier. Nous eûmes le malheur de nous attaquer à elle, alors que nous pouvions gagner de vitesse les autres. Si elle s'était rendue, je ne pense pas que les autres fussent revenus et une pareille prise sur des forces aussi supérieures m'aurait fait grand honneur. Maintenant, bien entendu, on ne peut rien connaître de cette affaire et il me faudra attendre une autre occasion ; il s'en présente rarement ici.

Je viens de recevoir une très belle lettre de Lord Hood. Il est convaincu, tellement il a de confiance dans mon zèle et mon activité, que s'il est au pouvoir d'un homme de s'emparer de ces frégates, je m'en rendrai le maître. Linzee ⁶ devait être ici pour ce service et pour combiner des plans avec le Général Paoli, le chef des Corses, pour le débarquement des troupes etc. Andrews ⁷ est mon ambassadeur. Le fait d'avoir mis entre mes mains cette affaire est une preuve que Lord Hood a confiance en moi et qu'il est convaincu que je ne ferai rien pouvant mériter sa désapprobation. J'ai promis à mes hommes de demander pour eux un mois de repos après que nous aurons pris la Corse. En dehors des approvisionnements, je n'ai pas été une heure à l'ancre pour mon plaisir, depuis le 23 avril ; mais je puis vous assurer que jamais je n'ai été mieux portant. Il en est de même de Josias. Dimanche j'attends Lord Hood et les troupes. Hoste est vraiment un excellent garçon qui s'illustrera dans notre service. Nous reparlerons de tout ceci un soir d'hiver.

Le vôtre etc.

**A William Locker Esq, lieutenant-gouverneur de l'Hôpital
Royal de Greenwich.**

Agamemnon, Saint-Florent, 17 janvier 1794.

Mon Cher Ami. — J'ai eu quelque espoir de voir bientôt mes amis en Angleterre ; mais pour le moment je n'y compte guère et si je ne mets pas à la voile de ces parages avant que le printemps ne soit fort avancé, je renoncerai à toute idée de rentrer chez moi avant la fin de la campagne.

Je serais en effet réellement désolé d'être assez peu fortuné pour rester durant deux ou trois mois en panne pendant, le fort de l'été alors que probablement nous aurons un service actif dans ce pays. Il y a huit jours nous sommes arrivés ici d'une croisière de trois semaines en vue de Toulon, pendant lesquelles nous avons passé quinze jours sous voiles de tempête ; je n'avais jamais rencontré une pareille série de mauvais temps. Plusieurs navires ont beaucoup fatigué mais n'ont pas eu de sérieuses avaries ; aucun ne s'est écarté. Nous avons vu trois frégates françaises, mais l'amiral, soucieux d'avoir toute la flotte réunie, n'a pas donné le signal aux frégates de leur livrer la chasse, ou du moins il ne l'a fait que trop tard dans la soirée ; fort malheureusement elles se sont sauvées. Une d'elles était avariée. L'*Agamemnon* était le plus près d'elles à six ou sept milles, mais un navire de ligne ne chasse ,jamais. Je suis convaincu que nous en aurions pris une et peut-être deux, car peu de navires à la voile peuvent égaler les nôtres et je ne crois pas qu'il y en ait actuellement dans la flotte française. L'Amiral est désireux de reprendre la mer pour couvrir notre convoi et les renforts d'Angleterre ; il attendait simplement que le *Berwick*, commandé par notre camarade Smith ⁸ fût en état ; toute attente est devenue désormais inutile, car la nuit dernière une forte mer a agité le golfe et le *Berwick*, qui n'avait pas, je m'imagine, son gréement paré, a perdu tous ses mâts ; c'est maintenant une véritable épave. Je ne crois pas que notre camarade ait fait beaucoup de progrès dans l'art du marin depuis que nous nous sommes séparés. L'Amiral, comme vous le pensez, est très mécontent de lui, voyant que nous ne sommes pas en situation de nous passer d'un navire de soixante- quatorze canons. La flotte française comprend dans la rade extérieure de Toulon, les navires suivants : *Sans Culotte*, 120 canons, *Ça-Ira*, 80, *Languedoc*, 80, *Généreux*, 74, *Censeur*, 74, *Duquesne*, 74, *Centaure*, 74, *Commerce de Bordeaux*, 74, *Mercure*, 74, *Conquérant*, 74, *Guerrier*, 74, *Souverain*, 74, *Heureux*, 74, *Barras*, 74, et dans la rade intérieure, *Hardi*, 64, *Alcide*, 74 ; huit de ces vaisseaux sont très bons, six mauvais, mais peuvent tenir la mer, trois très mauvais ; il y a en outre, douze frégates dans le port et cinq corvettes. On transforme en transports cinquante navires à voile de Marseille ; on a une expédition en vue très certainement d'après moi pour la Spezia, tandis que d'autres croient que c'est pour la Corse. Rappelez-moi au bon souvenir de toute votre famille et croyez-moi pour toujours,

Votre très obligé

HORATIO NELSON.

(Durant une grande partie de l'année 1794, le capitaine Nelson tint, sous trois formes, un journal de ses actes ; le premier, Memorandum du 21 Janvier au 13 Juillet, ne comprenant guère que des dates et une brève notice des événements ; le second, contenant de plus longs détails sur les faits du 24 Février au 1^{er} Avril 1794 ; le troisième, un journal régulier du siège de Bastia, commençant le 4 Avril et finissant le 4 Juillet ; le quatrième un journal du siège de Calvi se terminant le 10 Août 1794, dont i envoyait tous les jours du Camp une copie à Lord Hood.

Les journaux se distingueront les uns des autres par les lettres A. B. et C. ; la lettre A, indique le Mémorandum du 1^{er} Janvier au 13 Juillet ; la lettre B, le journal du 24 Février au 1^{er} Avril ; et C, les passages du plus grand journal du 4 Avril au 10 Août 1794).

Journal A.

21 Janvier. Débarqué à environ quatre milles de Saint-Florent. Brûlé le seul moulin à eau existant dans cette partie du pays, à la grande détresse des Français.

A Madame Nelson.

Livourne, 30 janvier 1794.

Le 28, j'ai été entraîné loin de ma station par le plus fort coup de vent dont on ait souvenance ici. L'*Agamemnon* s'est bien comporté ; toutefois il y a perdu toutes ses voiles. Lord Hood m'avait rejoint en vue de la Corse le jour avant ; il aurait voulu débarquer les troupes, mais le vent les a dispersées sur la surface des eaux. Le Victory a été près de se perdre ; cependant nous sommes saufs. Plusieurs transports manquent. Je crains que l'Ennemi ne reçoive des troupes de France avant que je puisse retourner à ma station, ce qui serait vexant après mes deux mois de dures fatigues.

J'espère reprendre la mer avec mon navire demain. J'adresse cette lettre à Bath [9](#) où je désire que vous ne manquiez de rien ; mes frais ne sont guère considérables et vous n'avez pas par conséquent à vous inquiéter de l'argent. — Il y a quelques jours il s'est produit un fait qui m'a procuré une grande satisfaction.

Les Français avaient leur dépôt de farine près d'un moulin, à côté de Saint-Florent ; le 21 Janvier, j'ai profité d'un moment favorable pour débarquer, malgré l'opposition de l'ennemi, soixante soldats et soixante marins. Arrivés à terre, les marins ont jeté toute la farine à la mer, brûlé le moulin qui était le seul qui existât et sont retournés à bord sans avoir perdu un homme. Les Français ont envoyé contre eux au moins mille hommes et des canonniers, etc. Mais les coups de l'Ennemi allaient au delà du but et il était à portée de mes canons. Cela a beaucoup plu à Lord Hood, mais ce vent terrible a pu le lui avoir fait oublier.

Le vôtre etc.

HORATIO NELSON.

Journal A.

6 Février. Débarqué à Centuri. Brûlé quatre polaires chargées de vin à destination des navires français de Saint-Florent.

8 Février. Débarqué à Macinaggio ; brûlé huit navires, pris quatre et détruit environ mille tonnes de vin

A Son Excellence le Général Paoli.

Agamemnon, entre Bastia et le Cap-Corse, 8 février 1794.

Monsieur, — Hier, dans un village appelé Rocliniar [10](#) ou Porto Novo, on a eu la présomption d'arborer les couleurs nationales et de les hisser aussi à bord des vaisseaux dans le port. Ce matin j'ai envoyé à terre un bâtiment parlementaire pour leur dire que j'étais venu pour les délivrer des Républicains et que je désirais être reçu en ami, mais que, si on s'opposait d'une façon quelconque au débarquement des troupes, j'aurais brûlé la place. La réponse à ce message fut celle-ci incluse [11](#). Je débarquai et je

détruisis les vaisseaux qui avaient tous à bord les couleurs nationales, ainsi que cinq cents tonnes de vin ; les couleurs nationales flottaient sur la ville et l'on avait planté l'arbre de la Liberté ; j'ai amené les uns et abattu l'autre de mes propres mains. La population qui avait quitté la ville s'était rassemblée sur une colline en déployant les couleurs nationales.

Quand nous étions à l'ancre, nous avons vu un vaisseau à la mer. J'ai envoyé à sa poursuite un cutter qui s'en est emparé. Il venait de Livourne. et se rendait à cette place avec un chargement de blé et de poisson salé etc. Il a produit une lettre de mer de Votre Excellence, datée d'Octobre dernier. J'ai envoyé le vaisseau à l'Isle-Rousse pour que Votre Excellence pût se rendre compte de l'usage indigne que l'on faisait de votre protection. Je pense que vous serez d'accord avec moi pour le considérer comme appartenant à l'Ennemi, car nos ennemis seuls pouvaient profiter de ses voyages à Livourne.

Je suis le très-obéissant serviteur de Votre Excellence.

HORACE NELSON.

N. B. Je suis désolé que le vaisseau de Raguse [12](#) ait séjourné quelque temps à Bastia. Certainement il n'est pas à La Vasina.

Au Vice-Amiral Lord Hood.

Agamemnon, à l'ancre, au large de Porto-Novo, 8 février 1794.

Monseigneur, — Hier, à cette place, on a arboré les couleurs nationales pendant que je passais et les vaisseaux dans le port en ont fait de même. Je me suis rendu à Lavasina, mais je n'y ai vu aucun navire. Le capitaine Freemantle me dit qu'un bateau battant pavillon de Raguse est à Bastia. Ce matin, le temps étant très-beau, j'ai jeté l'ancre ici et j'ai envoyé à terre un message pour dire que j'étais venu pour les délivrer des Républicains et que je désirais être reçu en ami, mais que si un seul coup de mousquet était tiré, j'aurais brûlé la ville. Voici la réponse littéralement traduite [13](#).

« Nous sommes Républicains ; cela suffit. Ce n'est pas à Macinaggio [14](#) que vous auriez dû vous adresser. Allez à Saint-Florent, Bastia ou Calvi ;

l'on vous répondra selon vos désirs. Les soldats que je commande sont de véritables soldats de France. — Le Commandant militaire du Cap-Corse. »

A la suite de cette réponse, j'ai débarqué, amené les couleurs nationales de ma propre main et ordonné que l'arbre de la Liberté fût abattu. Le commandant s'est, retiré sur une colline avec les couleurs nationales et ses troupes.

Nous avons détruit environ cinq cents tonnes de vin que l'on allait embarquer et dix navires à voiles [15](#).

Comme nous venions.... (le reste est perdu).

Journal A.

12 Février. Attaqué un bateau courrier français dont l'équipage était allé à terre à Capreia. Après une lutte très-vive, au cours de laquelle nous avons perdu six hommes, nous nous en sommes emparés.

Au Vice-Amiral Lord Hood.

Agamemnon, au large de Cabrera, le 13 février 1794.

Monseigneur, — En outre de la pièce que j'envoie ci-jointe à Votre Seigneurie, pour vous tenir au courant, j'ai à vous informer que Dimanche, 9 du courant, j'ai jeté l'ancre à Cabrera [16](#), pour voir si aucun des corsaires de l'Ennemi ne se trouvait dans ce port. J'ai envoyé à terre un message au Gouverneur pour lui dire que le commerce de ces mers avait eu beaucoup à souffrir des corsaires de l'Ennemi qui se réfugiaient à Cabrera et que s'il s'y trouvait quelques vaisseaux, appartenant aux Français, je les aurais pris. Il me fut répondu qu'il avait ordre de ne permettre aucune recherche à Cabrera et que si j'essayais d'en faire, il m'aurait repoussé par tous les moyens en son pouvoir.

Dans un second message je disais que je désirais rester ami, mais, à moins qu'il ne me donnât sa parole d'honneur qu'il n'y avait dans le port aucun vaisseau battant pavillon français, aux couleurs républicaines, j'aurais fait des recherches. Sur ce, le Gouverneur donna sa parole d'honneur et je ne crus pas devoir insister davantage.

Celui-ci est un nouveau gouverneur, son prédécesseur ayant été renvoyé pour avoir permis au *Romulus* et au *Meleager* d'emmener du port deux navires. Chaque personne, dans l'Ile, était en armes pour nous résister. Il y a en ce moment dans le port quinze navires ; leurs cargaisons de farine ont été débarquées pendant que nous étions la plusieurs de ces navires battaient pavillon Corse, sous lequel les Français font naviguer tous les bateaux corses et, par ce moyen, ils ont libre entrée dans Livourne et ils peuvent débarquer du blé ; tous les navires génois viennent eux aussi, à ce que j'apprends de Livourne. Je vous envoie une lettre de mer qui a été délivrée bien à tort par le Consul de Sardaigne. Hier, dans la matinée, trois bateaux, battant pavillon Corse, sont arrivés à Cabrera ; quand nous les prenons, ce sont des amis de Paoli ; quand ils s'en vont, ils sont contre lui.

Hier, j'avais eu à envoyer ma chaloupe à la canonnière à l'extrémité de l'Ile ; elle devait traverser une crique où se trouvait un bateau ; on tira sur elle et l'un des hommes fut grièvement blessé. Je ne pouvais pas laisser cet acte impuni. Je pris des bateaux, des troupes et le cutter *Fox* et je me rendis à la crique où de nombreuses personnes étaient postées derrière des rochers ; il ne nous fut pas possible de débarquer et l'on fit feu sur nous. C'était pour moi un point d'honneur de m'emparer de ce bateau ; auprès avoir essayé en vain de déloger les gens postés, j'ai abordé le bateau et m'en suis rendu maître en ayant, j'ai le regret de le dire, six hommes blessés. C'était un bateau courrier français, faisant le service de Bastia à Antibes ; un officier, ayant à son chapeau la cocarde nationale, fut tué avec d'autres personnes. Je ne pense pas que les troupes génoises soient venues à leur secours ; dans tous les cas nous n'avons vu aucun de leurs uniformes. Je suis avec grand respect etc.

HORACE NELSON.

A Madame Nelson.

En mer, 13 février 1794.

Je vais en ce moment à Livourne pour faire de l'eau. La Corse, je l'espère, tombera au moment voulu. Le commodore Linzee a la direction des affaires de mer. Lord Hood est au large. J'ai été assez heureux pour m'acquitter complètement de la tâche qui m'avait été confiée ; depuis que j'ai quitté Tunis, aucun approvisionnement, aucune troupe n'a pu parvenir

jusqu'en Corse, et aucune frégate n'a pu en sortir. Je vais bientôt croiser au large de Bastia, pour empêcher tout secours du dehors d'y pénétrer. La Corse est une île merveilleusement belle. Nous sommes anxieux de connaître comment le Parlement envisage la guerre. Je pense encore qu'elle ne peut pas durer bien longtemps ; non pas parce que les Français rétabliront une monarchie absolue, mais parce que nous les laisserons se débrouiller tout seul ; c'est peut-être la méthode la plus sage que nous puissions suivre. Veuillez me rappeler bien affectueusement à mon Père. Que Dieu vous bénisse.

HORACE NELSON.

Au Révérend Dixon Hoste Godwick Hall.

Agamemnon, Livourne, 14 février 1794.

Cher Monsieur, — Vous ne pouvez pas, en lisant cette lettre, éprouver plus de plaisir que moi en vous l'écrivant pour vous dire que votre fils est, à tous les points de vue, ce que ses amis les plus chers désireraient qu'il fût et il est la preuve vivante que la plus grande bravoure peut aller de pair avec les manières les plus distinguées. Il y a deux jours nous avons dû arracher un petit navire à un certain nombre de gens qui étaient descendus à terre pour empêcher notre débarquement. Nous l'avons brillamment enlevé et votre brave fils était à mes côtés [17](#). Nous avons eu six hommes grièvement blessés.

Je suis, cher Monsieur, votre très-obéissant serviteur.

HORACE NELSON.

Veuillez présenter mes respects à M. Coke et à Madame Coke.

Journal A.

19 Février. Débarqué à Lavasina, pris la tour de Miomo et chassé les Français jusqu'à une portée de canon des murs de Bastia.

Au Vice-Amiral Lord Hood.

19 février 1794.

J'ai eu une bonne occasion d'examiner Bastia ce matin. Ses moyens de défense sont les suivants. Sur le mur de la ville près de la mer, environ vingt embrasures. Au Sud de la ville on a monté deux canons sur un ouvrage nouvellement construit où a été établi un poste commandé par un officier. On construit aussi en ce moment un petit ouvrage qui commande une grande route vers le Sud de la ville, conduisant aux montagnes. J'ai observé sur le derrière de la ville quatre ouvrages en maçonnerie, tous avec canons ; deux d'entre eux paraissent importants, les autres sont des corps de garde en pierre. Derrière le Môle est *La Flèche*, vingt canons, qui est arrivée de Tunis avec les autres frégates ; elle est désarmée et ses canons garnissent les ouvrages extérieurs.

Hier, un bâtiment parlementaire, porteur d'une note du général Paoli, est venu à nous d'une place appelée Erbalunga pour nous dire qu'ils étaient amis du général Paoli et qu'ils manquaient de mousquets et de munitions. Je leur ai demandé depuis combien de temps ils étaient de nos amis. L'un d'eux, qui s'intitulait le Commandant des volontaires du général Paoli au Cap-Corse, répondit : « Depuis le jour où vous avez pris Macinaggio. » Ce seront peut-être de bons amis si leur intérêt le demande. Mais je suis plutôt porté à croire qu'ils crieront toujours : « Vive le Vainqueur ! » Ce sont toutefois des gens très-actifs qui pourront nous être très-utiles si nous débarquons près de Bastia.

J'ai appris à Livourne que la cargaison du vaisseau de Raguse avait été débarquée à Lavasina. Je me suis donc rendu à terre ce matin [18](#), mais malheureusement la cargaison avait été déjà transportée à Bastia, il y a treize jours. Si le général Paoli avait été tenu au courant par ses amis, nous aurions pu faire une capture importante. J'ai examiné avec soin les endroits de débarquement près de Bastia et je ne crains pas d'assurer que l'on peut très facilement du côté Sud de la ville, à n'importe quelle distance, débarquer des troupes et du canon sur un terrain uni. Si je puis me permettre de donner mon avis, je dirai que 1,000 hommes de troupe, en plus des marins, des Corses, etc.... seront suffisants pour diriger une attaque heureuse contre Bastia. L'Ennemi, d'après les renseignements que j'ai pu recueillir, dispose de quatre cents réguliers environ ; en tout 2,000 hommes porteurs de mousquets.

Je suis etc.

HORACE NELSON.

Au Vice-Amiral Lord Hood.

Agamemnon, 22 février 1791, entre le Cap-Corse et Bastia.

Monseigneur, — J'ai été honoré de votre lettre du 19, hier matin par le Cutter, et je me permets de féliciter très sincèrement Votre Seigneurie sur la prise de Saint Florent ¹⁹. Nous avons vu parfaitement, dans la soirée du 19, le feu à Saint-Florent et sans aucun doute c'était les frégates en feu. Nous étions près de Bastia.

Dès que j'ai reçu votre lettre je me suis dirigé vers le Cap et à 4 heures de l'après-midi j'ai rejoint le *Romulus*. Le capitaine Sutton avait débarqué les armes etc. avant que j'aie pu l'atteindre là où il avait été commandé.

J'espère que ma lettre que j'ai expédiée par le *Tartare* et que le capitaine Freemantle a remise à bord de la *Terpsichore* donnera à Votre Seigneurie les informations dont vous aviez besoin sur Bastia. En vous envoyant cette lettre je vais jeter de nouveau un regard sur cette place. Au Nord de la ville, à trois milles de distance, les troupes peuvent être débarquées en sûreté ; une bonne route conduit jusqu'à Bastia ; elle n'est pas cependant praticable pour la lourde artillerie ; mais probablement on peut trouver au Nord de Bastia d'autres endroits de débarquement plus près de trois milles. Je vois le petit camp avec deux canons *en barbette* : il a pour objet d'empêcher un débarquement au Sud et je crois bien que son feu peut atteindre l'embouchure de la Lagune ; mais les troupes pourraient débarquer là, sous la protection de canonnières ou d'autres petits vaisseaux, quoique les navires ne puissent pas y pénétrer. Toute la défense de Bastia doit être envisagée du côté de la mer et d'après moi elle ne durera pas longtemps. Hier matin, un très-grand navire Suédois venant du Levant et chargé de blé se trouvait à moins de deux milles de Bastia. Je crois qu'il était à destination de ce port et, s'il ne l'était pas, des bateaux l'y auraient amené ; mais nous étions entre lui et la ville. Nous n'avons pas pu saisir ses papiers à l'exception de ceux courants, car il est en quarantaine. Rien ne passera, vous pouvez en être assuré.

Samedi soir. Je viens de voir un bateau au large d'Erbalunga ; ils m'ont dit que notre débarquement à Lavasina et notre marche près de Bastia leur ont rendu un très-grand service, car l'Ennemi avait l'intention cette nuit de venir avec des canonnières et de la troupe et de brûler les villages révoltés. Tous les Corses, jusqu'aux murs de Bastia, se sont maintenant déclarés pour nous et l'on m'a dit qu'il n'y en a pas moins de 1,000 environ sous les

ouvrages extérieurs de Bastia ; nous avons même vu le feu de la mousqueterie durant toute la soirée.

Dimanche midi. Ce n'est que maintenant que j'ai pu examiner Bastia de plus près. Je trouve que l'Ennemi fortifie ses ouvrages d'heure en heure. Les deux canons montés *en barbette* forment maintenant une batterie en demi-lune. Je suis passé près avec le *Romulus* et le *Tartare* ; l'Ennemi ouvrit le feu de la batterie. Nous les avons délogés sur le champ et ils ont tous abandonné les ouvrages. La ville a tiré sur nous à boulet et à bombe sans nous atteindre sérieusement. Nos canons étaient tellement bien pointés qu'aucun coup n'a été tiré en vain ; un paquet de poudre, destiné à une batterie, éclata et causa apparemment des dégâts considérables. Aussi, Monseigneur, je voudrais que les troupes fussent ici ; je suis sûr dans l'état actuel que la ville tombera bientôt. Je ne pense pas que les Corses aient la forte position dont parle le général Paoli, car sinon, je l'aurais su. On me dit que la garnison de Saint-Florent a pénétré dans Bastia.

Je suis etc.

HORACE NELSON.

Journal B.

24 Février. L'Ennemi a fait une sortie et a emporté les canons de l'ouvrage sur lequel nous avons tiré hier. Un navire de Raguse sortant du port nous a informés que notre feu avait causé beaucoup de dégâts et avait tué plusieurs canonniers.

25 Février. Lord Hood en vue avec cinq navires sous le vent. Deux bateaux Corses sont venus me dire que nos troupes occupaient les collines, (nous croyons les voir), et pour demander des munitions. Avons vu les Français attaquer les Corses et emporter un village qu'ils ont complètement brûlé. A midi et demi nous étions à portée du feu de la ville ; on a tiré sur nous à bombe et à boulet ; nous n'avons pas riposté une seule fois. Beaucoup de projectiles sont venus au dessus de nous et tout autour de nous, mais aucun n'a atteint le navire ; toutefois, l'explosion d'une bombe l'a beaucoup secoué. L'ennemi a commencé un nouvel ouvrage, du côté Sud de la ville. Dans l'après-midi, à quatre heures, nous nous sommes dirigés vers le nouvel ouvrage de l'Ennemi et avons commencé à le bombarder ; mais le vent est tombé et nous n'avons pas pu nous rendre

compte si nous avons fait beaucoup de mal à l'Ennemi ; avons tiré au large. Etant à portée du feu de la ville, on a tiré sur nous à bombe et à boulet ; nous avons riposté et fait de la bonne besogne.

Journal A.

24 Février. Sommes venus devant Bastia et l'avons bombardée durant deux heures.

26 Février. Avons chassé les Français d'un ouvrage qu'ils construisaient au Sud de Bastia.

Journal B.

26 Février. Avons rejoint Lord Hood.

27 Février. La flotte a été dispersée par un coup de vent ; aucun navire, à l'exception de l'*Agamemnon*, n'a pu garder sa station.

28 Février. Au large de Bastia. Lord Hood n'est pas encore en vue.

A Madame Nelson.

Au large de Bastia, 28 février 1794.

Ma chère Fanny, — Je vous écris tout simplement pour vous dire que je me porte bien, que je ne me suis jamais mieux porté et que je fais du service actif, ce que j'aime. Lord Hood m'a montré, à chaque occasion, qu'il était satisfait de ma conduite. Il s'est rendu lui-même de ce côté, mais il n'a pas voulu amener un capitaine plus ancien que moi. Le service naval à Bastia est donc confié à ma direction sous les ordres de Sa Seigneurie. J'ai maintenant six frégates avec moi. Notre petite escarmouche samedi dernier a eu lieu au moment où apparaissait sur les collines au-dessus de Bastia une partie de notre armée ; elle était venue par terre de Saint-Florent qui ne se trouve éloigné que de douze milles.

Le Général [20](#) envoya un exprès à Lord Hood à Saint-Florent pour l'en informer. Quel beau spectacle ! A bord, je n'ai jamais rien vu d'aussi grandiose. Si j'avais eu avec moi cinq cents hommes, j'aurais certainement

donné l'assaut à la ville et je crois que je l'aurais emportée. Les armées de terre vont tellement lentement que les marins pensent qu'elles n'ont jamais l'intention d'avancer. Je crois bien toutefois qu'elles agissent plus sûrement quoique nous nous trompions rarement. Vous ne pouvez vous imaginer combien Lord Hood a été satisfait de mon attaque de samedi dernier, ou pour mieux dire de la façon dont j'ai repoussé celle que l'Ennemi a dirigée contre moi. Il est allé à Porto-Ferrajo pour des approvisionnements, mais il sera de retour dans deux jours. Je suis à l'ancre pour communiquer avec l'armée. Bastia est une grande ville, peuplée, ayant 10,000 habitants ; il y a une belle jetée pour les navires. Si nous prenons la Corse, ce dont je n'ai pas le moindre doute, j'espère que nous la garderons.

Les gens du pays semblent haïr les Français ; c'est un peuple brave et libre. L'attachement que les Corses ont pour le général Paoli est merveilleux. Quand je pris Miamo ²¹ près de Bastia, tous les Corses se déclarèrent pour les Anglais, un monsieur vint à nous et dit : « Je puis maintenant m'aventurer à dire combien je suis attaché à Paoli. » Sur ce, prenant une miniature du Général qu'il avait sur sa poitrine, il l'embrassa et aussitôt des centaines de personnes à genoux demandèrent à en faire autant. C'est de l'affection pure. Paoli n'a rien à leur donner ni aucun honneur à accorder. C'est le tribut d'un peuple généreux à un chef qui a tout sacrifié à l'intérêt public. J'espère qu'il vivra assez pour voir les Corses complètement libres. C'est une belle île, bien cultivée ; mais les produits ont été saisis par de nombreux détachements de soldats français. Leurs vins faisaient concurrence à ceux de France et c'est pourquoi leur exportation a été presque prohibée. Si elle nous appartenait, ce serait bientôt un riche pays ; mais cela nuirait aux intérêts matériels des puissances italiennes.

Votre etc.

HORACE NELSON.

A M. William Suckling

Agamemnon, au large de Bastia, 1^{er} mars 1794.

Mon cher Monsieur, — Nous sommes encore sur la scène active de la guerre, situation dans laquelle, je le sens, j'éprouve d'autant plus de satisfaction que toutes mes actions ont pleinement satisfait mon

commandant en chef. Il m'a confié le blocus de la Corse ; j'ai rempli ma tâche de la façon la plus complète ; aucun navire n'a pu y parvenir, aucun soldat y débarquer, bien que huit mille hommes aient été embarqués à Nice.

Le 7 Février, Lord Hood prit le commandement au large de Saint-Florent et je suis venu au large de Bastia. Nous avons eu un service actif ; à quatre reprises, j'ai débarqué avec les troupes ; j'ai été toujours heureux et j'ai amené tous les Corses de ce Port à se déclarer pour nous. Les Français les ont maintenus par la terreur en cantonnant des troupes dans chaque village.

Le 23 Février, nous nous sommes approchés de Bastia uniquement pour faire une reconnaissance ; cela a dégénéré en une bataille qui a duré une heure trois quarts. J'avais avec moi les frégates le *Romulus* et le *Tartare*. Nous avions contre nous des forces considérables ; mais le feu de l'*Agamemnon* a été si fort et si serré que l'Ennemi s'éloigna de ses canons et n'ouvrit le feu qu'après que nous avons passé. Nous avons complètement détruit une batterie de six canons placée tout juste hors de la ville. L'armée est à quatre milles de Bastia. Dès que l'on sera prêt à agir, je ne doute pas que l'on ne s'empare bientôt de Bastia, quoique l'Ennemi ait 62 canons montés, en plus des mortiers. Votre peinture de Bastia est très réussie, en y ajoutant seulement une citadelle. Nous avons causé beaucoup de mal à l'Ennemi ; c'est ce que nous a appris un navire Danois qui était arrivé avec une cargaison de blé et qui a été heureux de s'en aller. Lord Hood vient d'arriver, mais il n'a pas amené avec lui de capitaine plus ancien que moi. Je suis à l'ancre, devant agir avec l'armée. Maurice Suckling n'a pas encore été fait lieutenant, mais il le sera, je l'espère, avec le temps.

L'avancement est très lent maintenant que nous avons perdu Toulon ; les lieutenants auxiliaires étant supprimés à bord des petits navires, il faudra du temps avant que son tour arrive, puisque on ne les embarque qu'à mesure que se produisent des vacances. J'aurais été heureux qu'il fût nommé. Vos lettres me font un grand plaisir ; j'espère que lorsque vous aurez des loisirs vous voudrez bien m'écrire. Les Français ont armé trois vaisseaux de Ligne dans la rade intérieure de Toulon, prêts à prendre la mer, ce qui prouve que tout leur matériel n'a pas été brûlé.

Veillez, je vous prie, me rappeler au bon souvenir de Mme et M^{lle} Suckling et de toute votre famille. Mes meilleurs respects à M. Rumsey et à sa famille qui vont tous bien, je l'espère. Je serai heureux quand je pourrai vous serrer encore la main à tous. Croyez-moi

Votre très-affectionné,

HORAGE NELSON.

Au Révérend M. Nelson Hilborough.

Agamemnon, 1^{er} mars 1794, au large de Bastia, en Corse.

Mon cher Frère, — Comme M^{me} Nelson ne se trouve plus dans votre voisinage et que je sais que vous aimez bien à entendre parler un peu de ce qui se passe au loin, je vous adresse des extraits de mon journal. Je vous suis très obligé de votre offre au sujet de la ferme, mais ne croyez pas que je puisse gagner assez d'argent de prises pour pouvoir acquérir un domaine ; et si je le puis, je dois songer à une maison et à des terrains déjà préparés dans une certaine mesure. Il est trop tard pour que je commence. Je vous suis très reconnaissant des attentions que vous et votre dame avez eues pour M^{me} Nelson. Où se trouve le général White ? Je suppose que votre lettre m'est parvenue par lui, mais je ne l'ai pas vu et je n'en ai pas entendu parler. Je vais commencer mon journal au 21 janvier. Vous jugerez par vous-même si nous avons été actifs.

21 Janvier. Avons débarqué soixante hommes de troupes et soixante marins à une courte distance de Saint-Florent et avons trouvé une certaine opposition. Les soldats montaient la garde pendant que les marins détruisaient un grand dépôt, une grande quantité de farine pour la garnison et mettaient le feu au moulin. L'Ennemi envoya mille hommes, mais, grâce à notre activité, nous avons fait l'affaire avant leur arrivée et il n'a pu que tirer sur nous de rares coups de feu. Je ne suis pas allé à terre, mais je puis dire que tout a été merveilleusement conduit. Mon mérite, si c'en est un, a été de saisir le moment propice. L'Ennemi a perdu beaucoup d'hommes ; nous n'en avons pas eu un seul atteint.

5 Février. Ai débarqué les troupes et fait mouiller deux frégates au large du port de Centuri. Après une lutte insignifiante, ai pris possession de la ville et du port. Comme l'eau était basse, j'ai été obligé de brûler six navires dont quatre étaient chargés de vin pour la garnison de Saint-Florent. Un seul homme, appartenant à une frégate, a été tué. Ai reçu les remerciements des habitants pour avoir épargné la ville.

6 et 7 Février. Lord Hood et les troupes sont arrivés et ils ont débarqué près de la tour de Mortella. Ai laissé la flotte, ayant reçu l'ordre de bloquer

Bastia.

8 Février. A huit heures ai mouillé avec le *Tartare* au large de la ville de Macinaggio, ai envoyé à terre un bâtiment parlementaire pour demander une reddition immédiate. Ai reçu la réponse insolente que voici :

« Nous sommes républicains, cela suffit. Allez à Saint-Florent, à Bastia ou à Calvi. Là on vous répondra comme vous le désirez ; les troupes que je commande et qui sont prêtes à se rencontrer avec vous, sont de véritables soldats Français. »

Ai immédiatement débarqué, pendant que ce fameux commandant et ses troupes battaient en retraite et j'ai eu la satisfaction d'amener de ma propre main le Drapeau National. Nous avons trouvé la ville pleine de provisions pour Bastia. Nous les avons détruites ainsi que dix navires à voiles. Vous ne perdrez pas de vue que nous n'avons pas de temps à perdre. En quelques heures on aurait pu réunir contre nous des forces dix fois aussi nombreuses que les nôtres. C'est pourquoi nous n'avons pu rien emporter.

9 Février. Ai mouillé à Capreia (sic) port génois. Le Gouverneur me donna l'assurance qu'il n'y avait là aucun vaisseau battant pavillon républicain. Ai mis à la voile le jour suivant.

12 Février. Ai vu un petit bateau-courrier dans une crique à Capreia. L'ai fait attaquer par les chaloupes, mais celles-ci furent repoussées. Je suis allé moi-même aborder le navire et m'en suis rendu maître. Nous avons eu six hommes grièvement blessés ; nous avons tué beaucoup de Français parmi lesquels l'officier commandant.

19 Février. Sommes allés à terre avec soixante hommes de troupes à cinq milles au N. de Bastia. Nous nous sommes approchés de cette place à deux milles et demi et avons enlevé le village et la tour de Miamo pendant que les Français battaient en retraite. Ces succès ont décidé les Corses de cette partie de l'Ile à se déclarer pour nous et ils opèrent maintenant contre les Français. A la nuit ai vu, par dessus les collines, les frégates en feu à Saint-Florent.

Le 21, ai reçu une lettre de Lord Hood m'annonçant la chute de Saint-Florent. Le 23, voulant reconnaître Bastia et les environs du côté Sud, nous sommes passés devant une batterie de six canons qui ouvrit le feu sur nous, les navires étant dans l'ordre suivant, *Agamemnon*, *Romulus*, *Tartare*. Au troisième coup nous primes si bien notre distance que nous ne tardâmes pas à chasser les Français de la batterie et à détruire complètement l'ouvrage ; nous étions alors à portée du feu de la ville. On commença à tirer sur nous à

boulets et à bombes aussi bien de la ville que des ouvrages qui la dominent. J'ai bossé la voile de perroquet du grand mât et ai passé lentement devant la ville. La canonnade dura une heure trois quarts. Nous leur avons fait éprouver de grandes pertes, ainsi que nous l'avons vu par nous mêmes et par un navire danois qui est sorti immédiatement après, nous avons appris qu'ils ont perdu un certain nombre d'hommes. Nous supposons qu'ils ont tiré sur nous avec vingt-sept canons et quatre mortiers, en dehors de ceux des ouvrages extérieurs ; quoique chaque navire ait été atteint dans la coque, aucun homme n'a été tué ni blessé. Nos troupes venaient d'apparaître sur les hauteurs, ayant marché par terre de Saint-Florent qui n'est éloigné que de douze milles. Le général Dundas a envoyé un exprès à Lord Hood pour l'en informer. Des collines on a dû avoir un joli spectacle. Le 25, me trouvant trop près du rivage par un temps calme, on a tiré sur moi à boulets et à bombes et quelques-unes ont éclaté assez près de nous pour secouer l'*Agamemnon*. Nos troupes ne sont pas encore à l'ouvrage. Je ne comprends pas ce qu'elles comptent faire. Rappelez-moi au meilleur souvenir de M^{me} Nelson, de ma tante et de vos enfants ; compliments à Swaffham.

Croyez-moi votre très-affectionné frère,

HORATIO NELSON.

Ecrivez-moi et adressez votre lettre en la recommandant aux bons soins de M. Jean Udney, consul de Sa Majesté Britannique. à Livourne ; vous aurez à payer un droit de poste, mais je ne sais lequel.

Journal B.

1^{er} Mars. Au large de Bastia.

2 Mars. Lord Hood est en vue.

3 Mars. Lord Hood m'a signalé que nos troupes s'étaient retirées des hauteurs et qu'elles étaient rentrées à Saint.-Florent. Ai vu la lettre du général Dundas à Lord Hood aussi bien que celle de Paoli. Je ne puis concevoir ce que le Général a vu pour juger qu'une retraite était nécessaire. Les forces de l'Ennemi consistent en 1,000 réguliers et 1,000 ou 1,500

irréguliers. Je ne voudrais pas être taxé d'arrogance ou de présomption, mais je crois fermement que l'*Agamemnon* et les seules frégates qui sont ici, en attaquant la ville pendant quelques heures avec cinq cents hommes de troupes prêts à débarquer pendant que nous battrions en brèche les remparts du côté de la mer, enlèveraient certainement la place. Je n'ai pas craint de le proposer à Lord Hood et Sa Seigneurie partage mon opinion. Il veut toutefois se rendre à Saint-Florent pour savoir du Général ce qu'il a à dire, trouvant hasardeux de se risquer avec nos navires avariés, sans la coopération de l'armée qui consiste en 1,600 réguliers et 180 artilleurs, tous en parfaite santé et formant les meilleures troupes qui aient jamais marché.

Nous savons maintenant par les trois navires de *Raguse* et le *Danois* que notre canonnade de Dimanche, 23 février, a jeté la ville dans la plus grande consternation ; que cela a presque amené une insurrection ; que La Combe Saint-Michel, le Commissaire de la Convention, a été obligé de se cacher ; si on l'avait trouvé et massacré, la ville se serait certainement rendue à moi. La seule chose qui empêcha un bateau de se diriger sur nous en faisant des offres fut que Saint-Michel déclara qu'il aurait fait sauter la citadelle avec lui. Un magasin sauta et le peuple crut que nous ne tirions qu'à boulets rouges. Les Français ne se servaient que de boulets rouges. Mardi, 25 février, dans l'après-midi, le camp ennemi eut tellement à souffrir de notre canonnade que les Français battirent en retraite : dans la ville on s'attendait tellement à me voir débarquer que Saint-Michel donna des ordres pour que l'on mit le feu à *La Flèche* ; mais le vent étant tombé, je ne pus pas m'approcher assez de la ville pour faire du bon service.

Il y a beaucoup de morts et de blessés ; le capitaine du navire de *Raguse* qui a été à mon bord a été atteint à la jambe par un éclat de projectile et un homme a été tué près de lui, Je déplore que plusieurs femmes aient été tuées et entre autres une très belle jeune fille de seize ans. Telles sont les horreurs de la guerre. L'équipage de mon navire s'est conduit d'une façon merveilleuse. Ils commencent à se considérer comme invincibles et presque invulnérables. Je crois qu'ils pourraient engager vaillamment la lutte avec n'importe quel navire à deux ponts de France. Lord Hood m'a offert le *Courageux* de 74, mais j'ai refusé ; je resterai sur l'*Agamemnon*.

4 Mars. Près de Bastia. *Romney* nous a rejoints.

A Madame Nelson.

Agamemnon, 4 mars 1794.

Ma chère Fanny, — Vous serez surprise d'apprendre que le général Anglais Dundas s'est retiré de devant Bastia sans tenter une attaque. Dieu seul sait ce que cela signifie. Lord Hood s'est rendu à Saint-Florent auprès de l'armée pour leur faire reprendre l'offensive. Mille hommes prendraient certainement Bastia ; avec cinq cents et l'*Agamemnon*, j'essaierais la chose. Lord Hood a dit publiquement que s'il jugeait à propos de me donner trois vaisseaux de ligne et cinq cents hommes, il était persuadé que je prendrais la ville, sans me rendre maître des hauteurs probablement, mais qu'il ne voulait pas sacrifier ses marins et ses navires en faisant ce que l'armée, une des plus belles qui aient jamais marché de cette force, pouvait et désirait faire. Le général Paoli leur a dit que si l'on me donnait des forces plus considérables, je prendrais Bastia avant qu'ils aient piqué leurs tentes à Saint-Florent ; ce sont là toutefois de simples propos de politesse. Mais nous savons maintenant que j'ai failli en prendre possession Dimanche 23. Si j'avais des forces suffisantes pour revenir et recommencer la canonnade, je crois que je l'emporterais encore. Mes marins sont maintenant ce que doivent être des marins anglais, à vous je puis le dire, presque invincibles ; réellement ils ne se préoccupent pas plus des boulets que si c'étaient des pois.

Votre etc.

HORATIO NELSON.

Au Vice-Amiral Lord Hood.

Agamemnon, au large de Bastia, 1794.

Monseigneur, — Si Votre Seigneurie veut bien m'envoyer quelques canonnières, je crois qu'elles pourront être très utiles par ce beau temps en harcelant l'Ennemi.

Nous apprenons, par un vaisseau de *Raguse* qui est sorti depuis le départ de Votre Seigneurie, que l'Ennemi craint énormément notre débarquement près de la ville qui, à mon avis, doit tomber à la première attaque vigoureuse. Il est certain qu'ensuite les ouvrages des hauteurs contrarieraient la ville, mais l'Ennemi, étant privé de tout secours (les provisions dans la ville étant naturellement en notre pouvoir) ne songera plus qu'à traiter dans les meilleurs termes.

L'Ennemi construit en ce moment un ouvrage sur la colline près de Cardo ; il en commence un autre au-dessus et il a fait une route jusqu'au sommet des montagnes.

La Combe Saint-Michel a donné des ordres pour que l'on fût prêt à mettre le feu à *La Flèche*, mardi 25. Le capitaine de ce navire a été blessé par un éclat de projectile à la jambe. Il me dit que les habitants craignent beaucoup d'être livrés aux Corses. On pourra peut-être tirer profit de cette terreur. Je veillerai et je me tiendrai de préférence au Sud de Bastia, comme Votre Seigneurie me le recommande. J'ai fait parvenir hier à terre votre lettre à M. de Frediani [22](#). Il m'a écrit qu'il avait quelque chose à me communiquer et qu'il désirait que je lui envoie un officier de confiance ; ce que j'ai fait. Ce dernier n'est pas encore revenu. Le capitaine Clarke [23](#) du 69^e, chargé de la comptabilité du Régiment, m'a demandé une permission pour Saint-Florent et je la lui ai accordée. C'est l'officier dont j'ai parlé à Votre Seigneurie et qui sera le porteur de cette lettre. L'Ennemi a commencé une batterie dans la ville, juste au Nord du môle, à l'endroit où je trouvais que nos troupes pouvaient débarquer. Le *Romney* nous a rejoint. J'espère voir bientôt Votre Seigneurie et les troupes ; Bastia sera alors en notre possession.

Je suis de Votre Seigneurie le très fidèle

HORACE NELSON.

Au Vice-Amiral Lord Hood.

Agamemnon, au large de Bastia, 6 mars 1794, 4 h. de l'après-midi.

Monseigneur, — Le *Vanneau* vient de nous rejoindre. J'ai donné l'ordre au capitaine Paget [24](#) de se rendre à Saint-Florent. Je viens de recevoir une lettre de M. J. de Frediani qui me dit que leur camp sera perdu si je ne détruis pas une batterie que l'Ennemi a construite hier au Nord de la ville ou si nous ne débarquons pas deux pièces de canon de dix-huit avec des hommes, des munitions etc. Je ferai l'une ou l'autre de ces choses ou les deux si c'est possible. Si nous ne sommes pas actifs, nous perdrons Bastia. J'espère que vous approuverez mes idées ; je sens la nécessité d'agir tout de suite.

Le bateau de *Raguse* que nous avons pris mardi matin avait à bord, ainsi que je m'y attendais et comme on vient de m'en informer, de l'argent et d'autres objets de valeur en dehors de la cargaison de coton, de teintures etc. Je suis impatient de voir nos troupes sur la colline.

Croyez-moi votre très fidèle

HORACE NELSON.

Journal B.

5 Mars. Près de Bastia.

6 Mars. Près de Bastia. L'Ennemi ajoute de forts postes pour la défense de la place. En ce moment Bastia est plus fort que lorsque nos troupes s'en sont éloignées. Comme cela m'a fait mal ! Ai reçu une lettre de M. de Frediani demandant une entrevue, des provisions, de la poudre, des projectiles, des pierres à fusil et, si c'était possible, deux canons. Ai envoyé par terre un officier à Lord Hood en lui faisant connaître que, d'après moi, il était encore possible de prendre Bastia avec cinq cents réguliers et deux ou trois navires. Ai reçu une lettre de Lord Hood me disant qu'il m'aurait envoyé deux canonnières conformément à mon désir. Quand je les aurai, les habitants de Bastia ne dormiront plus. Ai envoyé le *Romney* à Lord Hood.

7 Mars. Devant Bastia.

8 Mars. Devant Bastia.

9 Mars. Suis allé à terre à Erbalunga et de là au camp Corse ; ai eu une belle vue de tous les postes de l'Ennemi et de la ville. Je pense toujours que Bastia peut être pris par nos troupes, quoique la ville soit certainement plus forte que lorsque celles-ci s'en sont éloignées et que chaque jour la place se fortifie davantage.

10 mars. Ai regagné mon navire.

11 Mars. Le *Romney* m'a rejoint, envoyé par Lord Hood ; il m'a apporté des lettres me disant que le général Dundas rentrait en Angleterre et qu'il espérait, qu'il comptait que les troupes occuperaient de nouveau les hauteurs. Ai envoyé le cutter *La Rose* croiser au large de Caprera pour un jour ou deux.

Au Vice-Amiral Lord Hood.

Agamemnon, 11 mars 1794.

Monseigneur, — Croyez-bien que je n'entreprendrai que ce que j'aurai la certitude morale de réussir. Aujourd'hui, s'il avait fait beau, j'aurais voulu remorquer l'*Agamemnon* à terre et détruire la maison que l'Ennemi a fortifiée pour la mousqueterie ainsi que la nouvelle batterie qu'il vient de finir ; je crois que nous aurions été hors de portée du feu de la ville. Lorsque les canonnières arriveront, elles pourront peut-être le faire mieux, certainement avec moins de risques que nous-mêmes. Il faut que ces ouvrages soient détruits, sinon les Corses seront obligés d'abandonner un poste que l'Ennemi occupera immédiatement et par suite nous serons repoussés à une plus grande distance de Bastia. J'espère que nos troupes nous rejoindront bientôt. Si les Corses peuvent sans elles obliger l'Ennemi à garder ses positions et à ne pas avancer dans l'intérieur du pays, que ne serons-nous en état de faire quand ils agiront de concert avec notre armée ? Les pauvres Corses ne savent que faire feu avec leurs mousquets ; toutefois il est certain que l'on peut les employer utilement. Bastia peut facilement être bombardé du côté du Nord comme du fort Sainte-Croix qui est le poste qui commande Bastia.

Je suis etc.

HORACE NELSON.

Journal B.

12 Mars. Au large d'Erbalunga, à cinq milles de Bastia, pour faire un peu d'eau. Nous sommes absolument sans eau, sans vivres et sans approvisionnements de tous genres ; pas un morceau de toile à voile et de corde ; pas un bout de ficelle, pas un clou sur le navire ; mais nous supportons le tout gaiement si cela doit tourner à l'avantage et à la gloire de notre pays.

13 Mars. Vent très fort, toute la journée ; la canonnière le *Vigilant* nous a rejoints.

14 Mars. Grand frais durant tout le jour avec gros temps ; ai surveillé avec difficulté la côte vers le Cap-Corse.

15 Mars. Temps plus calme ; ai atteint le Cap-Corse.

16 Mars. Ai gagné le large devant Bastia. Ai découvert qu'un petit bateau, chargé de cinquante six sacs de blé, y avait pénétré ; que les habitants sont très à court de provisions, un petit pain se vendant trois livres. La *Petite Victoire*, ayant eu une planche disjointe, a été obligée

d'aller à la côte et a été tirée à terre. Les canonnières le *Vigilant* et la *Fortunée* n'ont pas rejoint. Le *Romney*, le *Tartare*, le *Vanneau*, le *Fox* et la *Rose* sont avec moi. Ai envoyé un exprès à Lord Hood pour lui dire que nous n'avons rien à manger.

Au Vice-Amiral Lord Hood.

Agamemnon, au large de Bastia, 16 mars 1794.

Monseigneur, — Le coup de vent du 14 est venu de l'Est, tournant au Nord-Est, ce qui m'a obligé de faire force de voiles pour nous éloigner de la côte vers le Cap-Corse ; le temps était tellement brumeux que l'on ne voyait pas à une longueur de navire.

Je vous adresse cette lettre par voie de terre et je vous serais reconnaissant si Votre Seigneurie voulait bien me faire connaître ses instructions par le porteur. Nous sommes réellement sans munitions, sans vin, sans bœuf, sans porc, sans farine et presque sans eau ; pas une corde, pas de toile à voile, pas un bout de ficelle, pas un clou à bord. Le navire est tellement léger qu'il ne peut pas tenir contre le vent. Si Votre Seigneurie pense ou désire que je doive rester au large de Bastia, je puis me rendre à Porto-Ferrajo pour faire de l'eau et me ravitailler. Vingt-quatre heures à Livourne nous approvisionneront. Quant à notre radoub qui prendrait du temps, nous pouvons le différer un peu. Je désire être présent à l'attaque de Bastia. Si Votre Seigneurie veut me donner le commandement des marins qui doivent être débarqués, je vous assure que je m'en acquitterai avec le plus grand plaisir, comme de tout autre service où vous croirez que je pourrai être le plus utile. Même si mon navire doit se rendre au port pour être radoubé, je suis prêt à rester. Il est certain que nous sommes en ce moment en mauvais état ; depuis plusieurs mois aucun homme n'a dormi à sec. Les deux canonnières nous ont rejoints au moment du coup de vent. J'espère que tous mes petits vaisseaux sont saufs.

Croyez-moi votre très-fidèle.

HORACE NELSON.

Romney, *Tartare*, *Fox*, avec moi ;
Vanneau, *Rose*, en vue au large du Cap-Corse ;

Petite Victoire, tirée à terre à Erbalunga ;
Vigilant, *Fortunée*, absents.

Journal B.

17 Mars. Le lieutenant d'artillerie Duncan [25](#) et un M. de Buth [26](#), ingénieur, sont venus examiner l'emplacement que j'avais jugé propice pour élever des batteries devant bombarder la citadelle.

18 Mars. Suis allé à terre avec M. D. et M. de B. pour examiner le terrain. Tous deux ont trouvé que c'était un emplacement propice pour élever une batterie de mortiers ; ai trouvé un endroit très favorable pour débarquer des canons et des munitions. A midi les officiers sont retournés à Saint-Florent. A 4 heures de l'après-midi ai reçu une lettre de Lord Hood désirant que je me rende à Saint-Florent. Ai laissé le commandement au capitaine Paget.

Au Vice-Amiral Lord Hood.

Agamemnon, au large de Bastia, 18 mars 1794.

Monseigneur, — Le lieutenant Duncan et M. de Buth sont arrivés à mon bord la nuit dernière ; ce matin de bonne heure je vins à terre avec eux et je suis sûr que leur rapport vous plaira beaucoup. Il est certain que du côté Nord, Bastia n'est pas une place de résistance ; des canons peuvent être débarqués à moins d'un mille de l'endroit où la batterie devra être construite et je suis certain qu'en vingt-quatre heures au plus ils seront en place.

Je n'ai jamais entendu dire que les forces de Bastia fussent supérieures à 800 ou 1,000 Réguliers et à 1,200 ou 1,500 Irréguliers Corses ; nos Corses valent bien mieux que ceux de l'Ennemi qui ne peut pas avoir confiance en eux, connaissant leurs tendances à désertir. Un bateau chargé de 56 sacs de blé a pénétré dans Bastia dans la matinée du 16. Le pain y est très rare, un petit pain s'y vendant trois livres. Par un temps favorable, si la chose était nécessaire, nous pourrions, j'en suis sûr, prendre Bastia par la faim. Croyez bien que je ne négligerai rien et mettrai tout en œuvre pour réussir d'une

façon ou d'une autre. Car je considérerais, passez-moi l'expression, comme une honte nationale d'abandonner l'entreprise sans essayer de l'emporter. Le *Jean-Bart* et le *Swallon* viennent de me rejoindre ; le *Sainte-Croix* est en vue. Je le renverrai ce soir. *La Petite Victoire* a été obligée de gagner la côte au dernier coup de vent ; elle est tellement en mauvais état que, d'après mon charpentier, il n'y a pas lieu de la réparer. Il n'y a eu aucune faute de la part de l'officier qui la commandait, car il ventait très fort. J'ai pris la liberté d'accepter votre offre aimable d'envoyer mes lettres. En ce moment je tiens continuellement un navire au large de Capera ; il me rejoint toutes les vingt-quatre heures. Je viens de recevoir votre lettre par le *Sainte-Croix* et je vais me diriger de mon mieux vers Saint-Florent où j'espère que vingt-quatre heures me mettront en état de reprendre la mer. Je suis vraiment soucieux de me retrouver au large de Bastia. J'ai donné au capitaine Paget tous les ordres nécessaires.

Je suis etc.

HORACE NELSON.

A M. William Suckling.

Agamemnon, au large de Bastia, 18 mars 1794.

Mon cher Monsieur, — Je commencerai par vous dire combien j'ai été heureux, comme je suis sûr que vous le serez vous-même de l'apprendre, que Lord Hood ait nommé Suckling, lieutenant ; je pense que la nomination sera maintenue.

Nous bloquons encore Bastia dont l'attaque a été abandonnée de la façon la plus extraordinaire. Après avoir examiné Bastia de bien plus près que ne l'a fait notre général Dundas, je pense que cette place pourrait être attaquée avec grand avantage, d'un endroit trouvé par moi ; mon opinion aurait passé pour extravagante, si elle n'avait eu maintenant la sanction des hommes de science. J'ai écrit à Lord Hood pour le prier d'envoyer ici un ingénieur et un officier d'artillerie pour faire examiner les lieux. Aujourd'hui j'ai été avec eux et leur rapport est très favorable à une attaque. Notre temps est assez mauvais ; mais jusqu'ici j'ai bloqué la place de si près qu'une livre de pain grossier se vend trois livres. Si l'armée ne veut pas la prendre, il faut que nous y parvenions d'une façon ou d'une autre. Le général Dundas [27](#) a résilié son commandement, étant en divergence d'opinion avec Lord Hood.

Je n'ai réellement rien de nouveau à vous dire ; les jours se suivent et nous restons dans le même état. Rappelez-moi, je vous prie, à M^{me} Suckling, au bon souvenir de Miss Suckling et à toute votre famille. Ne m'oubliez pas auprès de M. Rumsey et de sa famille.

Croyez-moi votre très-affectionné,

HORACE NELSON.

Journal B.

19 Mars. A huit heures du matin suis arrivé à Saint-Florent. Ai donné librement mon opinion à Lord Hood que huit cents hommes de troupes avec quatre cents marins pourraient prendre Bastia et que le fait de ne pas attaquer cette place ne pourrait être envisagé que comme un opprobre national. Ai trouvé toute l'armée hostile à une attaque et déclarant qu'il était impossible de prendre Bastia, même si toutes les forces étaient réunies. Je fais de l'eau et embarque des provisions et des munitions.

20, 21, 22, 23, 24 Mars. Idem. Le Général n'a pas voulu absolument attaquer Bastia ; mais, chose étonnante à dire, il a refusé de donner à Lord Hood un seul soldat, un canon ou des munitions pour contribuer au siège.

25 Mars. Ai mis à la voile de Saint-Florent avec le lieutenant Duncan, R. A.

Au Révérend M. Nelson, à Hilborough.

Agamemnon, au large de Bastia, 26 mars 1794.

Mon cher frère, — Notre général d'Aubant avec 2,000 hommes de troupes, les plus belles qui aient jamais marché, n'a pas cru devoir attaquer Bastia qui n'est défendu que par 800 Français, trouvant qu'il était impossible de s'en emparer. Comme j'avais examiné le terrain, peut-être bien plus que ne l'avait fait le Général, Sir James Erskine Saint-Clair [28](#), le major Kochler [29](#), le colonel Moore [30](#) ou aucun autre, je me suis permis de faire connaître très librement mon opinion à Lord Hood, que j'aurais considéré le fait de ne pas attaquer notre Ennemi comme un déshonneur national. Je priai Sa Seigneurie de vouloir bien demander au Général qu'il

permet à un officier d'artillerie d'un grand mérite, le lieutenant Duncan, de venir avec moi. Celui-ci vint avec M. de Buth, un jeune ingénieur. Tous deux partagèrent mon opinion que la place pouvait être attaquée avec des chances de succès. Lord Hood me manda à Saint-Florent pour nous concerter sur les mesures. Le Général ne nous a pas donné un seul soldat et presque point de munitions. Nous ne disposons, pour un débarquement, que d'environ 700 hommes qui ont été embarqués pour servir comme soldats d'infanterie de marine, pendant que le Général a 1,300 hommes de troupes et de l'artillerie, etc. pour défendre Saint-Florent.

Je dois commander les marins que l'on débarquera de la Flotte. Je tiens à l'honneur de mon pays et j'aimerais mieux être battu que de ne pas attaquer. Si nous ne faisons aucune tentative, nous ne réussirons jamais. J'avoue que je n'ai pas de craintes sur l'issue finale ; nous vaincrons parce que certainement nous mériterons de l'emporter. Naturellement vous devez être inquiet sur mon compte. Ma réputation dépendra de l'opinion que j'ai donnée ; mais j'ai fermement conscience que j'ai fait mon devoir. J'envoie à l'instant un navire à Naples pour des mortiers, des bombes, etc.

Nous nous proposons d'attaquer sur un point avec six mortiers de treize pouces et des pièces de vingt-quatre que je débarquerai de mon entrepont. Nous l'emporterons, il le faut, ou quelques-unes de nos têtes seront couchées bas. Je suis fier de la tentative. Il y a un siècle que je n'ai reçu de vos lettres. Pourquoi ne m'écrivez-vous pas ? Veuillez me rappeler à mon frère à Burnham et au bon souvenir de M^{me} Nelson, de ma tante et des enfants. Compliments à Swaffham. Croyez-moi toujours votre très-affectionné frère,

HORACE NELSON.

**A l'honorable William Paget ³¹ capitaine du Navire de Sa
Majesté Le Romney.**

Agamemnon, au large de Bastia, 27 mars 1794.

Monsieur, — Vous recevrez avec celle-ci deux lettres pour Son Excellence Sir William Hamilton, ministre de Sa Majesté près la Cour de Naples, contenant une demande de mortiers, de bombes et de munitions d'artillerie de la part du Roi de Naples. Vous recevrez en même temps à

bord le lieutenant Duncan de l'artillerie royale qui a pour mission de s'assurer que tous les approvisionnements nécessaires, seront embarqués. Comme ce service est de la plus grande importance, le commandant en chef, plaçant la plus grande confiance dans votre zèle et dans votre activité, m'a chargé d'envoyer le *Romney* à Naples. Aussi je crois inutile de vous dire que la prise de Bastia pourra peut-être dépendre de votre diligence. Il est possible que les mortiers soient embarqués sur un navire de guerre napolitain avec des bombes. etc. S'il en était ainsi vous prendriez les mesures nécessaires pour les transporter sur le *Romney*, à moins que vous ne rencontriez le navire en route ; vous lui diriez alors de me rejoindre au large de Bastia, pendant que vous continueriez votre route sur Naples pour les autres approvisionnements. J'espère que peu de temps vous suffira pour tout embarquer. Si on ne vous prête pas des embarcations pour emporter les approvisionnements, etc, je désire que vous louiez ce qui est nécessaire. N'oubliez pas que cette expédition a pour nous une valeur inestimable. Quand vous aurez reçu les mortiers, les bombes, les approvisionnements, etc., vous me rejoindrez au large de Bastia.

Je suis Monsieur, etc.

HORACE NELSON.

A M. William Hamilton K. B.

Ministre à Naples.

Agomemnon, au large de Bastia, 27 mars 1794.

Mon cher Monsieur, — Lord Hood ayant décidé d'attaquer Bastia (contrairement à l'opinion du général d'Aubant), d'après les rapports des officiers dans lesquels Sa Seigneurie a bien voulu placer sa confiance, a besoin de maintes choses que l'on aurait pu trouver, je suis porté à le croire, dans les approvisionnements de Saint-Florent.

Je n'ai aucun doute sur l'issue finale, la prise de Bastia, quoique nous ne disposions que, dans une faible proportion, des troupes qui étaient à Saint-Florent (de celles qui sont embarquées pour servir comme infanterie de marine), le Général n'ayant pas cru devoir accorder à Sa Seigneurie un seul soldat, mais seulement quelques artilleurs. Le Général est hostile à l'attaque de Bastia et il trouve que la conquête de cette place est impossible. Mais,

mon cher Monsieur, a-t-on jamais pris une place sans essayer ? Nous devons tâcher de mériter le succès ; il n'est certainement pas en notre pouvoir de le commander. Le colonel Villette [32](#) du 69^e Régiment commandera les troupes.

Je serai toujours très heureux de vous présenter mes respects, mais, si nous sommes victorieux, je ressentirai le plus grand plaisir qu'il soit donné à un officier d'éprouver, en vous serrant la main à Naples où mon navire doit se rendre pour être radoubé. J'avoue que je ne puis supporter la pensée de me montrer dans un port étranger sans qu'il soit bien connu que le pavillon Britannique est digne de respect.

Je viens de quitter Lord Hood à Saint-Florent. Son zèle et son activité pour l'honneur et le bien de son Roi et de son Pays n'ont pas diminué. Ayant plus de soixante-dix ans, il possède l'esprit d'un homme de quarante. Il n'a pas une pensée qui s'éloigne de l'Honneur et de la Gloire. Puissent tous les adversaires d'un pareil caractère avoir pour accusateurs leurs propres esprits ! Je suis sûr que cela sera bien suffisant.

Mon cher Monsieur, depuis quand 2,000 soldats anglais, les meilleures troupes qui aient jamais marché, ne sont-ils plus suffisants pour attaquer 800 hommes de troupes françaises, sous le prétexte que ceux-ci se trouvent dans de forts ouvrages ? Qu'aurait fait l'immortel Wolfe ? lui qui ne *voyait que battre* l'Ennemi, quand même il aurait dû périr dans la tentative. Nos Irréguliers sont certainement aussi bons que ceux de l'Ennemi et de beaucoup supérieurs en nombre. Réellement je souffre, mais j'espère, j'ai confiance que tout finira bien. Je me permets d'attirer votre attention sur le lieutenant Duncan. C'est, par caractère, un officier d'un grand mérite et, d'après les quelques rapports que j'ai eus avec lui, il m'a l'air d'être un aimable jeune homme. Sa demande d'approvisionnements d'artillerie est absolument nécessaire. Je suis convaincu que le zèle de Votre Excellence, pour le service de notre cher pays, vous engagera à presser l'expédition.

Je vous prie de présenter mes respectueux compliments à Lady Hamilton, ainsi que le fait mon jeune homme. Je vous assure, et veuillez en assurer Sa Seigneurie, que je me rappelle avec gratitude votre amabilité à tous deux envers un étranger. Sir John Acton est Anglais ; s'il se souvient de ma modeste personne et si cela n'est pas incompatible avec la situation de Votre Excellence, veuillez lui présenter mes respects.

Croyez-moi, mon cher Monsieur, votre très-obligé

HORACE NELSON.

Journal B.

27 Mars. A la pointe du jour ai gagné le large de Bastia. Ai envoyé le *Romney* à Naples pour des mortiers, des bombes, des pièces de campagne et des approvisionnements. Ai fait jeter l'ancre au *Tartare* à quatre milles au Sud de Bastia et au *Scout* au large de la tour de Miomo, à trois milles au Nord de Bastia.

28, 29, 30, 31 Mars. Près de Bastia. Nos embarcations à rames ont surveillé le Môle et la Ville chaque nuit. Ai envoyé les canonnières canonner en Ville.

1^{er} Avril.

Au Commodore Linzee, Alcide.

Bastia, fin mars ou commencement d'avril 1794.

Mon cher Monsieur, — Si vous vouliez bien donner des ordres pour que l'on fournisse à l'*Agamemnon* deux cents brasses de corde de trois pouces et demi et cent brasses de corde de deux pouces, on garnirait des palans pour tirer les canons. Nous n'avons pas une brasse de corde à bord. Si vous pouviez nous réserver deux poulies triples et deux poulies doubles, je vous serais très obligé.

Croyez moi, cher Monsieur, votre très fidèle,

HORACE NELSON.

Au Capitaine Hauvell [33](#).

2 avril 1794.

Monsieur, — Lord Hood désire que vous déplaciez le *Scout* immédiatement et que vous alliez jeter l'ancre aussi près que possible de la Tour que les Corses ont prise la nuit dernière. Je crois que vous pourrez mouiller plus près de Bastia que la Tour où nous avons débarqué hier ; il est

de la plus grande importance que nous gardions le poste pris par les Corses ; je compte donc que bien avant la pointe du jour vous aurez jeté l'ancre à cet endroit.

Croyez-moi sincèrement à vous

HORACE NELSON.

Journal A.

3 Avril. Débarqué pour le siège de Bastia.

Journal C.

Le 4 Avril 1794. A dix heures du matin, les Troupes consistant en 66 canonniers d'artillerie, 257 hommes du 11^e Régiment, 123 hommes du 25^e, 146 du 13^e, 261 du 69^e, 218 de l'Infanterie de Marine, 112 chasseurs, en tout 1, 183 hommes et 250 marins, ont débarqué à la Tour de Miomo à trois milles au Nord de Bastia sous le commandement du lieutenant-colonel Villettes et du capitaine Horace Nelson qui avait sous ses ordres les capitaines Hunt, Serocold et Bullen. A midi les troupes campèrent à environ 2.500 yards de la citadelle de Bastia près d'un rocher élevé. Les marins et les charpentiers ont travaillé toute la nuit à abattre des arbres pour former un abatis (sic) et en même temps pour dégager le terrain vers la tour de Toga d'où il était facile d'accéder à notre camp. Un piquet, commandé par un capitaine, était toujours posté à Toga avec une sentinelle à environ cent yards devant.

A Madame Nelson.

6 et 16 avril 1794.

Nous sommes bien portants et pleins d'ardeur en assiégeant Bastia ; l'événement final, j'en suis certain, sera la conquête. Lord Hood a jeté l'ancre près de la ville et nos troupes sont actives. Nos batteries ont ouvert le feu le 11 et semblent avoir fait beaucoup d'ouvrage. Le temps, je

l'espère, que dis-je ! j'en suis convaincu, couronnera de succès nos valeureux efforts. Nous sommes peu nombreux mais de bonne qualité ; notre général à Saint-Florent ne nous a pas donné un seul des cinq Régiments qu'il laisse là dans l'oisiveté.

Le vôtre etc.

HORACE NELSON.

A M. William Suckling, Douane, Londres.

Camp près Bastia, 6 avril 1794.

Mon cher Monsieur, — Ne sachant pas où se trouve M^{me} Nelson, je prends la liberté de vous adresser ma lettre. Vous voyez, par l'endroit d'où elle est datée, où nous sommes ; j'espère qu'en temps voulu nous serons à Bastia. Notre armée est encore à Saint-Florent, et l'on ne peut pas décider le général à se déplacer. Le colonel Villettes commande les Troupes et l'Infanterie de Marine débarquées de la Flotte. Je ne puis vous décrire quelle est ma situation. Je suis tout et cependant je ne suis rien ostensiblement ; je jouis de la confiance de Lord Hood et du colonel Villettes et les marins obéissent à mes ordres. Nous avons débarqué il y a deux jours ; nous sommes à moins de 700 yards des ouvrages extérieurs et à 1,800 de la citadelle. Notre batterie sera prête dans deux jours environ avec huit canons de vingt-quatre et huit mortiers. Je ne doute guère du succès ; si nous réussissons, quelle honte pour les sages têtes de Saint-Florent ! dans le cas contraire, on ne pourra attribuer notre échec qu'à leur refus d'attaquer la place avec nous. Lord Hood ne m'a informé que maintenant qu'il y a une occasion pour l'Angleterre.

Veillez me rappeler à M^{me} Suckling, à Miss Suckling et à la famille à M. Rumsey et à tous les amis.

Croyez-moi votre très affectionné,

HORACE NELSON.

Journal C.

Du 4 au 10 Avril tous les marins furent employés à construire des batteries et des routes, à monter les canons et les mortiers, à installer les plates-formes et les munitions ; travaux pénibles pour un aussi petit nombre d'hommes, et ils furent exécutés avec une activité et un zèle rarement surpassés. Le 9, vers 11 heures du soir, l'Ennemi ouvrit un feu très vif sur notre camp avec ses canons et ses mortiers. On battit l'alarme et le capitaine Nelson s'attendit sûrement à une attaque. Le feu dura jusqu'à la pointe du jour ; et pourtant, chose extraordinaire, pas un seul homme ne fut atteint. Les tentes furent très détériorées ; mais quant aux troupes sous les armes, elles furent sauvées.

Le 11, Lord Hood envoya un parlementaire à sept heures du matin dans une des embarcations du *Victory*. L'officier en débarquant fut grossièrement injurié et la populace ne se calma qu'à l'arrivée de La Combe Saint Michel, le Commissaire de la Convention. Notre officier offrit ses lettres à Saint Michel et le Commissaire l'informa qu'il ne pouvait céder aux sommations de Lord Hood. « J'ai des boulets rouges » s'écria-t-il « pour vos navires et des bayonnettes pour vos troupes. Quand les deux tiers de nos hommes auront été tués, alors je me fierai à la générosité des Anglais. » Dès que l'officier revint avec ce message, Lord Hood hissa un pavillon rouge au sommet du mât de grand perroquet du *Victory*. Quand nos batteries ouvrirent le feu sur la ville, la citadelle et la redoute de Camponella (sic), les couleurs Anglaises furent hissées sur un rocher au-dessus de ma tente et chaque homme poussa trois vivats. Dans nos batteries se trouvaient deux mortiers de treize pouces et deux de dix, un obusier de huit pouces, cinq canons de vingt-quatre, deux de dix-huit, des caronades, trois canons de douze, une pièce de campagne de quatre, à une distance de 800 yards de la redoute de Camponella, de 1,800 yards de la batterie de la Ville et de 2,300 yards du centre de la citadelle. L'Ennemi riposta par un feu vif durant toute la journée. La frégate le *Proselyte* mouillait au large de la tour Toga, à environ 1,200 yards de la batterie de la Ville. Le capitaine Serocold m'informa qu'un boulet rouge y avait mis le feu ; qu'il avait jugé impossible de l'éloigner de la côte et qu'il avait cru devoir y mettre le feu lui-même en différents endroits et qu'elle avait brûlé jusqu'à fleur d'eau.

12 Avril. Nous avons maintenu un feu vif durant toute la nuit dernière et durant tout aujourd'hui, apparemment avec résultat. L'Ennemi n'a pas cessé de tirer sur nous. Dans l'après-midi je suis allé avec le colonel Villettes, le lieutenant Duncan R. A. et le capitaine Clarke chef d'Etat-Major et un guide

corse examiner une crête plus rapprochée de la Ville de 1,000 yards environ que notre position actuelle et sur laquelle les Corses maintenaient chaque nuit une forte garde. Durant toute la soirée, l'Ennemi dirigea sur nous un feu continu de mousqueterie et de mitraille. Malheureusement le dernier boulet qu'ils tirèrent de Campanella tua le guide corse qui se tenait derrière Clarke et emporta le bras droit et une partie du côté droit de ce dernier. Clarke regardait par dessus mes épaules Camponella dont nous étions distants d'environ deux cent cinquante yards.

Nous avons commencé le 13 avril une batterie pour trois canons de vingt-quatre près de la tour de Toga qui est située du côté de la mer à 1,230 yards de la batterie de la Ville et à 1,600 de la Citadelle ; et un peu en arrière une batterie pour deux canons de vingt quatre, une batterie à mortiers pour un mortier napolitain de quatorze pouces et pour les deux mortiers de dix pouces qui vont être retirés de la batterie supérieure. Nous avons été occupés à monter les canons, les mortiers, les bombes, les boulets, la poudre et les plates-formes et à construire les batteries jusqu'au 21 ; nous avons fait aussi un ouvrage de front pour couvrir une centaine d'hommes en cas d'attaque.

AM. Thomas Pollard, Livourne.

Camp, 17 avril 1794.

Cher Monsieur, — J'ai à vous remercier de vous être souvenu de moi. Nous manquons de beaucoup de choses ; de *porter*, soit en fût, soit en bouteilles. J'espère avoir bientôt le plaisir de vous écrire de Bastia. Vous serez désolé pour ce pauvre Clarke ; mais j'espère qu'il vivra.

Croyez-moi Votre obligé,

HORACE NELSON.

Veuillez mettre ma lettre à la poste.

Journal C.

La batterie de Toga ouvrit le feu à la pointe du jour sur la batterie de la ville et sur Camponella, apparemment avec de bons résultats. L'Ennemi dirigea sur nous un feu très vif durant toute la journée à bombes et à boulets de la citadelle, de la ville, de Stafforella (sic) de Camponella. d'une tour carrée et de deux batteries nouvellement construites sous Stafforella. Le brigadier général d'Aubant est venu de Saint-Florent sur les hauteurs avec tout l'Etat-Major et tous les officiers supérieurs de l'armée et une garde de cinquante Corses.

Le jour suivant, le 22 avril, l'Ennemi travailla avec ardeur sur les hauteurs à fortifier ses postes, conséquence naturelle de la parade de reconnaissance d'hier. Le feu est constamment maintenu jour et nuit. Nous avons appris par des déserteurs que nos batteries ont fait beaucoup de mal à l'Ennemi et lui ont tué et blessé beaucoup de monde. Nos canons ont, à deux reprises différentes, totalement démoli la batterie de la ville et très endommagé Camponella ; mais, comme nous n'avions pas un nombre suffisant d'hommes pour en tirer avantage, l'Ennemi a pu réparer ses ouvrages et même les rendre plus forts que jamais. Pendant ce temps et la nuit suivante, nos Corses ont fait deux fausses attaques contre les forts supérieurs et ceux du Sud, ce qui doit avoir considérablement fatigué l'Ennemi.

A Madame Nelson.

22 avril 1794.

J'ai de grandes raisons, ma très-chère Fanny, pour être reconnaissant, envers l'Etre Suprême de m'avoir protégé de la façon la plus merveilleuse, surtout depuis que j'ai débarqué ici. Si tel sera son bon plaisir, rien ne me causera de plus grande satisfaction que de me retrouver encore avec vous ; alors nous pourrons causer de tous ces événements et en rire. Nous nous trouvons ici avec des forces qui ne correspondent ni à nos désirs, ni à nos besoins et qui ne représentent que la moitié de celles qui sont présentes dans cette île. Le général d'Aubant ne veut pas attaquer notre Ennemi avec deux mille hommes de troupes, les plus belles qui aient jamais marché, pendant que nous sommes ici à le battre de poste en poste avec mille.

L'Ile toutefois doit appartenir à l'Angleterre ; nous attendons des renforts et nos généraux, j'en suis convaincu, recevront l'ordre d'agir. Mon navire

se trouve au Nord de la ville avec des frégates et Lord Hood est au Sud. C'est un service très dur pour mes pauvres marins de hisser des canons sur des hauteurs telles que le fait est à peine croyable. Les pertes de l'Ennemi, nous le savons, sont très grandes, les rapports les portent à cinq cents blessés et tués ; les nôtres ne dépassent pas vingt. L'*Agamemnon* en compte cinq ; mes hommes ne sont pas de ceux qui se dérobent.

Le vôtre etc.

HORACE NELSON.

A l'Amiral Lord Hood [34](#).

peut-être de la plus grande utilité pour nous, mais je suis sûr que le Colonel [35](#) remerciera Votre Seigneurie de vos renseignements et qu'il sera doublement sur ses gardes contre une surprise ; d'ailleurs notre *abatis* est déjà fait. J'ai tous mes charpentiers prêts à abattre un nombre plus considérable d'arbres, quand la nuit sera venue, et le piquet de nuit va être sous le commandement du major Smith qui passe pour un très bon officier. L'Ennemi se trompe s'il croit qu'il est impossible à nos troupes de descendre. Dans dix minutes au plus, je suis sûr que des postes d'alarme elles seraient rendues au pont. Je communiquerai au colonel Villettes la lettre de Votre Seigneurie et je suis sûr qu'il prendra toutes les précautions pour prévenir une surprise. Je lui communiquerai aussi vos idées sur Monserrat. Le colonel Villettes a l'intention d'écrire à Votre Seigneurie en revenant des hauteurs.

HORACE NELSON.

A l'Amiral Lord Hood.

24 avril 1794.

Monseigneur, Durant toute la journée d'hier, aucun accident de personnes n'est survenu ici ; je ne mets pas en doute que, même en restant dans la situation actuelle, en exerçant une surveillance sévère avec les bateaux, à rames près de la ville, les Corses harcelant l'Ennemi sur les hauteurs et les

canonnières le fatiguant la nuit, celui-ci ne finisse par se rendre dans un espace de temps assez court ; cependant, si on pouvait nous réserver d'autres forces, une attaque heureuse sur les hauteurs faciliterait une prompte prise. J'avoue qu'il me serait très agréable d'assister à l'attaque.

Votre Seigneurie connaît exactement la situation dans laquelle je me trouve ici. Je n'ai aucune raison pour supposer que le colonel Villettes n'a pas pour moi le plus grand respect ; je n'ai jamais eu l'occasion de constater que quelqu'un n'ait tenu aucun compte des désirs que j'ai manifestés pour le bien du service ; mais je ne suis pas considéré comme ayant le commandement des marins débarqués. On satisfait mes désirs ; peut-être n'obéirait-on pas à mes ordres. C'est pourquoi, si nous nous déplaçons d'ici, je désirerais que Votre Seigneurie tranchât cette question . J'espère que Votre Seigneurie voudra bien ne pas trouver ma demande malséante. Depuis le premier jour de notre débarquement je me suis débattu avec cette situation.

Les canonnières, la nuit dernière et la nuit d'avant, nous ont paru ne s'être pas rapprochées de la côte aussi près qu'elles auraient pu le faire Je puis me tromper, mais je crois que la moitié des projectiles n'a pas atteint le rivage. Le colonel Villettes désire que je vous informe que trois des chasseurs sont partis ; on pense toutefois qu'ils ne se sont pas rendus à Bastia, mais dans l'intérieur du pays. Ce sont des Corses.

Je suis etc.

HORACE NELSON.

A l'Amiral Lord Hood.

25 avril 1794 ,

Monseigneur, — Je vous suis très obligé de votre aimable lettre d'hier et suis heureux que Votre Seigneurie partage complètement ma manière de voir sur la situation que j'ai ici. Le capitaine Hunt est un excellent jeune homme ; il ne saurait y en avoir de plus zélé que lui pour le service. Je n'ai à me plaindre de personne, mais il est entré dans la tête de plusieurs qui servent sous lui cette idée que son commandement est absolument indépendant de moi et que je n'ai aucune autorité sur lui, que je ne puis que lui présenter des requêtes. On s'est même demandé si j'avais le droit de

commander les officiers et les marins débarqués de l'*Agamemnon*. On a attribué au mot « attaché aux batteries » une signification toute différente de celle que lui donnait Votre Seigneurie.

J'ai eu l'honneur de dire à Votre Seigneurie que j'aurais prouvé par tous les moyens qui étaient en mon pouvoir que je portais au capitaine Hunt [36](#) l'intérêt que vous lui aviez manifesté ; je vous assure que ma considération pour lui n'a nullement diminué. En ce moment une lettre n'est pas nécessaire, mais quand Votre Seigneurie le jugera convenable, je vous serai bien obligé si vous m'adressez l'ordre de commander les marins sans aucune distinction pour tel ou tel service.

La conduite du brigadier général d'Aubant est tellement extraordinaire que tout ce qu'il possède ne paraît pas suffisant pour la racheter, alors qu'il est allé jusqu'à dire « qu'il ne voulait s'empêtrer dans aucune coopération ». Je suis désolé de voir et d'apprendre que Gardiola a été si fortifiée, les ouvrages que l'on y construit ayant, d'après le lieutenant Duncan, dix-huit pieds d'épaisseur. En un mot, il est bien plus difficile maintenant de prendre Gardiola qu'il ne l'aurait été de prendre la citadelle immédiatement après la reddition de Saint-Florent. Le colonel Villettes écrira à Votre Seigneurie à ce sujet ; et au cas d'un autre refus de Saint-Florent, il vous dira quelles autres mesures on pourra prendre. Je me réjouis d'apprendre qu'un bateau a été pris cette nuit ; un blocus sévère amènera bientôt ces gens à composition. Aucun accident ne s'est produit hier.

HORACE NELSON.

Journal C.

Dans la nuit du 25 avril, La Combe Saint-Michel quitta la ville et s'embarqua sur une felouque pour Cabrera où il est parvenu malgré la chasse que lui fit le Lugger ; il était accompagné de M. Ronchon, le commandant en chef des Troupes et de quelques-uns de nos déserteurs.

A l'Amiral Lord Hood.

Camp, 26 avril 1794 .

Monseigneur, — L'Ennemi est activement au travail sur les hauteurs et il a mis la batterie de la ville dans un état assez convenable. Le colonel Villettes et moi-même pensons comme Votre Seigneurie qu'il est presque inutile de tirer tant de coups de canon sur cette batterie jusqu'à ce que nous ayons des forces suffisantes pour nous approcher davantage. L'Ennemi réserve ses munitions ; nous devons en faire de même pour les nôtres jusqu'à ce que nous recevions un nombre plus considérable de troupes, qui, je le crains, ne nous arriveront pas de Saint-Florent. Je vais avec M. Duncan étudier le terrain pour une route et choisir l'emplacement d'une batterie sur la crête au-dessus de Camponella, où nous voulons monter les deux caronades de dix-huit. Elle troublera considérablement les communications entre la ville et Camponella. J'ai perdu un de mes meilleurs marins dans la nuit pendant qu'il réparait la batterie inférieure ; il a été tué par un boulet de Camponella.

Croyez-moi toujours votre très-fidèle,

HORACE NELSON.

A Madame Nelson.

Nous déplaçons en ce moment une pièce anglaises de vingt-quatre de la batterie supérieure à la batterie intérieure pour démolir Camponella si c'est possible.

A M. Thomas Pollard

Camp, 24 avril 1794.

Mon cher Monsieur, — Voudriez-vous avoir la bonté de jeter la lettre ci-inclusive à la poste et de m'envoyer un peu de bon vin de Porto et de Bordeaux s'il est possible d'en avoir, en tout dix douzaines de bouteilles, un tonneau de bon *porter* ou de bière ; en un mot nous manquons de tout ce qui est bon du beurre, quant à la volaille j'en ai en abondance en ce moment.

Nous sommes à la peine mais sans grand danger. Nos pertes ont été insignifiantes depuis notre débarquement. On dit que l'Ennemi a souffert beaucoup.

Croyez-moi votre très obligé,

HORACE NELSON.

Merci de votre cadeau de petits pois et d'asperges.

Journal C.

Le 27 Avril. Nous avons commencé la batterie sur la crête pour deux caronades de dix-huit et une pièce de douze, à l'endroit même où le capitaine Clarke fut blessé [37](#), à 250 yards de Camponella. 900 yards de la citadelle, 700 yards de la Ville. Ce fut avec la plus grande difficulté que l'on hissa les canons jusqu'à cette batterie et d'après moi, des marins Anglais seuls pouvaient mener à bonne fin un pareil travail.

Le 1^{er} Mai la nouvelle batterie ouvrit le feu ; le 11^e Régiment et les chasseurs furent installés sur la crête pour la protéger et le poste fut renforcé par un certain nombre de Corses. Quarant-cinq marins sous les ordres du Lieutenant Andrews furent aussi désignés pour défendre la batterie.

A Madame Nelson

Du 1^{er} au 4 mai 1794.

Ma chère Fanny, — Je n'ai pas besoin, de vous dire, j'en suis sûr, que toute ma joie est placée en vous et que je n'en ai eu aucune sans vous ; vous êtes présente à mon esprit par-tout où je suis. Je suis convaincu que vous portez intérêt à toutes les actions de ma vie ; et mon allégresse dans la victoire est double sachant que vous la partagez. Rappelez-vous seulement qu'un brave ne meurt qu'une fois, un lâche toute sa vie durant. Nous ne pouvons pas échapper à la mort ; et s'il m'arrivait de mourir en cette place, souvenez-vous que ce serait par la volonté de celui des mains de qui dépendent et la vie et la mort. Quant à ma santé elle n'a jamais été meilleure, rarement aussi bonne.

Je n'ai aucune crainte sur l'issue finale de l'expédition. Ce sera la victoire ; Bastia sera à nous. Et si cela arrive ce sera un événement glorieux auquel on pourra difficilement opposer le pareil dans l'Histoire d'Angleterre. Le temps fera connaître les forces de l'Ennemi. Si elles sont

faibles, les commandants de Saint-Florent devront être blâmés ; si elles sont importantes, ils seront grandement coupables d'avoir laissé une poignée de braves gens faire un service dans lequel ils n'ont pas été soutenus. Mes seules craintes sont que ces soldats n'avancent quand Bastia sera sur le point de se rendre et ne nous privent d'une partie de notre gloire. Le Roi, espérons-le, appréciera les mérites de chacun.

Bastia est une belle ville et ses environs sont ravissants avec les vues les plus romantiques que j'aie jamais contemplées. Cette Ile doit appartenir à l'Angleterre pour être régie par ses propres lois comme l'Irlande avec un Vice-Roi placé ici et des ports libres. L'Italie et l'Espagne sont jalouses que nous en prenions possession ; elle commandera la Méditerranée.

Très probablement je serai en Angleterre en août ; si Lord Hood a une occasion favorable pour m'y envoyer, je le lui demanderai et je suis sûr qu'il ne me refusera rien de raisonnable.

Vous avez peut-être entendu parler de la perte de l'Ardent ; il était commandé par le frère de l'évêque de Norwich, un brave et bon officier. Lord Hood justement vient de m'adresser un mot pour me dire qu'il craignait qu'il n'y eût plus d'espoir que le navire pût être sauvé.

Je vous dirai en secret que Bastia sera à nous entre le 20 et le 24 de ce mois s'il ne leur arrive pas de secours. Nos navires sont mouillés à travers l'entrée du port et trois bateaux de chaque navire montent la garde en ramant chaque nuit. Nos pertes ont été insignifiantes ; celles de l'Ennemi considérables. Envisagez seulement le coup qu'a dû porter à une jolie ville d'être bombardée et canonnée durant un mois. Nous avons plusieurs déserteurs qui nous ont dépeint l'horrible situation dans laquelle se trouvent les habitants ; mais ils se sont tellement mal conduits envers les Corses qu'ils ont peur de se rendre.

Josuah est très-bien. Je ne l'ai pas vu depuis dix jours mais je lui ai écrit pour l'inviter à dîner ainsi que Host. Ce jeune homme est un charmant garçon. Veuillez écrire à mon père que je me porte bien.

Bien à vous,

HORACE NELSON.

P. S. — Si vous écrivez à Miss Walpole je désire que vous me rappeliez au souvenir de tous les membres de cette bonne famille.

A M. Thomas Pollard.

Livourne, 2 mai 1791.

Mon cher Monsieur, — J'ai reçu par mon domestique les objets que vous avez été assez bon pour me faire parvenir ; je recevrai, en temps voulu, le bordeaux, le beurre et les légumes. J'ai eu le *porter* mais je n'ai pas encore vu le Porto ; j'espère qu'il sera à bord du *Victory*. Veuillez m'envoyer un ou deux fromages hollandais. Glarke se remet à vue d'œil ; Andrews et Duncan ont été légèrement blessés. Quant à moi, je l'ai échappé belle. L'*Agamemnon* a été malheureux. Douze tués et blessés. Nous serons à Bastia dans une semaine environ et je serai heureux de vous y voir.

Croyez-moi votre très-obligé,

HORACE NELSON.

Au Révérend Dixon Hoste.

Camp, 3 mai 1794.

Mon cher Monsieur, — Je n'ai reçu qu'hier votre lettre du 10 mars. Elle aurait dû me parvenir il y a trois semaines. Votre bon fils a reçu il y a longtemps votre lettre relative au triste événement survenu dans votre famille ; je la lui ai rapportée du *Victory*. Je suis sûr qu'il a dû vous écrire plusieurs fois, parce qu'il me l'a dit et que je n'ai pas manqué de lui rappeler le plaisir que ses lettres vous procuraient. Les petites escarmouches que nous avons eues depuis que je vous ai écrit n'ont servi qu'à me convaincre de la justesse de ce que je vous ai dit. Vous le trouverez également avancé dans la navigation ; il mérite en tous points tout ce que je puis faire pour le rendre heureux. Ne le gâtez pas en lui donnant trop d'argent ; il a tout ce qu'il désire, quelquefois davantage. Je l'aime ; c'est pourquoi je m'en dirai pas plus sur ce sujet.

Vous avez dû apprendre que nous sommes devant Bastia avec 1,000 Réguliers et soldats d'Infanterie de Marine ainsi que 300 marins. Nous avons débarqué le 4 avril. L'Ennemi dispose de forces que nous ne pouvons pas évaluer exactement. Le général d'Aubant avec 1.000 hommes de troupes, les plus belles qui aient jamais marché, ne veut pas se joindre à nous, déclarant que nos forces réunies ne sauraient suffire pour cette entreprise. L'Armée est commandée ici par le lieutenant-colonel Villettes,

un très bon officier, et j'ai le plaisir de l'assister. En temps voulu, nous prendrons Bastia ; je n'ai aucun doute sur la manière dont nous avons décidé d'agir qui consiste à canonner et à bombarder la ville, pendant que le port est bloqué de près. Nous venons d'apprendre que le général d'Aubant entrera en campagne quand les renforts arriveront d'Angleterre. Je n'ose pas dire ce qu'une pareille conduite mérite d'après moi. Le roi ne peut pas l'approuver. Bastia est une grande ville fortifiée ayant une batterie au Nord et une au Sud, une citadelle au centre, défendue par trente pièces de canon et huit mortiers, quatre redoutes en pierre sur les collines avoisinantes et trois autres postes au-dessus. La ville contient environ 12,000 habitants 14,000 dit-on. Quant aux troupes, nous ne sommes pas d'accord sur le nombre. Le succès, j'en suis convaincu sans le moindre doute, couronnera notre zèle et nos efforts bien combinés. Si nous échouons, notre Pays pardonnera plus facilement à l'officier qui a attaqué son ennemi qu'à celui qui l'a laissé tranquille.

Cette Ile, presque la plus belle du monde, appartiendra, je l'espère, à l'Angleterre ; ses habitants nous sont fortement attachés et elle nous donnera le commandement de la Méditerranée. Les Etats Italiens et les Espagnols sont jaloux, je crois, de notre conquête, eux qui en connaissent bien les conséquences.

L'*Agamemnon* est mouillé au large de notre camp ; votre cher enfant désirait beaucoup venir à terre avec moi et, si je n'avais pas pensé que le danser était trop grand, je l'aurais emmené. Toutefois il est venu plusieurs fois me voir. Le zèle de nos soldats et de nos marins est, je crois, presque sans exemple ; il n'y en a aucun qui ne se considère comme personnellement intéressé à l'événement et abandonné par le Général. Cela, j'en suis persuadé, a eu pour résultat de les . égaler au double de leur nombre. L'Ennemi n'a essayé que deux fois de faire de fausses sorties.

4 Mai. Votre fils vient de me quitter. Il vous écrit en ce moment ; mais il ne sera peut-être pas à temps pour envoyer sa lettre. Je vous prie de retourner mes remerciements à M^{me} Hoste pour ses compliments.

Je suis, cher Monsieur, votre très humble serviteur

HORACE NELSON.

Si vous voyez quelques uns de mes amis de Burnaham, je vous prie de me rappeler à leur bon souvenir.

Journal C.

Le 3 mai, nous avons commencé une batterie pour une pièce de vingt-quatre et un obusier de dix pouces, batterie qui fut terminée dans la nuit du 7. L'Ennemi, depuis le premier de ce mois, avait montré différentes dispositions de nature à faire croire qu'il voulait attaquer ce poste mais, pour certaines causes, il ne s'est jamais avancé. Cinq pièces de campagne de quatre avec de bons *abatis* (sic) les auraient, d'après moi, si le poste avait été bien défendu, empêchés d'obtenir de ce côté un résultat. Les marins ont toujours dormi sur la batterie avec leurs piques et leurs coutelas.

Le huit Lord Hood envoya un autre parlementaire à huit heures ; mais on le renvoya. Le maire dit à l'officier « qu'ils auraient renvoyé bombe pour bombe et boulet pour boulet. » On ouvrit le feu avec la pièce de vingt-quatre et l'obusier ; les résultats furent excellents et tous les efforts de l'Ennemi ne purent renverser nos ouvrages. On dirigea sur la Ville et sur les ouvrages extérieurs un feu continu et grandissant.

Dans la nuit du 12 un grand bateau est sorti de Bastia ; il fut poursuivi de près par nos bateaux de garde et pris ; à bord se trouvaient trois déserteurs, le capitaine de la frégate *La Fortunée*, douze marins, huit Corses et trente soldats blessés se rendant à Capraja. Les dépêches avaient été jetées par-dessus bord ; mais dans la matinée du 13, à la pointe du jour, le lieutenant Suckling du schooner le *Sainte Croix* vit un paquet flottant sur l'eau qu'il prit et qu'il m'apporta. Probablement, quand on le jeta précipitamment par-dessus bord, le poids qui y avait été attaché glissa du lien ; c'étaient toutes des lettres de Gentile, le commandant-en-Chef à Bastia, dans lesquelles celui-ci faisait connaître combien ils avaient souffert de notre feu qui avait été dirigé contre eux durant près de quarante jours et que, si des secours n'arrivaient pas avant le 20 du mois, on pouvait considérer la Ville comme perdue pour la République. Ces lettres étaient adressées à Saliceti, à La Combe Saint Michel et à Santelli Lord Hood renvoya le bateau avec son équipage, ses blessés et des provisions pour une semaine. Aujourd'hui nous avons hissé sur la crête une pièce de neuf.

Le 14 Mai, l'Ennemi étala durant tout le jour à Camponella [38](#), un portrait que l'on n'outragea pas, je crois que c'était à l'adresse de Lord Hood [39](#). Nos batteries maintinrent un feu continu. Durant la nuit du 15,

nos bateaux de garde prirent un bateau venant de Gapraja ayant à bord de la poudre à canon, à destination de Bastia. Galeazzini, le frère du maire, se trouvait dans ce bateau ; on ne put trouver aucune dépêche. Les Ennemis ont été occupés à installer un mortier à Gardiola.

Le 16, ils hissèrent un mortier de treize pouces qui fit constamment feu durant toute la nuit. Le vent soufflant très fort du Nord, trois bateaux tentèrent de pénétrer dans la Ville avec de la poudre et des provisions, deux furent pris, mais l'un d'eux y est entré. A partir de ce jour jusqu'au 19 le feu de l'Ennemi fut plus vif que d'habitude la nuit et le jour. Nous avons eu aussi souvent cinq bombes en l'air en même temps tombant sur Bastia.

Le 19 Mai, on prit des dispositions pour adresser un message à Lord Hood pour lui dire que s'il voulait bien condescendre à envoyer un bateau avec un parlementaire [40](#), on aurait engagé des négociations pour la reddition de la Ville et de ses dépendances. En conséquence, à 4 heures du soir, le 19 mai un pavillon blanc fut hissé à bord du Victory et un bateau de ce navire se dirigea vers la Ville pendant qu'un autre sortait de la Ville pour gagner le Victory. L'Ennemi de Camponella vint à nous sans armes, nos officiers s'avancèrent, on se serra la main et l'on devint bons amis ; ils nous dirent que tout était fini et que Bastia était à nous. Toutefois comme on dut trancher maintes questions, nos troupes ne purent pas prendre possession des avant-postes avant le 22 au soir. A cinq heures du soir le 19, nos troupes venant de Saint-Florent firent leur première apparition sur les collines et le 20 le Général d'Aubant et toute l'armée de Saint-Florent comprenant le 18^e, le 50^e et le 51^e Régiments, le 12^e Régiment de Dragons avec cent hommes d'Artillerie vinrent sur les hauteurs pour prendre Bastia.

A Madame Nelson.

Camp, 20 mai, 1794.

J'ai le plaisir de vous annoncer que dans l'après-midi d'hier 19 l'Ennemi a envoyé à Lord Hood un parlementaire. La trêve continue encore et j'espère qu'elle aura pour conséquence la reddition de la Ville. Notre armée de Saint-Florent apprenant ce qui se passait ici, a gagné nos hauteurs, ce qui probablement terrifiera l'Ennemi. J'ai toujours eu pour opinion qu'un Anglais valait trois Français ; je me suis toujours réglé là-dessus dans toutes

mes actions et n'ai jamais eu l'occasion de m'en repentir ; si cette ville avait été Anglaise, je suis sûr qu'ils ne l'auraient pas prise. Ils nous ont permis de la battre en brèche sans essayer une seule fois de nous chasser. Je puis dire vraiment que cette expédition a été purement navale ; nos bateaux ont par mer empêché quoique ce soit de pénétrer dans la ville et nos marins ont hissé à terre de grands canons avec lesquels ils ont combattu.

Nous nous attendons à prendre 1,000 Réguliers, 1,500 Gardes-Nationaux et une grande quantité de troupes Corses, en tout 4,000 hommes qui vont mettre bas les armes devant 1,000 soldats de ligne et d'infanterie de marine et 200 marins. Il y a quelques difficultés au sujet des conditions et les hostilités peuvent recommencer pour un jour ou deux ; mais il faudra qu'ils se soumettent. Josiah était avec moi à la tête des grenadiers anglais quand nous avons pris possession des forts et des postes. Quand je réfléchis à ce que nous avons accompli, je suis tout étonné. J'ai toujours été dans les bonnes grâces de la Providence qui n'a jamais cessé de me protéger contre tous les périls inhérents à ma situation.

A vous etc.

HORACE NELSON.

Journal C.

Le 22 Mai, à six heures du soir, nos troupes se sont avancées de leurs positions, la Musique jouant le *God Save the King*. A sept heures les couleurs Françaises étaient amenées de Camponella, de Stafforella, Croix de Capuchin, du Rocher de Monserrato, du Fort Sainte-Marie et de tous les autres avant-postes et l'on hissait les couleurs Anglaises qui étaient saluées de trois hurrahs poussés par tous les marins et soldats. Toutes les troupes Françaises se sont retirées dans la Ville et dans la Citadelle.

23 Mai. Ce matin les grenadiers Anglais prirent possession des portes de la Ville et de la porte de la citadelle. Le 24, à la pointe du jour, on vit le plus beau spectacle qu'il ait été donné à un Anglais de contempler et qu'un Anglais seul, je crois, pouvait réaliser — 4,500 hommes mettant bas les armes devant moins de 1,000 soldats Anglais, servant comme Infanterie de marine. Nos pertes d'hommes, en prenant Bastia qui renferme plus de 10,000 habitants et qui, s'il était complètement occupé, en contiendrait 25,000, ont été plus faibles qu'il ne fallait s'y attendre. Marins tués ou ayant

succombé à leurs blessures 12 ; blessés 14 — soldats tués ou ayant succombé à leurs blessures 7 ; blessés 23. En tout 19 tués et 37 blessés. Officiers blessés — capitaine Rudsdale du 11^e Régiment, capitaine Clarke, du 69^e, et le lieutenant Andrews, de l'*Agamemnon*. D'après des comptes rendus très exacts nous pouvons connaître le nombre de morts et de blessés des Ennemis ; ils ont eu 203 tués et 540 blessés dont la plupart sont morts. Nous avons usé 1,058 barils de poudre et tiré 11,923 boulets et 7,373 bombes.

A l'Amiral Lord Hood.

(Apparemment le 23 mai 1794).

Mon cher Lourd, — C'est avec la plus sincère satisfaction que je vous félicite du grand événement de ce jour [41](#) que l'on doit à ce jugement, solide que les craintes des autres n'ont pas pu détourner du devoir et de l'amour de notre pays qui a toujours brillé d'un si vif éclat. Mon cœur est trop plein pour que je puisse dire ce que je pense. Mais je ne dois pas oublier mon ami le capitaine Duncan qui doit son grade, m'a-t-on dit, à ses services de Toulon et qui, j'en suis convaincu, obtiendra une nouvelle promotion grâce à l'intérêt que lui portera Votre Seigneurie. D'après les informations que j'ai prises, le rang de major est souvent donné. Je n'ai pas besoin d'en dire davantage.

Je suis etc.

HORACE NELSON.

Au Très Honorable Sir William Hamilton K. B.

Ministre à Naples.

Bastia, 24 mai 1794.

Mon cher Monsieur, — Voudriez-vous avoir la bonté de faire parvenir la lettre ci-incluse à M. Brand et présenter ma lettre à Lady Hamilton ?

Quiconque aime son pays doit se réjouir de notre grand succès presque sans exemple, à l'honneur de Monseigneur Hood et à la honte de ceux qui

se sont opposés à ses efforts pour servir sa patrie. Le général Stuart, je suis heureux de le dire, vient d'arriver.

Nous avons maintenant à agir vigoureusement contre Calvi. Lorsque cette ville sera conquise, j'espère présenter mes respects à Votre Excellence à Naples ce qui causera un réel plaisir à votre très fidèle et très obligé

HORACE NELSON.

A William Locker, Lieutenant-Gouverneur du Royal Hôpital de Greenwich

Agamemnon, Bastia 30 mai 1794.

Mon cher Ami, — Je viens de rentrer à bord après un service de huit semaines à terre où je suis sûr de m'être acquitté de ma tâche de façon à contenter mes amis. Plus nous voyons cette place et plus nous sommes étonnés de sa reddition ; mais la vérité est que les différents partis craignaient de se fier l'un à l'autre ; on ne peut pas l'expliquer différemment. Je n'ai reçu qu'hier votre lettre du 12 décembre que mon frère a envoyée dans une boîte. J'ai maintenant à bord deux capitaines, 24 autres officiers et 300 marins des navires avec lesquels nous nous sommes rencontrés au mois d'octobre dernier. Les officiers dénigrent leurs équipages, les matelots leurs officiers ; tous se réunissent contre leur Amiral pour n'être pas revenu tomber sur nous alors que nous étions avariés. Non pas que je pense le moins du monde qu'ils auraient pu nous prendre ; mais ils se sont certainement conduits honteusement mal. La *Fortunée* est brûlée, la *Minerve* et la *Flèche* sont prises ; la *Melpomène* est à Calvi et je suis convaincu qu'elle tombera en nos mains. Nous embarquons en ce moment des boulets, des bombes, de la poudre etc., pour Calvi qui, bien que se trouvant dans une très forte position, tombera bientôt, je crois. Cela fait, l'*Agamemnon* ira à Gibraltar pour que l'on s'occupe un peu de lui, n'ayant pas eu, à l'heure actuelle, la plus légère réparation dans le corps comme dans la mâture depuis seize mois. Bastia est très agréablement située, Elle renferme 14,000 habitants et pourrait en contenir 20,000. En quelques heures on est en Italie. Si les Corses connaissent leurs véritables intérêts, ils seront heureux d'être avec nous, mais ils ne peuvent pas supporter d'être

dépendants. Rappelez-moi au bon souvenir de toute votre famille que j'espère voir en août ou en septembre et croyez-moi

Votre très obligé et affectionné

HORACE NELSON.

Adressez moi une lettre à Gibraltar.

Au Révérend M. Nelson, à Hilborough.

Agamemnon, Bastia, 30 mai 1794

Mon cher Frère, — Si vous avez reçu ma lettre vous faisant connaître notre intention de débarquer près de Bastia, vous avez dû être fort inquiet au sujet de notre réussite. Si des preuves manquaient pour établir que la persévérance, l'honneur et la bravoure peuvent accomplir des choses presque incroyables, nous en aurions fourni une de plus aujourd'hui. Tout a été fait par les marins et les troupes embarquées pour servir comme infanterie de marine, à l'exception d'un peu d'artillerie sous les ordres de Lord Hood qui a montré en cette circonstance une étonnante vigueur d'esprit, en même temps qu'une grande activité et un profond jugement. Ses remerciements aux marins seront probablement publiés dans les journaux [42](#), — on ne saurait en écrire de plus beaux — 4,500 hommes ont mis bas les armes devant moins de 1,200 hommes de troupes et de marins. C'est un événement dont on trouverait difficilement le pareil dans nos annales. Nous avons pris soixante dix-sept pièces d'artillerie avec une quantité inouïe d'approvisionnements et un vaisseau de guerre de vingt-deux canons.

La *Fortunée* a été détruite à Saint-Florent, la *Minerve* prise ; la *Flèche* est ici ; de mes quatre antagonistes trois ont donc disparu. La *Melpomène* est à Calvi et elle tombera, je l'espère, entre nos mains avec la *Mignonne*, une petite frégate. Ainsi j'aurais encore la satisfaction de voir cette escadre prise, ce qui ne serait pas arrivé si je ne l'avais pas rencontrée. Ces navires étaient à destination de Nice, mais la *Melpomène* a été très maltraitée et il ; furent obligés de se réfugier en Corse.

J'ai maintenant à bord deux capitaines de frégate, vingt officiers et trois cents marins. Tous sont d'accord pour faire nos éloges, mais ils s'accusent les uns les autres ; les officiers disent que leurs équipages n'ont pas voulu

combattre ; les matelots dénigrent leurs officiers et les deux parties se réunissent pour malmenier leur amiral, le capitaine de la *Fortunée*, de n'être pas revenu tomber sur nous alors que nous étions avariés. Je ne crois pas que ce fussent des hommes à prendre l'*Agamemnon*, mais ils se sont conduits honteusement en l'essayant pas.

Nous faisons des approvisionnements pour Calvi qui, j'en suis convaincu, tombera quinze jours après que nous aurons dressé nos batteries. L'*Agamemnon* ira ensuite à Gibraltar pour être radoubé et de là, j'espère, en Angleterre. A la fin d'août ou au commencement de septembre je compte être à Portsmouth.

Rappelez-moi au bon souvenir de Madame Nelson, de ma tante et des enfants. Compliments à Swaffham.

Croyez-moi votre très affectionné frère

HORACE NELSON.

A M. Evan Davis Swansea.

Mai ou Juin 1794.

D'après la nature de notre profession nous menons une existence bien plus précaire que tant d'autres ; mais lorsque nous tombons, nous avons la conscience que c'est pour le bien de notre pays. Ainsi est tombé votre fils [43](#) emporté par un boulet de canon sous mon commandement au siège de Bastia, Je l'avais pris à terre avec moi, à cause de ses aptitudes et de son zèle dans l'accomplissement de ses devoirs.

Je suis etc.

HORACE NELSON.

A Madame Nelson

Dans les premiers jours de Juin 1794.

Nous venons de reprendre la mer après la flotte française que l'on nous a dit être sortie de Toulon ; notre escadre est à leur poursuite, cinglant vers Calvi, où je crains que l'ennemi ne parvienne, en dépit des efforts de

l'amiral Hotham. Les Français ont neuf voiles de ligne, l'amiral Hotham sept ; deux rejoindront de Saint-Florent et lord Hood vient avec nos six autres. Si nous avons la bonne fortune de les atteindre â' la mer, je suis convaincu que nous en aurions bien raison.

Lord Hood n'a su la chose que la nuit dernière à onze heures du soir et ce matin à sept heures nous étions tous sous voiles. L'*Agamemnon* avait deux cents tonnes de munitions d'ordonnance à débarquer et lord Hood m'avait donné l'ordre de le suivre aussi vite que possible. J'étais en état de mettre à la voile à sa suite une demi-heure après et nous sommes maintenant bord à bord avec le *Victory*. Je prie Dieu que nous puissions rencontrer cette flotte.

Si un accident quelconque me survenait je suis sûr que ma conduite sera de nature à vous donner des titres à la faveur du Roi —, non pas que j'ai la moindre idée de ne pas revenir auprès de vous et chargé d'honneur, mais si cela arrive que la volonté de Dieu soit faite. Mon nom ne sera jamais une honte pour ceux auxquels il pourra appartenir. Le peu que j'ai, vous le savez, je vous l'ai donné, à l'exception d'une annuité. J'aurais voulu que ce fût davantage ; mais je ne me suis jamais procuré un liard deshonnêtement ; tout provient de mains propres. Quelque soit le sort qui m'attend, je prie Dieu de vous bénir et de vous préserver dans l'intérêt de votre tils. J'ai toujours eu pour mon père les sentiments les plus affectueux ; dites le lui et croyez-moi votre très affectionné mari.

HORAGE NELSON.

Au très honorable Lord Hood.

Agamemnon, 7 Juin 1794.

Monseigneur, — J'ai débarrassé nos entre-ponts de toutes nos munitions d'artillerie et les ai envoyées au *Dauphin*. Je n'ai pas touché à celles qui se trouvaient dans notre cale ; car, à moins que Votre Seigneurie ne veuille que nous soyons complètement dégagés, tous les approvisionnements ne seront pas, je pense, d'un grand embarras pour une courte croisière. Nous avons lâché nos amarres et nous sommes en ce moment droits sur nos ancres. Je vais envoyer chercher les troupes sur le champ.

Je suis avec grand respect le très fidèle serviteur de Votre Seigneurie.

HORAGE NELSON.

J'ai écrit au capitaine Inglefield pour le prier de faire prendre chez nous par les bateaux des transports des bourres et des plates-formes.

Au très honorable Sir Gilbert Elliot.

(Le Très Honorable Sir Gilbert Elliot B^t fut envoyé en Corse comme Commissaire Plénipotentiaire. Après la cession de l'Ile à la Grande Bretagne il devint Vice-Roi, charge qu'il occupa jusqu' à l'évacuation de la Corse en octobre 1796. Le 20 octobre 1797 il fut créé Pair avec le titre de Lord Minto et il obtint par décision royale que les armes de la Corse figureraient en chef sur celles de sa famille. Sa Seigneurie fut Envoyé Extraordinaire à Vienne en 1799 ; en 1806 il devint Président du Bureau du Contrôle et en 1807 Gouverneur Général des Indes. En février 1813 ses éminents services publics lui valurent comme récompenses les dignités de Vicomte de Melgund et Comte de Minto. Il mourut en juin 1814).

Agamemnon, Bastia, 12 Juin 1794.

Cher Monsieur, — Comme je suis sûr que vous devez être anxieux d'avoir des nouvelles de Lord Hood [44](#), je voudrais, au moment où je toucherais terre, trouver un messenger pour vous faire parvenir cette lettre.

Par suite du peu de vent, il n'a rejoint l'amiral Hotham au large de Calvi que le 9 au point du jour et l'amiral n'avait pu arriver à quatre lieues de la flotte française ; comme le vent lui était favorable, il se décida à cingler sur Calvi. A 9 heures et demie on aperçut à l'Ouest une frégate signalant l'ennemi à l'Ouest. Lord Hood immédiatement donna le signal d'une chasse générale. Quand la frégate fut rejointe, Sir Charles Hamilton informa Sa Seigneurie qu'il avait laissé la flotte française à 8 heures, dans la soirée du 8, à douze lieues au large de l'île Sainte-Marguerite, en panne, les avants des navires dirigés au large. Lord Hood donna alors le signal pour une chasse au N. O., ce que nous fîmes jusqu'à la nuit, moment où la flotte fut

réunie autour du *Victory*, toutes voiles dehors jusqu'au matin, les frégates dans toutes les directions.

Le 10 à midi nous étions près de l'endroit où l'ennemi avait été aperçu, en vue de la côte de France. Lord Hood crut devoir ordonner à l'*Agamemnon* de se rendre à Bastia aux fins d'escorter les troupes jusqu'à la baie de Mortella et de faire les préparatifs nécessaires pour que l'on fût prêt à débarquer les troupes à Calvi au moment voulu. Le *Courageux* s'est rendu à Soint-Florent pour des munitions et il revient devant Bastia. Dans l'après-midi de mardi, à 5 heures et demie, j'ai perdu de vue le *Victory*, ainsi que les treize vaisseaux de ligne et plusieurs frégates se dirigeant à terre sous petite voilure. Dans la matinée du 9, la *Didon* a entendu un feu vif et nous craignons que l'ennemi n'ait pris la frégate Sarde. Nous apprenons par un navire marchand hélé par la flotte que le convoi venant d'Angleterre avec les troupes etc . . . la *Thalie* et l'*Inflexible*, est arrivé dans la baie de Gibraltar. J'espère qu'ils ne s'aventureront pas tant que Lord Hood n'aura pas quitté les parages de Toulon ou que la flotte française ne sera pas rentrée. L'ennemi a neuf navires de ligne et sept autres vaisseaux. Si Lord Hood peut atteindre ces gens-là je suis convaincu qu'il en aura raison d'une façon très glorieuse.

Croyez-moi, avec la plus haute estime, le très obéissant serviteur de Votre Excellence.

HORACE NELSON.

Journal C.

(Ce journal ne concerne que le siège de Calvi. Le capitaine Nelson en envoyait tous les jours une copie à Lord Hood qui la transmettait à l'Amirauté ; on n'en trouve plus qu'une partie du 28 juillet au 8 août).

13 Juin. — J'ai donné l'ordre à tous les transports et navires d'avitaillement, à l'exception de ceux qui se trouvaient dans l'intérieur du môle, d'être prêts à mettre à la voile avec moi et avec un navire chargé de tonneaux vides et le 13 juin, à huit heures, tous les soldats étaient embarqués ; leur nombre s'élevait à 1,450 hommes sans compter des officiers. A midi j'ai fait le signal de démarrer et à quatre heures celui de

lever l'ancre. J'ai mis à la voile, accompagné des navires de Sa Majesté le *Dauphin* et le *Gorgon* et de vingt-deux vaisseaux.

Le 15 Juin, à sept heures du matin, nous sommes arrivés à Saint-Florent et avons jeté l'ancre dans la baie de Mortella. Le général Stuart vint à bord et nous dit qu'il était anxieux de se rendre à l'attaque de Calvi si je jugeais bon de m'avancer avec les navires, ce à quoi je consentis ; très fermement convaincu que nous n'avions rien à craindre sous la protection de Lord Hood qui aurait pris ses dispositions pour empêcher la Flotte Française à Gourjean de nous molester. Je donnais donc les ordres nécessaires et le lendemain (le 16) à cinq heures et demie du soir, je mettais à la voile de la baie de Mortella, avec le *Dauphin*, la *Lutine* et seize transports, navires d'avitaillement et d'approvisionnement.

Le 17, à dix heures du soir, aucun navire n'avait encore pu jeter l'ancre sur la côte à environ quatre milles à l'Ouest du Cap de la Revellata, le fond étant rocheux et d'une grande profondeur ; l'*Agamemnon* mouilla par cinquante trois brasses, à environ un mille de terre, en face d'une petite baie appelée Porto-Agro. Cette côte est tellement rocheuse à l'exception de cette petite baie qu'un bateau ne peut pas débarquer ailleurs des approvisionnements ; c'est même avec la plus grande difficulté qu'un homme peut grimper sur les rochers.

Le 18 juin, dans l'après-midi à trois heures et demie, je me suis rendu à terre avec le général Stuart pour examiner la côte, dans l'espoir de trouver un meilleur lieu de débarquement ; mais nous avons reconnu tous les deux qu'il n'y en avait pas d'autres en dehors de la crique appelée Porto Agro ; ce n'est pourtant pas un bon endroit pour débarquer des canons ou des approvisionnements car des rochers à fleur d'eau se trouvent à vingt pieds du rivage dont ils sont séparés par de l'eau profonde ; — avec de la simple brise du large, il s'y produit une houle telle que les bateaux ne peuvent plus débarquer. Cette baie est éloignée de trois milles et demi de la Ville de Calvi. Nous avons examiné les avant-postes de l'Ennemi et avons trouvé les suivants : Monachesco [45](#), à environ 2,200 yards au Sud Ouest de la Ville, — le fort Mozelle à environ 900 yards à l'Ouest de la Ville ; la batterie de la Fontaine, épaulement sur la colline entre Mozelle et San Francesco ; ce dernier est situé sur un rocher du côté Nord de la presqu'île et est baigné par la mer. La Ville elle-même est en apparence bien fortifiée mais sans aucun fossé.

19 Juin. — Les troupes furent débarquées à sept heures dans la matinée du 19, sous la direction du capitaine E. Cooke, en même temps que six pièces de campagne que les marins firent monter sur les collines. J'ai débarqué dans l'après-midi avec 250 marins et ai campé sur la grève pour recevoir à terre les bagages de l'Armée. Conformément au désir du général, j'ai envoyé le cutter *Fox* et lui ai donné pour instructions de faire rejoindre le plus vite possible 180 hommes du Royal Louis, le 18^e Régiment et 100 hommes du 69^e. Les 20 et 21 il ne cessa de ventrer très fort ; la mer était très grosse, la pluie tombait abondamment avec accompagnement d'éclairs et de tonnerre, d'une façon telle que toute communication fut interrompue avec les navires dont la plupart durent prendre la mer. Les marins furent employés à faire des routes pour leurs canons et à hisser trois pièces de vingt-six jusqu'à la *Madonna*, à environ deux milles et demi du lieu de débarquement, prêtes à agir contre Monachesco ; la route pour les trois premiers quarts de milles gravit une montagne escarpée et ne fut pas très facile pour l'autre partie. Le temps devint plus calme dans la nuit, mais toujours avec du tonnerre, des éclairs et de la pluie,

A l'Amiral Lord Hood.

Agamemnon, près de Calvi, 19 juin 1794.

Mon cher Lord, — Pensant que tout ce que j'ai fait a été utile à mon pays et ne peut, par conséquent, que recevoir l'approbation de Votre Seigneurie, j'ai l'honneur de vous informer qu'à mon arrivée dans la baie de Mortella, le 15 du courant, le général Start me déclara qu'il lui tardait d'entreprendre notre expédition contre Calvi ; je tombais d'accord de grand cœur je lui, avec l'avoue, nous sachant en sûreté sous les ailes de Votre Seigneurie. Je mis à la voile de la baie de Mortella le 16, dans la soirée et je jetai l'ancre ici le 17 dans la nuit. Hier nous avons examiné l'Ennemi et ce matin, à la pointe du jour, nous avons débarqué les troupes au nombre de 1,450 hommes ainsi que soixante-dix volontaires des Transports, trente hommes que j'ai pris sur l'*Inflexible* et cent marins de l'*Agamemnon*. J'ai été obligé de faire toutes sortes d'efforts pour activer le service. Le Général, après avoir examiné Calvi, a désiré avoir de nouvelles forces ; c'est pourquoi j'ai

envoyé le Fox à Saint-Florent avec des ordres pour le capitaine Wallis [46](#), de se rendre à Bastia pour embarquer les troupes que le général Stuart désirait. Comme Votre Seigneurie n'avait pas laissé au *Gorgon* assez d'hommes pour assurer le service du bord, j'ai été obligé de demander des volontaires aux Transports et de prier l'*Inflexible* de me prêter vingt hommes pour assister ce navire dans sa navigation. Le Fox doit amener 150 hommes du Royal-Louis. Si le *Victory* ne nous rejoint pas avant que la *Lutine* soit déchargée, je l'enverrai chercher des canons, dont on a un grand besoin, sur le *Commerce de Marseille* [47](#). Le capitaine Cooke dont j'ai pu apprécier à Saint-Florent le zèle, ce qui lui donnera toujours crédit à mes yeux, désira m'accompagner dans notre expédition actuelle. Non seulement j'ai été très heureux de l'avoir avec moi, mais son aide m'a été très grande. Comme il désire rester, j'espère que Votre Seigneurie voudra bien me le laisser jusqu'à la fin du siège. J'aurais beaucoup à dire, mais je ne veux pas retarder le *Scout*.

Croyez moi avec le plus grand respect le très fidèle serviteur de Votre Seigneurie.

HORACE NELSON.

Le général Stuart me charge de vous dire qu'il n'est rien survenu de particulier depuis notre débarquement et qu'il est réellement si occupé qu'il ne trouve pas le temps de vous écrire ; il vous prie de vous reporter aux détails que je vous ai donnés dans ma lettre.

Au Major Général Stuart.

Camp, 20 juin 1794.

Monsieur, — Les navires qui ce matin ont mis à la voile d'ici pour la baie de Mortella [48](#), composent la division, qui sous les ordres du lieutenant Harrison, a débarqué tous les marins dont il pouvait disposer en ce moment. Dès que le Cutter *Fox* me reviendra, je l'enverrai à Saint-Florent pour avoir le plus d'hommes possible. J'étais d'autant plus pressé de renvoyer ces vaisseaux que les rochers avaient, en maints endroits, coupé leurs cables et que le vent avait l'air de vouloir souffler fort. Les autres navires qui sont

sous voiles vont chercher un mouillage plus sûr. Si le temps revêt un meilleur aspect, de nombreux navires resteront ici pour prendre les troupes, au cas où un événement imprévu rendrait le rembarquement nécessaire. Il est bon que je vous informe, Monsieur, que si le temps actuel continue tous les vaisseaux qui se trouvent ici devront prendre la mer. Je puis seulement vous assurer que je ferai tous mes efforts pour me rendre à vos désirs en toute occasion, car je suis, avec la plus haute estime,

Votre très fidèle serviteur

HORACE NELSON.

J'aurais voulu vous présenter mes respects ce matin, mais réellement j'étais soucieux de voir sur la route une pièce de vingt-quatre et je suis convaincu que vous m'excuserez. Le travail du jour terminé, j'aurai moi-même l'honneur de vous voir dans la soirée.

HORACE NELSON.

Au Lieutenant Richard Sainthill Agent de Transports.

Vous êtes par ces présentes requis et commandé d'avoir à débarquer des Transports sous votre direction tous les boutehors de bonnettes et autres espars dont vous pourrez disposer aux fins d'élever des tentes pour les munitions et les approvisionnements etc. Cette lettre vous servira d'ordre que je vous donne.

Ecrit de ma main au camp devant Calvi, le 20 juin 1794.

HORACE NELSON.

A l'Amiral Lord Hood.

Camp, 21 juin 1794.

Monseigneur, — J'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Seigneurie, par le *Scout* qui était à votre recherche ici, pour vous informer de notre situation. Vous connaîtrez, d'après mes lettres au capitaine Tyler et au capitaine Wallis, les ordres que j'ai cru devoir donner, depuis que le général Stuart a trouvé cette place plus forte qu'il ne s'y attendait. Comme le Général vous

écrira pour vous faire connaître ce qu'il désire, il me suffira de vous dire que si le temps n'avait pas été mauvais au point d'interrompre toutes relations avec les navires durant les dernières vingt-quatre heures et s'il ne continuait pas à l'être, la *Luline* aurait été déchargée de tous ses approvisionnements et je l'aurais envoyée à Saint-Florent pour demander dix canons de plus du *Commerce de Marseille*, le Général voulant avoir dix-sept canons des Français contre l'Ennemi et trois ou quatre de mes pièces de vingt-quatre pour lancer des bombes.

Notre lieu de débarquement est très mauvais ; les rochers, par ce temps, brisent tellement loin du rivage et la montagne sur laquelle nous devons faire arriver les canons est tellement haute et escarpée que durant toute la journée d'hier nous n'avons pu hisser qu'un seul canon qu'il nous faut encore trainer durant un mille et demi au moins. J'espère que sous peu nous pourrions en débarquer quelques uns à l'Est du Cap de la Revellata, mais à présent, comme cet endroit est à demi portée du canon de l'Ennemi, cela ne peut pas être fait.

Le général Stuart désire beaucoup que la canonnière *La Fortunée* stationne dans cette baie, à l'Est de la Revellata, pour empêcher la canonnière de l'Ennemi d'y venir molester la batterie que nous avons projetée et il se propose de placer un gros canon pour la défendre. Elle pourrait s'abriter avec un autre petit vaisseau derrière une haute pointe de terre qui se trouverait entre elle et l'Ennemi. J'ai écrit au Lieutenant Fennell de tâcher d'avoir quelques volontaires et de m'amener la canonnière.

Votre Seigneurie sait bien que nous manquons ici de marins ⁴⁹ ; aussi je suis convaincu qu'il est inutile que j'en parle ; nous aurons plus de quarante pièces d'artillerie à traîner à travers ses montagnes ; je n'ai que deux cents hommes qui sont à peine suffisants pour mettre en mouvement un canon de vingt-quatre.

Le Général vous écrira sans doute au sujet des deux vaisseaux chargés de poudre à Saint-Florent ; il dit qu'il a besoin de la poudre qu'il ont à bord. Si le temps n'avait pas été mauvais, je suis sûr que notre batterie contre Monachesco aurait ouvert le feu demain matin. Vingt-quatre heures, je pense, nous en rendront les maîtres. Nous paraissions ici résolus à agir avec vigueur et c'est la seule chose qui nous soit nécessaire pour réussir.

L'Ennemi est activement au travail pour construire des batteries. J'ai écrit à Votre Seigneurie que le capitaine Cook est avec moi ; son zèle et son activité ne lui permettaient pas de rester sans rien faire à Saint-Florent ; il

m'a par conséquent offert ses services que j'ai acceptés avec joie. Si cela n'est pas contraire aux intentions que Votre Seigneurie a sur lui, je crois qu'il désire beaucoup rester avec moi. Il me prie de vous présenter ses respects. Croyez-moi le très fidèle serviteur de Votre Seigneurie.

HORACE NELSON.

Le *Dauphin* manque totalement d'hommes — n'ayant pas assez de bras pour lever une l'ancre ; c'est ce que m'a dit le capitaine May. La *Lutine* mettra à la voile dès qu'elle aura déchargé ses approvisionnements.

Plusieurs transports ont dû abandonner leurs mouillages par suite de la mauvaise qualité du fond. Aucun d'eux n'est maintenant en vue.

A l'Amiral Lord Hood

Camp, 23 juin 1794.

Monseigneur, — L'*Agamemnon* qui a pris la mer dans la soirée du 21 est, je l'espère, à Saint-Florent et je compte le voir revenir bientôt avec les navires d'avitaillement qui sont partis le jour avant. Aucun navire ne nous est retourné. Le Général a envoyé ce matin le capitaine Stephens de l'Artillerie pour me dire que, comme on ne pouvait plus se procurer de projectiles pour les pièces de vingt-quatre françaises, il désirait avoir mon avis concernant les autres canons dont on pourrait disposer avec les projectiles nécessaires, afin de compléter ma première demande, car me dit-on, on aura besoin de tout cela.

J'ai tâché de m'en tenir aux calibres que je croyais être plus faciles à obtenir ; — et comme le Général désire écrire lui-même à Votre Seigneurie j'envoie le Cutter *Fox*. Si le temps se calme, la *Lutine* sera déchargée demain et je l'enverrai immédiatement à Votre Seigneurie à Saint-Florent pour ces canons etc. Nous n'avons pas pu débarquer d'autres canons, la houle était trop forte. La batterie contre Montachesco ne pourra donc pas ouvrir le feu tant qu'une autre batterie de quatre pièces de vingt-quatre ne sera pas construite pour détourner le feu de l'Ennemi. Douze canons sont jugés nécessaires pour la première parallèle. Si nous ne pouvons pas aller plus vite, il nous faudra beaucoup de temps pour prendre possession de la place, à supposer que l'Ennemi fasse une résistance obstinée. — Les

vaisseaux avec la poudre ayant pris la mer, j'ai été obligé d'ordonner au *Dauphin* et à la *Lutine* de débarquer de la poudre. Wolseley [50](#), avait vingt-quatre barils de poudre de prise ; nous la lui avons achetée.

HORACE NELSON.

Le capitaine Cooke désire que je vous présente ses compliments respectueux.

Au Très Honorable Lieutenant-Général.

23 juin 1794.

Deux pièces de trente-six du *Commerce de Marseille*, et 3,000 projectiles.

Deux pièces de vingt-quatre de l'*Agamemnon* et 2,000 projectiles.

N. B. — L'*Agamemnon* n'a pas 900 projectiles de ce calibre.

Quatre pièces françaises de dix-huit et 6,000 projectiles, soit de la *Perle* soit de Saint-Florent.

Trois pièces françaises de douze et 4,500 projectiles.

Deux pièces de vingt-quatre de l'*Agamemnon* pour bombes.

On demande tout ce matériel en dehors des cinq canons et de l'obusier de dix pouces qui re trouvent à bord du *Victory*.

Je crois que l'on se procurera ces canons et leurs projectiles bien plus facilement que tous autres.

A l'Amiral Lord Hood.

Camp, 25 juin 1794.

Monseigneur, — Je suis désolé que Votre Seigneurie n'ait pas reçu mes lettres ; je vous en ai écrit trois depuis que j'ai débarqué.

Nous marchons bien, et quoique nous ayons en apparence devant nous un long et pénible travail à faire, je suis convaincu que nous l'accomplirons d'une façon convenable.

Les marins manquent de tentes, à l'exception de ceux de l'*Agamemnon* qui en ont dix ; tous les autres, en exceptant encore ceux du *Victory* qui est arrivé hier, sont logés dans des tentes de voiles dont on a besoin pour les approvisionnements d'artillerie, les commissariats et les hôpitaux. Comme nous n'avons pas de maisons près de nous, nous sommes obligés d'adresser de fréquentes et d'urgentes demandes à la Flotte. Si les navires qui ont des tentes pouvaient nous en envoyer trente, nous en aurions besoin.

J'ai débarqué le commissaire de l'*Agamemnon* pour distribuer des provisions aux marins.

J'ai à vous présenter une autre requête pour que trois cents paires de souliers soient immédiatement commandées. Je n'avais de souliers que pour les hommes des transports ; les miens sont pieds nus.

Je puis assurer Votre Seigneurie que tout ici marchera, je crois, avec harmonie et vigueur. Le Général a son idée personnelle et l'avis des autres ne saurait le dissuader, vu qu'il la garde pour lui-même, et il empêche ainsi toute opinion de se manifester.

Le capitaine Cooke va rejoindre Votre Seigneurie sur la *Lutine*. Votre Seigneurie connaît parfaitement sa valeur ; je me contenterai de dire qu'elle n'a pas diminué depuis qu'il a servi sous mes ordres.

Je vous envoie un état des marins.

Je suis, avec le plus grand respect,

Le très fidèle serviteur de Votre Seigneurie.

HORACE NELSON.

Depuis que je vous ai écrit, le lieutenant Pennell est arrivé sur la canonnière *La Fortunée*.

Comme on ne m'a donné aucun relevé de troupes ou d'approvisionnements, il m'a été impossible d'adresser à Votre Seigneurie aucun relevé ni de vous dire quels approvisionnements on ferait suivre sur demande. Je ne manquerai pas, à chaque occasion, d'écrire à Votre Seigneurie.

La *Tisiphoue* vient d'arriver. J'ai exprimé le désir que le capitaine Elphinstone rejoigne Wolseley. Tous mes remerciements pour les journaux.

A M. Thomas Pollard, Livourne

Camp, près de Calvi, 27 juin 1794.

Mon cher Monsieur, — J'ai reçu votre lettre du 10 juin dans laquelle vous dites avoir besoin d'un tableau de prise pour un vaisseau capturé par le *Tarlare* et moi-même, au sujet duquel le capitaine Freemantle a tout arrêté. Au cas où cela ne serait pas, envoyez-moi le prix net et je vous délivrerai un reçu ; mais il faut payer le *Tartare*, car vous n'avez pas pu payer Andrews. Vous n'avez qu'à classer les vaisseaux dans les proportions qui vous ont été indiquées par le capitaine Freemantle.

1^{re} classe 1/8 pour l'Amiral.

2^e classe 2/8 id.

3^e classe 1/8 pour tous les capitaines également.

4^e classe 4/8 pour tous les lieutenants.

5^e classe 1/8 pour les officiers par brevet et pour les officiers mariniers.

6^e classe 2/8 pour les marins.

Pour les deux navires, le *Cutter* et la canonnière, tout a été réglé, j'en suis sûr, par Freemantle, car Udney [51](#) a 100 envoyé ce qui lui revenait exactement ; je n'attends que votre envoi pour faire une distribution.

Pour ce qui a trait à la *Virgin del Porto*, envoyez ici le prix net à Wolseley ou à moi-même ; nous vous donnerons un reçu et nous délivrerons ce qui revient à la *Lutine*, au *Meleager* et aux canonnières qui étaient en vue.

J'ai reçu toutes les bonnes choses que vous m'avez envoyées, y compris les derniers journaux, qui ont constitué un véritable régal pour nous, le capitaine Hallowell et le capitaine Serocold. Nous sommes devant Calvi que nous prendrons en temps voulu.

Croyez-moi votre très-obligé.

HORACE NELSON.

A Madame Nelson

Camp, près de Calvi, 27 juin 1794.

Ma chère Fanny, — Je vous ai envoyé quelques lignes aussitôt après avoir débarqué ; depuis, rien de particulier n'est survenu. Traîner des canons au sommet d'une montagne escarpée et transporter des boulets et des bombes, telle a été notre constante occupation. Josiah se porte très-bien et je ne crains pas qu'il ne devienne un homme accompli. Il est affectueux

quoique chaud dans son tempéramment, que rien ne peut calmer aussi complètement que la vie à la mer où personne n'est entièrement libre de faire à sa tête.

La Corse, pour ce qui a trait aux prises, ne produit que de l'honneur, ce qui est bien au-dessus de toute considération de fortune ; non pas que je méprise les richesses, bien au contraire, mais je ne sacrifierais jamais une bonne renommée pour les obtenir.

Les Français ne savent que faire de nous. Ils ont appris que nous avons débarqué, ils ne nous ont pas encore vus, et ils n'ont même aucune idée de nos batteries qui, lorsqu'on ouvrira le feu, seront dures pour eux. Je n'ai pas le moindre doute que nous ne prenions Calvi au moment voulu.

Vous savez probablement que Georges III est Roi de Corse, choisi du consentement unanime du peuple lui-même, le meilleur de tous les titres ; nous sommes maintenant les sujets du même Roi. Le premier acte du Parlement de Corse a été de déclarer qu'ils étaient Anglais ; mais, à leur naïveté, on aurait pu les prendre pour des Irlandais.

Vous avez dû apprendre que Lord Hood a rencontré la flotte Française le 10 ; elle était toutefois trop près de la côte pour qu'on pût l'empêcher de gagner le port. Sa Seigneurie voulait l'attaquer, mais un conseil d'officiers généraux l'en empêcha. Vous pouvez être assurée qu'il les prendra ou qu'il les détruira, mais, j'en suis convaincu, pas avant que Calvi ne soit à nous ; alors je rejoindrai immédiatement la Flotte.

Soyez assez bonne pour écrire deux mots à mon père et lui dire que je me porte bien et que je ne me suis jamais porté mieux ; dites-le aussi à Mme Bolton à laquelle j'écirai bientôt. Je pense que cette lettre vous trouvera chez M. Matcham à Ringwood. Veuillez me rappeler à son bon souvenir.

Que Dieu vous bénisse !

HORACE NELSON.

Ceux qui si librement dénigrent tout le monde, à l'exception d'eux-mêmes, sont probablement les véritables personnes qui méritent qu'on en médise. J'espère que ceux qui songent à gagner autant d'argent feront un bon usage de leurs richesses. Si j'avais moins travaillé pour le service de mon pays j'en aurais pu acquérir un peu aussi. Toutefois, j'en suis persuadé, mon nom restera ,tandis que celui des faiseurs d'argent tombera dans l'oubli.

Journal C.

Le 27 juin nous avons fait monter un obusier de dix pouces et avons été employés durant toute la journée à traîner les lourds canons et les affûts pendant trois quarts de mille environ, sous une pluie continue. Pendant ce temps un coup de vent avait interrompu toutes communications avec les navires. A une heure de l'après-midi, les Français firent une sortie et tentèrent de tourner les deux flancs des Corses. Une canonnière sortit aussi pour soutenir leur arrière-garde et l'Ennemi avança sous la protection d'une vive canonnade. Notre Corps Léger était sous les armes pour soutenir les Corses en cas de nécessité et les marins descendirent deux pièces de campagne ; ils tirèrent sur la canonnière qui immédiatement s'éloigna à force de rames. L'Ennemi força nos Corses à reculer un peu ; j'allai alors à eux avec le général Stuart ; ils engagèrent un feu vif de mousqueterie et regagnèrent leurs postes. Leur commandant, le colonel Sabbatini [52](#), fut tué avec deux ou trois autres ; cinq ou six furent blessés. L'Ennemi retourna à ses retranchements vers quatre heures et ne se douta nullement, je crois, que nous avions l'intention de transporter des canons sur les montagnes.

A l'Amiral Lord Hood.

Camp, 30 juin 1794.

Monseigneur, — Le Général a pensé qu'il était nécessaire de débarquer deux pièces de douze sur la pointe près de la Revellata, ce que nous avons fait. On y a construit une batterie et j'ai placé un aspirant et douze hommes pour la défendre. Le Général me dit qu'il ne peut me fournir aucun homme pour y camper et combattre.

Aussitôt que le Dauphin sera déchargé des boulets et des bombes, j'enlèverai de la canonnière les pièces de 36 et les placerai à bord de ce navire. Nous n'avons pas à débarquer ces pièces à présent et je ne crois pas que nous ayons jamais à le faire. Deux pièces de 26 vont être débarquées de la *Lutine* ce matin et après demain notre batterie ouvrira le feu contre Monachesco, car on trouve que nous ne pouvons pas continuer nos batteries contre le Mozelle tant que ce poste n'est pas démantelé. Il y a trois milles du lieu de débarquement à notre batterie contre le Mozelle.

Wolseley me dit qu'après avoir fait monter les pièces de 12, il se rendra immédiatement à bord du *Victory* et vous mettra au courant de tout ce qu'il aura fait.

Je suis, avec le plus grand respect, le très obéissant serviteur de Votre Seigneurie.

HORACE NELSON.

Nous manquons de provisions pour les marins qui sont débarqués, particulièrement de viande ; nous faisons une grande consommation de cet article. Quel est le vaisseau que Votre Seigneurie désire que j'envoie pour en chercher ? Si c'est seulement à Saint-Florent, le cutter *Fox* pourra nous en apporter bientôt.

Journal C.

3 Juillet. — Les marins ont été employés durant six heures à monter des approvisionnements du lieu de débarquement, et, à la nuit, à transporter des tonneaux, des sacs de sable et des plates-formes en vue de la batterie projetée. Les canonniers Français et le Royal Louis ont fait la batterie de trois canons contre Monachesco où ils ont à combattre.

A l'Amiral Lord Hood.

Camp, 3 juillet 1794.

Mon cher Lord, — Je tiens un journal régulier de tous les événements de chaque jour, que je copierai et que j'enverrai demain à Votre Seigneurie.

Au cas où vous feriez une expédition avant que je puisse vous faire parvenir mon journal, je me permets de vous dire que je suis arrivé à Bastia le 12 juin dans la matinée ; que toutes les troupes, s'élevant à 1450 hommes, ont été embarquées le 13 ; que j'ai mis à la voile de Bastia le même jour, dans la soirée ; que je suis arrivé à Saint-Florent, le 15 au soir ; qu'ayant embarqué tous les approvisionnements, j'ai mis à la voile avec le *Dauphin* et la *Lutine* et dix-huit transports et navires d'avitaillement et que j'ai mouillé, dans la nuit du 17, à environ quatre milles à l'Ouest du Cap Revellata. Les troupes furent portées à terre le 19 à 4 heures du matin dans une crique appelée Porto-Agro, à environ trois milles et demi de la ville de

Calvi, où nous sommes obligés de débarquer toute notre artillerie et tous nos approvisionnements. Je vous enverrai demain, si je puis, les détails de nos opérations, comme je viens de l'écrire plus haut.

Je me permets de féliciter très sincèrement Votre Seigneurie au sujet des grandes nouvelles reçues d'Angleterre, quoique, j'en suis sûr, nous regretterons tous le pauvre Georges Montague.

Croyez-moi, avec la plus sincère estime, votre très obligé.

HORACE NELSON.

Par suite de l'ignorance et de la paresse des hommes des différents services, le Général est retenu plus longtemps qu'il ne l'aurait voulu. Notre batterie avancée ne sera pas faite cette nuit, à son grand mécontentement. Tous nos canons sont à trois cents yards environ de la batterie projetée contre Mozelle ; la batterie contre Monachesco a été faite la nuit dernière contrairement aux ordres du Général. Naturellement les Français tirent dessus, mais on trouve bon de ne pas riposter. Nous avons neuf pièces de vingt-six, deux nièces de vingt-quatre et deux de dix-huit, trois mortiers de douze pouces, deux obusiers de dix pouces, un obusier de huit pouces, six pièces de campagne, le tout à la place voulue.

J'ai écrit aux agents des transports de m'envoyer un relevé exact de tout ce que les navires ont débarqué et de ce que d'autres navires ont encore à bord. Je vous le ferai parvenir dès que je l'aurai reçu.

A l'Amiral Lord Hood

Camp, 4 juillet 1794.

Mon cher Lord, — Le Monachesco ayant été renforcé, le Général a donné l'ordre à la batterie de trois canons, défendue par le Royal Louis, d'ouvrir le feu sur lui, ce matin à la pointe du jour. La batterie de l'Ennemi a été battue en brèche en grande partie, mais je m'imagine que le Général n'a pas l'intention de la prendre d'assaut cette nuit. J'espère que notre batterie avancée sera terminée cette nuit, au moins pour cinq canons ; mais nous allons très lentement.

Je n'ai pas encore fini de copier mon journal ; j'essaierai de le faire cette après-midi.

Je suis très-sincèrement le très-fidèle serviteur de Votre Seigneurie.

HORACE NELSON.

Un déserteur nous est arrivé aujourd'hui. Il nous a dit que deux bateaux avaient mis à la voile pour la France il y a trois jours ; qu'ils n'étaient pas sortis par le Cap de la Revellata, mais qu'ils avaient doublé le Cap d'Espano. Le Brick serait parti la nuit dernière, mais le vent n'était pas favorable ; il partira cette nuit si le temps le permet.

Journal C.

4 Juillet. — La batterie du Royal Louis ouvrit le feu, à la pointe du jour, sur Monachesco et fit subir, avant le soir, des dégâts considérables aux ouvrages de l'Ennemi. Le Général voulut construire cette nuit notre batterie contre le Mozelle ; il jugea bon d'essayer de distraire l'attention de l'Ennemi de cet endroit par un semblant d'attaque sur Monachesco. Dans la soirée, le Royal Irlandais s'avança à droite pendant que le corps léger se mettait en mouvement à gauche. Les Corses aussi commencèrent à tirer, dès qu'il fit nuit. L'Ennemi, croyant à une attaque sur Monachesco, tira dans toutes les directions, non seulement de cette dernière place, mais encore du Mozelle, de la batterie de la Fontaine, de San Francesco et de la Ville. Peu après pensant, je suppose, que nous étions en possession de Monachesco, ils pointèrent leurs canons sur ce fort, leur mousqueterie fut dirigée exclusivement sur l'isthme, craignant sans doute une attaque générale. Le Général Stuart avait donné les ordres les plus clairs qu'il fut possible de formuler pour que, après le coucher du soleil, on fît avancer des escouades de travailleurs avec des sacs de sable, des tonneaux et des plates-formes ; peu après leur départ, je devais me mettre en mouvement avec les canons ; mais à dix heures et demie, quand le Général revint, aucun travailleur ne s'était avancé ; on essaya toutefois d'élever la batterie, mais à minuit, on trouva qu'il était impossible d'exécuter ce travail et de monter les canons avant le jour. Le Général ordonna alors de ramener tout le matériel là où on l'avait pris.

A l'Amiral Lord Hood.

Camp, 5 juillet 1794.

Mon cher Lord, — Je suis désolé que tout le feu de la nuit dernière n'ait rien produit. Le Général avait l'intention comme il me l'a dit hier [53](#), de faire un semblant d'attaque sur Monachesco qui aurait eu pour résultat de détourner l'attention de l'Ennemi de nos hommes construisant la batterie. Pour différentes causes, il était onze heures avant que la batterie pût être commencée et avant minuit on était obligé de redescendre tous les sacs et les tonneaux par suite de l'impossibilité dans laquelle on se trouvait de la terminer et d'y installer les canons avant le jour. Il doit être désolé de l'échec de tous ses plans ; je le sens assurément. Quelle qu'en soit la cause, nous n'avons rien à nous reprocher. Nous étions à notre poste, une heure avant l'arrivée de toute autre personne. Je crois, d'après ce que le Général m'a dit la nuit dernière, que notre batterie ne sera pas commencée cette nuit.

Je ne puis m'empêcher de penser qu'un certain degré d'heureuse irrégularité est souvent préférable à toute cette *régularité*. J'ai fait valoir, au sujet des bateaux qu'ils essaieraient de prendre en rentrant, la voie qu'ils avaient suivie en sûreté en partant et le déserteur nous a dit que nous gardions le Cap de la Revellata et non pas l'autre.

Le lieutenant Cox a l'ordre de joindre le *Victory* et il laissera quelques hommes dans la crique avec M. Fennel. Je verrai le Général avant de fermer cette lettre pour savoir s'il n'a rien à dire à Votre Seigneurie.

Croyez-moi votre très fidèle.

HORACE NELSON.

Je viens de voir le Général et j'espère que nous serons plus heureux cette nuit. Il est réellement désolé. Le Général a désiré prendre connaissance du relevé des approvisionnements qui sont encore à bord des transports. Ce ne sera que demain que je pourrai l'envoyer à Votre Seigneurie.

Journal C.

5 Juillet. — Une centaine de marins ont été employés durant toute la nuit à traîner de vieux cordages pour les plates-formes des mortiers, à placer les mortiers sur leurs lits et à transporter d'autres objets pour la batterie avancée. Le lieutenant Montray a fait une batterie pour deux pièces de dix-huit en dedans de la Revellata avec vingt-cinq hommes.

A l'Amiral Lord Hood

Camp, 6 juillet 1794.

Mon cher Lord, — Le Général Stuart désire vivement, si Votre Seigneurie ne peut pas disposer des deux pièces de dix-huit pour la pointe en dedans de la Revellata, qu'au moins on en donne une ; cette pièce éloignera beaucoup de projectiles de notre batterie qui, je n'en ai maintenant aucun doute, ouvrira le feu demain matin à la pointe du jour. Si l'occasion se présente durant la feinte de cette nuit, Monachesco pourra probablement être pris d'assaut.

Je vous envoie mon journal et un relevé de ce qui se trouve à bord des transports restant.

Croyez-moi votre très fidèle,

HORACE NELSON.

Journal C.

6 Juillet. — Nous nous sommes procuré des planches et avons tout préparé pour être prêts à agir vivement dans la soirée. A neuf heures et demie nous avons dirigé contre Monachesco une fausse attaque qui réussit merveilleusement bien. Pas un coup n'a été tiré sur nous, car l'Ennemi dirigea tout son feu durant la nuit vers le poste qu'il s'imaginait être attaqué. Grâce à un travail excessif et au silence le plus absolu que l'on garda dans tous les services, la batterie fut terminée pour six canons, à moins de 750 yards du Mozelle sans que nous ayons été molestés d'une façon quelconque avant la pointe du jour.

Le 7, les canons furent amenés tout près ; mais par suite de circonstances inévitables, ils ne purent être montés sur les plates-terres que deux heures après. L'Ennemi ne tira pas sur nous jusqu'à ce que le cinquième arrivât dans la batterie ; probablement il ne songeait pas à chercher une batterie à une distance aussi rapprochée de lui ; à ce moment ils dirigèrent sur nous un feu vif à mitraille, mais les marins firent leur devoir. Si l'on considère notre situation exposée, nos pertes furent faibles pour ce qui a trait au nombre, mais parmi ceux qui tombèrent se trouva le capitaine Walter Serocold de la marine ; il fut tué par un projectile de mitraille qui lui traversa la tête, alors qu'il encourageait les hommes qui hissaient le canon. En lui, le service

perdit un brave officier et un très habile marin. Il y eut aussi trois soldats de blessés, un des marins de l'*Agamemnon* et M. Thomas Corney, patron du transport le *Grand Bay*, qui servait comme volontaire. Un peu avant six heures nous eûmes, montées sur leurs plates-formes et défiant toute résistance, deux pièces anglaises de vingt-quatre et quatre de vingt-six. A dix heures nous avons ouvert le feu de cette batterie sur le Mozelle et de la batterie de la fontaine ; aucun coup de canon de la Ville n'a pu nous atteindre, tellement nous étions couverts par le Mozelle. Nous avons aussi commencé à tirer des deux pièces de vingt-six et du mortier de douze pouces de notre batterie de la colline à quinze cents yards du Mozelle, des trois pièces de trente-six de la batterie du Royal Louis et des deux mortiers de douze pouces en arrière et à gauche de notre batterie avancée ; toutes maintinrent un feu constant sur l'Ennemi durant toute la journée. A trois heures de l'après-midi, l'Ennemi mit le feu aux fascines à Monachesco et abandonna le poste dont les Corses prirent possession. Dans la nuit nous avons causé des dégâts considérables sur les ouvrages de l'Ennemi en tirant de temps en temps sur ses batteries. Durant la nuit suivante l'Ennemi répara beaucoup sa batterie de fascines.

A l'Amiral Lord Hood

Batterie-Midi, 7 juillet 1794.

Mon cher Lord, — La feinte attaque sur Monachesco a réussi merveilleusement bien. Pas un seul coup n'a été tiré sur nous ; mais, par suite de circonstances inévitables, nos canons n'ont pu être montés sur leurs plates-formes que deux heures après le point du jour, et, comme nous étions à portée du feu à mitraille de l'Ennemi, il est étonnant que nos pertes n'aient pas été plus grandes.

Votre Seigneurie sera désolée d'apprendre que le capitaine Serocold [54](#) est parmi les morts. L'*Agamemnon* a perdu un marin et un patron d'un transport a eu la jambe emportée. Les troupes ont eu un sergent et deux soldats tués. Notre batterie paraît avoir produit beaucoup d'effet sur le *Cavalier* du Mozelle puisque les canons en face de nous sont réduits au silence.

Je vous renverrai vos papiers avec tous mes remerciements aussitôt que le Général me les retournera, j'ai donné les autres au capitaine Wolseley

pour qu'il eût à les remettre à Votre Seigneurie.

Croyez-moi avec la plus sincère estime le très-fidèle serviteur de Votre Seigneurie.

HORACE NELSON.

Nous nous sentons parfaitement en état, le capitaine Hallowell et moi-même, d'assurer le service ici. Je vous envoie cette note, sachant que Votre Seigneurie doit être désireuse d'avoir de nos nouvelles.

Le *Croissant* est déchargé de tous ses approvisionnements, si Votre Seigneurie a besoin de lui.

A Madame Nelson.

Camp, 8 juillet 1794.

Ma chère Fanny, — Il me tarde d'avoir de vos nouvelles, car un courrier est arrivé sans m'apporter de vos lettres. Nos batteries ont ouvert le feu hier et il est possible que vous ayez appris qu'un capitaine de la marine a été tué. Pour vous assurer que ce n'est pas moi, j'écris ces quelques lignes. Car si une telle nouvelle se répandait, je sais combien vous seriez inquiète.

Nous prendrons Calvi au moment voulu et, je l'espère, sans grande perte d'hommes. Je suis très occupé, et me sens cependant dans mon véritable élément. Si ce n'était pour être avec vous, je ne voudrais pour rien au monde me trouver ailleurs que là où je suis. Je me rends parfaitement compte que mes pauvres services ne seront pas remarqués. Je n'ai aucun crédit. Mais, quelle que soit la manière dont on accepte ses services, un officier n'a pas le droit de ralentir son zèle pour son pays.

A vous etc.

HORACE NELSON.

A l'Amiral Lord Hood

Camp, 8 juillet 1794.

Mon cher Lord, — J'ai reçu votre lettre hier au soir, après qu'il était déjà nuit ; n'ayant pas de lumière dans la batterie, je n'ai pu la lire que ce matin quand il a fait jour. Je vais immédiatement donner l'ordre au *Croissant* de

rejoindre Votre Seigneurie. Le commandant de ce navire désirait, avant que nous quittions Bastia, que je lui demande par écrit de naviguer avec moi, comme il n'avait pas de charte ; je suppose que c'était à cause de son assurance.

L'Ennemi a abandonné Monachesco hier au soir, mettant le feu à tout ce qui pouvait brûler. Il n'a qu'un mortier de six pouces et demi que l'on tire d'un affût de campagne qui est avancé de temps en temps. Nos exercices de la nuit dernière ont dû les surprendre beaucoup, et s'ils en avaient cru leurs yeux à la pointe du jour, ils nous auraient fait beaucoup de mal, mais ils ont laissé passer une heure de jour avant d'avoir tiré un seul coup. Nous n'avons eu aucun homme tué après que notre batterie eût ouvert le feu et seulement deux blessés et même légèrement.

J'ai envoyé M. Cox chercher des munitions ; si on le jugeait utile, nous aurions besoin de quelques hommes pour faire avancer les canonnières jusqu'à la pointe près de laquelle nous sommes et empêcher celles de l'Ennemi de prendre en flanc notre batterie. Je crois que le Général entend élever une batterie à la gauche de notre batterie actuelle, l'avancer de trois cents yards environ pour démanteler le Mozelle qui a déjà souffert beaucoup.

Croyez-moi, avec la plus sincère estime, le très-fidèle serviteur de Votre Seigneurie.

HORACE NELSON.

Nos officiers d'artillerie se servent de deux bourres pour les canons ; une seule, croyons-nous, suffirait, mais ils ne paraissent pas vouloir m'écouter. J'ai dit au capitaine Stephens et au capitaine Wilkes qui est dans la batterie que, s'ils agissent comme ils le font, ils seront bientôt à court de cet article que l'on ne pourra plus probablement leur procurer. J'ai trouvé ce matin dans ma tente un grand paquet de Sir Gilbert Elliot, que je vous envoie.

Depuis que j'ai écrit ma lettre, j'ai reçu la vôtre dans laquelle vous exprimez le désir d'en recevoir une tous les matins. Dix heures est l'heure que j'ai désignée à M. H. Burrard pour avoir une personne dans ma tente. Je venais de rentrer après une absence de quarante-huit heures ; sinon j'aurais écrit de bonne heure dans la matinée.

Je vous envoie celle-ci par l'*Aimable* qui probablement atteindra Votre Seigneurie avant M. Cox.

Journal C.

Durant toute la journée du 8, nous avons soutenu des deux côtés un feu continu et vif. Ils ont totalement détruit deux de nos pièces de vingt-quatre, grandement endommagé une de vingt-six et fortement ébranlé nos ouvrages. Une de leurs bombes éclata au centre de notre batterie, au milieu du Général, de moi-même et d'une centaine de personnes au moins et fit sauter le magasin de notre batterie, mais chose étonnant à dire, aucun homme ne fut gravement atteint. De notre côté nous avons fait beaucoup de mal au Mozelle et à la batterie de la Fontaine ; mais dès qu'un de leurs canons était démonté, ils en avaient d'autres pour prendre leurs places. A la nuit nous avons réparé nos ouvrages et avancé deux des pièces de dix-huit de l'*Agamemnon* pour remplacer les pièces de vingt-quatre. Ce jour-là nous avons eu deux marins tués et trois soldats blessés.

Le 9 juillet à dix heures notre feu était évidemment supérieur à celui de l'Ennemi et, avant la nuit, il avait démonté tous les canons des batteries de la Fontaine et du Mozelle, qui portaient sur nous, mais les canons de San Francesco nous contrariaient beaucoup, étant beaucoup trop sur notre côté gauche et à une telle distance que nous ne pouvions pas parvenir à pointer nos canons de façon à produire un effet quelconque. Dans la nuit, nous avons monté l'obusier de dix pouces à 150 yards en arrière, un peu à gauche de notre batterie et, toutes les trois minutes, nous avons fait feu sur l'Ennemi durant toute la nuit pour l'empêcher de travailler. Hallowed et moi-même avons passé chacun vingt-quatre heures dans la batterie avancée. Durant ce jour un soldat fut tué et un soldat et deux marins furent blessés.

A l'Amiral Lord Hood.

9 juillet 1794.

Monseigneur, — Je vous envoie la lettre du capitaine Stephens au sujet des bourres. J'en ai parlé au Général qui a prescrit que l'on n'employât qu'une bourre à l'avenir. Si Votre Seigneurie voulait avoir la bonté d'en commander deux ou trois mille, nous en aurons probablement besoin. Le *Victory* a un mandrin pour les pièces de vingt-six. Les deux pièces de vingt-

quatre de l'*Agamemnon* ont été toutes deux mises hors d'état de combattre ; l'une a été complètement fendue ; l'autre a le tourillon tellement brisé qu'elle est impropre à tout usage. Le *Dauphin* est réellement à court de bois. La canonnière la *Vigilante* est ici sans hommes. Le capitaine May désire, si vous n'y voyez pas d'obstacle, y mettre quelques hommes et l'envoyer chercher du bois à Port-Galeria. Je viens de demander au Général de me dire quand il veut que l'on envoie la poudre. A terre, on en a suffisamment, je pense ; elle sera donc destinée aux navires d'avitaillement.

Nous n'avons pas de communications certaines avec Corte, bien que, je le crois, une lettre pourrait être adressée à Frediani qui enverrait, j'imagine, un Corse de confiance.

Votre très-fidèle,

HORACE NELSON.

Pertes. Trois marins et trois soldats blessés.

Batterie dix heures et demie, — Je viens de recevoir votre lettre. Je serais désolé que mon opinion fût considérée comme une critique de la conduite d'un officier, mais, au coucher du soleil, les marins étaient prêts à s'avancer avec les canons ; un quart d'heure environ après, le Général nous dépassa avec les troupes pour le simulacre d'une attaque, et un autre quart d'heure après, l'Ingénieur, le capitaine Nepean, arriva lui-même pour se diriger vers la batterie projetée, mais il ne s'avança avec les travailleurs que vers 10 h. 1/2 environ. Les ordres du Général étaient clairs et ils furent exécutés, comme nous savons, la nuit suivante ; je ne connais pas d'autre raison que le fait de l'Ingénieur de ne pas s'être avancé aussitôt que la nuit fut venue, qui ait empêché les batteries d'être construites la première nuit comme elles l'ont été l'autre. Le Général est mécontent, et cela a donné un accès le goutte au capitaine Nepean ; c'est le général Stuart qui me l'a dit. Comme Votre Seigneurie envoie mon journal en Angleterre, je désirerais modifier cette partie, si vous vouliez bien me le faire parvenir, et y mentionner le moment exact où l'*Agamemnon* a levé l'ancre et celui où il est revenu.

Le *Fox* est rentré. Je lui demande des planches. Si l'on peut avoir des traverses on n'en saurait faire un meilleur emploi que de s'en servir pour des plates-formes. Mon charpentier de l'*Agamemnon* m'a fait de bien meilleurs planchers que ces messieurs. L'expression de colère dont s'est

servi le Général la nuit que j'ai indiquée, — on ne voit pas d'Ingénieur — a été publique : « *On ne voit aucun Ingénieur.* » Hallowell et moi-même avons passé vingt-quatre heures chacun en service dans la batterie avancée.

A l'Amiral Lord Hood.

Camp, 10 juillet 1794.

Mon cher Lord, — Je viens de recevoir votre lettre de la nuit dernière et j'ai à vous prier de vouloir bien modifier comme vous le croirez toute partie de mon journal critiquant la conduite de tout officier. Je vous ai écrit comme je pensais et tout est l'expression de la vérité ; je considérais ce journal comme un entretien avec Votre Seigneurie, amical plutôt qu'officiel. Il est dit dans mon journal. « Le Gé » néral avait donné des ordres les plus clairs qu'il fût possible de formuler, pour que des escouades de travailleurs eussent à s'avancer avec des sacs de sable, des tonneaux et des plates-formes ; aussitôt après leur départ, je devais me mettre en mouvement avec les canons. A dix heures et demie aucun ingénieur ne s'était avancé ; et quand le Général revint, ou essaya d'élever une batterie, mais c'était trop tard et l'on fut obligé de ramener tous les sacs, les tonneaux etc. »

Tel est mon journal. Si celui qu'a Votre Seigneurie est différent, cela tient à la façon d'écrire du moment ; mais le fait est le même, qu'à neuf heures un quart, l'Ingénieur aurait dû faire ce qu'il a eu l'intention d'exécuter à dix heures et demie. La chose est comme je l'ai relatée, mais si Votre Seigneurie désire la modifier, je vous serai très obligé de le faire comme il suit :

« A dix heures et demie les escouades de travailleurs s'avancèrent, mais il était trop tard et l'on fut obligé de ramener les sacs, les tonneaux etc. Dans l'après-midi du 21, l'*Agamemnon* leva l'ancre et prit la mer. Les autres, deux vaisseaux et quatre transports avaient heureusement résisté au coup de vent en restant à l'ancre, car s'ils étaient partis, comme ils étaient plus près de terre que l'*Agamemnon*, tous les équipages auraient péri.

24. L'*Agamemnon* retourna à son mouillage ainsi que tous les transports. »

Je joins à ma lettre mon journal jusqu'à ce matin. Je désirerais que quelques-unes des planches que pourra apporter le brick soient laissées à

bord pour le *Victory*.

Je vais, si c'est possible, débarquer cette nuit, dans la baie près de notre batterie, deux pièces de trente-six, et j'ai à vous prier de vouloir bien me fournir du *Victory* deux rouleaux de corde de quatre pouces et de quatre pouces et demi. L'*Agamemnon* se trouve maintenant à court de tout. Veuillez me les envoyer par la canonnière et les bateaux iront les chercher à la rame. Les approvisionnements que j'ai débarqués à Bastia et ici sont nombreux et des plus variés et on n'a pu en donner aucun reçu régulier, s'agissant de voiles, de cordes, de poulies, de bourres et de tous autres articles. J'ai donc à vous demander un ordre général à la fois pour Bastia et pour cette place ; car chaque navire près de moi a eu des bordereaux pour maints objets qui ont été débarqués et je n'obtiendrai de remises que si voulez bien me donner un ordre général. Le général Stuart va très-bien. Il dort toutes les nuits avec nous dans la batterie.

Je trouve qu'il est tellement tard que je ne pourrai pas vous envoyer mon journal aujourd'hui, mais je le tiendrai prêt pour demain. Tout ce qui y est mentionné, Votre Seigneurie peut en avoir l'assurance, est strictement exact ; nous ne devons pas perdre de vue toutefois *que la vérité n'est pas toujours bonne à dire*, mais avec Votre Seigneurie je n'ai pas de réserve.

Croyez-moi, avec la plus sincère estime, votre très fidèle,

HORACE NELSON.

Le Mozelle a été fortement battu en brèche ainsi que la batterie des fascines. Hier matin vers dix heures, notre feu l'emporta sur celui de l'Ennemi qui à la nuit n'avait plus un seul canon, à Mozelle comme dans la batterie de la Fontaine capable de tirer tous étant démontés ou hors d'état, les embrasures obstruées. A San Francesco ils ont un canon qui nous ennuie beaucoup. Ils ont essayé de nous molester en lançant de la ville de grandes bombes, mais peu d'entre elles parvinrent jusqu'à nous, la plupart éclatant en sortant du mortier. Nous n'avons pas cessé de tirer à mitraille et à bombe, avec l'obusier de dix pouces que nous avons monté la nuit dernière, pour empêcher l'Ennemi de travailler ; leurs canons sont dans l'état où nous les avons laissés hier au soir. Je crois que probablement nous aurons fait une brèche au Mozelle dans la nuit de demain, mais nous y arriverons sûrement le jour suivant après que les pièces de trente-six auront tiré sur lui, celles-ci devant être plus près de deux cents yards.

Un soldat tué. Deux marins morts des suites de leurs blessures.

Un soldat blessé.

Journal C.

Le dix, à la pointe du jour, nous avons ouvert le feu sur le Mozelle et de temps en temps nous avons tiré avec un canon sur la batterie de la Fontaine ; nous avons trouvé que l'Ennemi n'avait fait aucun travail dans cette batterie pendant la nuit, tout étant exactement dans le même état. On avait placé au Mozelle un grand nombre de sacs de sable pour empêcher nos boulets de frapper sous les arches du pare-bombe du cavalier, ce que nous avons fait hier en renversant les merlins de l'ouvrage inférieur. A sept heures du matin les sacs de sable étaient presque tous à terre et notre feu ne rencontrait plus de résistance. Le soir, le Mozelle était fortement ébranlé et je suis convaincu que l'on pourra rendre une brèche praticable dès que le Général jugera à propos de s'en occuper. Je dois dire à l'honneur du général Stuart qu'il ne se ménage dans aucune occasion ; il dort chaque nuit avec nous dans la batterie avancée.

A dix heures, le même jour, nous avons vu l'Ennemi emporter ses pièces de campagne et son obusier et abandonner complètement la batterie de la Fontaine ; aussitôt que cela fut fait, on commença à tirer des bastions de la Ville par dessus leur vieille batterie et le Mozelle ; bien qu'ils ne pussent pas voir notre batterie, un grand nombre de leurs projectiles l'atteignit. Le soir une large brèche était faite dans l'ouvrage inférieur du Mozelle et durant la nuit le lieutenant Moutray nous rejoignit avec vingt-cinq marins ; à dix heures on monta deux pièces de trente-six et une de vingt-six. Nous avons eu ce jour-ci un soldat tué.

A l'Amiral Lord Hood

Camp, 11 juillet 1794, 6 heures du matin.

Mon cher Lord, — Les deux pièces de trente-six ont été débarquées dans la nuit. Notre treuil du bossoir d'embarcation s'est malheureusement brisé ; mais si les charpentiers peuvent le réparer avant la nuit. (j'ai envoyé chercher le treuil du canot de l'*Agamemnon*) nous pourrons, je ne crains pas de le dire, faire pour ces deux pièces une batterie si rapprochée du Mozelle

qu'en vingt-quatre heures de feu nous aurons sûrement ouvert une brèche dans ce fort. Le Général paraît aussi impatient que quiconque de nous de hâter la chute de la place ; si je puis me permettre de l'apprécier, je dirai que c'est un excellent juge du terrain. Son but est de se préserver du feu de la Ville, tant que le Mozelle n'est pas tombé. Je me contenterai d'ajouter que je ferai tous mes efforts pour faciliter la prise de ce fort. Le Royal Louis transporte en ce moment les trois canons qu'on lui a confiés, derrière une colline pour une batterie avancée. Nous tirons actuellement à boulets rouges sur la batterie de fascines pour essayer efficacement de la détruire, mais je suis plutôt porté à croire qu'il y a beaucoup de sable mêlé aux fascines. Je finirai cette lettre dans la batterie.

La nouvelle batterie ne pourra pas être faite cette nuit, mais j'espère que l'on apportera tout le matériel. Si le treuil est terminé, je ferai, à tout événement, avancer les canons. Je viens d'ordonner que l'on approche cette nuit les deux pièces de vingt-six avec des boulets et des bombes.

Je suis, avec le plus grand respect le très fidèle serviteur de Votre Seigneurie,

HORACE NELSON.

Journal C.

Le 12, à la pointe du jour, l'Ennemi ouvrit de la Ville et de San Francesco un feu vif qui manqua rarement, d'une façon étonnante, notre batterie ; à sept heures je fus fortement meurtri à la face et aux yeux par du sable provenant du choc des boulets contre les ouvrages. Une grande brèche, pendant ce temps, était faite au Mozelle. A la nuit nous avons replacé les canons démontés et fait feu toutes les trois minutes avec un canon et un mortier. A minuit et demi la ville était en feu et brûla pendant trois heures. Nous avons eu deux marins et trois soldats blessés.

A l'Amiral Lord Hood

Camp, 12 juillet 1794.

Mon cher Lord, — Dans l'après-midi d'hier, l'Ennemi a abandonné la batterie de la Fontaine, comme il le fera, j'en suis sûr pour le Mozelle,

quand il sera serré de près. Les bastions de la Ville ont ouvert le feu sur nous, mais comme ils ne pouvaient pas voir notre batterie, ils ne nous ont pas fait beaucoup de mal. Dans la nuit nous avons eu à l'arrière de notre batterie les deux pièces de trente-six ; les deux de vingt-six sont débarquées et l'une a été montée.

J'envoie à Votre Seigneurie la lettre du lieutenant Caines. Quand j'étais sur la grève, voyant combien il était nécessaire d'encourager les gens des transports à se hâter à transporter à terre les approvisionnements, je leur ai donné un peu de vin et des provisions pour ne pas perdre de temps, mais je ne me suis pas cru autorisé à continuer à le faire chaque fois. Toutefois, comme ces gens-là se sont bien conduits, qu'ils auront travaillé probablement durant toute la journée et qu'on leur donnera l'ordre de travailler pendant toute la nuit, si Votre Seigneurie voulait bien me le permettre, je leur ferai donner discrètement un peu de vin comme encouragement.

Les nouvelles, nous le savons, se répandent, et comme on pourrait ne mentionner ni l'occasion ni beaucoup d'autres circonstances, il vaut mieux que je vous en parle moi-même, j'ai été légèrement blessé ce matin [55](#) ; ce n'est pas bien grave comme vous pouvez en juger par mon écriture.

Croyez-moi, avec la plus sincère estime, votre très-fidèle,

HORACE NELSON.

Un artilleur tué.

Journal C.

Durant toute la journée du 13 juillet, la Ville dirigea sur nous un feu continu qui atteignit notre batterie très souvent et démontra une autre pièce de vingt-six. C'est le cinquième canon qui a été démonté depuis le sept, jour où notre batterie a ouvert le feu et cela est vraiment merveilleux, étant donné qu'il n'y avait que six canons. A la nuit, nous avons débarqué quatre pièces de dix-huit avec une quantité de boulets et de bombes à Porto-Vaccaja et avons été occupés à les monter à l'arrière de notre batterie ; ici je dois reconnaître le zèle, l'activité infatigable et les capacités du capitaine Hallowell en même temps que le grand empressement qu'il a toujours montré à m'assister dans les services pénibles qui nous sont confiés. En calculant ce que nous avons fait à cette nuit, on peut se figurer que nous

avons transporté une pièce de vingt-six, avec ses munitions et tout ce qu'il faut pour dresser une batterie, durant plus de quatre-vingts milles dont dix-sept sur les flancs d'une montagne très-escarpée.

A l'Amiral Lord Hood.

Camp, 13 juillet 1794.

Mon cher Lord, — Le capitaine Knight vous dira que l'Ennemi a démonté hier une de nos pièces de vingt-six, mais qu'une autre a été placée dans la batterie au crépuscule. Nous prenons sur la grève à Port-Agro quatre pièces de dix-huit qui vont être amenées dans la soirée. Nous manquons de projectiles de dix-huit livres pour les pièces de dix-huit débarquées de l'*Agamemnon*. J'en ai fait descendre à terre un millier, mais, si Votre Seigneurie le désire, j'en ferai porter autant que vous le jugerez convenable. On a aussi besoin d'un baril de goudron pour enduire les fonds de tonneaux destinés aux batteries. Je n'en ai pas ; je vous prie donc de vouloir bien ordonner que l'on en débarque un baril. Le Général désire, si la chose est possible, prendre Mozelle sans construire de nouvelle batterie et alors nos efforts se porteraient tous contre le mur de la Ville, les pièces de dix-huit resteraient dans notre batterie actuelle et celles de trente-six et de vingt-six seraient portées en avant. Mon œil va mieux et j'espère ne perdre pas complètement la vue.

Je serai en état de faire mon service ce soir si la nouvelle batterie doit être construite. Hallowell qui est un digne homme et moi-même nous nous sentons parfaitement capables d'assurer n'importe quel service dont pourront être chargés les marins débarqués ; au cas où nous aurions besoin d'aide, j'en informerais Votre Seigneurie.

Croyez-moi avec la plus sincère estime,
Votre très fidèle.

HORACE NELSON.

Deux marins légèrement blessés. Trois soldats également.

A l'Amiral Lord Hood.

Camp, 14 juillet 1794.

Mon cher Lord, — Nous avons été tellement malheureux avec nos canons dans la batterie avancée, des six qui s'y trouvaient cinq ayant été démontés, que le Général désire, si le *Victory* a à bord quelques canons du *Commerce de Marseille*, que deux ou trois d'entre eux soient débarqués [56](#). Je suis assez porté à croire que les canons que nous avons à terre ne sont pas ceux que nous avons à Bastia ; j'ai donc lieu d'espérer qu'ils peuvent être à bord du *Victory*. La batterie actuelle continuera à être complète avec des pièces de dix-huit au lieu des grosses pièces qui y étaient avant. Il ne faudra pas moins de sept canons contre la Ville et nous n'en avons que six. Cette nuit, je débarquerai une pièce de vingt-quatre de l'*Agamemnon* en même temps que des projectiles de dix-huit livres. Je suis sûr que nous pourrions aller plus vite, mais le Général n'a personne pour seconder ses vues ; l'Ingénieur est malade et le capitaine d'artillerie n'est pas fait pour un service actif ; à chaque minute il est obligé de s'occuper lui-même de tous les petits détails, sinon ce n'est pas fait du tout. La nuit dernière, nous avons débarqué et transporté à l'arrière de la batterie quatre pièces de dix-huit et monté une autre de vingt-six à la place de celle qui a été démontée hier. Si une autre batterie contre le Mozelle est encore nécessaire, nous la ferons, à ce qu'on dit cette nuit. Le Général n'est pas bien. Il se fatigue beaucoup trop, mais je ne puis m'empêcher de voir qu'il est obligé de le faire. Je suis désolé d'apprendre que Votre Seigneurie n'est pas aussi bien que je le désirerais très-vivement ; mais j'espère qu'à l'heure actuelle le mal a disparu.

Croyez-moi, mon cher Lord, avec le plus grand respect, votre très-fidèle,
HORACE NELSON.

Un soldat tué.

Je tiens régulièrement mon brouillon de journal ; la copie pour Votre Seigneurie est un peu en retard, mais demain j'espère vous l'envoyer.

A M Thomas Pollard, Livourne

14 juillet 1794.

Mon cher Monsieur, — J'ai à vous demander comme faveur de faire parvenir la lettre ci-incluse en Angleterre. Nous n'avons pas reçu l'argent

que vous dites avoir envoyé sur le *Sincerity* par le lieutenant Walker.

Vous serez désolé d'apprendre la mort du capitaine Serocold, mais il est tombé, comme doit le faire tout officier, en servant son pays.

Hallowell et moi-même sommes bien tous les deux, si ce n'est que j'ai été à moitié aveuglé par ces gens-là qui m'ont donné un vigoureux soufflet pour lequel je suis leur *débiteur* ; j'espère ne pas le rester longtemps.

Votre obligé.

HORACE NELSON.

A Madame Nelson.

14 juillet 1794.

Dans une quinzaine de jours, je n'en ai aucun doute, nous serons maîtres de Calvi. Mais ce que nous faisons ici, a lieu à une telle distance et se trouve tellement éclipsé par le grand succès de Lord Howe en Angleterre que l'on ne songe guère à nous, j'ose le dire. Nous devons toutefois faire tous nos efforts.

A vous, etc.

HORACE NELSON.

A l'Amiral Lord Hood

Camp, 15 juillet 1794.

Mon cher Lord, — Nous avons débarqué les canons etc., ainsi que vous le verrez par mon journal qui va jusqu'à ce matin, à la pointe du jour ; le Général va mieux ; il s'est un peu ménagé ces deux nuits. Il espère être en état de prendre Mozelle sans élever une nouvelle batterie. J'ai fait hier treize échelles d'escalade à bord de l'*Agamemnon* et les ai débarquées ce matin ; je crois en effet que les troupes éprouveront des difficultés à escalader le mur, à cause de la friabilité de la terre dans laquelle les hommes s'enfonceront sous leur propre poids. L'Ennemi a entassé dans la brèche une grande quantité de sacs de sable ; d'après sa conduite, je suis certain qu'il est au courant des intentions du Général ; je n'ai cependant aucun doute sur notre succès. Nous avons, la nuit dernière, remplacé dans la batterie les pièces de vingt-six par d'autres de dix-huit.

Je serai heureux d'apprendre que Votre Seigneurie est parfaitement rétablie.

Etant, avec la plus sincère estime votre très-fidèle,

HORACE NELSON.

A l'Amiral Lord Hood.

16 juillet 1794.

Mon cher Lord, — Nous n'avons pas besoin d'autres canons à terre, ayant maintenant sept pièces de vingt-six, une de vingt-quatre, deux de trente-six, ne faisant rien à l'arrière de notre batterie, en outre des trois que le Royal Louis devra au moment voulu, je suppose, porter en avant. Le Général a trouvé que la brèche n'était pas assez praticable ; je suis plutôt porté à croire qu'elle ne le sera pas davantage ce soir, car nos boulets portent sur un roc solide et l'Ennemi a rempli l'intervalle qui sépare l'ouvrage du Cavalier avec des sacs de sable.

Nous devons ce soir soit élever une autre batterie pour quatre canons, à 250 yards plus près, pour renverser un angle, soit emporter la brèche comme elle est. Je ne puis m'empêcher de penser que nous avons déjà perdu deux jours. Le colonel Moore, comme colonel de la compagnie de flanc, aura le commandement et je crois que c'est *lui* qui désire que la brèche soit élargie. Nous retardons, ce dont je suis désolé. Moutray, dont la batterie sur la pointe ne paraît pas en ce moment devoir attirer l'attention, désire venir ici. Il dit qu'il y a là un aspirant actif et c'est pourquoi il veut venir nous donner un coup de main. Les hommes ne nous manquent pas. Si Votre Seigneurie n'y fait pas d'objection, je le prendrai occasionnellement, de temps en temps pour le travail d'une nuit. Mais je ne le ferai pas sans votre approbation. Nous sommes tous bien. Mon œil est beaucoup mieux.

Croyez-moi, avec la plus sincère estime, le très-fidèle serviteur de Votre Seigneurie.

HORACE NELSON.

Pas d'accident [57](#).

A M. William Suckling.

Calvi, Camp, 16 juillet 1794.

Mon cher Monsieur, — Il y a un certain temps que je n'ai eu le plaisir de recevoir de vos nouvelles. Une lettre me causerait une réelle satisfaction en me disant que vous êtes tous bien.

J'apprends que le capitaine Suckling est parti pour l'étranger où, j'en suis sûr, il se comportera de façon à s'honorer lui-même et à honorer ses amis parmi lesquels j'espère figurer au premier rang.

Je sens et il sent comme moi que pour un officier le plus grand bonheur c'est d'avoir l'occasion de nous distinguer. Quel plaisir doivent éprouver ceux qui nous sont chers en lisant la conduite d'un brillant officier.

Sans aucun doute, votre fils vous reviendra sain et sauf et avec tout l'honneur qu'un officier peut acquérir, ce que je lui souhaite sincèrement.

Vous avez dû apprendre que j'ai débarqué ici, bien que chacun remarque combien j'ai été placé à l'arrière-plan à Bastia ; cependant mon zèle pour l'honneur de mon pays n'a pas diminué.

Le 7 du mois courant notre batterie a ouvert le feu. Le capitaine Serocold de la marine a été tué le 10. Vous serez surpris quand je vous dirai que j'ai été blessé à la tête par des pierres provenant du merlon de notre batterie. Mon œil droit est entièrement fendu ; mais le chirurgien me fait espérer que je ne perdrai pas totalement la vue de cet œil. A présent je puis distinguer la lumière des ténèbres, mais je ne puis pas percevoir les objets ; cela m'a mis sur le flanc durant un jour ; puis, grâce à Dieu, j'ai pu reprendre mon service. Je sens qu'il me manque ; ce sont les chances de la guerre ; il s'en est fallu de la largeur d'un cheveu que ma tête ne fût emportée.

Jamais nous n'avons été meilleurs amis, Lord Hood et moi. Jamais il n'a désiré davantage me placer là où je n'ai jamais été, dans l'arrière-plan. Il voulait mettre en relief le capitaine Hunt, celui qui avait perdu son navire pour lui en faire donner un autre, jeune homme qui n'a jamais été dans une batterie et qui n'a rendu aucun service pendant le siège ; si quelqu'un soutient jamais le contraire, je consens à passer pour un conteur d'histoires. Le pauvre Serocold qui est mort ici et qui commandait une batterie sous mes ordres était décidé à publier un article dans les journaux.

Toutes les opérations du siège se sont déroulées au fur et à mesure des lettres que m'écrivait Lord Hood. J'ai été le moteur de toute la cause du succès. Sir Gilbert Elliot pourra en témoigner, s'il le faut. Je suis très

froissé, mais j'éviterai toute discussion. Nous serons heureux ici, et un étranger, un soldat [58](#) me rendra probablement justice alors qu'un *ami*, un marin comme moi ne l'a pas fait.

Mes meilleurs souvenirs à tous les bons amis.

Croyez-moi votre très-affectionné.

HORACE NELSON.

A l'Amiral Lord Hood.

Camp, 16 juillet 1794.

Mon cher Lord, — Mes lettres, j'en suis sûr, sont considérées comme confidentielles [59](#) ; je vous écris donc ce que je pense, comme Votre Seigneurie peut s'en convaincre par l'opinion que j'exprime aujourd'hui. J'ai le plaisir de vous informer que les brèches, car il y en a deux, ont été très élargies ce jour-ci et le Général m'a confié son plan pour la nuit de demain ; le succès nous attend, je n'en ai pas le moindre doute. L'Ennemi, en tirant comme il l'a fait aujourd'hui, nous a prouvé qu'il est au courant de nos intentions, car il a essayé la portée de son feu sur les différents terrains que nous avons à occuper. Je ne crois pas qu'il soit toujours nécessaire de faire des sommations à une place avant de l'attaquer ni qu'il en résulte, quand on les néglige, que les assiégés doivent être privés de toutes conditions honorables. J'ai servi à terre comme officier de mer commandant, lorsque nous attaquions, et les assiégés ont envoyé un parlementaire quand ils l'ont jugé convenable. Devant cette place, si l'Ennemi s'était douté que, dès la première position, nous allions nous approcher si près de lui, nous n'aurions pas pu réussir ; le terrain est réellement très défavorable. Le mur de la Ville est bien construit, mais je pense que l'on se rendra dès que les canons seront démontés. Les frégates [60](#), m'a-t-on dit, sont remplies chaque soir de gens de la ville ; je ne crois donc pas qu'ils aient l'intention de les brûler.

J'ai le regret de vous informer en terminant, que quelques cartouches ont pris feu et ont fait sauter trois marins et trois soldats ; deux ou trois sont en grand danger. Comme je vais sortir à neuf heures et ne vais probablement rentrer qu'après que cette affaire sera terminée, je vous écris cette lettre pour être prêt à la fermer, au cas où rien de particulier ne se produirait dans

la nuit. Si nous avions besoin d'aide, je n'aurais aucune objection à faire pour le capitaine Seccombe ; bien au contraire, mais trop de capitaines, je l'ai déjà éprouvé, sont un inconvénient.

Croyez-moi avec le plus sincère respect.

Votre très-obligé et très-fidèle,

HORACE NELSON.

17, 8 heures du matin.

Rien de nouveau n'est survenu depuis que je vous ai écrit la nuit dernière. On a fait avancer des sacs de sable etc. pour faire une batterie qui ouvrira le feu à la pointe du jour, contre la ville, ou contre le Mozelle, au cas où par hasard nous échouerions.

Un des marins qui ont sauté hier, *mort*.

Au Très-Honorable Sir Gilbert Elliot

Camp, Calvi, 17 juillet 1794.

Mon cher Monsieur, — Lord Hood et le général Stuart peuvent vous mettre au courant de nos opérations.

Je me bornerai donc à vous dire à ce sujet que le succès accompagnera le Général et qu'aucun officier ne l'a jamais mérité plus que lui.

La place est forte, l'accès en est difficile, les grandes difficultés ont pris fin, je l'espère. Le Mozelle sera pris d'assaut cette nuit, deux brèches y ont été faites. Les grandes fatigues que le général Stuart a endurées, depuis notre débarquement, ont un peu altéré sa santé ; mais rien ne l'empêche de voir par lui-même tout ce qui se fait. Nos pertes ont été insignifiantes ; elles ne s'élèvent pas à vingt entre tués et blessés ; parmi les premiers est le capitaine Serocold et parmi les autres, d'une façon légère, je me trouve moi-même, assez fortement blessé à la tête ; mon œil droit est perdu ; mais les chirurgiens me font espérer que je ne perdrai pas complètement la vue, ce que je crois, car je puis déjà distinguer la lumière des ténèbres. Grâce à Dieu, cela ne m'a mis sur le flanc que pour un jour et à un moment où il n'y a rien eu de particulier à faire. Je vous prie de présenter mes respects au Gouverneur si vous le voyez. Je voudrais lui écrire un mot, mais je n'ai pas le temps.

Croyez-moi, cher Monsieur, avec la plus grande estime, votre très-fidèle serviteur,

HORACE NELSON.

A l'Amiral Lord Hood

Camp, 18 juillet 1794.

Mon cher Lord, — Je viens de voir le Général qui me semble plus content qu'il ne l'était hier au soir. Il me prie de vous écrire pour vous demander 600 barils de poudre et 1,000 projectiles anglais de dix-huit livres. L'*Aigle* est maintenant parti ; je suis sûr que vous ne pouvez pas immédiatement fournir cette quantité. L'*Agamemnon* en a cinq cents et je viens de donner l'ordre de débarquer deux cents de ces projectiles. Nous en trouverons en quantité autour du Mozelle. J'ai aussi commandé que l'on soit prêt à débarquer de l'*Agamemnon* 200 barils de poudre ; la poudre va être portée à terre à Port-Vaccaja où nous débarquons maintenant tous nos approvisionnements.

Je vous serais obligé de me faire connaître la quantité de projectiles que l'on pourrait débarquer de l'*Impérieuse*, au cas où il en manquerait quelques-uns. J'envoie à Votre Seigneurie un relevé de ce que nous avons déjà consommé ; je crois qu'il est exact ou à peu près. Comme nous avons perdu beaucoup de nos projectiles, probablement sur les routes, nous ne pouvons pas compter sur la différence qui reste, du moins pour quelques centaines.

Croyez-moi, avec la plus grande estime, le très-fidèle serviteur de Votre Seigneurie.

HORACE NELSON.

1 artilleur tué.

ANNEXE

Relevé de la poudre, des boulets et des bombes consommés devant Calvi du 7 au 17 juillet, ces deux jours inclus.

Poudre		barils. 998
Bombes	de 12 pouces	1.012
id.	de 10 pouces	424
id.	de 8 pouces	149
Boulets	de 26 livres	5.338
id.	de 18 livres françaises	2.205
id.	de 13 livres anglaises	1 .100

Il reste :

902 barils de poudre.

1.288 grandes bombes.

Ne me rappelle pas combien de bombes de 8 pouces et
combien de 10 pouces.

8.162 boulets de 26 livres.

315 boulets de 18 livres françaises.

200 de 18 livres anglaises.

Approvisionnements à débarquer :

Poudre		1.900
Bombes	de 12 et de 13 pouces	2.300
Boulets	de 26 livres	13.500
id.	de 18 livres françaises	2.600
id.	de 18 livres anglaises	1.300

Journal C.

18 Juillet. Le 59^e Régiment devait contribuer à construire une batterie pour trois pièces de vingt-six livres sur la droite du Mozelle à environ 300 yards de distance ; les marins reçurent l'ordre de faire avancer les canons et de les monter en même temps qu'un mortier de treize pouces. Soixante marins, sous les ordres des lieutenants Edmond et Harrison, devaient porter en avant les pièces de campagne. Les troupes étaient disposées ainsi qu'il suit : le colonel Wemyss [61](#), avec le 18^e Régiment, devait s'avancer sur la gauche de notre batterie de six canons, les marins conduisant les deux pièces de campagne et les hommes baïonnette au canon pour prendre possession de la batterie de la Fontaine ; cela fait, le Colonel devait diriger ses forces contre San Francisco, si l'on tirait de ce côté ; pendant ce temps, les troupes, sous le colonel Moore, avec les deux pièces de campagne menées par les marins, devaient s'avancer sous le couvert de la batterie de trois canons et les charpentiers, commandés par le lieutenant St-George, devaient se porter en avant pour renverser les palissades. Une troupe, sous les ordres du Major Brereton devait s'avancer sur la droite du Mozelle et couper la retraite à l'Ennemi venant de la ville. La troupe du colonel Moore devait être soutenue par le 51^o Régiment, le 50^o devant rester sous les armes après avoir fini son travail à la batterie, les troupes devaient

s'avancer couchées sur leurs armes. Nous avons continué à travailler activement durant toute la nuit et avons débarqué cent douze marins de l'*Agamemnon* sous le lieutenant Suckling.

A l'Amiral Lord Hood.

Camp, 18 juillet 1794.

Mon cher Lord, — Le Général désire que la batterie des pièces de dix-huit sur la Pointe soit en état d'ouvrir le feu demain matin au point du jour. Moutray me dit qu'il n'a que vingt cartouches de poudre et autant de boulets. Il serait nécessaire qu'il en eût au moins cent, je serai donc bien aise que Votre Seigneurie donne des ordres pour que l'on débarque cette nuit de l'*Impérieuse* une centaine de boulets et de cartouches et quelques mèches pour des canons. Je considère comme certain que nous allons avoir de la besogne cette nuit.

J'ai reçu la lettre de Votre Seigneurie [62](#) et j'aurai soin autant que possible de ne froisser personne n'importe comment.

Votre très-fidèle,

HORACE NELSON.

A l'Amiral Lord Hood

Camp, 18 juillet 1794.

Mon cher Lord, — Lorsque j'ai écrit à Votre Seigneurie la dernière fois, je ne pensais pas que je vous aurais écrit de nouveau avant que le Mozelle ne fût pris, *mais la chose en est ainsi*. Grâce à Dieu, je l'espère, le Général qui paraît-être un bon officier et un homme bien ne se laissera pas entraîner ; mais le colonel Moore est son grand ami.

Hier, à midi, j'ai trouvé que tout avait été abandonné comme la nuit dernière pour que l'on pût faire avancer les objets destinés à la grande batterie contre la ville. Dans la soirée le Général me prit à part pour me dire que j'avais failli le mettre dans l'embarras, en écrivant à Votre Seigneurie que le Mozelle allait être pris d'assaut cette nuit ; qu'un colonel corse (je pense) avait débarqué du *Victory* et était allé à lui pour lui offrir ses services

et qu'à bord du *Victory* on lui avait dit ce qui devait arriver. Je répondis au Général que certainement je vous avais écrit cela, mais que j'étais sûr que la chose n'était pas allée plus loin et que, quant à l'assaut, chacun depuis trois jours s'y attendait chaque nuit. Il semble qu'il y ait un peu de jalousie provenant de ce que je communique avec vous tous les jours et je suis presque porté à croire que la question qu'il m'a posée hier au soir était pour savoir si je vous avais dit quoi que ce soit.

Nous devons passer outre, que Moore dise ce qu'il voudra. Nous avons déjà perdu plusieurs jours, et, ce qui est extraordinaire, la nuit dernière on n'a pas fait avancer un objet quelconque ; nous sommes donc cette nuit dans le même état. Je suis resté dans la batterie jusqu'à une heure. Je voudrais bien m'en aller, si l'on ne devait rien faire. Mais je suis sûr que l'on dirait que je suis allé raconter ce que je savais et c'est bien peu de chose en vérité. Néanmoins, je puis toujours dire ce qui est arrivé.

On adressera à Votre Seigneurie une demande pour 600 barils de poudre et des projectiles de 18 livres anglaises. J'ai débarqué 500 projectiles depuis votre lettre. J'ai maintenant à bord environ 500 boulets de 18 livres, 500 de 24 et 300 barils de poudre.

Votre Seigneurie sera assez bonne pour ne parler en aucune façon au Général de cette lettre ; car vous devez comprendre qu'il n'a jamais entretenu une communication plus libre ; mais je ne puis certes pas le blâmer encore. Je voudrais que Moore fût à cent lieues au loin ; il lui fait du tort et il nuit à l'armée en même temps, je le vois clairement. Le capitaine Duncan est un aide-de-camp ; il ne dit donc rien. Après que le Mozelle sera pris, pourquoi n'adresserait-on pas des sommations à la ville ? A ce moment-là on pourra le faire, alors que tout d'abord la mesure n'aurait pas été bonne. Je prie Votre Seigneurie de brûler cette lettre.

Croyez-moi, avec le plus grand respect, votre très-fidèle,

HORACE NELSON.

Duncan, je crois, s'est un peu modifié ; il n'y a rien comme de jeter à terre l'échelle pour obliger quelqu'un à monter tout seul.

A l'Amiral Lord Hood

Camp, 19 juillet 1794.

Mon cher Lord, — Je vous ai écrit sur un bout de papier ce matin du Mozelle, sachant combien vous devez être anxieux d'avoir des nouvelles de notre situation. Tout, je suppose, a répondu au désir du Général. La batterie de San Francesco, c'est certain, a été abandonnée dès qu'il a fait jour. L'Ennemi depuis l'aube a maintenu un feu vif et plusieurs hommes du *Royal Irlandais* ont été tués et blessés par les bombes de la ville, avant d'avoir pu se couvrir par un retranchement. On n'a envoyé les marins qu'avec quatre pièces de campagne et le reste de nous autres a été occupé à construire la batterie et à monter les canons, ce qui fut fait vers deux heures. Le *Royal Irlandais* devait attaquer la batterie de la Fontaine et la Tour et ensuite tirer de ses deux pièces de campagne sur Saint François ; le colonel Wemys s'est certainement acquitté de sa tâche en officier, c'est alors que deux pièces de campagne, avec les grenadiers sous les ordres du colonel Moore, commencèrent à tirer dans la brèche du Mozelle et la nouvelle batterie ouvrit le feu en même temps. Les charpentiers se portèrent en avant et démolirent les palissades, l'infanterie légère se porta sur la droite du Mozelle pour couper la retraite l'Ennemi, mais, avant que nos troupes fussent parvenues au fond de la brèche, tous avaient fui, à l'exception d'une demi-douzaine qui lancèrent deux bombes de treize pouces. Les grenadiers ne trouvèrent dans la place que deux hommes tués ; l'infanterie légère tira quelques coups de fusil sur les fugitifs et fit deux prisonniers ; ceux-ci déclarèrent que l'on disait que des secours leur parviendraient bientôt. Le colonel Moore a été atteint par une pierre tombée du mur. Il est rentré au camp ; j'ai fait demander de ses nouvelles aux chirurgiens, ils disent qu'il n'est pas dangereusement blessé. Le capitaine M. Donald n'a pas été non plus gravement atteint. Le Mozelle est un véritable monceau de ruines et la brèche est d'un accès facile. Vous pouvez être tranquille, je ne susciterai aucune cause de jalousie, mais je ne puis m'empêcher de penser que nous sommes souvent trop surmenés.

Je crois que le général Stuart doit être content de nos services. J'aurais pu demander à prendre un peu part moi aussi à l'assaut, ne fût ce qu'à placer les échelles et à renverser les palissades. Mais je me suis borné à remplir la tâche que l'on m'a confiée. Duncan, j'ose le dire, ne jouera pas un vilain rôle ; mais il est certainement devenu pour moi un homme beaucoup plus grand qu'il ne l'était avant. Il conservera j'en suis sûr son activité et sa bravoure et, je l'espère, sa gratitude.

Croyez-moi sincèrement, le très-fidèle serviteur de Votre Seigneurie.

HORACE NELSON.

Tués au Mozelle, 4 7 blessés.

Depuis 5 7 ou 8 blessés.

Capitaine M. Donald au Mozelle, Royaux.

Capitaine M. Kenzic. Depuis. id.

Duncan m'a dit ce matin qu'il était sûr que nous n'avions pas assez de projectiles pour battre en brèche les bastions et qu'il supposait que l'on allait placer une mine sous l'un d'eux, celui de la ville extérieure.

A l'Amiral Lord Hood.

Camp, 20 juillet 1794.

Mon cher Lord. — Quand les hommes. du *Victory* ont débarqué tout d'abord, notre nombre à nous, gens à approvisionner, était de 341, le capitaine et tous les corps compris ; maintenant, par suite de différentes causes dont je puis immédiatement vous rendre compte, notre nombre se trouve réduit à 223 travailleurs, ainsi que cela résulte de la liste ci-incluse.

Je vais débarquer tout ce que je puis de l'*Agamemnon*. Mes marins seront ici cette nuit si c'est possible. Tous nos bateaux et tous les transports ont été employés jusqu'ici à transporter des boulets, des bombes et des approvisionnements toutes les nuits qu'il a été possible de le faire. Je prendrai les hommes de Montray, car je crois que le Général n'a pas besoin en ce moment de la batterie.

Je n'en ai aucun doute, Calvi sera à nous, en dépit de tout ce qu'on fait pour empoisonner l'esprit d'un galant homme. Ces tendances se sont manifestées sans que j'aie pu me rendre compte des causes ; mais nos efforts ne doivent pas se ralentir. Moutray, il y a quelques jours, a dit je ne sais quoi au colonel Moore qui lui a fait cette réponse :

« Pourquoi Lord Hood ne débarque-t-il pas 500 marins pour travailler ? Nos soldats sont fatigués. » Voici maintenant l'enigme complètement expliquée.

Je n'ai jamais rien écrit, ni rien dit à qui que ce soit si ce n'est à Votre Seigneurie. Les hommes que nécessite le travail vont à l'ouvrage d'une façon permanente ; aucune réglementation n'a lieu à ce sujet ; par exemple, nous aurions pu travailler beaucoup ce matin, nous reposer l'après-midi et nous remettre à l'ouvrage cette nuit. On a répandu le bruit, car le Général dort, que nous devons tous nous porter en avant cette nuit, ce qui est impossible quand nous aurions même 1000 marins ; mais Hallowell et moi nous faisons tout notre possible.

Nous ne tirons pas en ce moment ; l'Ennemi garnit ses merlins-de sacs de sable etc. J'enverrai chercher l'équipage du *Dauphin* et un officier. Je verrai le Général dans la soirée.

Croyez-moi votre très fidèle,

HORACE NELSON.

ANNEXE

Marins, à l'exception des officiers, des ordonnances, des cuisiniers, des magasiniers et des malades.

<i>Agamemnon</i>	77
<i>Victory</i>	39
<i>Inflexible</i>	27
<i>L'Eclair</i>	5
Transports	75
En état de service	223
Dans les batteries	120
Reste	103

20 Juillet 1794

II. N.

A l'Amiral Lord Hood.

Camp, 20 juillet 1794.

Mon cher Lord, — Hier au soir je me suis rendu comme d'habitude chez le Général ; j'y étais depuis un instant quand arriva Sir James Erskine avec deux lettres de Calvi où il paraissait avoir été envoyé comme parlementaire. Le Général me prit à part pour me dire qu'il avait pensé que la prise du Mozelle était un moment propice pour connaître les sentiments de la garnison, qu'il avait envoyé à Calvi une lettre uniquement pour demander si on avait des conditions à proposer et qu'il avait reçu pour réponse qu'on était décidé à résister jusqu'à la dernière extrémité ; qu'il désirait donc que j'écrive à Votre Seigneurie et vous dise ce que probablement il a écrit. Je n'ai pu m'empêcher de répondre que dans une affaire d'une telle importance, il n'était pas convenable que je transmette ses sentiments et de lui suggérer qu'il valait peut-être mieux qu'il écrivît lui-même à Votre Seigneurie. Ce qui semble manquer ce sont des marins en nombre suffisant pour construire la batterie et traîner les canons sans aucune aide, en même temps que les munitions nécessaires pour ces canons.

Les soldats sont *harassés à mort* et l'Ennemi a, paraît-il, 2.000 hommes armés à Calvi. Le Général veut donc demander à Votre Seigneurie de porter le nombre des travailleurs à 500. Par suite de diverses causes, nous ne sommes pas plus de 220 travailleurs et, en déduisant 120 hommes pour la batterie actuelle, il n'en reste pas plus de 100.

Le Général va demander à Bastia 300 hommes de troupes pour assister l'armée dans le service de terre qu'ils ont en ce moment. La poudre à canon fait défaut et on a aussi besoin de projectiles en quantité telle qu'il ne sera pas au pouvoir de Votre Seigneurie, je le crains, de les fournir, car nous n'avons de chance de réussite qu'en ouvrant une brèche, ce qui ne pourrait

être fait sans de nouvelles munitions ; on en est arrivé à ce point qu'il faut ou aller de l'avant ou abandonner la partie. J'ai dit au Général que j'étais sûr que, s'il dépendait de vous de suppléer à ses besoins, cela aurait été certainement fait, mais que je croyais que l'on ne pouvait plus débarquer des navires ni poudre, ni projectiles. Le Général me demanda alors pourquoi, San Francesco étant détruit, les navires ne se placeraient-ils pas contre les murs ? Je pris la liberté d'observer que depuis quelque temps on avait renoncé à placer du bois devant des murs ; que même, au cas où l'Ennemi n'aurait pas de boulets rouges, et je croyais qu'il en avait, la quantité de poudre et de projectiles qu'aurait demandée une telle attaque pourrait être bien mieux employée d'une batterie de terre. Toute notre conversation eut lieu sur le ton de la plus grande politesse et il me remercia de mon concours ; mais il était nécessaire d'amener la question au point de savoir si le siège devait être continué ou abandonné. Si l'on devait aller de l'avant il fallait s'en procurer les moyens, c'est-à-dire avoir plus de troupes, plus de marins pour travailler, plus de munitions. Je lui ai fait observer que même, si l'on ne pouvait obtenir de la flotte ni munitions, ni hommes, ni en envoyer demander à Gibraltar, il nous était possible cependant de conserver notre position actuelle.

J'étais arrivé à ce point de ma lettre lorsque Sir James est venu me dire qu'il allait trouver Votre Seigneurie. Il est sans doute autorisé à tout vous dire.

Votre très-fidèle,

HORACE NELSON.

Au Lieutenant Richard Sainthill

(Agent des Transports).

Vous êtes par ces présentes requis et chargé de débarquer des transports sous votre direction toutes les pipes de vin vides que vous avez à bord pour construire des batteries. Tel est l'ordre que je vous envoie.

Ecrit de ma main au Camp devant Calvi, ce 20 juillet 1794.

HORACE NELSON.

A l'Amiral Lord Hood.

Camp, 22 juillet 1794.

Mon cher Lord, — Je viens de quitter le Général qui a l'intention de faire avancer les choses cette nuit et qui se propose pour la nuit de demain, en faisant un grand effort, de monter les sept gros canons dans leur batterie ; il désire avoir près de cinq cents marins. Nous allons employer tous les hommes, durant toute la nuit, aux batteries inférieures, mais le Général veut en laisser dix-huit à la batterie supérieure, au cas où l'Ennemi ouvrirait le feu. Si Fennel est ici il a, dit-il, trente hommes, probablement vingt-cinq disponibles.

Tous les hommes de l'*Agamemnon* sont à terre, à l'exception des équipages, des bateaux et des Maltais. Je crois que je pourrai prendre vingt-cinq hommes sur les équipages des bateaux ; l'*Aimable*, si vous le voulez bien, pourra fournir le reste ; comme les batteries prendront soixante hommes qui devront être relevés le soir suivant, il me semble que la nuit d'après, nous serons encore plus à court, ayant travaillé quatre nuits de suite, il ne nous restera plus guère de force.

On va avancer la batterie de six canons et la monter, je l'espère. Nous changeons de plans si souvent que ça en est désolant. Nous avons mis deux nuits environ à traîner les gros mortiers et leurs lits sur la droite à travers de très mauvais endroits ; on parle maintenant, et je crains qu'on n'en donne l'ordre, de les porter tous à gauche. Le terrain est tellement mauvais que, si nous devons les changer de place, il nous faudra pour cela, à mon avis, une nuit entière avec des marins frais. Je ne dis rien toutefois. Le Général m'a demandé quand je croyais que la poudre et les projectiles seraient débarqués. Je lui ai répondu que j'étais convaincu que Votre Seigneurie avait donné des ordres pour cela et que, sans aucun doute, ils arriveraient bientôt.

J'ai fait la commission du capitaine Knight, comme je l'ai comprise, — que le Général pouvait compter sur toute l'assistance dont était en état de disposer Votre Seigneurie et que j'avais pour instructions de me rendre à tous les désirs du Général, toutes les fois que cela était en mon pouvoir et d'en informer Votre Seigneurie dans le cas contraire. Il m'a répondu qu'il en était sûr d'avance et qu'il n'en avait jamais douté. Il n'y a certainement aucun traité en voie. Le Général m'a dit que les Ennemis croyaient gagner beaucoup en faisant de nouveaux ouvrages, que cela était sans utilité pour

eux, qu'ils arriveraient simplement à se faire encore plus tailler en pièces. Si un plus grand nombre d'hommes est nécessaire pour la seconde batterie que l'on va construire, j'en informerai Votre Seigneurie aussi vite que possible.

Croyez-moi, avec la plus grande estime, le très-fidèle serviteur de Votre Seigneurie.

HORACE NELSON.

A l'Amiral Lord Hood

22 juillet 1794.

Nous travaillerons jusqu'à la mort avant qu'un blâme quelconque puisse être déposé à nos portes. Je suis convaincu, mon cher Lord, que l'on n'oubliera pas que vingt-cinq pièces de grosse artillerie ont été traînées et montées à leurs diverses batteries et que toutes, à l'exception des trois de la batterie du Royal Louis, ont été tirées par les marins ; un artilleur est venu il est vrai pointer les canons et dès le début un canonnier supplémentaire devait boucher la lumière ; mais comme je ne voulais confier à d'autres qu'à eux-mêmes les armes des marins, je l'ai retiré. Tous les mortiers ont été eux aussi manoeuvrés par les marins. Tous les hommes à terre sont actuellement à moitié déchaussés. Je suis loin d'être bien, mais non assez souffrant pour garder la tente. Mon oeil me fait souffrir et je ne crois pas que je puisse jamais en recouvrer parfaitement la vue.

Dans une semaine au plus, après que nos batteries auront ouvert le feu, je crois que Calvi sera à nous.

Je suis etc.

HORACE NELSON.

Au Lieutenant Sainthill

Camp, 22 juillet 1794.

Monsieur, — Il faut que l'on débarque ce soir tous les plus grands et les meilleurs tonneaux vides qu'il sera possible de se procurer. Je crois que vous en avez soixante et dix à bord du navire qui les a embarqués à Bastia.

Si cela n'est pas, adressez-vous au capitaine May qui m'a envoyé un mot pour me dire qu'il avait des pipes de vin. Il serait inutile d'en avoir moins.

A vous,

HORACE NELSON.

A l'Amiral Lord Hood

Camp. 23 juillet 1794.

Mon cher Lord, — Nous avons transporté quatre canons et un obusier de la droite du Mozelle, où nous les avons placés il y a deux nuits, sur la droite de la Tour où l'on fait une batterie pour sept pièces de 26 ; les deux pièces de 36 et une de 24 doivent rester à la droite du Mozelle. Cette nuit, nous devons porter tous les mortiers de la droite sur la gauche [63](#). Il faudrait, si c'était possible, nous envoyer cinquante marins de quelque navire pour la nuit de demain.

Très fidèlement à vous,

HORACE NELSON.

A l'Amiral Lord Hood

Camp, 24 juillet 1794, 4 heures du matin.

Mon cher Lord, — Le Général désire que toutes les pipes de vin, dont on peut disposer, soient immédiatement débarquées près de la batterie de six canons.

Nous revenons à l'instant du travail. Les mortiers ont été installés dans leurs batteries ; les pièces de 18 ont été transportées de la batterie de six canons à celle de trois où elles ont été montées et les pièces de 26 l'ont été dans la grande batterie.

Croyez-moi, votre très-fidèle, HORACE NELSON.

HORACE NELSON.

Je me suis adressé au *Dauphin* et à l'*Agamemnon*.

A l'Amiral Lord Hood

Camp, 25 juillet 1794

Mon cher Lord, — Je n'aurais pas importuné Votre Seigneurie au sujet des tonneaux vides si j'en avais eu quelques-uns à ma portée, mais les 400 qui ont été embarqués à Bastia sur les Transports sont tous allés je ne peux pas dire où. Je n'avais jamais été témoin jusqu'ici d'un pareil gaspillage. J'essaie de faire face à tous leurs besoins, mais il n'est pas toujours en mon pouvoir d'y parvenir. Depuis que notre batterie de six canons a été faite, tous les bateaux des Transports et des Navires de guerre ont été employés à transporter des approvisionnements des navires ou de l'autre crique ; mais quand ils font un voyage des navires ils auraient dû transporter des objets de terre et *vice-versa*. Les Agents ont écrit qu'ils désirent que je fasse débarquer tout le plus vite possible. Il nous faudrait au moins 700 barils de poudre, je crois même 900 en plus des 400 qui sont maintenant à terre. Je n'ai pas encore débarqué les 200 que j'ai dit à Votre Seigneurie avoir à bord de l'*Agamemnon*, 100 autres restant à bord. J'espère que nous n'en aurons pas besoin. Je vais voir le Général et vous ferai part de ses désirs au sujet de la poudre dès que je les connaîtrai.

Je viens de chez le Général auquel j'ai montré votre lettre d'hier. Il désire encore plus de poudre et il ne peut pas dire quand les navires pourront se séparer de lui.

A diverses reprises, j'ai pris sur moi d'assurer au général Stuart que vous étiez tout disposé à satisfaire ses désirs à tous les points de vue. J'ignore quelle en est la cause, mais il ne me paraît pas content. Tous nos espars et tous ceux que l'on m'a envoyés ont été affectés aux tentes ainsi que toutes les voiles. J'ai donc à vous prier de faire débarquer avec la poudre une grande voile pour préserver celle-ci de la pluie et les espars nécessaires pour en dresser une tente. Le Général m'a demandé si vous alliez dégarnir les Transports de tous leurs hommes et si, une fois que la place serait prise, vous entendiez les faire partir tous. Il peut avoir ses raisons pour être mécontent, mais je suis certain que le département de la marine ne saurait en être la cause en aucune façon.

Nos marins, depuis hier à midi jusqu'à neuf heures, ont été occupés à transporter des projectiles de la grève à la batterie, à monter les canons à la batterie de sept pièces et à installer les mortiers à leur place. Ce matin on a construit une route pour déplacer la batterie du Royal Louis, ce qui doit être

fait cette nuit par une partie des marins. Les autres travaillent maintenant à transporter des projectiles.

Soyez assez bon pour me dire quel jour mon journal a pris fin ; je vous enverrai le reste ; je ne l'ai pas marqué quand je vous l'ai envoyé, mais je crois que c'est le seize.

Croyez-moi, avec la plus sincère estime,
Votre très-fidèle,

HORACE NELSON.

Veillez me dire quels projectiles a débarqué l'*Impérieuse* ou tout autre navire ? On m'a dit que l'on a débarqué des boulets de 32 livres.

Je ne crois pas que nos batteries ouvrent le feu ces deux jours.

A l'Amiral Lord Hood

Camp. 26 juillet 1794.

Mon cher Lord, — Je viens d'être honoré de la lettre que vous m'avez adressée par Gibson.

Je ne comprends pas que l'on demande encore de la poudre ; 900 barils à terre, 200 sur les transports et, en cas de nécessité absolue, 200 sur l'*Agamemnon*. Je suis heureux que l'on ait pris le brick ; l'autre est prêt à partir. Quelques *grands hommes* de la Révolution peuvent être à son bord ; des gens venant de Calvi ne pourraient-ils pas nous les indiquer ? Il y a un sergent déserteur à bord du transport le *Mather*.

Il est moralement impossible que le Général soit mécontent de Votre Seigneurie ou de l'un de nous. Il n'a jamais manifesté un désir sans qu'immédiatement on ne l'ait satisfait en son entier. J'espère qu'il n'oubliera pas nos services et quand je me rappelle la matinée de la batterie de six canons, alors qu'il exprimait tous ses remerciements à nos marins d'avoir traîné et monté les canons sous un feu vif de mitraille, je crois qu'il ne le peut pas.

Le matin de l'assaut, soixante marins étaient là avec des pièces de campagne, aussi exposés que n'importe quelle autre troupe, et personne ne les a signalés, mais je n'oublierai pas cette circonstance que tous les canons ont été menés et tirés par les marins.

Croyez-moi, votre très-fidèle,

HORACE NELSON. NELSON.

Les transports n'ont pas de tonneaux vides ; si le *victory* en avait quelques-uns nous serions très heureux de les avoir.

A l'Amiral Lord Hood

Camp, 26 juillet 1794.

Mon cher Lord, — La nuit dernière, les hommes débarqués du *Victory* n'ont guère fait autre chose que transporter des projectiles. En déplaçant la batterie du Royal Louis, nous n'avons pu, à cause du mauvais état des routes, faire parvenir aucun canon à la batterie. C'est pourquoi, je me vois dans la nécessité de prendre les hommes du *Victory* pour nous aider cette nuit. J'ai questionné le Général sur les quarante hommes du Royal Louis, embarqués sur le *Terrible*. Il n'a pas besoin d'eux et, s'ils ne sont d'aucune utilité à bord, il croit qu'il vaudrait mieux les débarquer à Saint-Florent avec leur Régiment. Le Général m'a prié aussi de dire que les canonniers, débarqués ici, appartenaient au *Commerce de Marseille* et que leurs femmes, leurs familles et leurs effets étaient à bord de ce vaisseau ; qu'ils étaient dans la plus grande inquiétude, désirant savoir ce qu'on allait faire d'eux, s'ils devaient regagner leur navire ou si on allait débarquer leurs familles etc. à terre ? Je suis désolé d'avoir à vous poser de pareilles questions, mais le Général me le demande et je suis obligé de vous importuner.

Nos pièces de trente-six ne doivent pas être montées cette nuit. Le Général dit qu'il espère être en état de le faire dans la nuit de demain, mais chaque jour apporte un nouveau retard.

Les pièces de dix-huit, trouvées dans la batterie de la Fontaine, vont être tournées contre l'Ennemi ainsi que celle de dix-huit du Mozelle. Lorsque nos batteries seront complètes, nous aurons trente-cinq pièces d'artillerie tirant sur la ville et je crois qu'en quelques heures nous l'amènerons à capitulation. Il y a maintenant à terre neuf cents barils de poudre, mais, d'après ce que je vous ai écrit hier, on trouve qu'il n'y en a jamais suffisamment et cela pour tout. A voir les piles de projectiles à l'arrière du Mozelle, on se croirait, comme je le leur ai dit, au Parc de Woolwich. Nous

devons, avec l'aide de Dieu, arriver à une rapide solution ; nous ne pouvons pas différer plus longtemps.

Croyez-moi le très-fidèle serviteur de Votre Seigneurie,

HORACE NELSON.

Le capitaine Hallowell qui est actif et meilleur que jamais désire que je vous présente ses respects.

Munitions consommées.

Poudre. Barils	1.090
Boulets de 26 livres	6.175
id. de 18 livres	3.550
Bombes de 12 pouces	1.150
id. de 10 id	404
id. de 8 id	250

Au 25 juillet 1794⁶⁴

A l'Amiral Lord Hood.

Camp, 29 juillet 1794.

Mon cher Lord, — Depuis que l'*Agamemnon* est ici, deux marins, des braves gens, ont quitté le transport le *Chan-geable* et se sont embarqués à bord de l'*Agamemnon*. Le patron est venu à moi pour me dire qu'il espérait que je lui aurais donné deux marins à la place de ceux-là, l'un d'eux, son charpentier, s'était mutiné, et l'autre était son second, qu'il aurait accepté volontiers n'importe quel charpentier, mais il ne pouvait réellement pas prendre la mer sans en avoir un : qu'il n'en aurait pas demandé pour remplacer l'autre s'il ne se trouvait pas tout à fait à court. Je lui ai répondu que, si Votre Seigneurie n'y faisait pas d'objections, j'aurais congédié deux hommes à la place de ceux-là ; que je ne croyais pas toutefois pouvoir le faire de ma propre autorité, que je l'engageais à se rendre à bord et à demander un ordre au capitaine Inglefield.

Le lieutenant H. est venu ce matin me dire, sur un ton très grossier, que le patron du *Changeable* s'était plaint avec lui de ce qu'il ne pouvait pas

prendre la mer parce qu'on n'avait pas remplacé deux hommes ; que si je ne voulais pas donner des hommes, à la place de ces deux, j'aurais dû les renvoyer ainsi qu'on l'aurait fait sur un tout autre vaisseau de guerre. Je lui ai répondu ce que j'avais dit au patron, que vous étiez ici et que je n'aurais rien fait sans votre ordre. Il me déclara alors qu'il avait engagé le patron à ne pas leur payer leur solde et qu'il serait là pour justifier sa conduite par les instructions qu'il lui avait données. En un mot il a été très inconvenant et ces agents s'oublent réellement trop. J'ai eu beaucoup d'ennuis avec cet officier au sujet des gens des Transports. Il n'est jamais content et je regrette d'avoir accepté ses services, tandis que je n'aurais eu que peu d'ennuis avec les hommes. Cooke m'avait bien mis au courant du caractère de H. avant qu'il ne débarque. Mais j'ai cru que le service aurait gagné s'il était à terre et je crois qu'il s'est donné plus de peine pour obtenir des hommes de sa propre division.

Si Votre Seigneurie le veut bien, je congédierai deux hommes, on les prêtera à la place de ceux-là.

Croyez-moi, votre très-fidèle,

HORACE NELSON.

Je vous envoie mon journal jusqu'à la nuit dernière.

Continuation du Journal du capitaine Nelson.

29 Juillet. La trêve continue encore ; à dix heures le général Stuart s'est rendu à bord du *Victory*. A la nuit, quatre petits vaisseaux sont entrés dans Calvi et la garnison a poussé trois hourras.

30. A midi un officier est allé à Calvi avec un drapeau blanc. Il est retourné à une heure et demie. Tout a été préparé pour recommencer les hostilités. A cinq heures et demie on a ouvert le feu. La garnison fit tout d'abord une décharge générale, puis abandonna à peu près tous ses canons, pour se borner à tirer de temps en temps un coup de canon sur nous. Le soir trois ou quatre de leurs canons étaient complètement démontés. Durant la nuit, l'Ennemi ne tira que trois ou quatre coups de canon ; nous avons tiré un coup de canon toutes les trois minutes.

Le lieutenant Byron du 18^e Régiment et le sous-lieutenant Boggis du 51^e Régiment ont été tués.

Le lieutenant Livingstone du 30^e Régiment a été blessé ainsi qu'un marin de l'*Agamemnon*.

A l'Amiral Lord Hood

Camp, 30 juillet 1794.

Mon cher Lord, — Le Général a désiré que j'envoie à Bastia le navire hôpital le *Boreas* avec les soldats malades ; . comme je ne puis le faire moi-même, Votre Seigneurie étant présente, j'ai donné l'ordre, comptant sur votre approbation, que le *Boreas* fût mouillé au large de la Revellata et que les malades fussent embarqués sur la baie de sable au-dessous de notre camp, où l'on doit attendre les instructions de Votre Seigneurie.

J'ai le regret de vous informer que, vers une heure, l'Ennemi a reçu ce matin quelques secours. Une galère entière et deux demies, à ce qu'on m'a rapporté. On a poussé trois hourras quand les vaisseaux sont arrivés.

J'ai convenu d'un signal avec l'*Aimable*, un Jack Hollandais renversé, quand j'avais besoin d'un bateau. Si les navires qui sont près connaissent ce signal pour un bateau, je puis en avoir un immédiatement toutes les fois que j'aurai à communiquer avec Votre Seigneurie.

Le Corse qui m'a apporté, dans l'après-midi d'hier, la lettre de Sir Gilbert Elliot attend pour savoir s'il y a une réponse.

Votre très-fidèle,

HORACE NELSON.

A l'Amiral Lord Hood.

Camp, 30 juillet 1794.

Mon cher Lord, — Merci de votre lettre. Toutes celles de vos lettres qui peuvent demander tant soit peu de secret sont considérées par moi comme sacrées, je vous l'assure. Les secours qu'a reçus l'Ennemi, *quatre vaisseaux*, vont certainement changer la face des négociations. En vérité, Monseigneur, je suis persuadé que nous avons bien plus à craindre du climat que de l'Ennemi. J'avoue que je n'aurais jamais consenti à leur

donner un seul jour de trêve. Je désire que nos batteries ouvrent le feu, car en deux jours nous les abattons.

Dans l'état actuel où nous sommes, nous ne pouvons pas nous dessaisir d'un seul homme. Deux cents sont dans les batteries tous les jours, trente trois sont malades et en comptant les officiers et les ordonnances on n'arrive qu'à 460.

L'*Agamemnon* ne peut plus tenir sur lest ; il n'a que les équipages des bateaux et les Maltais, en plus des indisponibles. Les marins sont très bien portants en comparaison de l'armée, dont la moitié sera malade dans une semaine.

J'attribue notre bon état de santé à notre travail actif et à la quantité de vin allouée.

Croyez-moi, votre très-fidèle,

HORACE NELSON.

J'ai envoyé ce matin dix marins malades à bord de l'*Agamemnon*.

Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

Camp, 30 juillet 1794.

Mon cher Monsieur, — Vous avez dû probablement apprendre que des parlementaires ont été échangés entre nous et la garnison. Quelle est la base de ces négociations, je ne suis pas en situation de le savoir exactement ; mais si je ne me trompe, il s'agirait de suspendre les hostilités durant un certain temps ; puis, si des secours n'arrivaient pas, l'Ennemi capitulerait. S'il en est ainsi, tout est fini, car la nuit dernière quatre vaisseaux sont arrivés avec des secours et la garnison a poussé trois hourras. Certes, mon cher Monsieur, nous avons à craindre bien plus du climat que du feu de l'Ennemi. Je ne leur aurais pas donné une heure de trêve. Ils connaissent leur climat et ils savent que c'est un ennemi que nous ne pouvons pas dompter, car, si le siège se prolonge une semaine de plus, la moitié de l'armée sera *malade*. Lord Hood n'est pas bien, le Général non plus.

Croyez-moi, votre très-fidèle serviteur,

HORACE NELSON.

Journal C.

31 Juillet. Nous avons maintenu un feu très-vif durant toute la journée, tandis que l'Ennemi ne tirait qu'avec une seule pièce sur sa gauche et n'a lancé que quatre ou cinq obus.

Au coucher du soleil presque tous les canons de l'Ennemi paraissaient démontés et une grande partie du mur du parapet était démolie. Les maisons de la citadelle étaient très endommagées et brûlaient dans trois endroits ; mais comme les maisons sont à voûte, le feu n'a pas pu se propager. A quatre heures un parlementaire s'est avancé pour dire que deux hommes avaient été tués à l'Hôpital par un boulet venant de notre batterie. A cinq heures le feu recommença. M. Bankes, aspirant du *Victory*, a été tué ainsi qu'un canonnier auxiliaire.

A l'Amiral Lord Hood

Batterie, 31 juillet 1794.

Mon cher Lord, — Je m'étais réjoui quand notre feu a repris contre l'Ennemi, étant fermement convaincu que tout ce dont nous avons à nous défendre était un retard inutile. Le climat est le seul ennemi que nous ayons à redouter ; celui-là nous ne pourrons jamais le dompter. La garnison le savait et voulait en profiler. Notre feu a produit tout l'effet que l'on pouvait désirer.

A l'exception d'une décharge générale et d'un coup de canon tiré encore de temps en temps sur nous, nous n'avons pas rencontré de résistance. Toutes les troupes (à l'exception d'un très petit nombre) sont à la Basse-Ville que nous devons respecter parce qu'elle est remplie de pavillons noirs [65](#). Loin de moi la pensée de critiquer l'humanité du Général ; je l'admire, mais il est des cas, et je crois que celui-ci en est un, où il serait plus charitable pour nos troupes de faire souffrir davantage l'Ennemi, plutôt que de laisser nos braves camarades mourir toutes les heures, quatre ou cinq par jour. Pourquoi le Général n'enverrait-il pas un avertissement aux ennemis pour leur dire qu'ils aient à transporter leurs malades de la Basse-Ville à la Haute-Ville, parce qu'il pourrait être nécessaire de détruire ce premier quartier ? Dans ce cas, ils seraient tellement entassés, leurs casernes étant remplies de malades, qu'en quelques heures, ils seraient obligés de venir à

composition. Nous ne pouvons pas tirer sur les bâtiments légers qui stationnent sous les murs, car la Basse-Ville et ces vaisseaux sont, j'ose le dire, remplis d'habitants et de soldats.

Le Général n'est pas bien ; il n'a pas pu passer ici la dernière nuit ; je n'ai pas eu de ses nouvelles ce matin. Aujourd'hui c'est mon jour de fièvre intermittente, mais l'activité que je vais me donner fera, je l'espère, disparaître l'accès. Cela m'a beaucoup fatigué ; cependant j'en ai pris l'habitude et je ne m'en préoccupe pas beaucoup. Le lieutenant Byron, l'héritier du titre de Lord Byron, ainsi qu'un sous-lieutenant du 51^e, sont morts dans l'après-midi d'hier et un officier a été blessé.

J'espère que notre ami de Naples, Pierson, va obtenir son brevet, — c'est un très bon jeune homme. — Les hommes du Dauphin sont à bord ; j'ai donné l'ordre à ce navire et à l'*Agamemnon* d'être prêts à lever l'ancre, dès qu'ils auront reçu les instructions de Votre Seigneurie. Hallowell est très-bien et se joint à votre très fidèle serviteur pour vous présenter ses meilleurs respects.

HORACE NELSON.

Un marin légèrement blessé.

Journal

1^{er} Août. Notre feu a été maintenu jusqu'à onze heures, moment où l'Ennemi hissa un pavillon blanc et envoya une lettre demandant une suspension d'hostilités. Jusqu'au soir plusieurs parlementaires sont passés après celui-ci. La trêve continua toute la nuit.

2 Août. La trêve continue encore. Durant la journée [66](#), diverses lettres furent échangées entre le général et la garnison. Un bœuf a été envoyé à Calvi pour les malades dans les hôpitaux. Dans la soirée, les Corses reçurent l'ordre de passer de leurs postes sur la droite et sur la gauche et furent envoyés sur les collines ; les piquets furent réduits de moitié. Un officier, envoyé par le général, s'est rendu auprès de Lord Hood. Trêve durant toute la nuit. Un bateau ou deux essayèrent de sortir, mais n'y parvinrent pas.

A l'Amiral Lord Hood.

Camp, 2 août 1794.

Mon cher Lord, — Je viens de voir le Général : je lui ai demandé s'il avait une lettre ou un message à faire parvenir à Votre Seigneurie, car j'allais faire partir le Cutter ; sa réponse a été négative. J'en conclus donc que vous êtes au courant de cette trêve et que vous savez quand elle prendra fin ; probablement à l'expiration du délai que vous leur avez accordé pour recevoir des secours ; s'il en est ainsi, cinq jours se sont déjà écoulés. Les officiers qui sont venus à nous étaient très désireux de connaître les conditions que l'on faisait à Bastia, — si on ne leur accorderait pas de porter leurs armes jusqu'au bord de l'eau. Puisqu'on n'a pas à faire feu, il est cruel de garder nos marins dans les batteries pendant les heures chaudes du jour. Seize sont tombés malades hier, incontestablement par suite de la chaleur. J'espère que le Cutter a apporté de bonnes nouvelles.

Croyez-moi votre très fidèle.

HORACE NELSON.

Le Général est tout à fait remis. — Je ne voudrais pas que l'on parle au Général de nos marins. Hallowell et moi nous sommes toujours dans les batteries avec eux et nos *Jacks* (faquins) ne s'en inquiètent pas.

A Madame Nelson.

4 août 1794.

A l'exception d'une légère égratignure à l'œil droit, je n'ai reçu aucune blessure ; ainsi vous voyez que je ne me porte pas plus mal pour avoir fait campagne ; mais je ne puis pas dire que je désire continuer celle-ci. Il y a eu quatre mois à aujourd'hui que je suis à terre à l'exception de quelques jours pendant lesquels nous avons poursuivi la Flotte Française et je me sens presque en état de passer mon examen comme général de Siège.

A vous, etc.

HORACE NELSON.

Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot.

Camp, 4 août 1794.

Mon cher Monsieur, — Le *Victory*, le *Britannia* et l'*Agamemnon* ont dû tous partir d'ici par suite de la violence du vent qui continue encore. Depuis ma dernière lettre quatre vaisseaux sont parvenus jusqu'à l'Ennemi et la trêve a pris fin. Cela a été de leur *convenance*. Après que les batteries avaient ouvert le feu durant trente-six heures, une autre trêve commença ; elle dure encore depuis le 1^{er} août, à onze heures du matin, aux mêmes conditions je suppose, que l'autre, c'est-à-dire que si des secours n'arrivent pas dans un temps fixé la place devra se rendre. Je pense bien que le Général et Lord Hood ont de bonnes raisons pour agir comme ils font et je n'entends les blâmer en aucune façon ; mais j'espère que vingt-cinq ans de services plaideront en ma faveur si je me permets de donner mon opinion même à vous, Monsieur, qui la garderez pour vous.

Qu'est-ce qui engage l'Ennemi à demander ces sortes de trêves ? — leurs ouvrages ne tombent, pas en ruine, tandis que nous, ils le savent, nous sommes chaque jour de moins en moins en état d'agir contre eux et, si la Convention peut ou entend leur envoyer du secours, cela leur en donnera le temps ; car si cette trêve dure plus longtemps et si quelques bateaux pénètrent dans Calvi, nous ne serons plus en condition de rester sur ce terrain. Je n'en ai aucun doute, après avoir démoli les ouvrages qui défendent cette place, nous aurions pu faire une brèche dans le Bastion, ou, à tout événement, placer au-dessous une mine et le faire sauter en l'air en moins de temps que n'a duré cette trêve ; et j'avoue que, pour ma part, je préfère prendre une place avec le feu de nos batteries et au prix de nos efforts plutôt que d'y parvenir grâce à la famine et aux maladies qui sévissent au camp de l'Ennemi. Mais je crois que tout est terminé. Le Général leur envoie chaque jour un bœuf pour leurs malades. La place une fois prise, Lord Hood sera en état de s'occuper de la Flotte Française [67](#). On dit que son mouillage est tellement sûr que l'on ne pourra l'atteindre en aucune façon. Mais si la chose est possible, Sa Seigneurie fera une tentative dans laquelle, j'en suis convaincu, il sera soutenu par tous les officiers de sa flotte. Les lauriers poussent dans la baie de Biscaye [68](#). J'espère que l'on pourra en trouver une couche dans la Méditerranée. Le Général qui est un digne et brave homme et un excellent officier a été très souffrant, mais il va mieux. J'espère que Lady Elliot et votre famille arriveront en parfaite santé ; car je vous assure, Monsieur, que toutes les satisfactions que vous pourrez avoir me feront toujours plaisir.

Votre très obligé et humble serviteur,

HORACE NELSON.

Peut-être ma plume a-t-elle été trop libre. Soyez assez bon pour brûler ma lettre une fois que vous l'aurez lue.

A l'Amiral Lord Hood.

Camp, 5 août 1794.

Monseigneur, — Comme l'officier du Cutter m'a informé qu'il croyait devoir tâcher de trouver Votre Seigneurie, je profite de l'occasion pour vous envoyer une lettre de Sir Gilbert, Elliot et pour vous dire que nous sommes dans l'état où vous nous avez laissés le trois. Je ne trouve pas que les vents violents aient diminué le nombre de nos malades. Nous ne gardons plus dans les batteries que la moitié de nos marins ; nous avons cependant soixante et dix malades à terre et j'en ai envoyé trente hier de l'*Agamemnon*. Les Troupes sont en bien plus mauvais état que nous-mêmes.

Aussitôt que le temps se calmera, je dirai aux Transports d'être prêts à mettre à la voile avec la garnison, car le Général désire s'en débarrasser le plus vite possible — il espère même en faire partir quelques-uns avant le 10. Si Votre Seigneurie n'est pas ici, j'essaierai d'agir comme je suis sûr que vous le désirez, c'est-à-dire, en me conformant pour le tout aux désirs du Général, — mais j'espère que vous serez ici bientôt.

J'ai l'honneur d'être, etc.

HORACE NELSON.

(Le même jour le capitaine Nelson écrivait à Lord Hood une lettre privée qui se trouve maintenant dans les papiers de Hood. Elle est conçue dans les mêmes termes que la précédente à l'exception de ce passage).

Je tâcherai d'agir comme je pense que vous le voudriez, c'est-à-dire me conformer aux désirs du Général dans la mesure du possible, mais j'espère vous voir ici avant qu'il ne s'écoule plusieurs jours. Deux frégates tiennent

très bien à leurs stations et le *Fox* et le *Lugger* sont ici à l'ancre. Croyez-moi avec la plus sincère estime,

Le très fidèle serviteur de Votre Seigneurie,

HORACE NELSON.

Je prie Votre Seigneurie d'envoyer ma lettre à M^{me} Nelson par le messenger, s'il va directement.

A l'Officier Commandant les Navires de Sa Majesté à Saint-Florent.

Camp, 6 août 1794.

Monsieur, — On a besoin de quatre transports de Saint-Florent pour emmener en France la garnison de cette place dont le Général désire se débarrasser aussitôt que nous aurons pris possession de la Ville. Les navires que j'ai désignés comme étant les plus propres à cela, de l'avis du lieutenant Harrison, l'agent des Transports, sont le *Souverain*, le *Samuel* et *Jane*, le *William* et le *Grand Bay*. J'ai envoyé par le *Fox* tous les marins valides appartenant à ces navires. Au cas où ces hommes ne seraient pas suffisants pour assurer la navigation de ces bâtiments, on pourrait en demander aux transports et si la division des navires du lieutenant Elliot était à Saint-Florent, on gagnerait beaucoup de temps à l'envoyer ici, car ces navires doivent être prêts puisqu'ils ont dernièrement transporté les réfugiés. Il est nécessaire que ces navires soient bien avitaillés et aient leur provision d'eau, car les Transports n'ont pas de provisions à bord ; il faudrait même en apporter pour ces navires — au nombre de six — qui doivent transporter 1.250 hommes. J'ai écrit au lieutenant de l'*Agamemnon* d'envoyer par le *Fox* les hommes appartenant aux navires *Mather*, *Nancy*, *Camilla*, *Mary*, *Mary*, *Mary Mary*, et *Scarborough* et si l'*Agamemnon* n'était pas en état de naviguer jusqu'ici, sans assistance, j'espère que vous aurez la bonté de lui en faire donner, car réellement son absence nous contrarie.

Je suis, Monsieur, votre très obéissant serviteur.

HORACE NELSON.

Au Lieutenant Sainthill.

(Agent des Transports).

5 août 1794.

Monsieur, — Veuillez me faire savoir, dans le courant de la journée, combien d'hommes chaque navire de votre Division pourra transporter sans inconvénient pour un très court voyage et si vous avez de l'eau et des provisions en quantité suffisante pour le nombre de personnes que vos navires embarqueront. Indiquez-moi aussi quels sont les hommes appartenant aux navires de votre Division qui sont à terre, au cas où l'*Agamemnon* ne serait pas de retour avant que l'on ait besoin des transports. Je désire vous voir avec ce relevé. Dites-moi s'il y a ici d'autres transports que les vôtres et ceux de la Division du lieutenant Caines.

Je suis, Monsieur, etc.

HORACE NELSON.

Au Lieutenant Sainthill.

(Agent des Transports).

Camp, 7 août 1794.

Monsieur, — Tous les transports sous votre direction doivent être immédiatement dirigés sur cette Baie et mouillés sous notre Camp. J'ai donné l'ordre que tous les hommes des transports ici présents soient envoyés à votre aide ; mais vous veillerez à ce que vos navires soient prêts à lever l'ancre aussi vite que possible avant l'arrivée de ces marins.

Je suis, Monsieur, etc.

HORACE NELSON.

Journal.

3 Août. Un coup de vent durant toute la journée. La trêve continue encore.

4-5 et 6. Le vent continue, la trêve aussi.

7. On prépare les transports pour mener en France la garnison et les habitants. Le vent a molli.

8. Beau temps. Le *Victory* et les Navires sont en vue.

HORACE NELSON.

A l'Amiral Lord Hood.

8 août 1794.

Je me réjouis de voir de nouveau en vue le *Victory* et je puis maintenant féliciter déjà Votre Seigneurie sur la soumission totale de la Corse, solution que vous aviez beaucoup à cœur et qui s'est fait attendre bien plus longtemps qu'on ne pouvait calculer. Le capitaine Hallowell, j'ai le regret de le dire, n'est pas bien du tout ; il est très fatigué. Si le docteur Harness est à bord, je voudrais qu'il vienne le voir. Je crois que mon pauvre camarade en serait heureux [69](#).

Je suis, etc.

HORACE NELSON.

A l'Amiral Lord Hood.

Camp, 8 août 1794.

Monsieur, — Ayant transmis mon journal sur ce que les marins ont fait pendant tout le siège, je n'ai qu'à faire connaître à Votre Seigneurie, la conduite très méritoire de chaque officier et marin débarqués sous mon commandement, à exprimer ma sincère reconnaissance pour l'assistance et le soutien réels que j'ai trouvés dans l'habileté, le zèle et l'activité du capitaine Hallowell ; à déclarer que les lieutenants Edmonds, Morgan et Ferrier ont combattu continuellement avec les marins dans les batteries, et que les lieutenants Hoy, Montray et Suckling se sont joints à eux pour les dernières batteries. Je ne dois pas oublier d'informer Votre Seigneurie que des marins manquaient pour ce service et que les Agents des Transports ont levé 110 volontaires sur leurs navires ; que le lieutenant Harrisson, un des Agents, et que MM. William Harrington, patron du *Willington*, sont venus à terre et ont servi avec honneur pendant tout le siège.

Je vous transmets ci-inclus une liste de marins blessés et tués.

J'ai l'honneur d'être, avec grand respect, le très obéissant serviteur de
Votre Seigneurie,

HORACE NELSON.

A l'Amiral Lord Hood

Camp, 8 août 1794

Mon cher Lord, — Il faisait tellement sombre quand je suis arrivé au camp et que M. Hamilton m'a remis les lettres de Votre Seigneurie que je n'ai pas voulu le retenir. pour vous adresser une réponse et me suis contenté de lui dire que les transports pouvaient m'cuiller en parfaite sécurité dans la baie, sous notre camp. M. James Saint Clair, le Commissaire, et le capitaine Stephens avec M. Bains qui va être le major de la Ville, ont passé toute la journée à Calvi à faire le relevé des approvisionnements de toutes sortes qui s'y trouvent. Les canons, je trouve, ne sont pas très bons, le fer particulièrement. Ils n'ont que 217 barils de poudre, mais ils possèdent des boulets et des bombes en quantité ; un mortier Condrier qui, heureusement pour nous, s'est fendu parce qu'on l'avait chargé avec trente livres de poudre pour tirer sur nos frégates. La place est un monceau de ruines, les ouvrages sont très endommagés, mais il est à la mode de dire qu'il aurait été très difficile de faire une brèche. On est allé à bord de la *Melpomène* et de la *Mignonne*. Tous les cacons de cette dernière sont à terre et la première n'en a que deux à bord. Mais ils sont, pour la plupart, sur le quai. Il y a aussi une canonnière.

Je liens le cric du gaillard d'avant prêt à mettre en mouvement, les canons de l'*Agamemnon*, si nous avons assez de forces, mais je crains que les libations que font nos hommes, depuis que nous avons pris possession de la Ville, ne les achèvent complètement. Nous devons surtout être aussi expéditifs que possible. Je ne puis ramener à bord de l'*Agamemnon* que deux pièces de dix-huit et une de vingt-quatre, les deux autres pièces de vingt-quatre ayant été mises hors d'état. J'ai fait descendre ce soir de la batterie en arrière jusqu'au lieu d'embarquement une pièce de dix-huit ; les autres ne pourront pas être déplacées avant Dimanche matin. J'avais eu l'intention, quand nos troupes ont occupé la ville, d'envoyer le capitaine Hallowell avec un officier et deux ou trois hommes vigilants, prendre

possession des frégates et de la canonnière pour empêcher les détournements avant l'arrivée de Votre Seigneurie. Vous en prendrez maintenant possession de la façon que Votre Seigneurie jugera le plus convenable mais la *Flèche* à Bastia a été pillée par tout le monde. Hallowell, j'espère, est un peu mieux, mais je ne crois pas qu'on puisse le décider à partir tant que cette affaire ne sera pas terminée. Je vous envoie comme curiosité un relevé de toutes les munitions que nous avons consommées, de celles que nous avons débarquées et de celles qui restent actuellement.

Je suis, avec la plus sincère estime, le très-fidèle serviteur de Votre Seigneurie.

HORACE NELSON.

Si je ne suis pas absolument exact à un boulet et à une bombe près, je ne me trompe pas d'une douzaine, à l'exception du 5 1/2 qui est une conjecture ; mais je ne crois pas m'éloigner beaucoup de la réalité.

Journal C.

Le 10 août, à neuf heures du matin, environ trois cents hommes de troupe, un parti de marins, des hommes du *Royal Louis* et quelques Corses furent rangés en bataille devant la grande porte pour recevoir la garnison de Calvi, qui, à dix heures, sortit avec deux pièces de canon et les honneurs de la guerre ; elle s'élevait en tout à trois cents hommes de troupe et deux cent quarante-sept Corses armés. J'ai envoyé immédiatement le lieutenant Montray et un parti de marins pour prendre possession des frégates, des canonnières et des vaisseaux marchands dans le port et j'ai ordonné en même temps à six transports de s'avancer. Nous avons été occupés durant toute la journée à embarquer la garnison, les malades et tous les habitants qui ont désiré se rendre en France. En dehors des hommes en armes, l'Ennemi avait trois cent treize malades dans ses hôpitaux. Nous avons eu six tués, six blessés et deux hommes disparus. Nous avons tiré 11.275 boulets et 2.751 bombes [70](#).

A Son Altesse Royale, le Duc de Clarence

Camp devant Calv , 6 et 10 août 1794.

Monsieur, — La *Gazette* fera connaître à Votre Altesse Royale les lignes générales de ce siège qui, je crois, n'a pas beaucoup de précédents. Nous avons débarqué à environ quatre milles à l'Ouest de Calvi, le 19 juin ; le 19 juillet nous étions en pleine possession de tous les avant-postes de l'Ennemi, avec des pertes très insignifiantes. Nos batteries ont été dressées impunément dans de telles situations que l'Ennemi aurait dû nous empêcher de les construire. S'il avait été un peu sur ses gardes nous aurions éprouvé de grandes pertes d'hommes, toutes nos batteries étant à portée de mitrailles de celles opposées. Le 19 juillet le général Stuart envoya demander si on avait de propositions à faire ; on lui répondit par la devise de la Ville : *Civitas Calvi semper fidelis*. Nous n'étions alors qu'à 650 yards du centre de la citadelle, et on nous avait permis d'élever de fortes batteries masquées sans tirer un seul boulet ou une seule bombe, alors que l'on aurait pu, que l'on aurait dû savoir ce que nous faisions.

Le 23, dans la matinée, nos batteries, à 560 yards du rempart de la Citadelle, étaient prêtes à ouvrir le feu ; elles comprenaient vingt-et-un canons, cinq mortiers et quatre obusiers. Le Général envoya dire qu'il n'aurait pas tiré sur les pavillons noirs (les hôpitaux). Cette note amena une négociation ; l'Ennemi demanda une trêve de vingt-cinq jours, au bout desquels on consentait à livrer la Ville, les frégates etc., si des secours n'arrivaient pas. Lord Hood et le Général consentirent à leur accorder six jours ; mais, pendant ce temps, quatre petits vaisseaux parvinrent jusqu'à l'Ennemi qui, je suppose, compta sur une aide plus sérieuse ; c'est pourquoi le 10 juillet nos offres furent rejetées et notre feu recommença avec tout l'effet que nous pouvions désirer.

Le 1^{er} août à onze heures, alors qu'une bonne partie du parapet était renversée et que les maisons de la Citadelle étaient soit en ruines, soit en flammes, l'Ennemi arbora un pavillon blanc et demanda la suspension des hostilités pour quelques heures pour préparer des conditions. En vingt-quatre heures tout était arrêté. Le 10 août, nous devions être mis en pleine possession de tout et la garnison ainsi que tous les habitants qui en auraient exprimé le désir devaient être transportés à Toulon, sans être prisonniers de guerre, si les Français ne leur faisaient parvenir aucun secours réel.

Ainsi va probablement prendre fin l'attaque de la Corse dont la possession, je l'espère, sera utile pour notre pays. Lorsqu' il y a des hommes tels que Sir Gilbert Elliot pour en signaler les avantages, il serait

étrange de ma part d'essayer de le faire. La perte sera grande pour les Français ; ils tiraient de Corse tous leurs bois de sapin, qui sont excellents pour leurs ponts et leurs poutres, pour leurs œuvres mortes, ainsi que de la poix et du goudron qu'ils employaient à Toulon à divers usages, bien que la qualité en soit inférieure. Nous y avons gagné aussi la *Melpomène*, la plus belle frégate que j'ai jamais vue, quatorze sabords, treize pièces de dix-huit, et la *Mignonne* armée de pièces de douze, qui n'est pas un très bon navire, comparée du moins à l'autre.

Le climat d'ici, de juillet à octobre, est très défavorable pour les opérations militaires. C'est maintenant ce que nous appelons la canicule et qu'ils désignent sous le nom de soleil du Lion (*solleone*) ; personne ne peut le supporter. Nous avons plus de mille malades sur deux mille hommes et les autres ressemblent à des fantômes. La saison nous a fait perdre beaucoup d'hommes, l'Ennemi très peu. Je suis ici le roseau parmi les chênes ; toutes les maladies régnantes m'ont attaqué, mais elles n'ont pas trouvé assez de résistance pour s'arrêter ; je plie devant la tempête pendant que le chêne vigoureux est renversé. Le plan que je me suis tracé est de n'avoir jamais recours au docteur ; la Nature fait tout pour moi et la Providence me protège. Toujours heureux si mes humbles mais ardents efforts peuvent être utiles à mon Roi et à mon Pays.

La Flotte Française est encore dans la rade de Gourgean. Son mouillage est tellement sûr, que, d'après ce que l'on dit, nous ne pouvons pas parvenir jusqu'à elle avec nos navires. Les vaisseaux ennemis sont gardés autant que possible contre les brulôts par une ligne extérieure de frégates qui est gardée elle-même par une autre ligne extérieure de canonnières et pendant la nuit par une ligne de chaloupes ; le tout est protégé par de très formidables batteries. Quand ces vaisseaux de ligne ont quitté Toulon, par suite d'une erreur, on a dit à l'amiral Hotham qu'ils étaient au nombre de neuf ; depuis on a constaté qu'ils n'étaient que sept ; ce qui a amené un très brave officier à cingler sur Calvi et à vouloir les combattre alors que l'on ne pouvait pas encore aller à son secours. S'il avait su que les forces étaient égales de part et d'autre, je suis convaincu qu'il leur aurait donné une bonne leçon.

Je vous ai écrit aussi longuement pour que Votre Royale Altesse fût bien convaincue que je suis toujours disposé à satisfaire votre désir de connaître ce que nous faisons et prêt à obéir à vos ordres, étant, avec le plus grand respect, le très obéissant serviteur de Votre Seigneurie.

HORACE NELSON.

A l'Amiral Lord Hoold

Camp, 10 août 1794.

Mon cher Lord, — M. Hunter m'a adressé de Bastia un sac de lettres. Je l'expédie avec une autre lettre qu'un Corse a laissée dans ma tente. Un domestique de Sir Gilbert Elliot vient de m'apporter une lettre pour Lady Elliot avec prière de la remettre à l'officier de marine qui se rend en Angleterre.

Nous avons pris possession entre dix et onze heures et j'ai tâché, dès que les événements l'ont permis, de débarrasser les quais de la garnison, des marins et de leurs bagages etc., le Général aussi bien que le Gouverneur désirant qu'ils fussent embarqués le plus vite possible. J'ai donc envoyé 547 hommes le troupes, avec les femmes et les enfants à bord du *Mather*, l'*Alice*, le *Jane*, les marins, trois cents environ, à bord du *Nancy*. Les officiers et l'Etat-Major ainsi que les principaux habitants ont été embarqués sur le *Mary* ; les 313 malades seront transportés à bord du *Souverain* et si ce vaisseau ne peut pas les contenir tous, le *Mary* en prendra plusieurs. Les transports d'ici n'ayant pas de provisions, j'ai donné des ordres afin d'en obtenir de ceux de Saint-Florent pour 12,050 hommes, ce qu'ils pourront faire facilement. Je me suis efforcé d'agir conformément à ce que j'ai cru que vous m'auriez dit de faire.

Je me porte très bien, mais tous les autres officiers peuvent à peine se traîner. J'ai fait transporter les trois canons de l'*Agamemnon* sur la grève mais aujourd'hui nos marins sont aussi faciles à rassembler qu'une bande d'oies sauvages. Nous avons quatre-vingt-dix malades. Cette après-midi, si c'est possible, j'en enverrai à bord trente de l'*Agamemnon*.

Le lieutenant Montray a pris possession de la *Melpomène* et de la *Mignonne* ainsi que de la canonnière qui a sur sa proue un joli canon de cuivre ; toutes les voiles ont été coupées pour servir de sacs à sable et les navires ont été remis au capitaine Wolseley.

Le patron du transport le *Willington*, M. Harrington, qui a servi dans la marine et passé ses examens, m'a prié de le signaler à Votre Seigneurie. C'est un jeune homme qui mérite ; il a été très attentif et très diligent dans son service. Je ne pouvais pas ne pas lui promettre de le recommander à

Votre Seigneurie. Il m'a dit qu'il abandonnerait son navire si on lui assurait de l'avancement. Votre Seigneurie m'excusera de le lui signaler.

Dès que le temps sera beau je me rendrai à bord du *Victory*.

Croyer-moi le très fidèle serviteur de Votre Seigneurie,

HORACE NELSON.

Les transports n'ont pu fournir aucun homme pour le service ; leurs équipages étaient occupés en partie à les réparer.

La division du *Victory*, capitaine Hallowell, a donné 14 hommes.

Celle du lieutenant Moutray, 20,

L'*Inflexible*, 10.

L'*Agamemnon*, 120.

A Madame Nelson

Agamemnon [71](#), 11 août 1794.

Aussitôt que j'aurai ramené à bord nos canons, j'irai à Livourne radouber mon navire ; mon équipage est usé ; il en est de même de toute l'armée, moi excepté. Rien ne m'abat. Que Dieu vous bénisse.

A vous, etc.

HORACE NELSON.

Lettre du capitaine Nelson au général Stuart

Agamemnon, Calvi, 13 août 1794

Mon cher Monsieur, — Lord Hood m'a prié de vous informer [72](#) que le Secrétaire d'Etat, du Roi de Sardaigne aussi bien que notre Ministres à Turin, ont fortement insisté auprès de lui pour que l'on renvoie les six cents barils de poudre dont s'est emparée Sa Seigneurie, l'armée Sarde en ayant un réel besoin.

Je vous prie donc d'avoir la bonté de me faire parvenir toute la poudre qui n'est pas nécessaire à cette place.

Je suis, cher Monsieur, etc.

HORACE NELSON,

Au Lieutenant Sainthill, Agent de Transports

Agamemnon, Calvi, 14 août 1794.

Cher Monsieur, — J'ai constaté à maintes reprises la promptitude avec laquelle vous vous acquittez chaque fois du service du Roi. Aussi, je ne doute pas que vous n'ayez transporté de terre à bord du *Scarbarough* tous les barils de poudre qui, je l'espère, s'élèveront à cinq cents. Si ce navire n'a pas encore mis à la voile pour Saint-Florent, je vous prie de le faire partir le plus tôt possible ; ne le gardez pas pour quelques barils. Demain je stationnerai au large de la pointe de la Revellata durant toute la journée ; qu'il me rejoigne et je le conduirai sain et sauf au port. Si l'*Agamemnon* n'était pas là, il continuerait tout seul sa route. J'ai écrit un mot au capitaine Mac-Namara à ce sujet.

Je suis, cher Monsieur, très sincèrement à vous.

HORACE NELSON.

Au Lieutenant Sainthill

Agamemnon, 14 août.

Cher Monsieur, — Vous allez vous rendre au port de Calvi et vous aurez probablement à transporter plusieurs de nos camarades à Bastia où votre navire aura sans doute besoin d'être approvisionné. Merci d'avoir fait partir la poudre. Le capitaine Wolseley vous dira ce que vous aurez à faire de la tente et des espars.

Très sincèrement à vous.

HORACE NELSON.

A Madame Nelson

Au large de Livourne, 18 août 1794.

J'ai quitté Calvi le 15 et j'espère n'avoir plus à y revenir. J'étais hier à Saint-Florent et je compte jeter l'ancre en sûreté aujourd'hui à Livourne.

Depuis que le navire a été armé, ce sera le premier moment de repos que nous prendrons.

Maintenant que tout est passé, je puis vous dire que le dix juillet un boulet est tombé dans notre batterie ; les éclats et les pierres m'ont atteint violemment au visage et à la poitrine. Quoique le coup ait été assez fort pour provoquer à la tête une abondante effusion de sang, j'ai pu toutefois m'en tirer très heureusement et je n'ai eu que l'œil droit presque complètement privé de la vue ; il a été fendu mais il est guéri tellement bien que je puis distinguer la lumière des ténèbres. Il est complètement perdu et je ne puis plus m'en servir ; la tache toutefois n'est pas perceptible à moins qu'on ne le sache. La pupille a à peu près la largeur de la partie bleue dont j'ignore le nom [73](#).

A Bastia j'ai reçu une entaille pénétrante dans le dos. Ne croyez pas que mes blessures m'aient retenu au lit ; seule la perte d'un membre pouvait m'empêcher de faire mon service et je crois que mon activité a contribué à me préserver au milieu de cette mortalité générale.

Je crains que le fils de Madame Moutray [74](#) qui était à terre avec nous ne tombe victime du climat ; c'est un lieutenant du *Victory*, un très beau jeune homme pour lequel j'ai beaucoup d'amitié. Lord Hood est complètement désespéré à son sujet.

Pauvre petit Hoste, il est lui aussi très malade et j'ai de grandes inquiétudes sur son compte.

Cent cinquante de mes hommes gardent le lit et, sur les deux mille hommes, je suis le mieux portant.

Josiah est très bien ; c'est un jeune homme intelligent et actif ; aussi il faut que je le réclame, son caractère l'exige.

A vous, etc.

HORACE NELSON.

A Madame Nelson

Livourne, 1er septembre 1794.

Ma chère Fanny, — Vous allez être désolée d'apprendre que le jeune Moutray est mort ; il était second lieutenant à bord du *Victory* et actuellement, s'il avait survécu, il serait capitaine.

Quel coup pour sa pauvre mère qui attendait avec impatience son avancement ; elle va apprendre une toute autre nouvelle. Ceux qui l'ont connu n'oublieront jamais son caractère aimable. Lord Hood était son parrain et il est très affecté de sa mort.

L'escadre Française est encore dans la baie de Gourjean bloquée par nous et par les Espagnols, mais un autre mois la délivrera et elle se rendra, j'ose le dire, à Toulon. Nous avons perdu l'occasion de lui livrer bataille quand nous l'avons rencontrée pour la première fois hors du port.

A Madame Nelson.

12 septembre 1794.

Je compte vous voir à la fin de l'année et si je n'apporte avec moi ni richesses ni honneurs, je me flatte que ma réputation sera sans tache.

J'apprends toujours avec bonheur que vous êtes très bien et que mes amis sont remplis d'attentions pour vous. J'espère que nous trouverons quelque villa cachée au cas où nous serions obligés de quitter le presbytère.

L'équipage de mon navire est mieux mais encore bien faible. Il est probable que nous prendrons la mer dans trois jours pour accompagner Lord Hood sur le *Victory* à Gênes, à la Spezia et dans la baie de Vado ; de là nous irons au large de la baie de Gourjean et de Toulon et ensuite, je l'espère, à Gibraltar et en Angleterre.

Lorsque Lord Hood quittera cette station, je serai réellement désolé de rester. C'est le plus grand officier de marine que j'aie jamais connu. Je ne puis concevoir que l'on en médise ; cela ne peut être que par envie et il est préférable d'exciter l'envie que la pitié. Mais ces critiques ne peuvent provenir que de l'armée qui a empoisonné même l'esprit de quelques-uns de nous. La prise de Bastia, contrairement à l'avis de tous les militaires, est une injure que ceux-ci ne pourront jamais oublier.

A vous, etc.

HORACE NELSON.

A l'Amiral Lord Hood.

Agamemnon, Môle de Gênes, 20 septembre 1794.

Mon cher Lord, — Nous sommes arrivés ici ⁷⁵ hier matin à dix heures avec une forte brise et par un gros temps. Nous étions en dedans du môle avant que l'on nous eût signalés du sémaphore. Comme aucun de nous n'était venu ici, j'ai hissé le signa ! du Pilote ⁷⁶ qui, par la faute du consul, fut pris pour le pavillon du Vice-Amiral. Un bon quart d'heure après que je l'avais amené, on salue de quinze coups de canon et je répondis par un nombre égal. Je saurai probablement plus tard si le salut n'était pas destiné à un simple vaisseau.

M. Drake n'est pas arrivé, mais je l'attends ce .D'après une lettre qu'il a adressée au consul, je vois que le Roi l'a autorisé à rentrer en Angleterre ; il partira le 1er octobre pour rentrer le 1er mars.

Il y a ici deux petits corsaires de l'Ennemi qui de temps en temps prennent la mer et qui ont capturé deux navires, l'un à Raguse appartenant à l'Espagne, l'autre à une autre nation : tous deux, je crois, venaient d'Espagne à destination de ce port.

On ne voit que trois navires anglais. S'il y en avait eu davantage, ils n'auraient pas pu sortir quand même à cause des corsaires. Je vais en informer M. Drake.

Le Gouvernement m'a fait donner ma parole d'honneur de respecter la neutralité du port, ce que j'ai fait. Je ferai le nécessaire, vous pouvez en être certain, pour amener cette république à avoir de bons rapports avec nous. Je ne pense pas que l'on soit assez fou pour permettre au *Sans-Culotte* de pénétrer dans Gênes. Quel glorieux pillage ce serait pour eux. La ville surpasse en magnificence tout ce que j'ai jamais vu.

Je ne fermerai pas cette lettre avant ce soir au cas où un fait nouveau viendrait à se produire.

5 heures du soir. — Pas de nouvelles encore de M. Drake. J'aurai à présenter mes respects au Doge, demain au soir, à sept heures.

Croyez-moi le très fidèle serviteur de Votre Seigneurie,

HORACE NELSON.

L'*Agamemnon* est sur ses propres ancres ; le *Victory* et le *Britannia* pourront en faire autant.

A Monsieur William Suckling

Agamemnon, Môle de Gènes, 20 septembre 1794.

Mon cher Monsieur, — L'*Agamemnon* est de nouveau en route et il n'aura pas de repos probablement avant d'être parvenu à Portsmouth, ce qui ne tardera pas, je l'espère, car Lord Hood est disposé à m'emmener en Angleterre avec lui pour nous ramener ensuite sur un bon navire de soixante-quatorze. On m'avait, il est vrai, offert un navire de soixante-quatorze toutes les fois que l'un de ceux-ci était devenu vacant dans ces mers, mais je n'avais jamais pu me décider à me séparer de mon équipage avec lequel j'avais fait, je crois, le service le plus pénible qui soit jamais échu à un navire.

On nous a envoyés ici pour maintenir la paix et l'harmonie avec Gènes. Je crois que le blocus n'a fait de mal qu'à nous-mêmes. Ici je suis certain que l'on ne s'en est jamais senti. Tous les navires en effet qui ne pouvaient pas échapper à la vigilance de nos croiseurs, se sont réfugiés dans les ports voisins ; de petits bâtiments ont transporté leurs cargaisons le long de la côte et les assureurs ont payé les frais.

Violer la neutralité d'un port dans un petit Etat serait très impolitique de la part d'un Anglais, car en agissant ainsi, nous aurions plus à perdre qu'aucune autre nation, Il a été inutile pour nous de nous emparer de la Frégate [77](#) et nous avons donné ainsi au parti français une belle occasion de se plaindre de nous. Il a été également impolitique, à mon avis, d'obliger les Toscans à déclarer la guerre. On doit faire appel aux Etats Italiens quand les Français songeront à l'Italie ; alors si on le leur permet, ils s'uniront tous contre les pillards communs. Gènes est trop riche et trop somptueuse pour permettre (à moins que la colère ne l'emporte sur l'intérêt) aux *Sans-Culottes* de pénétrer chez elle. C'est un gouvernement aristocratique ; aussi sera-t-il renversé immédiatement. Mon navire est le premier qui ait pénétré ici depuis les hostilités. Je pense que l'on sera disposé à nous traiter avec courtoisie.

Transmettez, je vous prie, mes meilleurs compliments à Madame, à Mademoiselle Sukcling et à toute votre famille. J'espère que le capitaine Suckling était bien, la dernière fois que vous avez eu de ses nouvelles. Ne m'oubliez pas à Hampstead.

Croyez-moi, votre très affectionné, HORACE NELSON.

A Madame Nelson

Gênes, 20 septembre 1794.

La Ville est incontestablement la plus magnifique que j'aie jamais vue ; elle est supérieure à maints points de vue à Naples ; bien que de la mer elle ne paraisse pas aussi belle, elle la dépasse de beaucoup lorsqu'on s'y trouve à terre. Toutes les maisons sont des palais sur la plus grande échelle. J'espère cependant quitter bientôt ces scènes magnifiques pour me retirer en Angleterre où se trouve tout ce que j'admire.

A vous, etc.

HORACE NELSON.

A l'Amiral Lord Hood.

Agamemnon, Môle de Gênes. 23 septembre 1794.

M. Drake n'est pas encore arrivé et nous n'avons plus eu de ses nouvelles depuis la lettre qu'il a écrite au Consul pour lui dire qu'on devait s'attendre à le voir ici le 20.

Dimanche soir je me suis rendu auprès du Doge et, en l'absence de M. Drake, j'ai cru indispensable de dire deux mots aimables, ce que j'ai fait dans les termes suivants : « Que j'étais venu pour présenter mes respects à Sa Sérénité et pour lui donner l'assurance, par devoir comme par tendance naturelle, que j'aurais respecté, avec la plus stricte attention, la neutralité de Gênes ; que je serais heureux de faire tout ce qui était en mon pouvoir pour faire durer l'harmonie qui existait entre les deux nations. » Le Doge fut charmé et me répondit non moins aimablement : « Qu'il me remerciait de mes marques de sympathie et qu'il était heureux de m'assurer de la réciprocité de ses sentiments ; que notre amitié reprenait sous de trop charmants auspices pour ne pas durer longtemps ; qu'il voyait toujours de bon œil des vaisseaux de guerre anglais à Gênes ; que si jamais j'éprouvais une difficulté quelconque à l'entrée de la ville, je n'avais qu'à l'en informer et qu'il serait trop heureux de l'aplanir ; que les portes étaient toujours à ma disposition. » Je fus reçu avec un certain apparat ; le Doge s'est avancé jusqu'au milieu de la pièce et j'eus les honneurs d'un Sénat. A mon départ du Palais, les ordres du Doge m'avaient devancé aux portes ; le capitaine des Gardes m'y informa qu'il avait reçu le décret pour que les portes fussent ouvertes toutes les fois que je le désirais.

J'espère que Votre Seigneurie m'approuvera d'avoir ainsi parlé.

Je crois devoir dire confidentiellement à Votre Seigneurie, qu'il n'y a jamais eu à Gênes d'homme aussi impopulaire que M. Drake ; les nobles, la moyenne et la basse classe le détestent également. Les bateliers eux-mêmes disent qu'il ne ressemble à aucun autre Anglais.

Hier dans la soirée, je suis allé voir le patron d'un brick anglais qui a été pris par des corsaires français sous les canons d'un fort génois, en mars dernier, et qui est détenu avec ses hommes dans un des Lazarets jusqu'à ce que les tribunaux génois décident si le navire a été capturé dans les limites de leurs côtes. Le Patron et l'équipage désirent que j'intervienne pour les délivrer avant tout, ou dans tous les cas, pour les faire juger au plus tôt ; ils affirment qu'ils pourront prouver que leur navire a été pris sous les canons du fort génois. Je leur ai dit que cela regardait bien plus M. Drake que moi-même, mais que si M. Drake n'arrivait pas bientôt, j'aurais tâché de faire mettre en liberté le patron et ses hommes.

D'après tout ce qui s'est produit, le Consul n'a aucune autorité. Je mettrai M. D. au courant de tout, dès qu'il arrivera.

A Madame Nelson

Gênes, 27 septembre 1794.

Nous allons prendre la mer avec Lord Hood et l'amiral Hotham qui est arrivé ici depuis quatre jours. Nous devons nous rendre au large de Gourjean pour découvrir les navires Français et de là gagner Toulon où l'Ennemi a six vaisseaux prêts à mettre à la voile, lesquels très probablement tenteront un effort pour rejoindre leurs autres navires.

Les Français se sont emparés de la baie de Vado sur le territoire Génois et naturellement ils empêcheront nos navires d'y jeter l'ancre. Si l'Ennemi a l'intention d'envahir l'Italie, l'invasion sera définitive au printemps prochain ; je ne le mets pas en doute.

Les Puissances Alliées semblent jalouses les unes des autres et aucune, à l'exception de l'Angleterre, n'a pris la cause à cœur.

Lord Hood va quitter la Flotte pour se rendre en Corse ; de là il mettra à la voile pour l'Angleterre.

A l'Amiral Lord Hood.

Agamemnon, en mer, 20 octobre 1794.

Monseigneur, — Sur la Liste Officielle des blessés au Siège de Calvi il n'a été fait aucune mention de la blessure que j'ai reçue à l'œil. Aussi, je crois de toute justice de transmettre à Votre Seigneurie deux certificats émanant l'un du chirurgien général des forces de Sa Majesté, l'autre du Médecin de la Flotte et du chirurgien affecté au service des marins débarqués. Je prie Votre Seigneurie de prendre telles mesures que vous jugerez convenables pour que mon Souverain soit informé que j'ai perdu un œil à son service. Je ne pense pas que Sa Majesté trouve que j'ai été moins éprouvé parce que, vingt-quatre heures après l'accident, j'avais repris mon poste et que l'on puisse oublier le service pénible que Votre Seigneurie avait bien voulu me confier.

Je confie entièrement mon cas à Votre Seigneurie [78](#), étant convaincu que vous le signalerez comme il le mérite, en rendant dignement justice aux vaillants officiers et marins qui servaient sous mes ordres.

Je suis, avec grand respect, le très obéissant serviteur de Votre Seigneurie, HORACE NELSON.

HORACE NELSON.

CERTIFICATS

Nous certifions que M. Horace Nelson, commandant du navire de Sa Majesté l'*Agamemnon*, le 10 juillet 1794, pendant qu'il commandait les marins devant Calvi, reçut à l'iris de l'œil droit une blessure qui occasionna une dilatation anormale de la pupille et une diminution considérable de la vue.

Ecrit de nos mains, à bord du navire de Sa Majesté, le *Victory*, au large de Calvi, le 9 août 1794.

JOHN HARNESS,
Médecin de la Flotte.

MICHAEL JEFFERSON,
Chirurgien servant à terre.

Je certifie que le capitaine Horace Nelson, du navire de Sa Majesté l'*Agamemnon*, actuellement servant à terre au siège de Calvi, fut, le 10 juillet dernier, blessé à la face et à l'œil droit et fortement atteint par des pierres et des éclats provenant du choc d'un boulet de l'Ennemi. Il rapporta

plusieurs légères lacérations au visage ; et son œil a tellement souffert que, d'après moi, il ne pourra jamais plus reprendre l'usage complet de la vue.

W. CHAMBERS,

Chirurgien des Forces de la Méditerranée.

Calvi, 12 août 1794.

A Madame Nelson

Au large de Gourjean, 3 octobre 1794.

Lord Hood [79](#) est allé à Livourne pour recevoir ses dépêches d'un messenger qui est arrivé d'Angleterre et très probablement nous ne le verrons plus que pour prendre congé. L'amiral Hotham sera commandant, en chef ; comme avec de nouveaux hommes on adopte généralement de nouvelles mesures, je ne puis plus rien vous dire sur mon compte, sinon que je suis en parfaite santé. Nous avons ici onze vaisseaux de ligne ; l'Ennemi en a quatorze, sept ici et sept à Toulon. Avant la fin de l'hiver, ils effectueront probablement leur jonction quand notre Flotte sera elle aussi réunie. Mais, quel que soit le moment qu'ils choisiront pour se rencontrer avec nous, je ne doute pas que le résultat ne soit celui que tout Anglais a le droit d'attendre.

10 octobre. — Lord Hood va nous rejoindre dans quelques jours ; je crains de n'avoir plus de chances de rentrer en Angleterre. L'équipage de mon navire est loin d'être rétabli. Et nous sommes destinés à tenir la mer jusqu'à ce que navire et équipage soient impropres à tout service. Je vous en prie, donnez-moi souvent de vos nouvelles ; c'est ma très grande consolation.

12 octobre. — Lord Hood nous a quittés hier. Je n'ai donc plus aucun espoir de rentrer en Angleterre pour le moment. Nous ne devons pas nous plaindre toutefois. Somme toute, je me moquerai de l'hiver, et comme je comprends que j'aurai une croisière à faire, cela pourra peut-être être avantageux. Lord Hood est très bien disposé à mon égard, mais le service doit passer avant toute considération privée.

J'espère que vous passerez l'hiver gaiement. La famille Wolterton, j'en suis sûr, sera heureuse de vous recevoir aussi longtemps que vous voudrez. Ne vous plaignez pas de mon absence. Avant le printemps, je l'espère, nous

aurons la paix et il faudra chercher une petite villa. Je vous assure que je retournerai à la charrue avec une double joie.

15 octobre. — Deux de mes adversaires avec lesquels je me suis rencontré l'année dernière vers cette époque, sont en ce moment en Angleterre ou n'en sont pas éloignés, le *San Fiorenzo*, l'ancienne *Minerve*, et la *Melpomène*, tous deux de quarante canons de dix-huit livres, les deux plus belles, frégates qu'il y ait au monde [80](#). J'ai eu le bonheur d'assister à la prise et à la destruction de toute l'escadre ; comme nous les avons mis hors d'état, on comptait les faire rentrer en France : nous en avons fait un meilleur usage.

Le vôtre, etc.

HORACE NELSON.

Au Capitaine William Locker, Lieutenant-Gouverneur de l'hôpital de Greenwich

Agamemnon, 10 octobre 1794. Au large de la Baie de Gourjean.

Mon cher Ami, J'ai été honoré de votre lettre du 3 septembre et je vous en remercie sincèrement.

Ma constitution ne s'est nullement ressentie des grandes fatigues que j'ai réellement éprouvées. Au siège de Calvi, j'ai été une des rares personnes de l'armée ou de la marine qui n'ait pas été complètement démolie. Sur 2,000 hommes plus de 300 sont morts et les autres étaient tellement éprouvés que nous n'avons eu que 400 hommes pour prendre possession. L'équipage de mon navire, qui avait été débarqué en entier, a souffert avec les autres et je n'ai pas été moi-même à l'abri de la fièvre. La liste de nos malades s'élève actuellement à soixante-quatorze et presque tous méritent d'être admis à l'Hôpital.

Je ne puis prévoir ce qu'il adviendra de nous. Nous faisons ici une apparition qui ne saurait constituer une longue croisière.

Les navires français dans la baie sont tellement bien défendus que nous ne pouvons parvenir jusqu'à eux sans exposer notre propre Flotte à une destruction certaine. A Toulon, six vaisseaux de ligne sont prêts à prendre la mer, dans la rade extérieure, et deux autres le sont presque également dans l'Arsenal. Quand le *Victory* sera parti, nous serons treize vaisseaux de ligne

et l'Ennemi aura peu à craindre du nouveau Commandant en chef (Hotham qui, malheureusement, a manqué l'occasion de le combattre au mois de juin dernier.

Si les Autrichiens ne font rien d'important sur le territoire piémontais, les Français au printemps vont envahir l'Italie ; actuellement ils ont gagné la baie de Vado qu'ils ont fortifiée ; à mesure qu'ils avancent ils en font de même de toutes les villes appartenant aux Génois,

Nous allons être privés des avantages que nous procure la Spezia si les Autrichiens ne se hâtent pas ; si les Français sont plus prompts, leur Flotte pourra s'y établir en toute sûreté et l'Italie est perdue pour nous. Livourne tombera dans une semaine. Parmi les Français, plusieurs sont même plus actifs que nous-mêmes. N'avancant pas, nous allons être obligés de reculer. Nous avons dû respecter Gênes, car une guerre contre elle aurait fait périr de faim les provinces du Sud. Nos alliés dans ces mers ne nous sont d'aucune utilité et il en est de même, je crois, dans toutes les autres parties du monde.

Mon papier est rempli.

Aimables souvenirs à Miss Elisa et à vos enfants. Holloway du *Brittannia* et John Sutton de l'*Egmont* désirent n'être pas oubliés auprès de vous. Croyez-moi votre très affectionné ami,

HORACE NELSON.

Josiah est très bien ; il vous remercie de ce que vous avez demandé de ses nouvelles.

Au Vice-Amiral Hotham

Agamemnon. En mer, 17 octobre 1794.

Monsieur, — Vous m'avez chargé de demander à M. William Bolton, d'après quels renseignements il avait écrit à ses parents à Suffolk que le lieutenant Day et l'équipage du navire de S. M. l'*Ardent*, étaient prisonniers en France. J'ai l'honneur de vous informer, en conséquence, que j'ai vu M. Bolton qui m'a dit qu'il avait entendu parler de ce fait et qu'il en avait informé par lettre ses amis, mais qu'il avait appris depuis longtemps que cela n'était pas vrai.

J'ai l'honneur d'être, etc.

HORACE NELSON.

A Madame Nelson

Livourne, 24 octobre 1794,

A quels changements notre vie n'est-elle pas sujette, ma très chère Fanny. L'autre jour quand je vous ai écrit j'allais monter vers l'E. ; tout cela est modifié à l'heure actuelle et j'ai reçu d'autres ordres. Nous nous sommes rendus ici pour procurer à nos hommes un peu de repos ; soixante sont encore très malades ; le 26, je retourne de nouveau à la mer rejoindre la Flotte.

Nous n'avons ici que peu de nouvelles.

Je désire que nous puissions conclure la paix dans les meilleurs termes possibles, car autrement la pauvre Angleterre sera dépouillée de ses richesses pour entretenir ses alliés qui ne combattront même pas pour eux-mêmes.

Livourne, 31 octobre.

Cet affreux vent qui souffle n'est pas mauvais pour tous. La tempête m'a obligé à rentrer la nuit dernière ; il en est résulté que j'ai reçu votre lettre du 30 septembre, ce qui m'a procuré un plaisir infini.

Je ne sais pourquoi vous vous inquiétez sur mon compte au point de vous rendre malade vous-même. Je suis, je le sens, constamment protégé dans tous les services que l'on peut me confier, et quant à ma santé, je ne crois pas m'être jamais senti aussi bien. Je m'imagine être à l'abri de tout. Bien que mon navire et son équipage aient perdu la moitié des forces qu'ils avaient quand j'ai quitté Spithead, beaucoup de mes canons qui ont été débarquées en Corse ayant été détruits, je suis sûr cependant qu'ils se sentiraient en état de se mesurer avec n'importe quel 74 de France.

Lord Hood m'écrit un mot pour me dire qu'il sortira encore avec nous ; mais, bien qu'il garde le commandement en chef, je ne le crois pas.

Je suis heureux d'apprendre que Maurice est si bien en mer.

L'amiral Hotham ne peut pas tenir la mer plus longtemps ; la Flotte devra rentrer dans quelque port.

En treize jours nous avons eu trois coups de vent tous très forts ; ni voiles, ni navires, ni hommes ne peuvent résister. Dans la Manche, la Flotte

gagne immédiatement Torbay, ici nous sommes obligés de tenir toujours la mer.

Le vôtre, etc.

HORACE NELSON.

Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot Vice-Roi de Corse

Agamemnon, Livourne, 24 octobre 1794.

Mon cher Monsieur, — Depuis que Votre Excellence a été investie de la Vice-Royauté de Corse, je n'ai jamais eu l'occasion de vous souhaiter un très heureux gouvernement. J'espère sincèrement que, sous votre douce administration, la Corse jusqu'ici complètement déchirée par ses propres divisions intestines, deviendra un pays uni et fortuné. Car je suis sûr, sans vouloir vous faire un compliment, que si, sous le gouvernement de Votre Excellence, ce peuple n'est pas uni et heureux, c'est qu'il ne mérite pas de l'être.

Je ne resterai ici que quelques jours encore ; mais si Lady Elliot et votre famille arrivent (ce qui est possible, m'a-t-on dit) lorsque je suis toujours sur les lieux, l'*Agamemnon* accompagnera Sa Seigneurie en Corse et je suis certain que tout capitaine, quel qu'il soit, sera très heureux de la recevoir et de la conduire à Bastia.

Croyez-moi, cher Monsieur, votre très fidèle

HORACE NELSON.

Au Révérend M. Nelson Hilborough

Livourne, 26 octobre 1794.

Mon cher Frère, — Vous ne m'avez plus écrit ces derniers temps et depuis que j'ai quitté l'Angleterre je n'ai reçu de vous que trois ou quatre lettres. Vous êtes devenu un mauvais correspondant avéré et c'est à peine si vous méritez une lettre de moi. Peut-être devez-vous remercier en ce moment un jour de pluie et le fait que toutes mes lettres sont terminées. Je l'avoue, j'aurais aimé recevoir une de vos lettres. Les nouvelles qui concernent Hilborough et Swaffham sont bien plus intéressantes pour moi que toutes celles qui se rapportent aux affaires publiques, probablement

parce qu'il m'est plus difficile d'en avoir.. Il n'en est pas de même de vous qui désirez avoir, je le sais, des nouvelles publiques authentiques. Aussi, je vous envoie la liste de la Flotte Française dans ces mers :

Sans-Culotte 120, *Duquesne* 74, *Généreux* 74, *Tonnant* 80, *Commerce de Bordeaux* 74, *Censeur* 74, *Heureux* 74, quatre frégates, une corvette dans la baie de Gourjean ; *Languedoc* 80, *Ça-ira* 80, *Conquérant* 74, *Guerrier* 74, *Mercur* 74, deux frégates, un brick vedette dans la rade extérieure de Toulon prêts à prendre la mer ; *Barras* 74, *Souverain* 74, *Alcide* 74, (*Hardi* 64 destiné à être garde-côte à Toulon) au bassin et bientôt prêts ; deux nouvelles frégates au bassin.

Aussi l'Ennemi a une flotte supérieure comme nombre à la nôtre, car nous n'avons que quatorze vaisseaux de ligne. Les deux escadres, celle de la baie de Gourjean et celle de Toulon, peuvent opérer leur jonction quand elles veulent, car pendant l'hiver il nous est impossible de les bloquer.

Personne ne peut dire quel est l'objet qu'ils poursuivent ; mais si c'est l'Italie, aucune action ne pourra avoir lieu ici avant février ; avant que leur armée se risque en effet à être coupée au large, il faudra qu'il y ait une action sur mer pour nous repousser dans un port ; alors si notre victoire n'est pas complète, je veux dire si nous ne sommes pas en état de tenir la mer tant que l'Ennemi ne se réfugie pas dans un port, si nous remportons une victoire à la lord Howe, si nous nous retirons dans un port après avoir pris part à la bataille, l'Italie est perdue. Je ne doute pas que cette action ne s'engage ; j'espère seulement qu'ils seront assez fous pour tenter l'affaire promptement. Ce sera la fin de notre service fatigant ; nous ne pouvons que désirer cette éventualité.

Le temps continue à être tellement mauvais et le vent a une telle violence que nous sommes à l'ancre le gaillard d'avant dans le vent ; bien entendu on ne peut pas songer à sortir.

Je désire avoir bientôt de vos nouvelles.

N'oubliez pas de me rappeler au bon souvenir de Madame Nelson, de ma tante et des petites. Compliments à tous nos amis à Swaffham et croyez-moi

Votre très affectionné frère,

HORACE NELSON.

A Monsieur A. William Suckling

Agamemnon, Livourne, 31 octobre 1794.

Mon cher Monsieur, — Ayant été la nuit dernière rejeté dans le port par un coup de vent, j'ai trouvé une lettre de Madame Nelson datée de la ville de Kentish. Je n'oublierai jamais les bontés que vous avez pour elle et je suis infiniment obligé à Madame et à Mademoiselle Suckling.

Je vous dirai seulement, nouvelle à laquelle on n'ajoutera peut-être pas foi en Angleterre, que les Français ont réuni à Toulon une flotte telle qu'il est difficile de le croire. Bien que plusieurs de leurs navires soient vieux ils ont été assez bien réparés pour soutenir une action si cela devenait nécessaire. Je vous envoie sur l'autre côté la liste de leur flotte.

Nous n'avons pas l'air de faire beaucoup sur terre. Nos Alliés sont pour nous un fardeau. Si nous avions abandonné les continents à eux-mêmes, nous aurions bien agi et nous aurions eu moitié moins de frais.

Le vent mollit et je vais de nouveau lever l'ancre.

Croyez-moi, avec tous mes sentiments respectueusement affectionnés,

Votre obligé,

HORACE NELSON.

Je vous prie de me rappeler au bon souvenir de tous les membres de votre famille ; compliments à M. Mentz.

Sans-Culotte 120, *Tonnant* 60, *Duquesne* 74, *Commerce de Bordeaux* 74, *Généreux* 74, *Censeur* 74, *Heureux* 74 ; quatre frégates, une corvette dans la baie de Gourjean ; *Languedoc* 80, *Ça-ira* 80, *Conquérant* 74, *Guerrier* 74, *Mercure* 74 ; deux frégates et goëlettes dans la rade extérieure de Toulon prêts à prendre la mer ; *Barras* 74, *Souverain* 74, *Alcide* 74 prêts à prendre la mer dans le port intérieur, ainsi que deux nouvelles frégates ; *Hardi* 64, garde-côtes à Toulon.

A Son Altesse Royale, le Duc de Clarence

Agamemnon, en mer, 7 novembre 1794.

Depuis que j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Altesse Royale, j'ai passé tout mon temps à essayer de remettre en état la santé de mes hommes qui avait été complètement démolie, j'espère pouvoir le dire sans vanité, par le service le plus dur qu'ait jamais fait un équipage de navire. Depuis que j'ai

quitté Calvi, j'ai perdu cinquante de mes meilleurs hommes ; quant aux autres ils n'ont pas pu reprendre complètement leur santé, tellement leurs constitutions avaient souffert.

J'avais été envoyé à Livourne pour faire quelques approvisionnements vers la fin d'octobre et je n'ai rejoint l'Amiral Hotham au large de la baie de Gourjean que le 3 novembre dans la matinée, alors que la Flotte de l'Ennemi nous avait déjà échappé [81](#) et qu'il avait été décidé que nous aurions réuni notre flotte à Saint-Florent, les Français ayant déclaré qu'ils auraient fait en Corse leur dîner de nouvel an. Je fus immédiatement détaché pour surveiller la baie d'Hyères et Toulon, me rendre compte de l'état de leur flotte et savoir où ils se trouvaient. Le 5 novembre ne les ayant pas vus dans la baie d'Hyères, je me suis approché tout près du port de Toulon où se trouvent dans le port intérieur vingt-deux navires ; nous avons pu seulement regarder par dessus une pointe de terre et nous ne pouvons donc pas dire combien il y en a de ligne. Je comprends bien qu'ils veulent nous tenir sur le qui-vive durant tout l'hiver et je crois qu'ils détacheront de temps en temps de petites escadres pendant quelques jours pour traquer notre commerce extérieur. Votre Altesse Royale a probablement lu la liste que j'ai envoyée de leur flotte, quinze navires de ligne, dix frégates et corvettes. Plusieurs, paraît-il, doivent être dans de mauvaises conditions ; mais ils peuvent encore tenir la mer durant quelques heures, ce qui est suffisant pour le but qu'ils poursuivent.

Croyez-moi toujours, avec le plus grand respect, le très fidèle serviteur de
Votre Altesse Royale,

HORACE NELSON.

Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot Vice-Roi de Corse

Agamemnon, Saint Florent, 10 novembre 1794.

Comme j'ai été envoyé par l'Amiral pour examiner l'état de la flotte ennemie à Toulon, je pense qu'il sera utile pour Votre Excellence d'avoir une copie de mon rapport, d'autant plus que leur but, dit-on, est d'attaquer la Corse et beaucoup parmi nous le pensent. Calvi, Saint-Florent et Bastia sont à l'abri de leur attaque à moins qu'ils ne soient en état, ce qu'aucun Anglais, je l'espère, ne voudra croire, de battre notre flotte. Nous savons par expérience qu'une armée débarquée à terre, si nombreuse soit-elle, ne

peut tenir longtemps dans un pays ennemi à moins qu'elle n'ait à sa disposition une flotte pour lui fournir tout le nombreux matériel que nécessite un siège. Nous les épuiserions complètement en lançant contre eux les Corses des places fortifiées.

Je suis sûr que vous accepterez comme il le faut ce que je vais vous dire et que vous serez bien convaincu que mes désirs les plus chers sont de voir notre pays réussir et les projets de nos ennemis échouer. Je sais bien que l'on pourra me dire, avec raison, que nous n'avons pas assez de troupes dans l'île pour défendre convenablement l'une des places. Je l'admets. Mais je réponds, sans crainte de me tromper, que si l'ennemi fait une tentative, quelques troupes et de l'artillerie réunies à Ajaccio, en gardant les portes fermées durant quelques jours, rendront infructueux tous les efforts qu'il fera pour s'établir dans la place. A mon avis, trois cents hommes suffiront avec un peu d'artillerie, pour tenir en ordre les canons ; si on ajoute un garde-côtes, les marins, en cas de nécessité, pourront aller à terre renforcer les ouvrages. L'ennemi, maître d'Ajaccio, pourrait y installer toute sa flotte ou n'y laisser qu'une seule frégate sans que nous puissions l'y attaquer ; car nous n'avons pas les sondages du golfe dans lequel la mer entre continuellement, ce qui nous obligerait à nous tenir à distance. Avec cette défense, je suis certain que la place et, je puis le dire, l'île entière seront complètement en sûreté, jusqu'à ce que notre flotte parvienne à atteindre l'ennemi et réaliser, j'en suis sûr, ce que tout Anglais a le droit d'attendre d'elle ; nous avons au besoin pour nous rassurer notre flotte d'Angleterre et aucune nation ne pourra l'emporter sur nous.

J'ai pris la liberté de vous faire connaître ma manière de voir sur l'importance d'Ajaccio, persuadé que votre Excellence considérera cette communication comme ayant un caractère privé, ma situation ne me permettant pas de donner officiellement mon opinion sur ce point ; c'est dans ce sens que je la fais et je serais très heureux si on la prenait en considération pour adopter des moyens de défense et de sûreté plus complets que ceux que j'ai cru devoir vous suggérer. Dans tous les cas, j'ose dire fièrement que personne ne pourra avoir de plus vit désir que moi de servir mon Roi et mon Pays.

Je prie Votre Excellence de me croire, en toute occasion, votre très sincère et humble serviteur.

HORACE NELSON.

Etat et Situation de la Flotte Française à Toulon

5 Novembre 1794

1. }
2. } Dans l'arsenal avec leurs mâts de perroquet abaissés.
3. }

Rade Intérieure.

1. Mâts de hune à peine introduits dans la chouque.
2. Mât de perroquet hissé.
3. id.
4. Mât de perroquet abaissé.
5. Mâts de hune hissés. Pas de mâts de perroquet.
6. Mâts de perroquet hissés. Pavillon au sommet du mât de perroquet d'artimon.
7. Mâts de perroquet hissés.
8. id. Large flamme au sommet du grand perroquet.
9. Mâts de perroquet hissés.
10. Mâts de perroquet abaissés.
11. id.

Aucun de ces navires n'a les voiles bordées.

Rade Extérieure.

1. Frégate. — Mâts de perroquet abaissés.
2. Frégate. — Mâts de perroquet hissés.

3. }
4. } Vaisseaux de Ligne. — Voiles bordées, quelques-uns
5. } avec les vergues de perroquet en travers.
6. }
7. }

8. Impossible de dire si c'est un vaisseau de Ligne ou une frégate.

N. B. — Le n° 5 avec une flamme en avant, tous les autres avec des flammes au sommet du mât de grand perroquet. Sept de nos transports sont

en ligne sous le cap Sepet, près de l'Hôpital maritime, avec le pavillon blanc hissé en avant, et les couleurs anglaises au sommet du mât d'artimon. Vergues et mâts de hunes, vergues de huniers abaissés.

HORACE NELSON.

A Madame Nelson

Saint-Florent, 12 novembre 1794.

Depuis que je vous ai écrit la dernière fois, j'ai été envoyé à la recherche de renseignements au sujet de la flotte française qui s'était de nouveau dérobée à l'amiral Hotham.

Je l'ai trouvée à Toulon forte de seize vaisseaux de ligne et de plusieurs frégates et je suis revenu ici deux jours après. Les Français disent qu'ils reprendront la Corse. On a fait courir ici un bruit diabolique consistant à dire que l'*Agamemnon* avait été pris et conduit à Toulon parce que je m'étais engagé dans l'entrée du port. J'espère que rien n'en est parvenu en Angleterre. Ne croyez jamais ce que vous pourrez lire sur les journaux à notre sujet et soyez convaincue que l'*Agamemnon* n'est pas une prise facile ; il n'y a pas dans le monde, je m'en flatte, de navire à deux ponts en état de s'emparer de lui.

15 novembre. — L'*Agamemnon* commence à avoir un misérable aspect sans mât d'artimon ; bientôt il sera sans grand mât. Je me porte on ne peut mieux ; je n'aimerais pas toutefois être plus longtemps désemparé , je suis fatigué. Rester au port est pour moi insupportable.

Je viens de recevoir une lettre du Vice-Roi de Corse dans laquelle se trouve pour moi ce passage flatteur qui, j'en suis certain, vous fera plaisir ; c'est au sujet de l'attaque de la Corse. « Je sais que vous, qui avez pris une telle part à cette conquête, ne serez pas indifférent à la prospérité d'un pays que vous avez tant contribué à placer sous le gouvernement de Sa Majesté. » Comme il est rare, à l'époque actuelle, d'entendre parler ainsi, ces paroles m'ont fait plaisir.

A vous, etc.

HORACE NELSON.

A Son Altesse Royale le Duc de Clarence

Novembre 1795.

Monsieur. — Nos transports qui avaient été retenus à Toulon depuis le moment où ils avaient conduit la garnison de Calvi, sont arrivés le 22. On n'a jamais fait connaître pourquoi on les avait gardés ; on leur avait enlevé leurs voiles, et durant leur séjour, on n'a permis à aucun homme de se rendre à terre. Ils furent toutetois traités convenablement jusqu'à l'arrivée de Jean-Bon Saint-André ; celui-ci répondit avec insolence à la juste et modeste requête de l'Officier, véritable caractéristique des esprits petits. Un ennemi généreux n'aurait jamais songé à priver de toute assistance médicale des malheureux que le hasard avait mis en son pouvoir. Dans la soirée du 20, vers 8 heures, on leur envoya leurs voiles avec un message dans lequel on leur faisait connaître que si, le lendemain à midi, ils n'étaient pas hors du port, on les aurait faits prisonniers.

Aussi les pauvres Anglais s'empressèrent-ils de se soustraire à de pareils misérables. On a laissé en arrière un transport qui s'est écarté et qui n'est pas encore arrivé. L'ennemi a quinze voiles de Ligne prêtes à prendre la mer avec lesquelles, dit-on, il a l'intention de combattre notre flotte. Comme l'amiral Hotham a quitté Saint-Florent le 25, pour aller au large de Toulon avec treize voiles, ils auront ainsi une occasion. Quant au résultat, je ne doute pas de la victoire des Anglais.

Mon cœur se brise, je vous en donne l'assurance, de voir l'*Agamemnon* stationner ici presque comme un ponton ; nous espérons que dans trois semaines il sera en état. Je désire ardemment, je l'avoue, que l'ennemi se tienne tranquille jusqu'à ce que nous soyons prêts à prendre la mer et souvent j'ai une lueur d'espoir que cela se réalisera. A Toulon, sept vaisseaux de Ligne vont être lancés au mois de mars prochain ; les navires génois leur fournissent abondamment du bois de construction.

Je suis, etc.

HORACE NELSON.

A Guillaume Suckling, Esq.

Agamemnon-Livourne, 28 novembre 1794.

Mon cher Monsieur, — Peut-être penserez-vous que je n'ai aucun mérite à vous écrire cette lettre, puisqu'elle en contient une autre pour ma chère femme. Mais croyez bien que je vous écris aussi souvent que ma situation

le permet. Je vous mettrai au courant de nos nouvelles qui seront bientôt très intéressantes. Dans ce pays nous marchons rapidement vers une crise.

Nos transports qui avaient été retenus à Toulon, depuis qu'ils avaient conduit dans ce port la garnison de Calvi, ont été délivrés le 20 novembre ; leurs voiles qui leur avaient été enlevées ont été renvoyées à bord et on leur a accordé seize heures pour partir. On n'a permis à aucun homme de se rendre à terre durant leur séjour et Jean Bon Saint-André a répondu avec insolence aux justes demandes que l'on avait cru faire modestement. Ce dernier a adressé un message à Lord Hood [82](#), dont il ignorait le départ, pour lui déclarer que si on envoyait d'autres parlementaires au Port de La Montagne, il aurait brûlé les vaisseaux.

L'Ennemi a quinze voiles de Ligne prêtes à prendre la mer, avec lesquelles, dit-on, il livrera combat à notre flotte. A l'heure actuelle, comme l'amiral Hotham s'est rendu au large de Toulon avec treize vaisseaux de Ligne, on pourra engager la lutte si l'Ennemi croit devoir le faire. Je suis très inquiet, vous devez le comprendre, qu'on ne livre bataille en l'absence de l'*Agamemnon* ; cela me brisera le cœur. Mais j'espère qu'il ne s'agit pour le moment que de pures vantardises et que l'Ennemi se tiendra coi jusqu'à que je sois prêt.

L'Amiral va rentrer ici et j'espère être prêt à l'accompagner quand il reprendra la mer ; c'est un supplice pour moi d'être ici démâté. Nos amis de Corse pensent que les Français ont l'intention de leur faire une visite. Je ne partage pas l'opinion de toute la Flotte, de l'Armée et du Vice-Roi. Je suis convaincu que leur but est la Spezia ; s'ils mettent ce projet à exécution, ils nous feront le plus grand mal. Ils ont sept navires de Ligne sur les chantiers de Toulon et ils les lancent tous au mois de mars prochain, de sorte qu'à l'été ils auront en tout vingt-deux navires de Ligne. Les Génois leur fournissent tout ce dont ils ont besoin et l'Angleterre a consenti à se montrer humble à l'égard de cet Etat méprisable. Les Danois et les Suédois font plus que jamais pénétrer à Toulon du bois de construction. Toutes les fois qu'ils sont pris, leur cargaison est à destination de Gênes et de Livourne, ports d'où le bois est ensuite expédié à peu de frais. La friponnerie des puissances neutres est connue de nous tous. Je me contenterai donc de dire qu'elles sont plus mauvaises que jamais.

Je vous prie de me rappeler aux meilleurs souvenirs de Madame Suckling, de Miss Suckling et du reste de la famille.

Le capitaine Suckling est il toujours absent ? Transmettez-lui mes amitiés quand vous lui écrirez ; ne m'oubliez pas auprès de M. Rumsey et de mes amis à Hampstead.

Croyez moi pour toujours votre très affectionné

HORACE NELSON.

A Jean, M. Arthur, Esq.

Agamemnon Livourne, 28 novembre 1794.

Mon cher Monsieur, — J'ai tout lieu de croire que vous avez demandé à Gibraltar à combien s'élevaient les frais du vaisseau de blé et que vous avez chargé Littledale et Broderip de payer le montant, bien que la lettre ne soit pas encore arrivée.

Je vous écris celle-ci au sujet de l'argent de nos prises à Bastia et à Calvi.

Ce que j'ai touché pour le moment est négatif. J'ai perdu en revanche un œil, 300 l. et ma santé, et j'ai eu en même temps la satisfaction de voir l'équipage de mon navire complètement désorganisé. Voilà pour moi le doit et l'avoir.

Il est absolument nécessaire que vous sachiez de quelle façon l'argent des prises doit être distribué. Il faut, d'après moi, que cela soit définitivement décidé par le Roi en conseil. Ceux qui ont été présents au commencement des hostilités et ceux qui ne sont arrivés que juste à temps pour voir amener les pavillons ennemis, doivent-ils toucher la même part que nous qui avons supporté tout le poids chaque jour ? La question actuelle doit être envisagée à un autre point de vue que le partage des prises de mer. Dans ce dernier cas, si des difficultés se présentent, elles sont tranchées naturellement. Avec nous cela est tout à fait différent. Loin de moi la pensée de n'être point très libéral à ce sujet. Les navires qui ont continuellement fait le blocus, tels que le *Victory*, la *Princesse Royale*, le *Fortitude* et l'*Agamemnon*, sont les seuls qui soient restés durant tout le siège. Le *Gorgon* a pris une grande part à la croisière ; l'*Impérieuse* et le cutter Fox y ont contribué. Je ne puis pas dire parmi les autres quels sont ceux qui doivent être disqualifiés.

Je pense que vous jugerez utile de prendre là-dessus l'opinion de deux bons conseils, et d'après cette opinion vous verrez ce qu'il conviendra de faire. J'ai parlé de cette affaire avec le colonel Villette, nous avons trouvé

tous les deux que, comme nous avons contribué ensemble au même service, nous devons être traités sur un autre pied que les autres.

Il ne m'appartient pas de dire ce qu'il doit en être des navires qui accidentellement assistèrent pour un moment et qui partirent le lendemain, navires commandés par Brereton et par les capitaines qui bloquèrent le port et firent le service à terre. Vous apprécierez s'il ne conviendrait pas de faire une enquête à ce sujet ; en ce qui me concerne, je ne puis que le désirer vivement.

Je ne vois pas pourquoi n'importe qui partagerait avec nous.

Il serait peut-être bon de causer avec Lord Hood à ce sujet ; il vous recommandera, j'en suis sûr, ce qui est juste et ce que je désirerais que vous fassiez.

Croyez-moi votre très obéissant et très humble serviteur.

HORACE NELSON.

A Madame Nelson

Décembre 1794.

Nous sommes inquiets sur le compte de plusieurs de nos frégates qui se trouvent sur la côte de Barbarie ; un fugitif qui est arrivé ici nous a apporté des nouvelles de six d'entre elles, mais nous n'avons pas entendu parler des deux autres. Les Français ont envoyé comme présent au Bey de Tunis un Québec complètement armé. Ils conservent ainsi leur influence au moyen de présents insignifiants, pendant que les Anglais n'envoient rien. Il en résulte que les premiers sont très bien vus et que les autres sont détestés, et les Tunisiens donnent à l'Ennemi toutes sortes d'informations sur nos croiseurs pendant que nous sommes dans l'ignorance la plus absolue.

19 Décembre. — Notre flotte est arrivée et je vais être prêt à reprendre la mer avec elle. Nous mettons à la voile demain pour une croisière ; je puis donc vous griffonner à peine une ligne pour vous dire que jamais je n'ai été mieux portant. J'ai la certitude qu'une bonne fortune nous attend. Très probablement nous serons en Angleterre au commencement du printemps et je crois réellement que la paix se fera prochainement.

Que Dieu vous bénisse et nous donne le bonheur d'être réunis bientôt ! C'est le souhait de votre mari très affectionné.

HORACE NELSON.

A Madame Nelson

Saint-Florent, 17 janvier 1795.

Nous n'avons eu que des coups de vent, mais sur l'*Agamemnon* nous ne nous en préoccupons guère ; c'est le plus beau navire sur lequel j'ai jamais navigué, et, fût-ce même pour un autre de soixante-quatorze, rien ne pourrait m'induire à l'abandonner tant que durera la guerre ; je ne voudrais pas, si c'était possible, quitter le service actif pour une seule heure pendant ce temps. Je regrette vivement, il est vrai, de rester si longtemps séparé de vous, mais nous devons envisager l'avenir et songer que deux ou trois mois peuvent améliorer notre bien-être, augmenter notre revenu.

J'espère que nous aurons plusieurs années heureuses à passer ensemble, et si nous pouvons nous assurer 2.000 livres, je suis décidé à acheter quelque jolie villa que nous n'aurons plus jamais l'occasion de changer. Quant à Josiah [83](#), je ne doute pas qu'il ne soit une consolation pour nous deux ; son intelligence est bonne, ses aptitudes sont réellement excellentes ; c'est un marin de la tête aux pieds. La Flotte est à la veille de reprendre la mer pour protéger nos renforts.

A vous, etc.

HORACE NELSON.

A Son Altesse Royale le Duc de Clarence

Saint-Florent, 19 janvier 1795.

Monsieur, — Notre dernière croisière du 21 décembre 1794 au 10 janvier, au moment où nous sommes arrivés dans ce port, n'a été qu'une série de tempêtes et de grosse mer ; je n'en avais jamais vu jusque-là de pareilles. La Flotte a passé douze jours sous des voiles d'étai de tempête. Nos navires, quoique à court d'hommes, ont des équipages étonnamment bien portants, et il en est de même des troupes de cette île. On peut déjà constater une différence dans la culture de la terre depuis l'année dernière. Des centaines d'arpents de pâturages sont maintenant couverts de blé ; et comme les Corses trouveront facilement à vendre leur blé, leur vin et leur huile (les Français avaient supprimé ces deux articles le plus qu'ils avaient pu), la production, sans aucun doute, augmentera chaque année. La Flotte

va prendre la mer le 22 ou le 23, forte de treize vaisseaux de Ligne. Les Français en ont quinze dans la rade extérieure de Toulon et cinquante gros transports prêts à Marseille. Il est donc certain qu'ils vont entreprendre quelque expédition et je crois que la Spezia est leur unique objet. Nous nous attendons à être rejoints par des frégates et des navires Napolitains ; je ne pense pas que nous y trouvions un grand avantage ; ce ne sont pas des marins et ils ne peuvent tenir la mer que pour une traversée.

Je prie votre Altesse Royale de croire que j'ai toujours été votre très fidèle serviteur,

HORACE NELSON.

A Madame Nelson

Saint-Florent, 31 janvier 1795.

C'est avec un plaisir inexprimable que j'ai reçu ces deux jours derniers vos lettres ainsi que celle de notre père du 1^{er} janvier. Je me réjouis que ma conduite soit pour vous une cause de satisfaction ; je suis convaincu que je ne ferai jamais rien de nature à faire monter la rougeur à votre face ou sur celle de l'un de mes amis. Il est incontestable que j'ai toujours servi avec fidélité et que mon sort a toujours été d'être négligé, — mais cela ne me fera pas oublier mon devoir. Je suis fier de m'acquitter dignement de ma tâche, car l'approbation de sa propre conduite, tout en étant peu lucrative, procure peut-être à l'homme des sensations plus agréables. Le temps viendra, j'en suis sûr, où je pourrai être récompensé, quoique réellement je ne pense pas que cela soit près d'arriver.

Lord Hood m'a dit que le Roi serait mis au courant de la perte de mon œil. Lord Chattam a remis mes papiers au Roi ; mais maintenant il est parti et tout espoir a disparu pour moi. L'état de mon œil a empiré ; je n'y vois presque plus et de temps en temps il me fait souffrir ; ne vous en inquiétez pas toutefois, je puis voir très bien avec l'autre.

Je crois que j'informerai Lord Hood de ce que je ne lui ai jamais dit encore ; après que tout avait été préparé pour l'attaque de Bastia, on m'avait mis au courant du nombre de troupes considérables que l'on pouvait nous opposer ; mais mon honneur personnel, celui de Lord Hood et celui de notre Pays auraient été tous sacrifiés si j'avais dit ce que savais.

Vous vous rendrez donc compte de ce que j'ai dû éprouver durant tout le siège quand des hommes, aujourd'hui en faveur, me proposaient souvent d'écrire à Lord Hood de le lever. Mes meilleurs souvenirs à nos amis de Bristol. Je vous prie aussi de présenter tous mes compliments à Wolterton.

A vous, etc.

HORACE NELSON.

A Monsieur William Suckling.

Agamemnon-Saint-Florent, 1^{er} février 1795

Mon cher Monsieur, — J'ai reçu il y a deux jours votre lettre sans date fixe ; je suppose que vous l'avez écrite vers la Noël ; bien que je n'aie pas eu très souvent la faveur de voir votre écriture, si ce n'est sur l'extérieur de quelques lettres, je suis sûr cependant que vous m'avez conservé votre amitié, chose qui m'a été toujours très chère et que je serai toujours fier de mériter. Je ne crois pas, pour le moment, que *l'Agamemnon* ait une chance quelconque de rentrer en Angleterre ; nous sommes trop inférieurs à l'Ennemi. Notre Amiral [84](#) a une grande sollicitude pour nous et il ne voudra jamais perdre de vue un seul navire de ligne.

Nous mettons à la voile après-demain, mais je n'en attends rien de bon. J'ai profité de votre offre et je vous adresse ci-inclus une lettre pour Madame Nelson. Avec mes meilleurs souvenirs pour Madame Suckling, Mademoiselle Suckling et votre famille, croyez-moi pour toujours,

Votre très obligé et très affectionné

HORACE NELSON.

Mes meilleurs respects à Hampstead.

A Monsieur Thomas Pollard

Livourne, *Agamemnon*, 6 février 1795.

Cher Pollard, — Nous ne quitterons jamais cette... place [85](#) ; j'aurais préféré tenir la mer pour toujours plutôt que de revenir ici où il n'y a rien à

gagner, ni amour, ni argent. Lord Beauclert [86](#) permettra que l'on reçoive à bord quelques menus objets, car j'ai renvoyé par lui la cage à volaille.

Je vous ai écrit par le *Tartare* et tous peuvent avoir adressé des lettres ; Dieu sait si elles sont arrivées. On raconte couramment ici que nous allons retourner à Livourne après une courte croisière. Je l'espère sincèrement. Croyez-moi pour toujours votre très obligé

HORACE NELSON.

A Monsieur William Sucking

Agamemnon. Saint.Florent, 7 février 1795

Mon cher Monsieur. — Il y a douze mois à aujourd'hui, nous avons vu les troupes Britanniques débarquer à cette place, dans le but de chasser les Français de l'île. Et plus j'examine les résultats obtenus, les ports commodes que cela a procurés à nos flottes, et plus j'apprécie la grande sagesse dont Lord Hood a fait preuve en prenant possession de cette île ; car si Sa Seigneurie n'était pas allée de l'avant avec un *plan hardi*, tout notre commerce et notre politique qui en est la conséquence, auraient été perdus en Italie. Car, après l'évacuation de Toulon, sur quelle place aurions-nous pu compter pour abriter notre flotte et sa suite nombreuse de navires d'avitaillement et d'approvisionnements ainsi que de transports ? Gênes nous était hostile et, par traité, cinq de nos navires de ligne seuls pouvaient pénétrer en même temps dans son port. Si nous envisageons la Toscane, elle ne s'est déclarée pour nous que contrainte et forcée et elle a toujours désiré reprendre sa neutralité.

Le Consul Français lui-même, sans être officiellement reçu, n'a cependant pas quitté Livourne. Tout notre commerce et celui de nos Alliés avec l'Italie est obligé de passer près de la Corse.

L'Ennemi aurait eu les ports de l'île remplis de galères • à cause des grands calmes près de terre, nos vaisseaux de guerre n'auraient pas pu protéger le commerce ; nos navires marchands pouvaient être pris sous nos yeux ; c'est pourquoi, rien qu'à ce point de vue, tout homme de bon sens doit reconnaître la nécessité de la possession de cette île. A l'exception de Minorque qui n'est plus maintenant qu'une ville de pêcheurs avec une bande étroite pour la construction des navires, tout le reste étant détruit, les ports Napolitains et Espagnols sont tellement incommodes et tellement

éloignés du théâtre de la guerre que nous n'aurions pas pu les utiliser, quand bien même les *Dons* nous auraient bien accueillis, ce que je mets en doute.

La perte a été grande au contraire pour les Français ; tous les navires construits à Toulon ont leurs côtés, leurs baux, leurs ponts, leurs mâls et vergues tirés de cette île. Le pin de Corse a le plus beau bois que j'ai jamais vu ; le goudron, la poix et l'étaupe, dont le premier je crois n'égale pas toutefois celui de Norvège, étaient cependant beaucoup employés sur les chantiers de Toulon. Cette île nous est donc utile pendant la guerre, et quand sera conclue la paix, je ne vois pas pourquoi elle rapporterait moins à l'Angleterre qu'une toute autre possession du Roi. Tous les produits de Corse avaient été supprimés parce qu'ils faisaient concurrence à ceux du Sud de la France. Les vastes bois d'oliviers doivent produire de grandes quantités d'huile fine et les vins sont de beaucoup préférables à ceux d'Italie.

Nos chantiers de constructions navales seront approvisionnés d'excellent bois ; je ne crains pas de le dire, les frais qu'il nous faudra exposer pour conserver cette île seront insignifiants et l'importance de cette possession sera très grande pour nous. Les autres puissances nous envieront certainement ; les habitants deviendront riches et, je l'espère, heureux sous notre doux gouvernement. La différence est déjà appréciable ; autrefois chaque Corse portait son fusil, car tous les districts étaient en inimitié entre eux ; beaucoup étaient en guerre avec les Français et aucun ne vivait réellement en paix avec eux. Aucun Français isolé ne pouvait voyager dans cette île ; sa mort était certaine. Maintenant il n'y a pas un homme sur cinquante portant des armes ; leurs épées se sont réellement enfouies dans les socs des charrues et nous voyageons n'importe où avec un simple bâton. Aujourd'hui j'ai traversé trois cents acres de beau blé, qui, l'année dernière, n'auraient servi qu'à nourrir quelques chèvres, et si ces grands changements peuvent être constatés dans la partie la moins fertile de l'île, qu'en sera-t-il des parties les plus productives !

Et quand je songe que j'ai été cause que l'on a attaqué de nouveau Bastia, après que nos sages généraux y avaient renoncé parce qu'ils ne connaissaient pas le nombre de ses défenseurs et qu'ils l'évaluaient à 2.000 hommes ; que c'est moi qui, en débarquant, ai rejoint les Corses et qu'avec les seuls soldats d'infanterie de marine de mon navire, ai poussé les Français jusque sous les murs de Bastia, que c'est moi qui, sachant que les forces de cette place dépassaient 4.000 hommes et n'ayant pas osé le dire à

Lord Hood, ai débarqué avec 1.200 hommes seulement et ai gardé le secret jusqu'à la semaine dernière, on peut facilement concevoir ce que j'ai dû éprouver durant tout le siège. Cependant c'est à peine si l'on a fait mention de moi. Je pardonne franchement, mais ne puis oublier. Tout ce que je viens de dire et bien plus encore aurait dû être signalé. Il est notoire que durant deux mois j'ai bloqué Bastia avec une division ; cinquante sacs de farine seuls pénétrèrent dans la ville.

Durant deux mois je fus devant Saint-Florent et Calvi ; rien n'y pénétra et quatre frégates françaises ne purent pas en sortir ; maintenant elles sont à nous. Et pourtant on n'a pas parlé de ma diligence, tandis que l'on a beaucoup vanté les services de ceux qui n'ont fait qu'intercepter quelques secours à destination de Calvi, durant les mois de l'été. *Les choses en sont là.*

J'ai entrepris un sujet cher à mon coeur qui déborde quand je songe à la façon dont j'ai été traité ; tous ceux qui ont joué un rôle considérable dans cette conquête ont obtenu une place quelconque ; j'ai été seul à n'être pas récompensé. La prise de la Corse aussi bien que celle de Saint-Juan, m'a coûté de l'argent. Saint-Juan m'a coûté 500 livres ; la Corse m'a coûté 300 livres, un oeil et une blessure dans le dos ; quant à mon argent, il est, je le sens, perdu pour moi. Seul mon vif désir de servir mon pays me fait tout supporter ; mais par moment je suis sur le point de tout abandonner.

Nous sommes prêts à prendre la mer et j'espère que Dieu nous permettra de rencontrer la flotte française, ce qui nous procurera des chaînes en or ; qui sait ? Rappelez-moi au bon souvenir de Madame Suckling et de Miss Suckling, et croyez bien que dans n'importe quelle situation je serai toujours votre très obligé et très affectionné

HORACE NELSON.

Nos meilleurs respects à M. Runsey et à sa famille ainsi qu'à M. Mentz. Pardonnez-moi cette lettre ; j'ai beaucoup trop parlé de moi-même, mais certes tout n'est que trop vrai.

A Madame Nelson

Saint-Florent 7 février 1795.

Il y a douze mois à aujourd'hui, ma chère Fanny, nos troupes ont débarqué ici pour entreprendre la conquête de l'île ou du moins des parties dont les Français étaient en possession ; et, quoique beaucoup de personnes en Angleterre attachent peu d'importance à l'acquisition de la Corse, je ne crains pas de dire que ce fut une mesure dictée par une grande sagesse ; durant la guerre elle nous rendra toujours les plus grands services et elle sera très préjudiciable pour nos ennemis. Après l'évacuation de Toulon nous n'avions plus aucune place où notre flotte pouvait jeter l'ancre ; la Toscane était hésitante, et bien que, depuis, elle se soit déclarée pour nous, nous ne pouvons pas compter sur son alliance d'un jour à l'autre. Le Consul Français, quoique non reçu officiellement, n'a jamais quitté cette place, et nous savons que l'on a tenté de faire reconnaître la Toscane par les Français comme une puissance neutre ; si cette éventualité se produisait, quelle garantie aurions-nous pour notre flotte et les nombreux navires d'avitaillement et transports de vivres qui l'accompagnent ? La Corse a toujours approvisionné Toulon de mâts, de baux et de tous les bois nécessaires pour les ponts et les côtés de ses navires ; les Français sont maintenant privés de ces ressources, grâce auxquelles ils auraient pu en ce moment avoir reconstruit une petite flotte ; en outre, le goudron et l'étoupe de Corse étaient d'un usage courant sur les chantiers de Toulon. D'ailleurs, tout notre commerce ainsi que celui de nos alliés est obligé de suivre la côte de cette île : tous ses ports auraient été tellement remplis de galères à rames qu'aucun commerce n'aurait été possible ; nos vaisseaux de guerre n'auraient pas pu empêcher le mal, car toutes les vingt-quatre heures, il y en a douze de calme, pendant lesquelles les bateaux ennemis se seraient emparés des navires de commerce, quand bien même toute la flotte anglaise fût en vue. Grande est donc pour nous la valeur de la Corse. Le souvenir des événements d'une courte année me l'a rappelé à l'esprit. Lord Hood a conçu le plan et les marins l'ont exécuté supérieurement,

A vous, etc.

HORACE NELSON.

A Madame Nelson

Agamemnon, en mer, 10 mars 1795.

Nous venons d'apercevoir la Flotte Française et le signal est donné pour une chasse générale. Nous n'avons que peu de vent et malheureusement l'Ennemi est à terre de nous ; j'espère cependant que l'Amiral nous permettra de leur courir dessus et si les Français ne se mettent pas à l'abri de leurs batteries, je suis convaincu que nous aurons raison d'eux.

Quel que soit le sort qui m'attend, je ne crains pas que ma conduite puisse être de nature à faire rougir le front de mes amis : la vie de tous est entre les mains de Celui qui sait mieux que personne s'il doit me préserver ou non ; je me résigne à Sa Volonté. Ma réputation et la dignité de mon nom dépendent de moi-même. L'existence avec déshonneur est épouvantable. Une mort glorieuse est à envier ; s'il m'arrive malheur, souvenez-vous que la mort est une dette que nous devons tous payer et qu'il importe peu que ce soit maintenant ou quelques années plus tard. Que Dieu vous bénisse et croyez-moi toujours votre très fidèle et affectionné mari,

HORACE NELSON.

Agamemnon, 12 mars 1795.

Mon cher Amiral, — Je vous félicite de tout coeur de nous trouver si près de la Flotte ennemie et je me borne à vous assurer que l'*Agamemnon* vous soutiendra toujours avec ardeur. Je désirerais avoir une centaine ou au moins une cinquantaine de bons marins. Si jamais une de nos frégates s'approche de vous, j'espère que vous voudrez bien donner des ordres pour que l'on nous envoie des hommes, même si l'amiral Hotham nous oublierait. Croyez-moi toujours, mais jamais plus que dans l'occasion présente,

Votre très fidèle,

HORACE NELSON.

Agamemnon, 15 mars 1795.

Mon cher Amiral, — J'ai envoyé des officiers et des hommes pour retirer la poudre du *Censeur* ; croyez-le bien, en accomplissant cette tâche, j'apporterai d'autant plus toute la sollicitude dont je suis capable qu'elle m'aidera à atteindre mon principal but, celui de remettre en bon état l'*Agamemnon*.

Nous sommes un peu à court de projectiles de dix-huit, de vingt-quatre et de neuf livres, car nous n'en avons plus que six cents des premiers et seconds et très peu des derniers. Si l'*Illustre* et le *Courageux* pouvaient nous céder des projectiles de dix-huit livres, ils nous seraient très utiles ;

mais à moins que les grands navires ou le *Diadème* ne puissent nous en donner, on ne pourra se procurer dans ce pays aucun projectile de vingt-quatre livres.

J'ai envoyé une liste de nos blessés dont quelques-uns sont très mal, en distinguant ceux du 13 et ceux du 14 ; j'ai ajouté en même temps nos manquants.

J'espère que vous êtes tout à fait bien.

L'Ennemi a fui et nous ne le poursuivons pas. D'après ce que j'ai entendu, il avait pour instructions de battre la flotte anglaise si celle-ci engageait la bataille, de débarquer ensuite et de reprendre la Corse. Le *Ça Ira* a, à son bord, les affûts pour les pièces de siège ; dix mille hommes sont embarqués sur les transports à Toulon.

J'espère qu'aujourd'hui même nous nous débarrasserons de ces prises et de ces navires démâtés et que nous pourrons gagner l'Ouest pour protéger notre convoi qui, malgré notre victoire, peut être en grand danger.

Croyez-moi toujours votre très fidèle,

HORACE NELSON.

A Son. Altesse Royale le Duc de Clarence

15 mars 1795.

Notre flotte en est venue aux mains avec le *Ça Ira* et le *Censeur* qui se sont défendus bravement ; le premier a perdu 400 hommes, le second 350 ; les autres navires de l'Ennemi se sont très mal conduits. Martin, l'amiral, et Saint-Michel, le commissaire, étaient à bord d'une frégate. Les Français avaient pour instructions de nous battre et de reprendre la Corse ; je crois qu'ils ne se sont conformés en aucune façon aux ordres qu'ils avaient reçus. Tous les navires tiraient boulets rouges ; mais nous savons maintenant par expérience que les boulets rouges n'ont aucune utilité à bord d'un navire.

Frédéric a eu une conduite excellente ; Montgomery sur le *Courageux* et Reeve sur le *Capitaine* en ont fait de même. Je ne dois pas oublier Goodall qui est l'officier le plus brave qui ait jamais existé.

Ces navires étaient d'avant-garde et ils ont eu plus que leur part dans l'action. Chaque officier, j'en suis sûr, aurait été heureux que l'Ennemi lui eût fourni les mêmes occasions.

Les Français se sont éloignés vers Toulon dans l'après-midi et ils sont maintenant hors de vue.

Je suis, etc.

HORACE NELSON.

**A Monsieur William Locker, Esq. Lieutenant-Gouverneur de
l'hôpital de Greenwich**

Agamemnon, La Spezia, 21 mars 1795.

Mon cher Ami, — Vous avez dû entendre parler de notre escarmouche avec la Flotte Française ; on ne peut pas l'appeler bataille, car l'Ennemi ne nous a pas donné l'occasion de nous prendre corps à corps avec lui ; s'il l'avait fait, je ne doute nullement que, grâce au zèle et à la vaillance que se seraient efforcé de montrer chaque commandant, un seul excepté, nous n'aurions obtenu un très glorieux succès. L'amiral Hotham a eu à lutter avec bien des difficultés ; sa flotte n'avait que la moitié de l'effectif de son équipage et elle était inférieure à tous les points de vue à celle de l'Ennemi ; l'Italie l'appelait à sa défense ; notre nouveau royaume réclamait des renforts à tout prix, le convoi était attendu d'heure en heure, alors que ses forces n'étaient nullement en rapport avec ce qu'il avait à faire.

L'expédition des Français avait comme but une conquête certaine. Les ordres qu'ils avaient reçus étaient positivement de chercher notre Flotte, de nous détruire, ce qu'ils ne mettaient pas en doute si nous étions assez présomptueux pour engager une action avec eux ; leurs troupes devaient ensuite débarquer et reprendre la Corse. Mais, grâce à Dieu, tout est renversé.

Je crois fermement qu'ils ne nous auraient jamais livré bataille, si le *Ça Ira* n'avait pas perdu ses mâts de hune, ce qui permit à l'*Agamemnon* et à l'*Inconstant* d'en venir aux prises avec lui ; mais ses mâts avaient été coupés de façon que durant toute la nuit il ne fut pas en état de les réparer ; c'est ce qui a amené notre petit engagement du lendemain.

La Providence a préservé, d'une façon vraiment miraculeuse, mes braves marins qui ont manœuvré à leurs postes avec toute l'exactitude dont ils auraient fait preuve dans la baie de Spithead. L'action ayant duré sans interruption durant plus de deux heures, l'Ennemi a eu ce jour-là cent dix

hommes tués et blessés, tandis que sept des nôtres seuls ont* été blessés. L'*Agamemnon* n'avait de disponibles que trois cent quarante-quatre hommes, moi compris.

Je suis flatté de recevoir l'approbation de notre flotte ainsi que les plus beaux témoignages de la part de nos Ennemis.

Le *Sans-Culotte* à la fin s'approchait de nous quand l'Amiral me rappela.

Un coup de vent qui s'est produit deux jours après l'action, nous a chassés ici, et il a malheureusement jeté à la côte l'*Illustre* ; ce navire se trouve en grand danger.

Notre flotte, à l'exception du *Courageux* et de l'*Illustre*, est complètement remise en état et elle est prête à prendre la mer. Nous allons mettre à la voile demain pour Livourne afin de rejoindre le *Blenheim* et le *Bombay-Castle* ; dès que l'Amiral le voudra, nous chercherons de trouver des navires démâtés. Quelques-uns, en effet, sont partis remorqués par des frégates, d'autres sans beauprés. Le *Sans-Culotte* est à Gênes pendant que d'autres sont dans la baie de Vado.

Je crois que nous sommes incontestablement les plus forts dans ces mers et si nous avions eu seulement de la brise, nous aurions, sans aucun doute, donné un coup mortel à la flotte de l'Ennemi. Tout est très bien pourtant.

Je vous prie de présenter mes meilleurs souvenirs à votre famille. Josiah est un jeune homme brave.

Croyez-moi toujours votre très fidèle ami,

HORACE NELSON.

Tous les bateaux de l'Ennemi étaient pourvus de forges et ils faisaient continuellement feu avec des pièces chargées à bombes et à boulets rouges ; mais ils ont l'air honteux des ordres qu'ils ont positivement reçus de la Convention et ils trouvent qu'il n'y a rien de meilleur que le vieux mode de combat. Je souhaite seulement que quelques-uns de leurs propres navires souffrent d'avoir une pareille fournaise dans le poste des blessés, ce qui mettra fin à une pratique aussi diabolique.

Si vous voyez l'amiral Lutwidge ou si jamais vous écrivez à Kings-Mill, veuillez me rappeler à lui ainsi qu'au souvenir de M. Bradley.

A William Sucbling, Esq.

Agamemnon, La Spezia, 22 mars 1795.

Mon cher Monsieur, — La nouvelle de notre escarmouche avec la Flotte Française vous parviendra bien avant cette lettre et je sais que vous partagerez avec moi le plaisir que j'ai éprouvé d'avoir été la grande cause de notre succès. Si j'avais pu être soutenu, j'aurais eu à faire au *Ça Ira* le 13, ce qui aurait probablement augmenté notre succès le jour suivant. L'Ennemi, en dépit de ses bombes et de ses boulets rouges, doit être maintenant convaincu (sinon nous sommes prêts à lui en donner d'autres preuves), que l'Angleterre règne encore en souveraine sur ces mers. Je crois réellement que nos marins n'avaient rien perdu de leur courage et je suis sûr que si la brise avait continué de façon à nous permettre de nous prendre corps à corps avec l'Ennemi, nous aurions détruit toute sa Flotte.

Les Français étaient sortis pour nous combattre, et cependant, dès qu'ils nous ont rencontrés, tous leurs efforts ont consisté à éviter une action.

Mais nous sommes exposés aux accidents comme les autres. Quelques jours après l'action nous avons eu un très fort coup de vent qui a jeté l'*Illustre* à la côte. Nous avons toutefois un léger espoir de pouvoir sauver ce navire.

Nos prises sont presque réparées et demain nous faisons voile pour la Corse.

Je me permets de vous importuner d'une lettre pour Madame Nelson et vous prie de me rappeler au bon souvenir de Madame Suckling, de Miss Suckling et de tous les vôtres, sans oublier M. Rumsey et sa famille.

Croyez-moi pour toujours votre très affectionné,

HORACE NELSON.

Au Révérend M. Nelson Hilborough

Agamemnon, La Spezia, 25 mars 1795.

Mon cher Frère, — Vous avez dû lire, sans doute, au sujet de notre dernière action avec la Flotte Française, tout ce que je puis vous dire. Cependant, comme je sais par expérience qu'il n'y a pas de plaisir égal à celui de recevoir des nouvelles de nos amis à distance, je prends la plume uniquement pour vous informer que je suis parfaitement bien, que Josiah l'est aussi et que l'*Agamemnon* est prêt de-nouveau à se rencontrer avec les Français. Je crois réellement que la Convention forcera de nouveau ces gens

à nous combattre. Il est évident que les ennemis ne s'attendaient pas à ce que nous les rencontrions sur ces mers ; s'il leur avait été possible de pénétrer dans le port, ils comptaient tellement sur une conquête facile que le Maire et toute la municipalité de Bastia étaient à bord du *Sans-Culotte* pour rejoindre leur poste dans cette ville. Je n'ai pas toutefois la certitude que la Corse soit sauvée s'ils recommencent l'expédition avec la vigueur nécessaire.

La Flotte de l'Ennemi est à l'ancre dans la baie d'Hyères, et dans huit ou dix jours nous y serons aussi.

La fortune, dans cette dernière action, m'a exceptionnellement favorisé ; elle m'a donné l'occasion qui se présente rarement d'être le seul navire de Ligne de combat à engager l'affaire dans la journée du 13, lorsque j'ai eu l'honneur d'en venir aux prises avec le *Ça Ira* qui était assez grand pour contenir l'*Agamemnon* dans sa cale. Jusque-là, je ne m'étais jamais trouvé en présence d'un pareil vaisseau. Celui qui m'a toujours défendu de la façon la plus merveilleuse contre les nombreux dangers auxquels j'ai été exposé pendant cette guerre, m'a protégé encore ainsi que le brave équipage de mon bateau. Je ne puis me rendre compte de ce que j'ai vu — tous les projectiles des bordées, à demi-portée de pistolet, manquant mon petit navire, pendant que les nôtres obtenaient l'effet le plus complet. — Le capitaine français m'a adressé les plus grands compliments, bien plus flatteurs pour moi que ceux de ma propre Flotte, car ils devaient être vrais. Le 13, nous avons tué, à bord du *Ça Ira*, cent dix hommes, alors que nous n'avons eu que sept hommes blessés légèrement, à bord de l'*Agamemnon*. Le 14 nous fûmes d'avant-garde, en pleine action d'un côté, à une certaine distance du combat de l'autre pendant plus de trois heures ; cependant nos voisins ont souffert beaucoup et nous n'avons pas été éprouvés en comparaison. Nous n'avons eu que six hommes légèrement blessés. Nos voiles étaient des rubans et nos cordes des bouts. Si notre brave Amiral avait laissé porter, nous aurions probablement fait plus encore, mais on a pensé que les risques auraient été trop grands.

Si vous voyez le père d'Hoste dans vos voyages, je vous prie de lui dire que son fils est un bon jeune homme. Je l'aime beaucoup ; lui et Josiah sont les deux hommes les plus braves qui aient jamais existé.

Il est certain que l'équipage de l'*Agamemnon* a pu acquérir de l'expérience. Mon navire a été engagé à cinq reprises différentes, trois fois à la mer, deux fois contre Bastia ; trois actions sur l'eau et deux sièges ont dû

nous faire essuyer le feu ; mais nous sommes trop loin de l'Angleterre pour être remarqués. Nos affaires ne sont guère connues au-delà de ce pays et en dehors de nos amis rapprochés.

Comment vont Madame Nelson, ma tante et tous les amis de Swaffham ? Robert Rolfe est-il marié ? Rappelez-moi au bon souvenir de tous, sans oublier Charlotte [87](#) et mon homonyme [88](#).

Croyez-moi pour toujours votre très affectionné frère,

HORACE NELSON.

Le Blenheim et le *Bombay Castle* nous ont rejoints.

San Fiorenzo, 30 mars. — Nous voilà ici ; nous réparons nos navires pour la mer où nous serons dans une semaine environ.

Nous sommes tous bien.

A Madame Nelson

Saint Florent, 1^{er} avril 1795.

Ma très chère Fanny, — Je suis en ce moment absolument hors de moi ; je crains que l'Ennemi, s'il est actif, n'envoie deux ou trois navires de ligne et quelques frégates pour intercepter notre convoi qui est attendu d'un instant à l'autre. En un mot, je voudrais être amiral et avoir le commandement de la flotte anglaise ; je ne tarderais pas à faire beaucoup ou à être démoli. Mon caractère ne peut supporter les mesures faibles et lentes. Aussi, suis-je convaincu que si j'avais commandé notre flotte le 14, ou toute la flotte française aurait rendu mon triomphe éclatant ou je me serais trouvé dans une très mauvaise affaire.

Aussitôt que notre feu commença à diminuer à l'avant-garde, après que le *Ça Ira* et le *Censeur* avaient amené leurs pavillons, je me suis rendu à bord du vaisseau de l'amiral Hotham pour lui proposer de laisser nos deux navires hors de combat ainsi que les deux prises à la garde de quatre frégates et de poursuivre l'Ennemi. Mais celui-ci, bien plus calme que moi, me dit : « Nous devons nous contenter ; ce que nous avons fait est très bien. » Or, quand nous aurions pris dix navires, si nous avions permis au onzième de se sauver alors qu'il eût été en notre pouvoir de le prendre, je n'aurais jamais trouvé que c'était bien. Goodall vint vers moi : je lui dis

d'écrire à l'Amiral, mais il ne crut pas devoir le faire ; pourtant, nous aurions eu une journée comme on n'en a jamais vu dans les annales de l'Angleterre à mon avis.

Je crois réellement que si l'Amiral peut les tenir encore, nous aurons la Flotte entière ; il suffit pour cela que nous puissions les approcher. Rien ne peut résister au courage des marins anglais.

Je puis m'aventurer à vous dire, mais à titre de secret, que l'on m'a donné une maîtresse ; elle n'est autre que la déesse Bellone ; ainsi le déclarent les vers qui ont été faits sur moi et j'y suis tellement couvert de lauriers que vous y retrouveriez difficilement mon visage blême. Je suis à la fois « le cher Nelson — « l'aimable Nelson » — « l'impétueux Nelson » ; bien que ces expressions n'aient aucune signification, elles sont pourtant préférables à des critiques et nous sommes tous accessibles à la flatterie.

L'Amiral Français va passer jugement et quelques-uns des capitaines ont été mis en état d'arrestation ; on dit que le capitaine du *Sans-Culotte* est en fuite. Les Toulonnais n'ont pas permis à la flotte française d'entrer dans leur port ; ils l'ont obligée à rester dans la baie Hyères en lui disant de « sortir et d'exécuter les ordres qu'elle avait précédemment reçus ou de ne jamais plus pénétrer dans les ports de la République. »

On a été très alarmé en Corse en voyant apparaître la flotte ennemie.

Les Français étaient tellement sûrs de notre défaite qu'ils avaient à bord du *Sans-Culotte* le maire et toute la municipalité de Bastia pour leur faire rejoindre leur poste.

A vous, etc.

HORACE NELSON.

Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot Vice-Roi de Corse

8 avril 1795.

Mon cher Monsieur. — M. Andrews vous est très reconnaissant des bonnes intentions que vous avez manifestées à son égard. J'espère le voir capitaine avant la fin de la guerre.

Je compte réellement voir bientôt Lord Hood, car il est question pour nous de mettre à la voile demain. S'il en est ainsi, comme je l'espère, nous pourrons arrêter ces navires que l'on dit croiser sur les côtes d'Espagne.

J'ai pris la liberté de vous envoyer à Bastia mes lettres par l'officier qui a escorté les officiers français débarqués les premiers. Je vous prie de vouloir bien donner des ordres pour qu'elles soient envoyées à M. Udney ⁸⁹ qui les expédiera par la poste partant de Livourne. Croyez-moi, cher Monsieur, avec le plus grand respect, votre très fidèle serviteur,

HORACE NELSON.

A Madame Nelson

Saint Florent 12 avril 1795.

Soyez assurée, ma chère Fanny, que vous êtes toujours présente à ma pensée.

Si l'on me donnait un poste de colonel d'infanterie de marine, j'en serais satisfait ; mais je crois que je n'aurais pas intérêt à l'obtenir, bien que je ne reconnaisse à personne le droit de le mériter plus que moi.

Nous venons de recevoir des remerciements du Parlement Corse et du Vice-Roi, au sujet de notre vaillante et brave conduite les 13 et 14 mars, conduite qui, disent-ils avec fondement, les a sauvés d'une invasion. La lettre privée que m'a adressée le Vice-Roi est des plus flatteuses et elle ne peut que vous plaire.

« Je considère certainement l'affaire du 13 mars comme un fait capital dans la rencontre heureuse que vous avez eue avec la Flotte Française ; le rôle que l'*Agamemnon* y a joué doit être considéré par tous comme une des circonstances qui ont donné de l'éclat à cet événement et l'ont rendu non seulement utile, mais même particulièrement honorable pour les armes anglaises. Je crois inutile de vous faire part du plaisir avec lequel je vois continuellement votre nom figurer au premier rang dans tout ce qui se fait dans l'intérêt et pour l'honneur du service ; ne doutez pas non plus de ma sincère estime et de mon affection. »

Ces éloges me sont adressés unanimement de tous côtés ; ce sera pour moi une grande consolation jusqu'à la fin de ma vie. Je puis dire que j'ai très bien employé le temps pendant lequel Lord Hood m'a laissé ici. Quelle mortification pour moi si j'avais été absent ! Ce qui m'est arrivé ne pourra plus jamais se reproduire — un seul navire de ligne, sur quatorze, engageant l'action avec la flotte française pendant plus de deux heures et demie et avec un navire comme le *Ça Ira* ! — Si j'avais été soutenu,

j'aurais certainement, amené le *Sans Culotte* à livrer bataille, perspective bien glorieuse. Un homme brave ne court pas plus de risques qu'un lâche, et l'*Agamemnon*, par miracle, n'a presque pas souffert ; trois ou quatre de nos blessés sont morts, les autres sont en bonne voie de guérison.

Nous avons reçu des nouvelles de la flotte française ; les troupes ont débarqué et leur expédition est abandonnée ; les navires ont souffert beaucoup ; plusieurs, en ce moment, reconstituent leur mâture. Notre flotte n'a jamais été en meilleur état.

Mes meilleurs souvenirs à mon père.

A vous, etc.

HORACE NELSON,

Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot Baronet Vice-Roi de Corse

Agamemnon, 16 avril 1795.

Cher Monsieur, — D'après l'aspect actuel des affaires, une attaque contre la Corse n'est pas impossible. Si l'amiral Ho-tam pensait qu'il serait préférable de rester à l'ancre pour défendre l'Ile et si l'on ne trouvait pas d'autre personne plus digne que moi, je me permettrais de m'offrir moi-même pour commander tous les marins que l'on jugerait utile de débarquer. Croyez moi, cher Monsieur, aujourd'hui plus que jamais, votre très fidèle,

HORACE NELSON.

A Son Altesse Royale le Duc de Clarence

Saint-Florent, 16 avril 1795.

Monsieur. — L'arrivée d'un renfort de Brest à Toulon, comprenant six vaisseaux de Ligne, deux frégates et deux cutters, a pour le moment modifié l'aspect des affaires dans ce pays. Je ne doute pas que l'Administration n'ait pris soin de nous envoyer au moins un nombre égal de navires quoique malheureusement ils ne soient pas encore arrivés. L'Ennemi a en ce moment prêts à mettre à la voile de Toulon, vingt vaisseaux de Ligne et deux autres vaisseaux de Ligne sont lancés ; ceux-ci seront armés dans quatorze jours. De notre côté, nous avons en état de prendre la mer et en

très bon ordre quatorze vaisseaux de Ligne, cinq trois-ponts, six soixante-quatorze et deux soixante-quatre anglais, en outre, un soixante-quatre napolitain.

On va faire venir de Livourne le *Courageux* qui sera prêt dans trois semaines environ ; si la chose est nécessaire pour combattre l'Ennemi, étant donné sa supériorité numérique, on armera le *Censeur* en dehors des frégates. De cette façon nous aurons seize vaisseaux de Ligne, force que l'Ennemi ne sera jamais en état de vaincre. Le dernier capitaine du *Vengeur* commande les navires venant de Brest. Tous nos prisonniers nous avaient averti de ce renfort, mais on n'avait pas cru devoir ajouter foi à leurs dires. Je suis convaincu qu'une attaque de l'Ennemi contre l'Ile échouera pourvu que les Corses restent fidèles à leur pays ; une pareille conduite, je le reconnais, n'est plus de mode à l'époque actuelle, mais je ne crois pas les Corses assez civilisés pour se conformer aux idées du jour ; d'ailleurs, ils aiment leur patrie. A mon avis, une attaque de l'Ennemi contre l'Italie, serait plus probable. La Flotte irait jeter l'ancre dans la baie Télamon et ses troupes débarqueraient à Orbitello, environ à soixante-cinq milles de Rome, à la frontière des possessions Toscanes.

Je souhaite à Votre Altesse Royale une bonne santé et la bénédiction du ciel.

Je suis, etc.

HORACE NELSON.

A Son Altesse Royale le Duc de Clarence

A bord de l'*Agamemnon*, au large du Cap-Corse, le 24 avril 1795.

Monsieur, — Nous avons mis à la voile la semaine dernière de Saint-Florent, étant appelés à Minorque pour savoir ce que nos alliés les Espagnols veulent faire des vingt et un vaisseaux de Ligne qui sont au repos à Mahon. Des vents contraires nous ont retenus ici et à chaque instant nous nous attendons à voir apparaître la flotte ennemie.

Nous avons treize vaisseaux de Ligne anglais et deux napolitains de soixante-quatorze, dont un nous a rejoints ce matin. Je suis peiné de le dire mais cette arrivée a causé une grande joie dans la flotte anglaise. Le *Courageux* n'est pas encore prêt à venir.

J'espère et je crois, si nous recevons seulement trois vaisseaux d'Angleterre, que nous empêcherons la flotte ennemie de remporter un nouvel avantage dans la Méditerranée, malgré les boulets rouges et les matières inflammables dont ils ont fait l'essai, mais qu'ils ont trouvé inutiles. Ils pensaient que nous ne leur ferions pas quartier. Aussi, n'avons-nous trouvé les matières inflammables qu'avec quelque difficulté. Ils les avaient placées dans une charpente semblable à une espèce de carcasse. Ces matières se liquéfient et l'eau ne peut les éteindre. La Convention les leur avait, disent-ils, envoyées de Paris, mais ils prétendent s'être servis seulement de boulets rouges.

Je suis, etc.

HORACE NELSON.

Au Très Honorable William Windham Ministre de la Guerre

8 juin 1795.

Monsieur, — J'ai attendu l'arrivée de Lord Hood dans ces mers pour que sa Seigneurie pût appuyer la demande que j'avais faite d'une allocation. Je crois que ma démarche peut être considérée comme juste étant donnés mes longs services à terre.

Je fus débarqué le 4 avril 1794 pour commander les marins devant assister à la reddition de Rastia. Je conservai ce commandement jusqu'à ce que les canons et les provisions fussent embarqués en vue du siège de Calvi, ce qui eut lieu le 6 juin 1794. Du 6 au 10 je repris le commandement de mon vaisseau sous les ordres de l'amiral Lord Hood, afin de nous mettre à la recherche de l'escadre française qui tenait alors la mer. Elle s'était réfugiée dans la baie de Gourjean, lorsque Lord Hood me chargea de diriger une expédition contre Calvi de concert avec le général Stuart. J'embarquai les troupes etc., à Bastia et je débarquai le 19 juin avec elles et avec des marins sous mes ordres. J'ai servi à terre jusqu'à la reddition de la place. Le 12 août je repris la mer par ordre de Lord Hood avec les marins. Je mis à la voile de Calvi aussitôt que j'eus embarqué la garnison pour Toulon conformément aux instructions que j'avais reçues de sa Seigneurie.

Je suis convaincu que je ne présente pas une requête hors de raison en demandant une allocation égale à celle d'un officier de terre de mon rang, c'est-à-dire ayant le grade de Brigadier Général, étant donnée la situation

que j'ai occupée. A moins que l'on ne préfère me payer des dépenses supplémentaires.

Je vous ai entièrement exposé mon cas, et je laisse à votre sagesse le soin de faire ce que vous jugerez convenable.

Je suis, Monsieur, etc.

HORACE NELSON.

Au Révérend Monsieur Nelson Hilborough

Au large de Minorque, 8 juin 1795.

Mon cher Frère, — Nous avons croisé au large d'ici pendant un long mois, attendant à tout moment un renfort d'Angleterre. Nos espérances ont été déçues et j'ai renoncé à attendre lorsque j'ai connu la démission de Lord Hood. Oh ! misérable conseil de l'Amirauté. Il a obligé le plus remarquable officier de notre service à renoncer à son commandement. Le dernier conseil a probablement fait perdre plusieurs vaisseaux marchands par sa négligence ; celui-ci a failli amener la perte de toute une flotte de vaisseaux de guerre. Une bonne fortune nous a sauvés jusqu'ici et personne parmi nous ne s'attendait à la voir durer si longtemps. Pendant près de deux mois nous avons pu éviter l'ennemi. Si celui-ci n'avait pas été si maltraité le 14 mars, la Corse, Rome et Naples seraient tombées en son pouvoir. Il peut encore s'en emparer à moins que l'on ne se hâte de venir à notre secours. Je suis hors de moi ; jamais, cependant, je ne me suis mieux porté. Avec mes meilleurs respects pour Madame Nelson et pour ma tante, croyez-moi toujours

Votre frère très affectionné,

HORACE NELSON.

A Son Altesse Royale le Duc de Clarence

15 juillet 1795.

Monsieur, — N'ayant aucune raison pour croire le contraire, je pense que Votre Altesse Royale recevra avec plaisir un récit des opérations de la flotte venant de moi.

Au commencement de juillet l'*Agamemnon* fut envoyé de Saint-Florent pour coopérer avec le général autrichien de Vins à chasser les Français de la rivière de Gênes. Le 6 je tombais au milieu d'une flotte française composée de dix-sept vaisseaux de Ligne et de six frégates. Ils me donnèrent la chasse pendant vingt-quatre heures et vinrent même tout près au travers de Saint-Florent ; mais notre flotte ne put sortir pour venir à mon secours. Le 8 au matin cependant, l'amiral Hotham mit à la voile avec vingt-trois vaisseaux de Ligne. Le 13, à la pointe du jour, nous aperçûmes l'ennemi à six lieues environ au Sud des îles d'Hyères.

On donna alors le signal d'une chasse générale. A midi, le *Victory*, l'*Amiral Man*, ainsi que le *Captain*, l'*Agamemnon*, le *Cumberland*, le *Défence* et le *Culloden* furent à portée de canon de l'ennemi. A ce moment le vent d'Ouest nous manqua et nous nous trouvâmes tous sur la même ligne. Un peu après une légère brise se levant de l'Est, nous mîmes le cap vers le Nord ; l'ennemi en fit autant et l'action commença.

Il nous fut impossible de les serrer de près et la fumée de leurs vaisseaux ainsi que celle des nôtres amena un calme parfait. Comme ils étaient dans le vent, ils furent portés vers la côte ; notre flotte au contraire était tombée en calme, six ou sept milles plus à l'Est. Le *Blenheim* et l'*Audacieux* nous avaient rejoints pendant le combat. L'*Alcide* s'était échoué à deux heures et demie et quelques autres vaisseaux étaient presque en aussi mauvais état. L'*Alcide* prit feu peu après son échouement ; deux cents hommes seulement furent sauvés. A trois heures et demie l'*Agamemnon* et le *Cumberland* furent poursuivis par un navire de quatre-vingts canons qui portait un pavillon, par le *Berwick* et par l'*Heureux*. Mais à ce moment l'amiral Hotham jugea bon de nous faire retirer du combat car le vent entraînait directement dans le golfe de Fréjus où l'ennemi jeta l'ancre le soir même.

Ainsi se termina notre seconde rencontre avec les Français. A midi nous étions presque sûrs de capturer les six vaisseaux qui étaient près de nous ; le soir nous avions la perspective de nous emparer de toute sa flotte. Je suis convaincu que l'amiral français n'est ni un homme capable, ni un officier. Il ne se décidait ni à combattre ni à fuir. Je dois cependant lui rendre justice en disant qu'il a pris à la fin le plus sage parti. A la vérité cette flotte de la Méditerranée est supérieure à toutes celles qui ont sillonné l'Océan.

John Holloway commande la flotte ; c'est un homme de valeur. L'Ennemi aura encore vingt et un vaisseaux en mer dans un mois ; mais je ne crois pas qu'il puisse jamais nous battre, indiscipliné comme il est. Les

prisonniers que nous avons vus sont de fermes royalistes, et je crois que la guerre touche réellement à sa fin. Je vais aller à Gênes, pour voir M. Drake notre ambassadeur et lui demander de quel secours l'Amiral peut être aux Autrichiens dans la rivière de Gênes. Nous recevons à l'instant la nouvelle de la prise de la baie de Vado par les Français.

Je suis, etc.

HORACE NELSON.

Au Comte Spencer, premier Lord de l'Amirauté

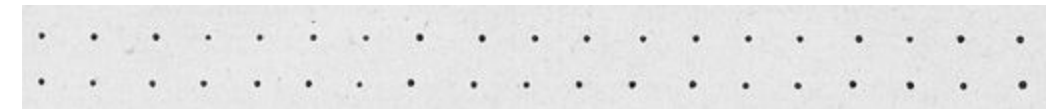
A bord de l'*Agamemnon* 10 juillet 1795.

Monseigneur, — J'ai vu dans les journaux que je suis promu au grade de colonel d'infanterie de marine. Cette nomination me flatte surtout parce qu'elle montre au monde que vous approuvez ma conduite. Je demande à Votre Seigneurie la permission de lui exprimer ma gratitude, surtout parce que, dans une lettre adressée à Lord Hood, vous aviez déclaré qu'il était dans vos intentions de présenter au Roi mes services sous le jour le plus favorable. Je vous adresse donc mes plus sincères remerciements. Vous dites dans la même lettre que l'on ne peut savoir si la blessure que j'ai reçue à l'œil au siège de Calvi peut être comparée à la perte d'un membre. Je vous ferai seulement observer que la privation totale de la vue que j'ai subie provient de la perte du cristallin de mon œil droit.

Je ne veux pas influencer Votre Seigneurie sur la manière dont elle doit considérer ma blessure. Je termine en vous assurant que je m'efforcerai à l'avenir de mériter toujours la bonne opinion que vous avez de moi. Je vous prie de me croire le très obligé et très humble serviteur

HORACE NELSON.

Ayant été désigné, avec une petite escadre de frégates, pour coopérer avec le général autrichien de Vins, je ne veux pas laisser partir ma lettre sans vous dire qu'à mon avis cet officier a une grande valeur militaire. Il est très disposé à attaquer vigoureusement à la première occasion favorable. L'Ennemi élève des ouvrages de fortification près d'Albinga ; mais j'espère qu'avant trois jours l'armée autrichienne les aura tournés à l'Ouest.



Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot Vice-Roi de Corse

Agamemnon-Livourne, 27 juillet 1795.

Mon cher Monsieur, — Un commerçant de cette ville,..... dont vous ne divulguez pas le nom, j'en suis convaincu, vient de m'informer que l'on vend ici de la poudre à canon provenant des magasins de Saint-Florent ; il a l'intention de le dire au Consul. Il m'a déclaré qu'un vaisseau est arrivé depuis peu chargé de deux mille barils et que plusieurs autres en ont apporté de petites quantités. Il n'a pas voulu me faire connaître le nom de la personne qui l'a mis au courant de ce fait, mais j'ai compris qu'il était à bord du vaisseau. Cette information ne pourra faire aucun mal si elle est fausse ; elle sera au contraire très profitable si elle est vraie. Aussi ai-je cru utile de la porter à la connaissance de Votre Excellence.

Un coup de vent m'a ramené ici du large de Gênes où je croisais pour coopérer avec l'armée autrichienne. Cette armée a ses avant-postes composés de 12.000 hommes à Loana ; le reste s'élevant à 20.000 hommes est à Vado ; c'est le plus beau corps que j'aie jamais vu. Le Général paraît décidé à aller de l'avant si l'Angleterre joue le rôle qui lui incombe, ce qu'elle fera, j'espère. Ce que l'on attend de nous toutefois est que nous interceptions d'une façon absolue tous les secours destinés à la France ; l'amiral Hotham hésitera peut-être à le faire. M. Trevor et M. Drake lui ont tous deux écrit pour lui signaler la nécessité impérieuse de cette mesure ; entrant dans de pareilles vues, j'ai immédiatement donné comme instructions à l'escadre que j'ai sous mes ordres de capturer tous les vaisseaux à destination de France ou de toute place occupée par les armées françaises à quelques nations qu'ils appartiennent. Cela a déjà donné un très bon résultat. Les Génois sont très inquiets et ils hésiteront à exposer leurs vaisseaux à une capture presque certaine. D'un autre côté la prise d'un ou deux navires toscans entraverait tout le commerce de Livourne. Les Etats Barbaresques seuls pourront inspirer quelques craintes à l'Angleterre à ce sujet. Mais l'Angleterre devra-t-elle sacrifier la certitude de finir honorablement la guerre, à la considération d'offenser des êtres pareils !

L'honneur de l'Angleterre et les obligations auxquelles est tenue une grande nation ne le permettront jamais ! Si l'on empêche tout secours de parvenir en France durant six semaines, très probablement, m'a-t-on dit, l'armée autrichienne occupera Nice, ce qui sera pour nous un gros événement, la possession de cette place étant ainsi assurée au Roi de Sardaigne.

Un mot à mon sujet. Le grade de colonel d'infanterie de marine m'a été conféré de la façon la plus flatteuse. Mais réellement je suis épuisé. Les fatigues que j'ai endurées ont été au-dessus de mes forces. J'ai mal à la poitrine, ce qui m'emportera peut-être. Que Dieu me permette de voir la fin de cette campagne ! Si l'*Agamemnon* ne rentre pas en Angleterre, il faudra que le corps médical m'envoie durant un mois ou deux à terre où je n'aurai plus le souci du service.

Je fais des vœux pour que Votre Excellence jouisse d'une parfaite santé et vous prie de me croire pour toujours votre très fidèle et très obéissant,

HORACE NELSON.

Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot Vice-Roi de Corse

Baie de Vado, 13 août 1795.

Mon cher Monsieur. — Je viens de recevoir par le *Speedy* votre aimable lettre du 7. Je répondrai d'abord à la partie qui concerne les affaires et si ma santé et mon œil, tous deux en mauvais état, me le permettent, j'essaierai de vous tenir au courant de tout ce qui interviendra. Je ne saurais oublier la Corse ; j'ai accepté pour le corps de Smith l'engagement de treize ou quatorze Corses jeunes et forts, déserteurs génois. M. Sajat m'a envoyé trois déserteurs français pour le corps de Dillon ; je les ai embarqués à bord du brick *Tarleton* qui les conduira à la première occasion. J'ai reçu de M. Murray, alors qu'il était à Gênes, quelques recrues pour le corps de Smith ; je les ai fait partir de Livourne par le *Vanneau* et j'ai dit à M. Murray, comme je l'avais fait pour M. Drake, qu'il n'avait qu'à m'envoyer les hommes et que j'en aurais pris soin. J'ai reçu des lettres du bon Lord Hood ; il a eu tort, il est vrai, d'écrire dans des termes pareils à l'Amirauté, il le reconnaît lui-même, mais notre Pays a beaucoup perdu en ne l'ayant pas ici. On trouvera difficilement un homme plus capable et en même temps aussi zélé dans le service pour sa patrie. Quand je songe à ce que Lord Bridport a fait près de Lorient, je ne puis m'empêcher de soupirer.

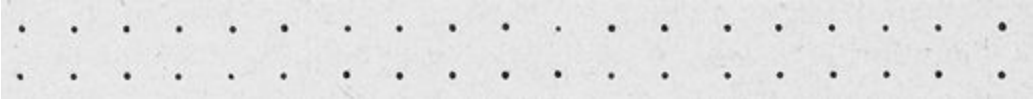
Quant à nos opérations ici, elles ne sont pas rapides. Le général de Vins a attendu longtemps et je crains qu'il n'attende longtemps en vain que le général Calli, avec les Piémontais, attaque Ventimiglia par derrière près d'Ormea. Cela aurait la plus grande importance, car si l'armée piémontaise occupait Ventimiglia, les fortes positions de l'Ennemi près d'Alberga n'auraient plus d'utilité pour lui et peut-être même sa retraite sur Nice serait coupée, s'il n'agissait pas avec promptitude. De Vins, d'après ce qu'il a dit, a flatté d'abord, malmené ensuite les Piémontais et les Napolitains sans obtenir de résultat ; rien ne pourra les engager à agir. Nous avons le Général et moi arrêté un plan qui est ignoré même du Ministre ; aussi je vous prie de ne pas en parler. Si les Piémontais et les Napolitains continuent à rester inactifs nous embarquerons cinq ou six mille hommes pour débarquer ensuite entre San Remo et Ventimiglia. Ce sera hasardeux ; le Général est homme à s'aventurer quand il le faut. Je crois inutile d'ajouter que nous nous entendons à merveille. L'amiral Hotham est attendu tous les jours ; mes modestes plans seront peut-être mis de côté ou exécutés par d'autres officiers, ce que j'aimerais encore moins. Je pense toutefois que l'Amiral restera ici le moins de temps possible. Les ordres sévères que j'ai cru utile de donner, dès mon arrivée, ont donné d'excellents résultats. L'armée française est approvisionnée avec du pain venant presque tous les jours de Marseille ; pas un seul bateau n'a passé avec du blé. Les Génois sont irrités ; peu nous importe.

Je suis réellement peiné que Paoli vous cause des ennuis. Je l'avais entendu dire, mais je n'avais pas donné crédit à cette nouvelle, ne pouvant pas admettre une conduite aussi absurde de sa part. Par une administration à la fois douce et équitable, Votre Excellence, j'en suis convaincu, fera comprendre à tous les bons Corses qu'ils ont peu à attendre ou à craindre de Paoli et de ses partisans.

Le pauvre *Agamemnon* est presque en aussi mauvais état que son capitaine ; nous avons besoin tous deux de repos et de réparations. L'infanterie de marine m'a été confiée de la façon la plus flatteuse. On a dit à tous que le Roi ne connaissait pas d'officier plus digne que moi de commander ce corps. Cette lettre est contenue dans un paquet que vous aurez la bonté d'adresser à M. Drake.

Veuillez, je vous prie, me rappeler au bon souvenir du gouverneur Willettes et me croire pour toujours votre obligé et affectionné,

HORACE NELSON.



Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot Vice-Roi de Corse

Agamemnon-Livourne. 24 septembre 1795.

Mon, cher Monsieur, — Je n'ai que très peu de nouvelles à vous donner. Le Général s'excusait assez mal de ne pas aller de l'avant ; son intention, à ce qu'il m'a semblé, était de faire retomber le blâme de l'insuccès de la campagne sur la non-coopération de la flotte anglaise ; il soutenait qu'il était impossible de forcer les ouvrages de l'Ennemi à Saint-Espirit et paraissait tenir à se reposer durant l'hiver à Vado. Pour ne pas lui donner de prétextes de notre côté, je me suis approché de la côte à l'O. jusqu'à Nice et j'ai examiné de près tous les ports. A mon retour je lui ai proposé d'amener avec moi en une seule fois cinq mille hommes et de les débarquer avec leurs sacs et bagages ainsi que leurs pièces de campagne, en garantissant leurs convois de provisions. Cette opération aurait empêché l'Ennemi de faire venir des approvisionnements du côté de l'E., et celui-ci aurait été obligé, d'après moi, d'abandonner ses prodigieux ouvrages à Saint-Espirit. Le Général a opposé à mon plan un autre qui lui a paru meilleur ; mais comme pour celui-ci il me faut un peu l'aide de l'amiral Hotham, nous ne pourrons le mettre à exécution qu'après avoir reçu la réponse de l'Amiral. Les transports seuls me font défaut et si on me donne un soixante-quatorze, je crois réellement que nous prendrons encore Nice. M. Drake vous a dit peut-être de quelle façon nous étions obligés de manœuvrer avec le Général. La politique des cours, je le vois bien, mon cher Monsieur, est tellement vile que de simples particuliers rougiraient d'avoir à l'employer ; la cause commune y est continuellement sacrifiée ; tout est ruse et tromperie.

Le Général cherche une échappatoire, mais j'espère qu'il ne l'aura pas. Je tâcherai de l'en empêcher, car je trouve que Villefranche serait un bon mouillage pour cet hiver. Je ne sais pour quel motif — pour un bon, je l'espère — le Général a donné l'ordre d'attaquer la plus forte position de l'Ennemi à Saint-Espirit, Après une lutte de dix heures, cette position a été enlevée. Le Général paraît satisfait ; il a déclaré que si l'on parvient à enlever une autre, l'Ennemi sera obligé de se retirer, ce qui nous rendra

maîtres du pays jusqu'à Oneglia. On va me faire une autre objection contre laquelle je vais tâcher de me prémunir ; on me dira que je ne peux pas défendre la côte sur une longueur supérieure à quarante milles. Il faudra que j'abandonne Vado, car l'Ennemi à Ormea est sur ma gauche et les Piémontais ne l'attaqueront pas. Le temps et l'occasion y porteront remède toutefois.

M. Drake vient d'être nommé au quartier général de l'armée autrichienne. Je m'en réjouis. Les pertes de l'armée autrichienne, à la dernière attaque, se sont élevées à mille hommes entre tués et blessés. Les Autrichiens ont une batterie de six canons de vingt-quatre livres au centre des postes de l'Ennemi. J'ai envoyé pour le corps du colonel Smith neuf hommes que j'ai engagés à Gênes et à Vado. J'ai à bord pour les conduire à Livourne, trois officiers du corps de Dillon, qui ont été obligés de quitter Gênes. Je suis désolé d'apprendre que plusieurs Corses se conduisent si mal. Il m'est impossible de deviner le motif d'une pareille façon d'agir, à moins que plusieurs chefs n'aient reçu de l'or de France. J'espère qu'ils se tiendront tranquilles à l'avenir et qu'ils ne susciteront pas de nouveaux ennuis à votre administration qui leur a fait tant de bien.

Présentez, je vous prie, mes meilleurs compliments au gouverneur Villettes et croyez-moi, cher Monsieur,

Votre très fidèle,

HORACE NELSON.



Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot Vice-Roi de Corse

Agamemnon, en mer, 4 décembre 1795.

Mon cher Monsieur, — Ma campagne s'est terminée par la défaite de l'armée autrichienne. Il en est résulté que nous avons perdu Vado et toutes les places de la Riviera de Gênes. Je me rends en ce moment à Livourne pour réparer le pauvre *Agamemnon* et remettre en état son malheureux équipage. Nous n'en pouvons réellement plus ; six jours exceptés, je n'ai pas quitté la station durant une heure. Je n'entends pas me plaindre et regrette seulement de n'avoir pas eu assez de forces pour le service que

j'aurais désiré faire. Si l'on m'avait accordé les deux vaisseaux de 74 canons que j'ai si souvent demandés, je suis persuadé que la dernière attaque n'aurait jamais eu lieu. Au lieu de m'envoyer des renforts, on a rappelé mes frégates sans m'avertir, me laissant seulement la *Flora*, le *Speedy* et un brick. Je suppose que ceux-ci ont été entraînés par le vent loin de la côte ; l'*Agamemnon* seul est resté. Vous avez dû apprendre les événements extraordinaires qui se sont déroulés près de Gênes ainsi que le plan qu'avaient combiné les Français pour prendre position entre Voltri et Savona. Pour le cas où vous ignoreriez ce qui s'est passé, je vais tout vous raconter.

Sept cents hommes étaient désignés pour être embarqués sur la frégate française le *Brune*, des petits corsaires et un brick. Ils devaient être débarqués la nuit et prendre une forte position entre Voltri et Savone où 1.000 hommes les avaient rejoints de Borghetta dans de petites felouques. D'un autre côté on allait provoquer une insurrection parmi les paysans Génois à 40 milles dans la montagne vers le Piémont, fait auquel nous nous attendions. L'argent venu de Gênes tenta les paysans ; ceux-ci attaquèrent avant le temps voulu et le plan ne réussit pas. Pendant ce temps l'*Agamemnon* fut appelé en toute hâte à Gênes pour faire échouer ces combinaisons. Je m'y rendis immédiatement. Le Ministre impérial et le Général avaient de grandes craintes de me voir quitter Gênes ; ils me déclarèrent que si je partais, la perte de 3.000 Autrichiens était certaine ; je fus mis ainsi dans l'embarras. Si j'abandonnais Gênes, on m'aurait reproché la perte de 3.000 hommes ; si je ne me trouvais pas à Pietra, les canonnières auraient eu toute liberté pour écraser l'aile gauche de l'armée et la défaite aurait été probablement attribuée à l'absence de l'*Agamemnon*. J'aurais préféré agir différemment, mais je me décidai à rester à Gênes. J'ai pu ainsi sauver 8 ou 10.000 hommes, parmi lesquels le général de Vins lui-même ; il a effectué sa retraite par la grand-route que, sans moi, l'Ennemi aurait occupée. Je n'ai pu que regretter, cher Monsieur, de n'avoir pas eu plus de forces à ma disposition.

Au cas où le ministère ferait une enquête, et je ne vois pas qui pourrait la faire à sa place, on verrait que j'avais donné des ordres pour que le *Southampton* et l'*Inconstant* stationnassent à Vado ; si ces navires n'avaient pas été rappelés, aucune canonnière n'aurait pu faire du mal à l'armée.

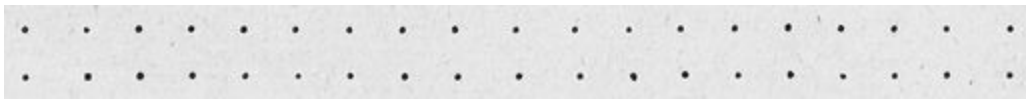
M. Drake qui a été sur les lieux et M. Trévot qui a su tout ce que j'avais fait ont complètement approuvé ma conduite, et le 9 novembre tous les

généraux de l'armée en ont fait autant. Je regrette beaucoup que les canonnières aient fait essuyer de grandes pertes aux Autrichiens, mais il est évident que je ne pouvais pas l'empêcher. A mon avis, cependant, les Autrichiens auraient été battus même sans les canonnières, car l'aile droite qui se trouvait à 22 milles de la côte a été totalement détruite et la gauche s'est retirée également en désordre. D'après ce que j'ai appris, la défaite a été complète. Je sais en outre que tous les généraux désiraient ardemment s'éloigner de la côte. Ils disent, et le fait est vrai, qu'ils y ont été appelés, sur le vif désir exprimé par l'Angleterre, pour coopérer avec la Flotte, et qu'ils n'ont jamais vu ni Flotte, ni Amiral. Il y a certainement d'autres positions bien meilleures que Vado pour empêcher l'invasion de l'Italie. Mais je crois que les Autrichiens sont ravis de l'occasion qui leur est donnée de quitter la côte. Le général de Vins se plaint beaucoup de ne pas avoir vu l'Amiral. Voilà mon récit ; il a dû vous ennuyer comme il m'a fatigué moi-même.

J'espère sincèrement que tout est calme en Corse et que votre santé est aussi bonne que je le désire. M. Hyde Parker vient de me donner l'ordre de recevoir à mon bord toutes les recrues que l'on pourra lever pour le corps de Dillon en Corse ; cela signifie qu'on avait refusé de les prendre. Je vous ai écrit, il y a quelque temps, et vous n'avez pas dû le mettre en doute, que personne n'aurait été plus heureux que moi de faire tout son possible pour assurer le service en Corse. J'ai levé et expédié bien plus d'hommes que les officiers eux-mêmes. Voici pourquoi une plainte s'est produite à un moment donné de la part de ces gens impertinents. On avait embarqué un homme qui était atteint d'une fièvre maligne et qui l'avait communiquée à l'équipage de mon navire. J'ai dit alors à l'officier d'avoir à garder ses recrues à terre et d'attendre le premier navire qui irait de Livourne en Corse, celui-ci les aurait certainement embarquées. L'amiral Hotham et M. Drake que j'ai mis au courant de ce fait ont approuvé ma conduite. J'ai envoyé deux jeunes hommes superbes pour le corps de Smith ; mais vous pourrez difficilement vous rendre compte de l'impertinence de ces gens-là. Je sais, cher Monsieur, que vous vous intéressez beaucoup à M. Pierson qui arrive de Naples ; il est maintenant lieutenant au 69^e Régiment et embarqué sur l'*Agamemnon* ; c'est un brave jeune homme, très aimable, qui, j'en suis sûr, se montrera toujours digne, par sa conduite, de l'intérêt que vous lui porterez. Je serai moi-même très heureux de voir Votre Excellence s'intéresser à lui.

Croyez-moi, cher Monsieur, le très fidèle serviteur de Votre Excellence
HORACE NELSON.

J'attends bientôt M. Drake à Livourne. M. Drake est allé à Milan ; il a en ce moment quitté la campagne et il est rentré en ville à Gênes pour plus de sûreté.



Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot Bart

Agamemnon, en mer, en route pour Livourne, 16 mai 1796.

Monsieur, — M. Trevor et M. Drake ont dû vous faire connaître le triste aspect des affaires d'Italie. Je vous ennuierais donc inutilement si j'essayais de vous répéter ce que vous tenez déjà d'une meilleure source. Une partie de mon escadre m'a rejoint hier de Gênes et m'a apporté des lettres de M. Trevor, datées du 11 mai. Conformément au désir que celui-ci m'a exprimé, je détache de l'une d'elles ce passage pour vous. « Mettez au courant de mes inquiétudes le Vice-Roi de Corse. Je crains que les Français n'obligent la Sardaigne à s'allier à eux et qu'ils ne soient disposés à traiter la Toscane en ennemie. Ces considérations ajoutées à l'insurrection de Corse et aux vues que l'Ennemi peut avoir sur la Sardaigne, me paraissent exiger de la part des Agents du Roi dans la Méditerranée une grande vigilance et non moins de vigueur. On doit en ce moment surveiller d'une façon particulière le plan d'opérations du ministre d'Espagne qui doit être considéré aussi comme l'un des alliés de la France. »

La lettre de M. Drake est datée de Milan du 8 mai. Je les ai envoyées toutes deux à l'Amiral la nuit dernière, sinon je vous les aurais adressées. M. Drake dit que l'armée du général Beaulieu comprend 38.000 hommes et qu'il espère que la bataille n'aura pas lieu, tant que des renforts ne seront pas arrivés. J'ai le regret de vous informer que M. Brame m'a fait parvenir une lettre publiée par Saliceti, dans laquelle on raconte que les Français ont battu Beaulieu, que le 11 ceux-ci étaient à Lodi et qu'ils ont pris toute l'artillerie et le camp des Autrichiens. Le récit est assez invraisemblable ; je

douterais de son exactitude si malheureusement je n'étais pas habitué à constater la réalité des victoires des Français.

Les Français ont éprouvé de grosses pertes en passant le Pô et un autre fleuve, mais ceux qui restent sont assez nombreux et l'Empereur n'a pas renforcé son armée. Je crois réellement que l'Angleterre qui a commencé la guerre avec toute l'Europe comme alliée la finira en ayant à peu près l'Europe entière comme Ennemie. Si toutes les Puissances de ce pays font la paix et si les Français restent maîtres de Livourne et des autres places pour couper toutes nos communications, la Corse sera le seul lieu qui pourra retenir notre grande flotte dans la Méditerranée. La conduite des Corses, envisagée d'une façon générale, mérite-t-elle qu'une flotte et une armée soient maintenues ici pour sa sauvegarde ? C'est une question qui mérite un sérieux examen. Je vous demande pardon de la liberté de ma plume, car je crains vraiment d'être allé plus loin que je n'aurais dû le faire à ce sujet. Gênes va contracter un emprunt, je suppose ; Saliceti demande 36 millions de livres.

Je désire ardemment que Votre Excellence réussisse à calmer les troubles de Corse pour pouvoir jouir, dans cette île, du bonheur que, par reconnaissance, chaque habitant devrait s'efforcer de lui assurer.

Votre très obligé et fidèle serviteur,

HORACE NELSON.



A Madame Nelson

Livourne, 20 mai 1796.

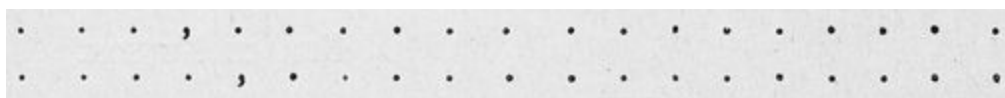
Cette lettre vous trouvera peut-être chez M. Suckling ; veuillez, dans ce cas, lui transmettre mes amitiés. Nous lui devons certainement bien plus d'obligation qu'à n'importe qui. C'est un homme bon et digne. J'ai reçu l'ordre d'arborer mon pavillon dans ce pays ; c'est très flatteur pour moi. Mais je ne pense pas que nous y restions longtemps. Les Français seront bientôt fatigués et je crois que nos alliés le sont déjà. Les Ducs de Parme et de Modène ont tous les deux traité avec les Français, en leur payant de fortes sommes d'argent ; il a été spécifié dans ces traités que l'on remettrait

certain tableaux pour les expédier à Paris. Le Palais du Louvre aura ainsi la plus belle galerie de peinture du monde.

Le Pape a offert dix millions de couronnes pour empêcher leur marche sur Rome ; on dit qu'ils les ont refusées à moins que la fameuse statue de l'Apollon du Belvédère ne fût envoyée à Paris. Quelle race de peuple ! Ils ont fait cependant des merveilles. Le général Beaulieu attendu des renforts et les habitants du Tyrol, nation hardie et guerrière, vont se lever pour le rejoindre. Si tous les Etats de l'Italie font la paix, nous n'aurons plus qu'à nous préoccuper de la Corse. Mais, d'après moi, la conduite actuelle de ses habitants n'est pas faite pour nous retenir dans la Méditerranée ; j'espère que nous abandonnerons cette île et que nous emploierons plus utilement notre flotte.

Je suis, etc.

HORACE NELSON.



Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

9 juin 1796.

Cher Monsieur. — J'ai le regret de vous informer que l'un de nos vaisseaux, chargé de canons, a sombré lors du dernier coup de vent d'Ouest. M. Pollard ne vendra pas la cargaison du brick tant qu'il n'aura pas reçu les ordres de Votre Excellence. Sir John qui est plein d'ardeur vient de me faire connaître la composition de la flotte ennemie : onze vaisseaux de ligne et huit frégates dans la rade extérieure de Toulon ; un autre vaisseau de ligne est prêt à prendre la mer, cinq autres sont en réparation dans l'arsenal. L'Amiral compte sur une glorieuse campagne navale, ce sont ses propres expressions, car il espère que l'ennemi sortira. J'ai reçu l'ordre d'arborer mon pavillon sur le *Captain*, vaisseau de 74 canons.

Croyez-moi pour toujours le très fidèle serviteur de Votre Excellence.

HORACE NELSON.

Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

Agamemnon, 10 juin 1796, Saint-Florent,

Monsieur, — J'ai ici quarante prisonniers français à bord du *Diadem*, un des navires de mon escadre. Je prie Votre Excellence de vouloir bien donner des ordres pour que l'on reçoive ces prisonniers à terre.

J'ai l'honneur d'être, etc.

HORACE NELSON.

Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

Captain, 12 juin 1796.

Cher Monsieur, — J'ai eu l'honneur de recevoir ce matin la lettre de Votre Excellence. L'Amiral m'a écrit hier de lui amener tous les soldats autrichiens. Je serai toujours très fier de la bonne opinion que Votre Excellence a de moi et je ne manquerai aucune occasion pour continuer à la mériter.

Je vous adresse mes meilleurs vœux de bonheur et vous prie de me croire le très fidèle et obéissant serviteur de Votre Excellence.

HORACE NELSON,

Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

Captain, Saint-Florent, 1er juillet 1796.

Cher Monsieur, — Je sais que vous devez être anxieux d'apprendre ce qui s'est passé à Livourne ; je vous envoie donc le compte-rendu sans forme ni ordre, tel que je viens de le recevoir. Sachez que Bonaparte est parti en apprenant, je l'espère, que le général Beaulieu avait reçu des renforts. Les Anglais doivent beaucoup à Spannochi [90](#) qui pour cela est prisonnier, en ce moment. Le capitaine Freemantle s'est rendu lui aussi très utile en empêchant les navires ennemis de pénétrer dans le môle. Inutile de vous dire que j'ai tâché de parvenir à Livourne le plus vite que j'ai pu ; le jeudi à midi nous avons entendu parler à Gènes de la marche des Français ; on l'apprenait en même temps à Livourne, car un exprès me fut immédiatement envoyé. Le temps calme ne m'a pas permis d'arriver avant le lundi matin ; on n'avait pas eu besoin de moi heureusement car, grâce à

ce calme on a pu sauver beaucoup. Dès que j'aurai fait certains approvisionnements, ce qui me prendra deux jours, j'irai à Gênes chercher des lettres et avoir des nouvelles. Je vous en prie, gardez le secret là-dessus, sinon je serai obsédé de demandes de passage et je ne peux pas avoir plus de monde à bord. Je me chargerai bien entendu de toutes les instructions et de toutes les lettres que vous voudrez bien me confier. De Gênes je me rendrai directement auprès de la Flotte ; j'espère la décider à sortir avant que l'on connaisse la retraite de Bonaparte. Je suis persuadé que l'Armée Française comptait se rendre en Corse et il est naturel de supposer que la flotte ennemie avait pour mission de nous distraire pendant que l'armée se serait embarquée à Livourne.

Croyez-moi toujours, cher Monsieur, le très obligé et fidèle serviteur de
Votre Excellence.

HORACE NELSON.

P. S. — Votre Excellence peut disposer du *Vanneau* et de la *Sardine* pour faire parvenir ses dépêches. Je leur donnerai l'ordre de se rendre à Bastia pour recevoir vos instructions dès que vous m'en exprimerez le désir. Ces navires sont en parfait état pour prendre la mer.

MEMORANDUM

(renfermé dans la précédente lettre)

20 juin. — Sur notre demande nous avons été accostés par un bateau de pêche ; l'équipage était très effrayé et nous disait que si les Français savaient qu'il s'était rendu à bord d'un navire anglais, on l'aurait fusillé. Nous avons appris par ces hommes que le Gouverneur était allé hier à Florence, dans l'après-midi et qu'à l'exception de la cavalerie, les Français campaient sur les glacis. J'ai dit au patron Giovanni Neri de n'avoir aucune crainte et de me tenir au courant de tout ; celui-ci a porté à terre les lettres et les messages dont on l'avait chargé.

28 juin. — Vers dix heures, Giovanni Neri, ayant l'air de pêcher, est venu à bord nous porter les réponses à la lettre envoyée hier et aux messages adressés à diverses personnes en ville. Il nous a dit que l'on avait fait partir le Gouverneur après l'avoir arrêté, mais qu'il en ignorait la raison et que la femme et les enfants l'avaient suivi ce matin. Plus de mille habitants

avaient voulu hier quitter la ville, mais comme les Français ne leur avaient pas permis de franchir les portes, ils étaient en quête de bateaux pour sortir du môle. Les Français sont entrés par la porte de Pise et sont parvenus jusqu'au môle après avoir traversé la grande rue. Bonaparte est descendu au Palais du grand Duc qui avait été préparé pour le recevoir ; il est allé ensuite avec le consul, M. Belleville, chez le Gouverneur et de là il s'est rendu chez le Consul Anglais où se trouve le quartier général. La municipalité a ordonné, hier au soir, une illumination générale. Les Français ont fait des feux de mousqueterie. Ils se sont emparés de grands approvisionnements appartenant aux Anglais. Des troupes en grand nombre sont arrivées hier au soir et ce matin ; plusieurs d'entre elles sont à San-Giacomo ; toute la côte des deux côtés de Livourne est occupée par elles.

30 juin. — Giovanni Neri est arrivé à bord à l'aube en compagnie de Macevena, une des personnes employées par M. Udney. La nuit dernière Bonaparte est parti avec la cavalerie ; on lui avait dit que le général Beaulieu après avoir reçu des renforts avait marché sur Mantoue et qu'il avait été rejoint par les troupes de la Ville. Les troupes qui se trouvent à Livourne et celles qui sont en marche s'élèvent à 15.000 hommes ; tous se retirent actuellement à l'exception de 3.000. Le premier acte des Français a été de fermer les portes. Bonaparte, à son arrivée à la batterie du môle, a dit à l'officier qui en avait le commandement de tirer sur les Anglais. Comme celui-ci lui répondait qu'il n'avait pas reçu d'ordres à ce sujet, il l'a secoué en le saisissant à la poitrine et l'a traité de coquin. On a tout d'abord annoncé que si l'on communiquait avec les navires anglais en rade, on tirerait sur les personnes que l'on surprendrait. On a ensuite ajouté que tout individu qui aurait en sa possession des objets appartenant aux Anglais ou qui, sachant où l'on pouvait en trouver, ne le déclarerait pas immédiatement, serait mis à mort. On ordonna la livraison de toutes les armes qui pouvaient se trouver dans les maisons et ensuite les soldats français allèrent les y chercher. Tous les matelas de réserve ont été pris pour les soldats français qui vivent et dorment dans la grande rue ; celle-ci, par ordre, doit être éclairée durant toute la nuit. Tous les magasins sont fermés et aucun produit n'est apporté au marché, mais les Français s'aident eux-mêmes.

Hier on a fait savoir que l'on avait besoin d'ouvriers, et qu'on les payerait régulièrement. On a promis à Livourne des effets neufs aux soldats. Le Grand Duc a donné un dîner à Bonaparte, dîner après lequel celui-ci lui

a demandé de désigner un officier qui aurait eu à lui montrer le plus court chemin pour se rendre à Rome, disant qu'il allait rejoindre son armée à Osteria Bianca. Arrivé là, il renvoya l'officier et se porta immédiatement en avant avec 4.000 cavaliers. On prétend aussi que le Gouvernement de Livourne aurait dit : « Je pensais que vous veniez en amis, mais voyant que vous agissez en ennemis, je désire aller à Florence. » A ces mots, Buonaparte l'aurait traité de gueux Napolitain, de mangeur de macaroni, etc., ajoutant : « Je vous enverrai à Florence ; » ce qu'il fit après l'avoir retenu prisonnier.

Le commandant Nelson a donné un excellent certificat à Giovanni Neri qu'il recommande à la sollicitude des Anglais.

Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

Captain, Saint-Florent, 2 juillet 1796.

Cher Monsieur, — J'ai reçu par l'*Inconstant* les instructions de l'Amiral me chargeant de bloquer le port de Livourne et de vous prêter aide et assistance pour empêcher toute entreprise des Français sur l'Ile de Corse ou pour favoriser par les moyens qui seront en mon pouvoir tout plan que vous pourrez combiner.

Vous ne douterez pas, j'en suis sûr, de l'empressement avec lequel je m'acquitterai de ce devoir ; si jamais je ne pouvais pas me rendre à tous vos désirs, ce serait par défaut de moyens et non par manque de bonne volonté.

Cette promesse faite, je vais vous mettre au courant de mes intentions actuelles, que le temps ou les circonstances pourront modifier.

La *Blanche*, je l'espère, sera à Livourne ; le *Meleager* va mettre à la voile demain matin dans la matinée ; je partirai moi-même au plus tard lundi matin et j'emmènerai la *Sardine* avec moi. Je compte jeter l'ancre avec la *Sardine* dans la rade Nord de Livourne ; deux navires croiseront continuellement au Sud de la Ville, tandis que les vaisseaux resteront à l'ancre à mes côtés prêts à prendre les directions que je leur indiquerai. La vue de quarante ou cinquante voiles sera de nature à impressionner les Français et montrera aux Tuscans les heureux effets de leur rigide neutralité. Je compte avoir chaque jour un vaisseau pour communiquer avec Bastia, Livourne et Gênes. Vous chargerez sans doute le Vanneau ou la Rose

de correspondre avec moi ; si l'on désire un convoi pour Civita-Vecchia, Gaètes et Naples, je tâcherai de fournir de bons navires.

Vous trouverez, j'en suis convaincu, qu'il faudra avoir recours le moins possible à des convois, car leur escorte demande un certain nombre de vaisseaux. Je pourrai ainsi mieux m'occuper de tous les services.

Croyez-moi, cher Monsieur, le très fidèle et obéissant serviteur de Votre Excellence,

HORACE NELSON.

Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

Captain, Saint-Florant, 2 juillet 1793.

Cher Monsieur, — Je viens de recevoir la lettre de Votre Excellence et j'ai donné des ordres à la *Sardine* et au *Vanneau* de mettre à la voile directement pour Bastia et de se rendre à votre disposition, de rechercher et de gagner les postes qui vous paraîtront les plus aptes à l'embarquement et de se conformer d'une façon stricte aux réquisitions et aux désirs de Votre Excellence.

La route de la Corse, si notre Flotte veille, ne peut être que par l'Ile-d'Elbe ; une fois que l'Ennemi aura mis le pied sur cette Ile, nous ne pourrons plus l'empêcher de passer en Corse. Prions Dieu que le général Beaulieu puisse encore le repousser. Si nous avons des troupes, il serait désirable que nous nous emparions de Porto-Ferraio. Dès que j'aurai le *Speedy* je vous l'enverrai pour que vous lui fassiez faire le même service qu'à la *Sardine* et au *Vanneau*.

Croyez-moi toujours le très fidèle serviteur de Votre Excellence,

HORACE : NELSON,



Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

Captain, Saint-Florent, 5 juillet 1796.

Cher Monsieur, — Le capitaine Fremantle vient de me donner votre lettre datée d'hier. J'ai écrit à l'Amiral pour lui demander des instructions plus précises au sujet du blocus et je lui ai signalé l'inutilité d'un blocus pareil à celui de Gênes. J'ai une lettre prête pour l'envoyer à M. Brame ; je le charge d'informer le gouvernement de Gênes que Livourne est bloqué et qu'en conséquence aucun vaisseau ne peut entrer dans le port ; que l'on fera feu sur ceux qui essaieront d'y pénétrer. J'ai exprimé le désir que la même communication fut faite aux Ministres et Consuls étrangers qui se trouvent dans cette ville. Pour le moment du moins, je ne veux pas inquiéter les *tartanes* des pêcheurs ; elles nous font communiquer fréquemment avec la ville et elles informent les habitants de nos bonnes dispositions à leur égard. Nous leur envoyons continuellement des morceaux de papier dans lesquels nous leur disons que nous sommes prêts délivrer Livourne de ses actuels tyrans.

Comme vous avez eu la bonté de me faire connaître votre réglementation sur les Corsaires Corses, je puis faire librement mes observations à ce sujet. Le premier article (tant que nous pourrons par certaines places de la côte faire connaître notre décision aux consuls étrangers de Livourne) sera peut-être jugé sévère. On pourrait le modifier ainsi : « pour être conduits à Bastia, en considération du Vice-Roi, etc. »

J'approuve en entier le second article.

3^e. — On n'y dit pas que les provisions à destination de Livourne seront saisies ! Il serait nécessaire, à mon avis, de le dire comme pour les autres approvisionnements. Car ces provisions ne seront pas pour les habitants.

4^e. — Le 20 du mois me paraît suffisant ; vous êtes d'ailleurs le meilleur juge.

J'approuve complètement le dernier. Si les deux corsaires Corses ou d'autres plus nombreux me rejoignent, nous tome berons d'accord et je suis convaincu que toute mon escadre partagera ma manière de voir ; tant qu'ils resteront sous mes ordres, chaque vaisseau aura une part égale ; si j'ai six vaisseaux et les Corses deux, ils prendront le quart et toujours dans la même proportion s'ils seront plus ou moins nombreux.

Dès que j'arriverai au large de Livourne, je vous enverrai une liste des vaisseaux à ma disposition et je vous ferai connaître quel convoi vous pourrez diriger sur Naples ; que les navires soient prêts pour le moment où les vaisseaux de guerre arriveront à Saint-Florent.

J'ajouterai dans ma lettre à M. Brame que tout vaisseau qui, après cet avertissement, mettra à la voile de Livourne, sera pris et que l'on ne permettra à aucun vaisseau de passer en dedans de la Meloria.

Hier le vent a soufflé en tempête. Nous avons été obligés de prendre la mer. Aujourd'hui nous sommes encore à l'ancre.

Croyez-moi toujours, cher Monsieur, le très obéissant serviteur de Votre Excellence.

HORACE NELSON.

Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

Captain Saint-Florent. 5 juillet 1796.

Cher Monsieur, — Le vent souffle avec une telle violence que je ne puis pas sortir encore. J'espère qu'il mollira dans la matinée.

J'enverrai vos billets à Gênes par quelque frégate, dès que je le pourrai. J'ai reçu de l'Amiral la nuit dernière des lettres remontant à une ancienne date ; elles m'ont été apportées par le *Sincère*. L'Amiral désire que je prenne avec Votre Excellence des dispositions pour les paquets à destination de Barcelonne. Je pense que l'Amiral se sera longuement expliqué avec Votre Excellence à ce sujet. Toutes les fois que vous désirerez avoir mon opinion sur n'importe quel sujet, vous pouvez croire que je vous la donnerai librement.

Je suis de plus en plus honoré chaque jour de la confiance qu'a en moi Sir John Jervis. Je m'efforcerai toujours de continuer à mériter la bonne opinion que vous et lui avez de moi.

Je suis avec un très grand respect, le très fidèle serviteur de Votre Excellence,

HORACE NELSON.

Si Votre Excellence a une occasion, je vous prie d'envoyer ma lettre à M. Drake.



Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

Captain Au large de Porto-Ferrajo, 9 juillet 1796.

Monsieur, — J'ai bien vu l'*Inconstant* lever l'ancre de Saint-Florent mercredi soir ; je l'ai même aperçu au large du Cap-Corse le lendemain matin lorsque, d'après ce que m'écrit le capitaine Fremantle, le capitaine nous a signalé de venir à sa portée, mais je n'ai pas remarqué ses signaux. Si je les avais vus, je n'aurais pas cru qu'ils m'étaient destinés, car l'*Inconstant* n'a pas tâché de parler avec moi. J'ai ainsi continué ma route vers le large de Livourne sans être informé des intentions de Votre Excellence.

Hier matin, à sept heures, j'ai reçu votre lettre ; j'ai envoyé le *Meleager* à Gênes pour avoir des nouvelles ; j'ai chargé le capitaine Sawyer de continuer le blocus effectif de Livourne en lui confiant la *Sardine*, le *Génie* et une canonnière que j'avais armée à Saint-Florent et, avec le *Peterel*, je me suis rendu au large de cette place où je suis arrivé la nuit dernière ; j'ai immédiatement envoyé une embarcation pour savoir qui, des Français ou des Anglais, avaient pris possession. Nous avons trouvé ici le *Southampton*. Ce matin j'ai vu le convoi à l'Ouest et l'*Inconstant* fait voile pour me rejoindre. Je puis assurer Votre Excellence que je ferai tous mes efforts pour me conformer à vos instructions, toutes les fois que je les recevrai.

Je suis, avec un très grand respect, votre très obéissant serviteur,

HORACE NELSON.

Je vous envoie une copie de la lettre que j'ai adressée à M. Brame et aux Consuls Etrangers de Livourne.

A l'Amiral Sir John Jervis

Captain. Au large de Porto Ferrajo, 9 juillet 1796.

Monsieur, — Hier matin vers sept heures, j'étais au large de la Meloria quand j'ai reçu une lettre du Vice-Roi me faisant connaître son intention de prendre possession de Porto-Ferrajo [91](#). J'ai immédiatement envoyé le *Meleager* à Gênes avec mes lettres pour M. Brame et pour les Consuls étrangers de Livourne, lettres dont je vous adresse ci-inclus des copies.

J'ai recommandé au capitaine Cockburn de séjourner dans ce port quarante-huit heures pour avoir des nouvelles.

J'ai laissé, pour continuer le blocus de Livourne, la *Blanche*, la *Sardine*, le *Génie*, une canonnière et deux corsaires corses. Accompagné du *Peterel*, je suis arrivé au large de cette place la nuit dernière. Le *Convoi* était en vue ce matin et l'*Inconstant* va nous rejoindre incessamment. Dans la nuit j'ai envoyé une embarcation à Porto-Ferrajo et j'ai appris ainsi que le *Soupthampton*, de la maison royale, s'y trouvait.

J'ai l'honneur, etc.

HORACE NELSON.

A l'Amiral Sir John Jervis

Captain, Porto Ferrajo, 10 juillet 1796.

Monsieur, — J'ai le plaisir de vous informer que les troupes, sous les ordres du Major Duncan, ont pris possession des forts et de la ville de Porto-Ferrajo, aujourd'hui à dix heures. Dès que le convoi arriva de Bastia, hier dans l'après-midi, le major Duncan eut la bonté de venir à bord et nous arrê tâmes d'accord le plan nécessaire pour exécuter rapidement les instructions du Vice-Roi. Les troupes furent débarquées la nuit dernière à un mille environ à l'Ouest de la Ville, sous la direction du capitaine Stuart du *Peterel* ; le Major s'approcha immédiatement de la porte Ouest et ce matin, vers cinq heures, il envoya au Gouverneur la lettre du Vice-Roi qui contenait les conditions que l'on faisait à la Ville ; on donna deux heures pour la réponse. Je suis descendu à terre vers cinq heures et demie, au moment même où l'on recevait un message du Gouverneur qui demandait une heure au plus pour consulter les principaux habitants.

Nous en profitâmes pour donner l'assurance aux habitants Toscans que leurs biens et leurs personnes seraient respectés et qu'ils n'avaient rien à craindre.

Nous donnâmes l'ordre aux navires dans le port de gagner chacun la position qui leur avait été désignée d'avance, car nous avions décidé, le Major et moi, au cas où les conditions proposées auraient été rejetées, de faire ouvrir immédiatement le feu par les navires, de façon à bombarder la ville de tous les côtés, de terre et de mer. L'harmonie et la bonne entente n'a pas cessé de régner un seul instant entre l'armée et la marine qui ont pris

part à cette opération ; le résultat obtenu a été la meilleure preuve de ce que peut donner la coopération cordiale des deux services.

Je ne puis terminer cette lettre sans vous faire part que dans toute l'escadre les capitaines, les officiers et les hommes de l'équipage ont rivalisé de zèle et de vaillance, à mon entière satisfaction. Pendant que j'étais débarqué pour les nécessités du service, mon premier lieutenant Edouard Berry a commandé le navire ; il s'était placé devant le grand bastion, presque à portée de pistolet, de sorte que son tir aurait produit le plus grand effroi, si nous avions ouvert le feu.

J'ai l'honneur d'être, etc.

HORACE NELSON.

N. B. — La place contient une centaine de canons ; sa garnison était de 400 réguliers en plus de la Milice.

NOM DES NAVIRES

Captain, 74 canons ;
Inconstant, 36 canons, capitaine Fremantle ;
Flora, 36 canons, capitaine Middleton ;
Southampton, 32 canons, capitaine Macnamara ;
Peterel, 16 canons, capitaine Stuart ;
Vanneau, brick, lieutenant Gourly ;
Rose, cutter, lieutenant Walker.

Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

Captain, Porto-Ferrajo, 10 juillet 1796.

Monsieur, — Je suis heureux de féliciter Votre Excellence du succès de votre plan pour la prise de possession des forts et de la ville de Porto-Ferrajo. La parfaite harmonie et la bonne entente qui ont régné entre le major Duncan et moi-même n'auraient pas manqué, j'en suis convaincu, de faire tomber entre nos mains cette place et ce port des plus importants, au

cas où l'on n'aurait pas accepté les belles conditions offertes par Votre Excellence. Le major Duncan racontera en détail à Votre Excellence, la façon dont il a procédé ; Sa Majesté n'a pas d'officier plus zélé.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus grand respect, le très fidèle et très obéissant serviteur de Votre Excellence,

HORACE NELSON.

A Son Excellence l'Honorable William F. Wyndham

Captain, Porto-Ferrajo, 11 juillet 1796.

Monsieur, — J'ai le plaisir de vous informer que les troupes du Roi ont pris possession de cette place hier, dans l'après-midi. Cette mesure a été jugée nécessaire pour empêcher les Français de s'en emparer et d'avoir ainsi un accès facile à la Corse.

Le Gouverneur de cette place (car en dehors de la garde des fortifications tout ce qui existait avant a été maintenu) va faire partir demain matin une lettre pour le Grand Duc ; il enverra sans doute en même temps des copies de la lettre que lui a adressée le Vice-Roi et des différentes notes et déclarations qui ont été échangées entre lui, le major Duncan et moi-même. Vous pouvez avoir la certitude, Monsieur, que l'on veillera avec la plus grande attention aux déclarations, etc. Je suis sûr que les sujets Toscans apprécieront la protection que leur procurera le secours des forces de Sa Majesté sur terre et sur mer, ce qui améliorera leur bien-être. Les habitants paraissent heureux de la grande différence qui existe entre leur situation et celle des infortunés Livournais. Et certes je serai heureux moi-même le jour où nos troupes se retireront après que les Ennemis de toute l'Italie auront été chassés et où les possessions de Son Altesse Royale reprendront la tranquillité dont elles avaient toujours joui avant les actes de mauvaise foi commis par les Français.

En Corse tout est non seulement tranquille mais même plus que tranquille, pour me servir de la propre expression du Vice-Roi.

On m'a fait l'honneur de me confier la direction du blocus de Livourne. J'ai déjà permis à plusieurs personnes d'amener leurs vaisseaux à Porto-Ferrajo pour pouvoir de là faire du commerce avec les puissances neutres qui lui conviendront.

Je suis avec le plus grand respect, Votre très obéissant et très humble serviteur,

HORACE NELSON.

Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

Captain, Au large de Livourne, 15 juillet 1796.

Cher Monsieur, Je vous envoie le *Meleager* pour que le capitaine Cockburn vous mette au courant de toutes les nouvelles de Gênes ; vous aurez en même temps les dépêches de M. Trévot et de M. Brame et tous les autres documents que j'ai reçus ; veuillez les adresser à l'Amiral une fois que vous les aurez lus. Je désire beaucoup avoir votre avis au sujet de la note de M. Fairpoult. Nous nous ressentons de l'inconvénient de n'avoir pas de ministre à Gênes ; notre Consul n'a pas qualité pour répondre à ces notes et à celles du secrétaire d'Etat génois ou pour combattre les infâmes mensonges inventés par le Ministre Français dans le but d'irriter les Génois contre nous. Il est évident que nous essayons de couper toute communication entre Gênes et la France, mais c'est ici que le Ministre Français use de son influence ; c'est lui qui fait courir le bruit que les Anglais arrêtent les navires appartenant aux Génois quelle que soit leur destination. Pour contenter les Français ou mieux par crainte de leur déplaire, le Gouvernement Génois nous a adressé des griefs puérils prétendant que nous avons violé la neutralité dans la *Riviera* occidentale. J'ai répondu à toutes ces notes et j'espère que mes réponses parviendront à M. Drake. Lorsque j'ai été la dernière fois à Saint-Florent je vous ai adressé des duplicata que je vous ai prié de faire parvenir à leur adresse, mais les Génois n'ont jamais répondu ; les Français les ont sans doute empêchés de le faire.

J'ai l'intention de me rendre à Gênes aussitôt que Cockburn sera rentré ; j'irai voir le Doge et je lui dirai que j'ai reçu les différentes notes envoyées à M. Brame et que j'ai répondu à toutes ; que tous les faits sont complètement faux ou tellement dénaturés que l'on n'y retrouve plus rien de vrai ; que j'ai déclaré, il est vrai, à M. Drake que, tant que les Français occuperont la *Riviera* occidentale et poursuivront de leur hostilité les navires de Sa Majesté Britannique, je considérerai cette côte comme terre ennemie, sans avoir toutefois la moindre haine contre les Génois, aversion

que ne justifiaient ni les ordres que j'ai reçus, ni mes sentiments personnels. Le Doge me posera naturellement une question ; Pourquoi arrêtons-nous les vaisseaux chargés de marchandises à destination de France ? C'est ici que j'éprouverai de la difficulté à m'expliquer, d'autant plus qu'il désirera probablement que je couche par écrit ma réponse. Pensez-vous, Monsieur, que je ferais mieux de n'attacher aucune importance à ces agissements, de ne pas réfuter les assertions des Français, le commerce génois étant suspendu, et de renvoyer ma visite au Doge à une date ultérieure ? Je vous en prie, Monsieur, donnez-moi votre avis. Mon Amiral est loin et je sais combien il est délicat de se mêler d'affaires diplomatiques.

Le blocus de Livourne est aussi complet que possible. Je prie Dieu que les succès des Autrichiens soient de nature à permettre aux Toscans de se lever contre les Français et d'ouvrir la porte du Môle, entreprise dans laquelle ils auront mon appui, car assurément je débarquerai moi-même.

Pensez-vous que M. Drake arrivera à Gênes ? Nous souffrons beaucoup de son absence.

Croyez-moi pour toujours, cher Monsieur, le très fidèle serviteur de Votre Excellence,

HORACE NELSON.

Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

Captain, Rade de Livourne, 18 juillet 1796.

Cher Monsieur, — La *Rose* m'a rejoint une demi-heure après la *Comète* et je fais partir immédiatement la *Sardine*, le *Peterel* et la *Comète*. Je crains que le Pape n'ait modifié ses intentions depuis les nouvelles que l'on a fait parvenir à l'Amiral ; si cela n'est pas, j'aurais encore l'espoir de voir Sa Sainteté commencer la guerre contre les Français, car je n'ai jamais entendu dire qu'il soit actuellement en hostilité contre eux. Si vous n'avez pas besoin des corvettes, je vous serais reconnaissant de recommander aux capitaines de me rejoindre ; il nous les faut ici. Je n'ai en ce moment que la *Blanche* et le *Meleager* avec moi. La *Rose* doit être radoubée et je suis obligé d'envoyer un navire chaque semaine à Gênes. Les Corsaires corses se tiennent à une distance telle que je ne puis pas communiquer avec eux. Je désire que l'on donne des ordres pour que deux d'entre eux soient

continuellement à mes côtés. Je crois avoir entendu dire que quelqu' un dirige leurs mouvements.

Hier matin, un vaisseau Danois est sorti, chargé d'huile et de vin pour Gênes ; j'ai éprouvé des difficultés à persuader au capitaine d'avoir à rentrer dans le port. Je crois que c'était un essai pour voir si nous étions sur nos gardes ; car, comme il avait refusé catégoriquement de céder, j'avais pris possession du navire pour le livrer à un corsaire corse ; deux heures après il changeait de ton et il me priait de lui permettre de rentrer. J'ai écrit au Consul danois une lettre dont je vous adresse une copie. La lettre de M. Brame vous fera connaître, je suppose, que le 9 il a fait aux Ministres Etrangers et au Gouvernement Génois, les communications dont on l'avait chargé ; mes lettres aux consuls de Livourne ont dû parvenir en cette ville le 11 ou le 12 si elles ont été dûment remises à Gênes ; le 8, d'ailleurs, j'ai adressé une lettre pareille au Consul de Venise par un navire qui a reçu l'ordre de revenir ; vous pouvez donc être assuré que tout est connu depuis longtemps.

Les Français ont placé de la poudre sous toutes les fortifications ; cela a alarmé les habitants et presque toutes les femmes ont quitté la place. Les canons et les mortiers sont montés sur les remparts et ils disent qu'ils attendent d'autres troupes ; mais comme ils désirent entrer dans des villes fortifiées, je crois qu'ils sont réduits à leurs dernières ressources et que ce sera peut-être la plus glorieuse campagne de la guerre.

Je compte aller à Gênes dès l'arrivée du *Meleager*. Aussitôt que je serai rentré je ferai parvenir à Votre Excellence toutes les nouvelles.

Croyez-moi toujours le très fidèle serviteur de Votre Excellence,

HORACE NELSON.

2.000 Français sont arrivés hier et l'on charge en ce moment les *tartanes* de lourds canons pour tirer sur nous. Plus que jamais, par conséquent, je désire avoir deux corsaires. Un camp se forme à Montenero.

Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

Captain, en mer, 26 juillet 1796.

Cher Monsieur, — Je vous suis très reconnaissant de l'avis que vous m'avez donné de n'avoir aucune explication avec le gouvernement Génois. Je me suis efforcé en même temps de convaincre les Génois qu'ils

pouvaient, sans avoir rien à craindre, charger des navires à destination d'autres pays que la France. J'espère que cela produira bon effet.

Je vous envoie des copies des lettres que M. Drake m'a adressées ainsi que de la note des Ministres Français au Gouvernement Génois. Je souhaite que M. Drake soit à Gênes ; de pareilles menaces ne peuvent donner que d'heureux résultats si on n'agit pas en sens contraire. La basse classe déteste certainement les Français. Parmi les proscrits se trouvent plusieurs membres du Sénat, du second ordre et du clergé. Le Ministre demande la rentrée des fils cadets des familles nobles, qui, il y a un an et demi environ, furent déchus du droit de siéger aux Conseils à la suite de conspirations dont ils avaient fait partie. Les armes dont il parle étaient chargées. En un mot, nous approchons d'une crise ; suivant que les Autrichiens seront vainqueurs ou vaincus, cette crise aura lieu en notre faveur ou contre nous. D'après ce que j'entends, le Sénat serait porté à nous être favorable.

Hier au soir un exprès est arrivé de Vienne ; rien de certain n'est connu. On dit toutefois que l'Empereur va remplacer son Ministre par un autre plus acceptable pour la République. Le siège de Mantoue n'a pas été levé, paraît-il, à la suite de la sortie du 15 ; au contraire il a été depuis vigoureusement poussé ; on parle d'une seconde sortie, mais rien encore n'est confirmé. Je désirerais que l'armée Autrichienne fut là auparavant. La lettre de M. Jackson à l'Amiral dit que les Autrichiens vont entrer en campagne vers le 15 avec 50.000 fantassins et vingt-deux escadrons de cavalerie.

J'ai reçu en communication une lettre que le Ministre suédois a adressé à M. Brame pour le prier de permettre aux navires Suédois de petit tonnage de quitter le port de Livourne. Je ne suis pas d'avis d'accorder cette autorisation. Sans doute il serait juste de permettre aux Suédois et aux autres navires neutres de quitter le port avec leurs cargaisons, mais la punition que nous voulons infliger au Grand Duc ne produirait plus aucun effet. Car je suis convaincu que toutes les puissances neutres vont signaler au Grand Duc de Toscane le préjudice qu'elles éprouvent par suite de l'admission des Français dans la ville de Livourne et qu'elles considéreront le blocus comme la conséquence forcée d'un pareil fait. Cela engagera le Gouvernement Toscan, j'en suis sûr, à insister auprès du Directoire pour obtenir que les Français se retirent de Toscane ; au cas où ces démarches n'aboutiraient pas, des Napolitains finiront leur armistice et, se joignant aux Toscans, commenceront les hostilités contre les Français. On n'a guère de

foi dans le Directoire pas plus que l'on n'en avait dans les précédents *leaders* de France. J'ai toujours cru qu'un blocus pouvait donner d'excellents résultats ; je tiens toutefois à être guidé par Votre Excellence ; mais si nous ouvrons la porte une seule fois, nous ne pourrons jamais plus la fermer. La moindre exception pourra entraîner les plus grandes conséquences.

J'ai reçu de MM. Heath l'argent pour Votre Excellence et 8.000 livres pour le Commissaire Général : c'est tout ce que j'ai pu avoir pendant un aussi court séjour. M. Heath me dit qu'actuellement la retenue est du un pour cent ; c'est celle du commerce, car en ce moment-ci les traites pour Londres ne manquent pas.

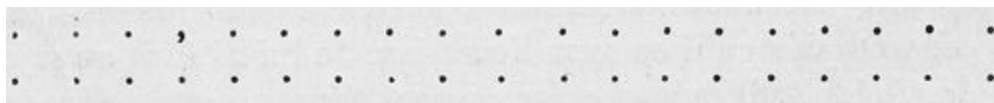
Il a ajouté qu'il est presque sûr de pouvoir fournir à la Corse 10.000 livres sterling par semaine, mais il désire savoir si l'on veut qu'il se mette en quête de cet argent dans ce but. Veuillez être assez bon pour lui dire ce qu'il doit faire ; M. Buckholm agira de même. J'enverrai chaque semaine une frégate à Gênes. Je vous prie de dire à M. Buckholm, s'il a besoin d'argent, de tirer sur M. Heath et non sur moi. Car s'il y avait une irrégularité quelconque dans la traite ou s'il se produisait des difficultés au sujet du paiement, il pourrait en résulter pour moi des ennuis.

Des marchands génois m'ont demandé s'ils pouvaient se rendre en Corse pour y acheter des prises de guerre, en apportant avec eux de l'argent bien entendu. Je les ai encouragés dans cette voie et je leur ai dit qu'ils pouvaient s'embarquer pour Bastia avec leur argent sur la première frégate qui serait partie et que je me serais chargé de les faire rentrer à Gênes sains et saufs.

Si j'ai mal agi je vous prie de me le dire. Mais je crois que vous verrez de bon œil parmi vous des personnes prêtes à donner de l'argent.

Croyez-moi, cher Monsieur, votre très fidèle et très respectueux.

HORACE NELSON.



Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot Vice-Roi de la Corse.

Captain, Rade de Livourne, 28 juillet 1796.

Cher Monsieur, — Je vous remercie beaucoup de vos lettres. Disposez de chaque vaisseau comme vous l'entendrez ; je suis sûr que vous vous préoccuperez des différents services que les navires doivent assurer, services qui en ce moment sont des plus dignes d'intérêt. Nous avons quelque chose à faire au large de Gênes, et les amis des Anglais disent que cela fera pencher la balance de notre côté. M. Drake pense comme moi qu'il est nécessaire d'agir de ce côté ; aussi ai-je intérêt à ce qu'un ou deux corsaires viennent sous mes ordres. Je détacherai la *Blanche* pour Gênes durant quelques jours si vous désirez recevoir de cette ville un peu plus d'argent.

Je vous ai déjà expliqué à quel moment on a dû connaître à Livourne le blocus. Nous ne pouvons raisonner évidemment que d'après le temps écoulé, car les *Mâtins* ne reconnaîtront jamais qu'ils l'ont connu. Le Consul de Venise en a été informé le 8 ; tous ceux qui sont à Gênes l'ont appris le 9. Et si les Ministres étrangers n'ont pas envoyé à leurs consuls respectifs et mes lettres et la notification qui leur a été faite personnellement cela ne nous regarde pas. Par la poste tout a dû arriver à Livourne le 12 dans la matinée ; sans aucun doute la nouvelle était connue bien avant, mais on pourra soutenir qu'elle ne l'était pas officiellement.

J'ai une lettre privée de l'Amiral dans laquelle celui-ci approuve en leur entier les lettres que j'ai adressées au Consul et à M. Brame, et dont je crois avoir envoyé des copies à Votre Excellence. L'Amiral approuvera publiquement ma conduite dès qu'il en aura l'occasion. Je lui ai écrit au sujet des Suédois. Il faut que nous soyons fermes, sinon le blocus sera aussi inutile qu'à Gênes.

J'ai été désolé d'apprendre que vous aviez été indisposé, mais les bonnes nouvelles que nous avons reçues de l'Armée nous ont comblés de joie. Je viens de recevoir une étrange lettre de M. Trevor m'affirmant que les Français sont décidés à envahir l'Angleterre.

Je vous prie de remercier vivement Lady Elliot de son bon souvenir et de lui transmettre mes meilleurs souhaits pour sa santé.

Croyez-moi pour toujours, Cher Monsieur, le très fidèle serviteur de Votre Excellence,

HORACE NELSON.



Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

Captain. Rade de Livourne, 1^{er} août 1796.

Cher Monsieur, — J'ai été honoré de votre lettre du 30 juillet ; la *Blanche* est partie pour Gênes et j'espère qu'elle nous apportera de bonnes nouvelles. Je vous adresse ci-inclus une copie de ma lettre au Ministre suédois, lettre que vous approuverez, j'espère ; mon intention est d'entretenir de bonnes relations avec ces messieurs. Vos raisons sont excellentes ; je renonce à mon idée, je préfère la vôtre ; elle est de nature à nous ménager davantage les bonnes grâces des Puissances neutres. L'Amiral pensera comme vous, j'en suis convaincu, que l'on ennuie ces dernières le moins possible. Je suis tout disposé à traiter en amis les Napolitains : nous devons le faire en présence de la bonne foi du Roi de Naples ; je crains toutefois que nous n'ayons des ennuis avec les autres puissances si nous permettons aux Napolitains d'avoir des cargaisons. Car comment dirons-nous exactement que les navires de tel tonnage navigueront librement avant que leurs cargaisons soient achetées pendant que nous signifions aux vaisseaux qu'ils ne pourront charger que pour nous.

Bientôt, je l'espère, les Français quitteront Livourne. Le Grand Duc adresse des messages au peuple pour l'engager à se tenir tranquille lui disant que tout finira bien ; mais pendant ce temps les basses classes, après avoir été dans l'opulence, manquent absolument de tout. Avant-hier, dans la nuit, un homme est venu nous dire que les pêcheurs avaient une place assignée pour l'attaque ; les cordonniers, les maçons et les autres corporations en avaient d'autres. Les Vénitiens devaient délivrer les esclaves et s'emparer de la position où l'on aurait hissé les couleurs, vers le 10 août croyaient-ils. Mais ils tenaient à avoir la certitude que les Français ne reviendraient pas avec des forces considérables. Tous parlent avec mépris du Ministère du Grand Duc.

J'envoie à Votre Excellence la disposition de mon escadre. Dès que j'aurai un navire disponible j'enverrai immédiatement une frégate pour le convoi, la *Blanche* si je puis. De petits navires tels que le *Vanneau* et la *Rose*, pouvant aller à l'aviron, sont absolument nécessaires pour lutter contre les petits corsaires et quelques-uns d'entre eux sont allés vers l'Est. Presque tous les jours des navires viennent de l'Ouest pour Livourne et il me faut au moins quatre vaisseaux pour bloquer le port ; cela ne suffit

même pas. Dans six jours au plus tard, vous pouvez en être certain, un convoi sera prêt. Je suis heureux de vous informer qu'il se rendra dans les parages de Bastia. Le premier vaisseau anglais qui arrivera — je ne considère pas la *Sardine* comme tel — mettra immédiatement à la voile pour Bastia et rejoindra le convoi. Si vous pouviez engager un ou deux corsaires à escorter le convoi en vue de Naples, ceux-ci ne perdraient rien, je pense, car le long de la côte romaine ils pourraient faire quelques prises.

Je comprends que vous auriez besoin du *Speedy* pour l'envoyer à Barcelone ; mais vous voyez, Monsieur, ma situation ; ne m'en veuillez donc pas si ce navire n'est pas encore arrivé. Je ne le garderai pas un moment de plus qu'il ne faudra, car en tout je m'efforce de contenter vos désirs.

Nous n'avons pas à craindre de manquer de bœuf frais. J'ai transmis à l'Amiral l'offre faite par Gênes de fournir à la Flotte chaque semaine cent bouvillons romains, des oignons, des citrons, du biscuit, etc. Notre argent fera beaucoup pour nous. Je suis ravi que le *Sincère* ait appris aux Romains les bonnes manières.

Ne voulant pas garder plus longtemps la *Rose* dont vous avez grand besoin, d'après M. Walker, je vous envoie ma lettre comme elle est.

Croyez-moi pour toujours le très fidèle et très obligé

HORACE NELSON.

LISTE DE L'ESCADRE DU COMMODORE NELSON ET SA FORMATION

Captain ; — Rade de Livourne pour bloquer la passe Nord.

L'Eclair. — Passe Sud.

Canonnière. — Sous la Meloria.

Sardine. — Avec le Vice-Roi.

Peterel. — Ajaccio.

Blanche. — Est allée faire de l'eau à Gênes. Sera de retour dans cinq ou six jours.

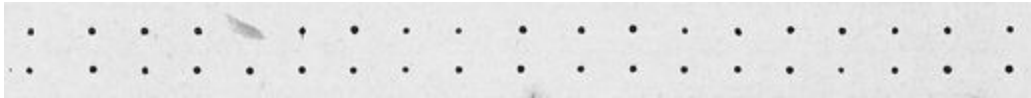
Meleager. — Va rejoindre la Flotte.

Speedy. — A Gênes pour renseignements. Est attendue demain pour porter à Barcelone les paquets du Vice-Roi.

Le Génie. — Est en route pour Porto-Ferrajo.

Je n'ai pas de place dans ma lettre, mais le *Sincère* n'est pas suffisant pour escorter des vaisseaux aussi importants.

H. N.



Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

Captain, Rade de Livourne, 3 août 1796.

Mon cher Monsieur, — Il faut que vous preniez la peine de lire ma correspondance de Gênes et la lettre pour l'Amiral ; je n'ai aucune préférence pour le *Peterel*. Une *vieille* dame me raconte tout ce qu'elle entend ; c'est ce que nous pouvons désirer. Dès que j'aurai un autre vaisseau, je vous enverrai le *Speedy*, je le ferai partir dès maintenant si vous en avez besoin. Le *Peterel* est suffisant s'il est accompagné du *Vanneau*, de la *Rose* et d'un ou deux corsaires corses ; s'il ne l'était pas, le *Captain* lui-même ne serait pas une bonne escorte contre des bateaux naviguant à avirons.

J'ai reçu du Consul Napolitain de Livourne une lettre du 16 juillet ; j'essaierai de lui faire parvenir une lettre ce soir pour le prier, ainsi qu'il me le demande, de m'envoyer de petits vaisseaux sans cargaison.

Croyez-moi le très fidèle et très obligé de Votre Excellence.

HORACE NELSON.

Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

Rade de Livourne, 4 août 1796

Cher Monsieur, — L'Amiral a envoyé des ordres pour que le *Peterel* gagne l'Adriatique. Si ce navire a déjà mis à la voile, veuillez lui faire dire par exprès d'avoir à continuer son voyage après qu'il aura rejoint le convoi à Naples.

J'ai appris par le capitaine Dixon, que le lieutenant Wal-^tker avait manqué à son devoir en se rendant à Bastia ; il aurait chassé et capturé un brick danois venant d'Amsterdam. Si le fait est exact, je tâcherai de le faire traduire devant une Cour Martiale. L'*Eclair* me paraît vouloir le soutenir.

Croyez-moi pour toujours votre très obligé,

HORACE NELSON.

Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

Captain, Rade de Livourne, 5 août 1796.

Mon cher Monsieur, — Pouvez-vous m'envoyer immédiatement le *Speedy* ; ce navire me serait très utile. Au cas où vous ne pourriez pas le faire, je m'arrangerai. J'ai donné comme ordres au capitaine Elphinstone de se rendre à vos désirs. J'ai écrit au Consul napolitain et je me réjouis très sincèrement que ma lettre corresponde à la vôtre.

Pour toujours votre très fidèle,

HORACE NELSON.

Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

Captain, Rade de Livourne, 5 août 1796.

Mon cher Monsieur, — D'après tous les renseignements que nous avons reçus la nuit dernière, Livourne est dans un tel état que l'on s'emparerait immédiatement de la ville, j'ai tout lieu de le croire, si l'on procédait à un débarquement sérieux. Je sais qu'il faut prendre en considération beaucoup de choses. Mille hommes de troupes seront nécessaires ; j'y joindrai tous les soldats de mon escadre et même un certain nombre de marins pour un coup

de main. Ce que je vais vous dire est à titre confidentiel et je vous prie d'excuser mon opinion. Le difficile sera de trouver la personne qui aura les aptitudes voulues pour prendre le commandement des marins. Pour obtenir de bons résultats il faudra que ce commandant ait de la fermeté et qu'il soit connu du peuple de Livourne. Une franche coopération avec moi sera indispensable, car, vanité à part, personne à Livourne n'est aussi craint ni aussi respecté que moi. Une déclaration de Votre Excellence produirait, j'en suis sûr, le plus heureux effet.

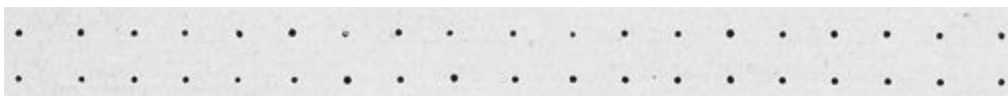
Allons plus loin ; nous connaissons la jalousie de l'Armée contre la Marine ; mais, depuis le 1^{er} juin 1795, j'ai reçu du Roi ma commission de colonel dans l'Armée. Je voudrais voir nommer Duncan, surtout si vous lui donnez comme instruction de ne consulter personne autre que moi ; mais j'ai très malheureusement à bord un major, actuellement j'imagine lieutenant-colonel . . . et celui-ci ne pourrait pas servir sous le major Duncan. Si je débarquais comme colonel, je commanderais naturellement le tout et certainement je n'appellerais pas Monsieur dans mes conseils. Mais je comprends qu'il vous sera presque impossible de trancher cette affaire, malgré votre grand désir d'assurer le service de Sa Majesté. Si j'ai le commandement, l'organisation intérieure concernera le major Duncan ; je n'interviendrai que pour les grandes lignes. Quand bien même je devrais froisser ses sentiments, je laisserais à bord avec six soldats le major... Il ne coopérerait jamais avec moi dans le commandement ; que cela ne soit donc pas un obstacle. Vous examinerez, Monsieur, toutes ces questions et vous prendrez la détermination que vous croirez. Soyez convaincu qu'en vous communiquant ma manière de voir, je n'ai jamais eu qu'un désir, celui de servir mon Roi et mon Pays sans me préoccuper ni de ma personne ni de ma considération.

Que Votre Excellence me croie pour toujours son très fidèle,

HORACE NELSON.

Dieu a bien voulu jusqu'ici favoriser mes entreprises ; j'ai confiance en sa protection pour l'affaire actuelle. Ma devise sera désormais : *Fides et Opera*.

N. B. — En vingt-quatre heures l'affaire sera faite. Envoyez un officier actif.



Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

Captain, Rade de Livourne, 10 août 1796.

Mon cher Monsieur, — Ceux qui ont à cœur le bien de leur Roi et de leur Pays, partagent les mêmes idées, le fait est constant. Votre lettre m'a causé un très grand plaisir. Si vous croyez devoir faire connaître au général ⁹² que vous vous êtes ouvert à moi, veuillez lui dire que j'ai été ravi d'apprendre qu'on l'avait chargé de cette expédition. Je désire sincèrement que son succès soit aussi rapide que complet, et donnez-lui l'assurance qu'il peut compter sur mon aide la plus énergique. Nous pouvons débarquer des canons mais nous ne disposons guère de projectiles. Nous pouvons compter sur l'amitié de toute la population de la campagne.

Je vous envoie de grandes nouvelles et j'ai tout lieu de croire que la bataille du 3 a été favorable à nos amis. *L'Eclair* est allé à Gênes pour avoir d'autres renseignements ; je vous les adresserai immédiatement. Je ne garde pas le *Speedy* dix minutes, tellement je suis anxieux que vous appreniez ce succès. Veuillez être assez bon pour en informer l'Amiral dès que vous en trouverez l'occasion, car j'ai à peine le temps d'écrire ces quelques lignes.

Croyez-moi pour toujours votre très fidèle,

HORACE NELSON.

Je garderai le secret absolu.

Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

Captain, Rade de Livourne, 11 août, 10 P. M.

Mon cher Monsieur, — Le major Logan vient d'arriver à bord ; j'ai eu une longue conversation avec lui comme vous le désiriez et je crois que le Major voit cette tentative d'un œil aussi favorable que moi. J'ai assuré au Major Longan, qu'il ne saurait y avoir de danger ; les troupes peuvent être débarquées et embarquées sans inconvénient quand bien même on leur opposerait des forces supérieures, ce qui n'est pas à prévoir. Dès qu'elles seront à terre, presque tous les Toscans seront pour nous. Le Grand Duc, pour maintenir les Vénitiens, les a employés à raison de trois *pauls* par jour, à curer le canal de Pise et ils travaillent sous mes canons. Des moyens de conciliation donneront peut-être de meilleurs résultats que l'emploi de la

force ; (je ne dis pas que l'on ne devra pas recourir à la violence ; je suis sûr qu'il faudra y arriver, mais plus tard). Quel est notre but ? Chasser les Français de Livourne. Nous n'avons pas l'intention, je suppose, de garder cette place ; nous voulons que les Livournais soient délivrés d'une garnison étrangère. Voilà la question.

Si Votre Excellence déclare que notre intention est de restaurer à Livourne son Gouvernement légal, que dès que cela aura eu lieu, les troupes anglaises quitteront la place, si Elle offre en même temps des conditions honorables aux Français (conditions que le Général pourra modifier suivant les circonstances), les ennemis eux-mêmes que nous avons à Livourne désireront que les Français décident de mourir sur les ouvrages, comme c'est leur habitude, ou du moins qu'ils le disent. Une batterie de mortiers les fera probablement revenir à la raison. L'hypothèse d'un siège régulier n'est pas à envisager. A chaque maison détruite, les Livournais deviendront plus pressants auprès des Français et vraisemblablement les riches donneront de l'argent au Commandant pour avoir une capitulation ; si je connais bien les Français celui-ci ne résistera pas trop ; le temps de dire que les mortiers, les projectiles, le feu, etc., etc., en un mot, le temps d'écrire une lettre. A notre premier débarquement, une proclamation dans laquelle nous préciserons nos projets, nous donnera beaucoup de force. Les amis des Français eux-mêmes les engageront à quitter Livourne.

Excusez mon audace, mais veuillez me permettre de dire un mot des canons, mortiers, etc. Quelques canons seront nécessaires. J'en ai de 18 livres et de 32 livres ; le *Diadème* en a de 18 et de 24. Je puis en débarquer deux de 32 avec mille projectiles et deux de 18 avec mille autres boulets. Le *Diadème* pourra disposer de deux canons de 18 livres et de mille projectiles, en tout deux canons de 32 et mille projectiles, quatre canons de 18 et 2.000 projectiles. Nous laisserons le reste à la chance. Une seule considération s'impose. L'honneur et l'intérêt de notre pays méritent-ils que nous courions le risque ? Si oui, (et tel est mon avis) au nom de Dieu laissons aller l'expédition et espérons dans sa protection pour délivrer un peuple qui a toujours été notre ami sincère.

Je suis pour toujours, cher Monsieur, le très obéissant serviteur de Votre Excellence.

HORACE NELSON.

[illegible]

Hours

Frequency

A Son Altesse Royale le Duc de Clarence

19 août 1796.

Monsieur, — En présence de la situation actuelle de mes affaires, je ne veux pas laisser échapper une occasion d'écrire à Votre Altesse Royale.

Les rencontres que les Autrichiens ont eues en Italie les 3, 4 et 5 du courant ont dû donner une mauvaise tournure aux affaires de nos Alliés. Les Français ont habilement manœuvré et ils ont dû rester sans doute les maîtres du Champ de Bataille. Je n'ose plus rien dire d'une expédition qui devait avoir lieu au moment où Wurmser aurait été victorieux et dans laquelle je devais jouer un rôle principal.

Nos affaires de Corse sont sombres ; il y a dans cette île un fort parti républicain qui est bien soutenu parla France ; à la première occasion favorable, ce parti agira certainement contre nous. Les Français essaient de faire passer du continent en Corse vingt ou trente hommes et ils y parviendront en dépit de tout ce que nous pourrons faire. Gentili, un Corse qui commandait à Bastia quand nous avons pris possession de cette place, est arrivé Livourne pour commander en Corse. Vingt pièces de campagne ont été envoyées d'ici et ont été débarquées près d'Ajaccio.

Quant à notre flotte, avec un commandant tel que John Jervis, elle n'a rien à craindre. Nous sommes maintenant vingt-deux vaisseaux de Ligne et la Flotte combinée ne dépasse pas trente-cinq, en supposant que les *Dons* abandonnent les Indes Occidentales. Je parierais ma vie que Sir John Jervis va leur infliger une défaite, non pas dans une bataille rangée, mais grâce à l'habileté de notre Amiral, à l'activité et à l'esprit de nos officiers et marins.

Ici on peut suppléer à l'infériorité du nombre par l'habileté ; le pays s'y prête beaucoup ; les vents sont tellement variables qu'en vingt-quatre heures on peut attaquer une partie d'une grande flotte pendant que l'autre est dans le calme ou a le vent contraire. J'espère donc que le Gouvernement ne sera pas inquiet à notre sujet. Je suis convaincu que l'on nous enverra des renforts dès qu'on pourra le faire, mais il n'y a rien qu'on ne puisse accomplir sous les ordres de Sir John Jervis.

Comme vous le savez, je suis ici en station pour bloquer Livourne, la Corse peut m'empêcher en ce moment de rejoindre la flotte, ce qui m'ennuie beaucoup, mais tout ne peut pas aller au gré de nos désirs. Votre Altesse Royale peut être assurée que l'une de mes grandes satisfaction dans

l'accomplissement de mon service est de savoir que je suis un de ceux dont vous avez bien voulu, dès ma première jeunesse, avoir une bonne opinion.

Je prie Votre Altesse Royale de me croire toujours votre très fidèle,

HORACE NELSON.



Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

Captain, Rade de Livourne, 20 août 1796.

Mon cher Monsieur, — Je vous envoie toutes mes lettres que vous voudrez bien faire parvenir à Sir John Jervis après les avoir lues. Rien de nouveau à Livourne. Le même papier a été affiché à Livourne comme dans les autres places ; il est extraordinaire qu'ils aient attendu si longtemps pour coucher par écrit cette fameuse victoire. J'espère qu'elle n'est pas complètement vraie.

M. Heatly, le grand fournisseur de victuailles, m'écrit que les approvisionnements qu'il procure en ce moment seront les premiers et les derniers, car le port de Gênes va être fermé. Si cela se produit, je trouve que nous devons nous emparer de l'Ile de Capraja aussitôt que le port de Gênes sera fermé. Nous y trouverons des approvisionnements, des armes, etc., pour l'expédition de Corse, car, d'après le compte-rendu de M. Drake, il est probable que l'on considère cette île comme étant la route de la Corse bien plus que Monte-Cristo.

J'ai envoyé la *Blanche* à Gênes, mais le nombre de mes navires est tellement réduit que je ne suis pas toujours en état de transmettre mes nouvelles à Votre Excellence dès que je les reçois. J'attends ce navire le 23, car il ne doit pas entrer dans le port. Si l'un de vos bâtiments affrétés pouvait être ici à ce moment-là, ou se trouver dans nos parages, occasionnellement, vous auriez promptement des nouvelles de Gênes.

Croyez-moi toujours le très obéissant serviteur de Votre Excellence,

HORACE NELSON.

A l'Amiral Sir John Jervis

Rade de Livourne, 22 août 1796.

Nous sommes anxieux de recevoir des nouvelles. Mais nous ne pouvons guère conserver d'espoir pour le moment à la suite des sentiments de Wurmser. L'Autriche, je suppose, va consentir à une paix et nous serons, comme d'habitude, seuls à combattre ; au pis aller, nous abandonnerons la Corse, conquête qu'il nous sera impossible de garder et nous retirerons notre flotte de la Méditerranée. Les *Dons* le paieront très cher, s'ils sont assez fous pour s'aventurer dans une guerre. La route de Corse est par l'Ile de Capraja. Si Gênes nous ferme son Port, je compte avertir le Vice-Roi d'avoir à s'emparer immédiatement de Capraja où l'on trouvera toutes les armes, etc., pour la Corse et probablement des troupes françaises. Je vous envoie une lettre de M. Drake qui ne prévoit pas une campagne heureuse.

22 août.

Jeudi dernier 1225 Français ont quitté Livourne avec le général Vaubois et presque tous les officiers ; le major Français de la Place commande le reste qui ne dépasse pas huit ou neuf cents hommes. Soixante-dix ou quatre-vingts marins sont partis avec l'Armée pour manœuvrer, disent-ils, quelques bateaux plats qui doivent traverser l'inondation autour de Mantoue, place qu'ils sont décidés à enlever d'assaut. Une autre chose très extraordinaire s'est produite ici ; tous les canons que l'on avait portés sur les ouvrages, excepté sur le Môle, ont été démontés et placés dans les magasins où on les avait pris. Qu'est-ce que cela signifie ? Une évacuation, je suis tenté de le croire ; on leur a donné l'ordre de replacer les choses où ils les ont trouvées. D'après ce que j'ai appris, M. Wyndham est allé à Home et de là à Naples pour essayer d'engager Sa Majesté le Roi à recommencer les hostilités. Le *Lively* a été envoyé vers le Sud pour examiner la côte, pour voir si l'on n'a pas réuni un certain nombre de bateaux dans le but de transporter les troupes en Corse.

Lord Garlies est actif ; j'éprouve un plaisir réel à l'avoir avec moi ; j'attends avec impatience une occasion de lui rendre un service réel.

23 août.

J'espère que la défaite de Français est imminente ; ils sont cernés à Verone. Les Autrichiens ont reçu un renfort de 20.000 hommes. Bonaparte,

dit-on, a été blessé.
Je suis, etc.

HORACE NELSON.



Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

Captain, Rade de Livourne, 24 août 1796.

Mon cher Monsieur, — Le nombre de mes navires est tellement réduit que je ne peux pas, je le crains, vous envoyer des nouvelles aussi souvent que je le voudrais. On m'a dit que jeudi et vendredi 1.225 Français ont quitté la Ville en même temps que 78 ou 80 marins qui doivent monter paraît-il, des bateaux plats préparés pour traverser la rivière et les inondations autour de Mantoue. Il ne reste plus ici que 800 ou 900 hommes des troupes les plus mauvaises. Le général Vaubois et tous les officiers supérieurs sont partis. Le Major de la Place Français a le commandement et chaque jour de petits groupes partent à leur tour. Il s'est produit aussi un fait très extraordinaire ; tous les canons que les Français avaient pris à l'arsenal pour les monter sur le ouvrages ont été enlevés et replacés dans les magasins d'où on les avait extraits à l'exception de ceux du môle. Qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce le prélude d'une évacuation ?

Mais j'aurai d'autres nouvelles à vous donner ce soir M. Wyndham, d'après ce que j'ai appris, est allé à Rome et de là à Naples, à Monte-Casino, pour engager le Roi à recommencer les hostilités. Je considère cela comme une conséquence de votre lettre.

Les 400 soldats Corses qui étaient à Li vourne sont allés à Mantoue et l'on m'a assuré qu'aucun bateau Toscan ne conduira de Français en Corse. Cependant, j'ai envoyé le *Lively* examiner attentivement la côte. Bien que les Français soient restés les maîtres du champ de Bataille, d'après ce que j'ai appris, leurs pertes en hommes ont été bien supérieures à celles des Autrichiens. J'ai reçu cette nuit des détails sur l'action du 13 près de Corona. Je vous en prie, Monsieur, quand la *Sardine* viendra à Bastia, si le *Gorgon* est arrivé, envoyez-le moi.

23. — J crains sérieusement que mon *reporter* n'ait été pris ; quelque chose d'extraordinaire a dû se produire, sinon il aurait été à bord ce matin. Vingt tartanes de Livourne sont autour de moi ; on nous dit de tous les côtés que très peu de Français restent à Livourne, que tous les canons ont été replacés dans les magasins et qu'aucun autre papier n'a été affiché depuis l'action du 3 et du 4. Ils sont tous très excités contre M. Villettes qui certainement est pour les Français. Vous verrez ce qu'il convient de faire. Presque tous les cheveau-légers sont partis ce matin. Le bateau de Raguse m'a informé qu'un courrier était arrivé hier apportant la nouvelle que les Français étaient cernés dans Vérone, que l'armée autrichienne était toute réunie entourant complètement les Français. On avait dit, la nuit dernière, que Gentili était arrivé à Livourne, mais la nouvelle ne se confirme pas actuellement. C'est le moment pour nous de porter un coup ; même s'il ne réussit pas, ce qui n'est guère à prévoir, quelle est l'armée que les Français peuvent envoyer pour nous déloger du bord de la mer ? Les Danois disent qu'ils ont appris que les Français le 20 ont perdu 9,000 hommes près de Vérone. Tous sont d'accord pour affirmer que les Autrichiens ont reçu le 15 de grands renforts, 20.000 hommes, dit-on.

J'espère que la *Blanche* arrivera pour me permettre de vous envoyer des nouvelles de Gênes ; dans tous les cas, j'expédierai l'*Eclair*.

Croyez-moi toujours, cher Monsieur, le très fidèle serviteur de Votre Excellence.

HORACE NELSON.

Dès qu'une occasion se présentera pour l'Angleterre, je vous prie d'expédier mes lettres, par la poste, bien entendu.



Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

Captain. Rade de Livourne, 23 août 1796.

Mon cher Monsieur. — J'ai l'honneur de transmette à Votre Excellence une lettre du Consul de Raguse ; j'ai répondu que j'aurais transmis immédiatement cette lettre à vous et à Sir John Jervis, mais qu'il ne pouvait y avoir d'indulgence que pour des navires sans cargaisons. On a fait au

Grand Duc toutes les observations convenables et la réponse que l'on a reçue a été que l'on pouvait quitter librement le Port Si Votre Excellence pense encore, en présence de la situation actuelle des affaires, qu'il serait politique, de notre part, de permettre le départ des vaisseaux sans cargaisons appartenant aux nations qui nous les demandent, je les laisserai partir sans attendre la réponse de mon Amiral. J'ai l'honneur de partager l'avis de Votre Excellence ; il sera honorable pour nous de permettre ce départ et en même temps la basse classe de Livourne sentira davantage la désolation et la misère dans laquelle les Français l'ont plongée.

Je suis, avec le plus grand respect, le très obéissant serviteur de Votre Excellence.

HORACE NELSON.

Je vous prie de transmettre la lettre ci-incluse à l'Amiral ; le Consul Danois m'a envoyé la même ; il a quinze Danois.

Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

Captain, Rade de Livourne, 25 août 1796.

Mon cher Monsieur. — La *Blanche* n'est pas encore rentrée de Gênes, mais je garderai les lettres ouvertes jusqu'à son arrivée. Nos nouvelles de Livourne deviennent de plus en plus intéressantes chaque jour. Vous verrez, même d'après la lettre du Gouverneur, que plusieurs Français ont quitté la place, le reste se trouve dans les forts de Nava, de Marata et le Vieux Fort. Ils envoient des notes aux portes et les forts sont fermés chaque nuit. Gentili, avec un certain nombre de Corses, est ici ; ils ont certainement l'intention de débarquer à Rogliano ; quelques-uns des leurs ont été dirigés sur Piombino. Ils se sont rendus d'abord à Capraja et de là sur la côte d'Ajaccio ; avant-hier, dans la nuit, un bateau à avirons est allé à leur rencontre monté par quatre ou cinq Français, probablement des officiers. Malgré les embarras dans lesquels il se trouve, l'Ennemi paraît se préoccuper beaucoup de la Corse ; il veut peut-être nous inquiéter sans espérer réellement reconquérir l'Ile. Des corsaires iront-ils vers le Sud, traverseront-ils le détroit de Bonifacio, feront-ils le tour du Cap-Corse ? Ces bateaux ne peuvent être arrêtés dans leur course que par d'autres bateaux de

leur genre ; il faudrait couper la route à sa racine, car tant que Livourne sera ouvert, les communications pourront toujours avoir lieu.

Il y a eu certainement une bataille entre le 12 et le 20 ; comme les Français n'ont rien publié, nous pouvons espérer qu'elle nous a été favorable.

Je suis sûr que Livourne n'aurait pas été pour nous une entreprise difficile ; les habitants nous auraient certainement admis en ville, dès que nous aurions été maîtres des ports. Je vois en ce moment un corps d'environ 200 hommes qui s'avance précédé du pavillon Corse ; ils viennent en partie de Nice et en route ils ont été rejoints par des Génois, etc. Le moment approche où il faudra que nous les combattions soit en Corse, soit à Livourne. Je crois qu'ils seraient bien moins dangereux ici qu'en Corse.

Dans la nuit du jeudi, un Tunisien est venu me prier avec un marchand de Livourne, de vouloir autoriser un navire vénitien à mettre à la voile pour Tunis avec sa cargaison. Je vous envoie sa lettre, mais je ne crois pas que nous puissions permettre à une nation quelconque de quitter le port avec des cargaisons. Je lui ai expliqué la grande différence qui existait entre les marchandises et l'argent appartenant au Dey d'Alger, ajoutant que nous étions animés de sentiments de justice et que notre blocus était la conséquence naturelle du fait par les Français de s'être emparés de Livourne, que ce port devait être bloqué tant que les Français ne l'auraient pas quitté et qu'il ne serait pas redevenu port neutre. Toutefois, je sou mets la question à Votre Excellence ; convient-il de permettre que cette cargaison, qui probablement est propriété anglaise, quitte cette place ? Tout ce qui appartient aux Anglais est réuni dans des magasins à part et les Français disent que ce sera vendu à bref délai. Ce marchand m'a raconté qu'il croyait qu'une grande bataille avait eu lieu les 16, 17 et 18, que l'Année Française ne comprenait plus que 22.000 hommes et qu'elle s'était retirée sur Lodi ; mais rien n'a été publié. Ce que l'on a dit de Gentili et des Corses est confirmé par tous. Les Livournais se joindraient certainement à nous s'ils étaient sûrs de la défaite des Français et ils nous admettraient dans la Ville dès que nous aurions pris les forts. J'attends la *Blanche* avec impatience.

26 août. — La nuit dernière, nous avons reçu à bord une lettre du Consul d'Espagne nous demandant la permission de quitter le Port pour les navires de sa nation, et spécialement pour l'un d'eux chargé de bois de construction à destination de Carthagène ; ce navire ne passera certainement pas. Si

j'étais convaincu que nous allons être en guerre avec l'Espagne, je m'en emparerais ; mais pour le moment ce serait aller trop loin.

La *Blanche* est en vue. D'après ce que j'ai appris la nuit dernière, les Français disent que beaucoup de Corses sont arrivés de Nice pour se rendre dans leur île. Ils ont avec eux leurs femmes et leurs enfants. Comme ma lettre ne contient que des nouvelles, je vous prie de la communiquer à Sir John Jervis avec son contenu. Le *Lively* a eu l'autre jour deux hommes tués et deux blessés par un boulet qui a atteint le navire. A moins d'y être contraint, je ne voudrais pas tirer sur Livourne.

Croyez-moi toujours le très fidèle et humble serviteur de Votre Excellence.

HORACE NELSON.

Ce serait le moment pour les Corsaires Corses d'agir. Je crains qu'ils ne le fassent pas.

Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

Captain, au large de Gorgona, 27 août 1796

Mon cher Monsieur, — Je me rends à la Flotte en ce moment. J'aurais voulu la rencontrer, mais comme cela n'est pas probable, j'ai cru devoir aller vers elle. Si les Espagnols nous déclarent la guerre, ce que je ne peux pas croire, j'espère arriver en temps utile pour assister notre digne Amiral ; à tout événement, je causerai un peu avec lui. Je vous ai donné tellement de détails par le *Gorgon* sur les événements de Livourne et la *Blanche* a une telle quantité de paquets contenant des nouvelles de Gênes que je n'ai pas grand chose à vous dire.

On me dit que beaucoup de Corses venant de France vont être amenés sur des vaisseaux grecs de Gênes, de la Spezia, de Piombino, de toute la côte en un mot ; si chacun d'eux en prend seulement huit ou dix, il nous sera presque impossible de pouvoir en arrêter un seul ; mais s'ils comptent sûrement être aidés en débarquant, la partie du Royaume où ils recevront cette assistance, doit être pourrie à fond. On prétend, d'un autre côté que leur rendez-vous serait Monte-Cristo. Il faudrait s'assurer, et la chose est facile, si réellement, ainsi qu'on le croit à Livourne, une bataille a été livrée du 12 au 20. Tout nous donne lieu de croire le contraire ; car pourquoi

aurait-on fait partir de Livourne des .forces aussi considérables, si les Français avaient complètement chassé les Autrichiens d'Italie.

Je désirerais que le Corsaire se rendit auprès du *Lively* qui se trouve dans la rade de Livourne et qui commande le blocus jusqu'à mon retour, pour recevoir de Lord Garlies les nouvelles qu'il a pu se procurer.

Il avait été entendu que l'Amiral m'aurait renvoyé sur un cutter, mais je préfère avoir mon bon soixante-quatorze et courir la chance de contribuer à battre à plates coutures Don Lagara, chose qui serait pour moi, je vous l'assure, particulièrement agréable. Voici quelle serait à peu près la force de leur flotte : à Cadix, dix Espagnols, sept Français — à Carthagène, sept au plus ; — à Toulon, de huit à dix ; — en réunissant tous leurs vaisseaux, trente-deux ou trente-quatre. Notre flotte, forte de vingt-deux vaisseaux de ligne, a les navires les plus beaux qui aient jamais navigué sur l'Océan ; si jamais les Espagnols entrent en lutte avec nous, ils sauront que Man nous a rejoints. Je ne pense pas qu'ils dépassent le détroit. Solano a dû se rendre aux Indes Occidentales. Lagara et Richery pourraient nous causer des ennuis en s'avançant au large du Cap Finistère ; je crains qu'ils ne le fassent. Notre convoi et l'Amiral Man pourront-ils quitter Gibraltar ? Sir John cependant est un homme dont l'habileté égale le courage ; d'après mon humble opinion, il battra Don L. si celui-ci essaie de venir de ce côté en compagnie de Richery. Quoi que puissent dire les Dons, nous ne devons pas ajouter foi à leurs paroles.

Croyez-moi, cher Monsieur, le très obéissant et fidèle serviteur de Votre Excellence.

HORACE NELSON.

Je vous prie de transmettre mes lettres privées.

Lord Garlies a les instructions nécessaires pour les vaisseaux légers.

Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

Captain, Rade de Livourne, 3 septembre 1796.

Mon cher Monsieur, — J'ai laissé notre bon Amiral il y a deux jours, en très bonne santé ; je vous envoie par Lord Garlies une lettre de lui. Quelque soit le bien fondé des craintes que nous puissions avoir sur la Corse, il est certain que le Gouvernement n'aurait jamais dû vous priver d'une partie de

vos forces, en pareille quantité. De quelle façon puis-je vous être utile ? Veuillez me l'indiquer et je m'empresserai de faire le nécessaire ; Votre Excellence pourra longuement s'expliquer avec Lord Garlies. Je suis convaincu que vous faciliterez par tous les moyens possibles la tâche dont est chargée Sa Seigneurie.

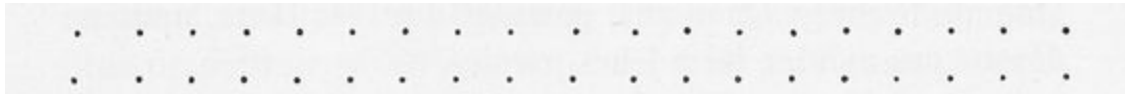
Pour les nouvelles de Livourne et des autres pays, je vous prie de vous adresser à Lord Garlies.

Croyez-moi, avec le plus profond respect, le très fidèle serviteur de Votre Excellence.

HORAGE NELSON.

Je vous envoie une lettre dans laquelle on examine l'expédition que vous aviez projetée contre Livourne. Prière de la transmettre à l'Amiral.

Veuillez faire parvenir en Angleterre ma lettre privée.



A l'Amiral Sir John Jervis

Captain. Por de Capraja, 19 septembre 1796.

Monsieur, — Ayant reçu à bord du *Captain* et du *Gorgon* les troupes destinées à l'attaque de l'Ile de Capraja, sous les ordres ; du Major Logan, j'ai mis à la voile de Bastia dans la soirée du 14 avec le *Captain*, le *Gorgon*, le *Vanneau* et la *Rose* et j'ai été rejoint le lendemain par la *Minerve*, capitaine Cockburn. Le temps était très calme et nous n'arrivâmes au large de l'Ile que le 17, ce qui permit à l'Ennemi de prendre toutes les dispositions nécessaires pour empêcher notre débarquement, les troupes ne pouvant descendre à terre que dans trois endroits. La longueur de la traversée, à laquelle on ne s'attendait pas, engagea le major Logan à diviser ses forces pour détourner l'attention de l'Ennemi ; sa manière de procéder réussit complètement ; un débarquement eut lieu au Nord de l'Ile sous la protection de la *Rose*, lieutenant Valker, et du *Vanneau*, lieutenant Gourly ; ces deux officiers se conduisirent à mon entière satisfaction. A six heures, dans la matinée du 18, nous avons envoyé un parlementaire avec nos sommations. (Pièce n° 1). On nous fit la réponse que contient la pièce n° 2. Nous répondîmes par la pièce n° 3. La pièce n° 4 contient la Capitulation ;

et à quatre heures de l'après-midi, les troupes prenaient possession de la forteresse. J'ai fait descendre à terre 100 hommes de troupes sous les ordres du lieutenant Pierson du 69^e Régiment, lequel mena la capitulation d'une façon parfaite, en même temps qu'un certain nombre de marins qui, sous les ordres du lieutenant Spicer, tirent monter les canons au sommet de la montagne avec le courage et l'entrain dont ils font preuve d'habitude. Ce serait commettre une injustice que de faire une distinction entre les deux services ; tous ont fait leur devoir, n'ayant qu'une seule et même idée, j'en suis convaincu, celle de parvenir à la reddition de l'Ile par tous les moyens en leur pouvoir.

Je tiens en terminant à vous donner l'assurance que la conduite du capitaine Codekburn de la *Minerve* ainsi que celle du capitaine Dixon du *Gorgon*, du lieutenant Berry qui commandait par interim le *Captain* et de tous les officiers et hommes de l'escadre ont mérité mon entière approbation.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très obéissant serviteur,

HORACE NELSON.

N. B. — On a pris deux corsaires Français ; deux au tres avec plusieurs vaisseaux ont été détruits ainsi que leurs prises et des magasins à terre appartenant aux Français.

PIÈGE N° 1.

Au Gouverneur de la Forteresse et de l'Ile de Capraja

Le commodore Horace Nelson et le major James Logan, commandants des forces de terre et de mer de Sa Majesté Britannique devant l'Ile de Capraja, font sommation au Fort et à l'Ile de Capraja de se rendre aux armes de Sa Majesté Britannique.

Le Commissaire, le Commandant et les autres fonctionnaires civils et militaires au service de la Sérénissime République de Gênes et toute la garnison recevront les honneurs militaires et seront traités avec égards et respect. Ils auront la liberté de rester dans l'Ile tant que leur conduite ne portera pas préjudice à la garnison anglaise ou de se retirer à Gênes si cela leur plaît.

Tous les fonctionnaires civils seront maintenus dans les fonctions qu'ils occupent actuellement, à moins qu'ils ne troublent la tranquillité de l'Ile.

Aucun habitant de la Ville ou de l'Ile ne sera inquiété dans sa personne, dans ses biens ou dans sa religion. Le gouvernement anglais prendra toutes les mesures voulues pour sauvegarder la prospérité de l'Ile tant que celle-ci sera administrée par lui ; les lois actuelles resteront en vigueur.

Aucune contribution ne sera demandée, aucune taxe ne sera perçue en dehors de celles qui sont payées actuellement au gouvernement de Gênes.

Tous les objets publics seront requis et pris en garde. Des commissaires seront nommés par nous pour en dresser un inventaire exact, dont le

gouvernement Britannique sera responsable envers la Sérénissime République, dès que le différend qui existe en ce moment aura été tranché.

Toute propriété Française, publique ou privée, nous sera livrée et sera à notre disposition jusqu'à ce que le Vice-Roi de Corse et l'Amiral aient donné des ordres à ce sujet.

Si l'on n'accepte pas immédiatement les présentes propositions, le Commandant du Fort sera responsable de l'effusion de sang et des autres conséquences de son refus.

Datée du Camp, devant la ville de Capraja, le 11 septembre 1796.

HORAGE NELSON.

JACQUES LOGAN.

PIÈCE N°2.

Au Gouverneur de la Forteresse et de l'Ile de Capraja

Datée du Camp, devant la ville de Capraja, le 18 septembre 1796.

Monsieur. — Si dans votre réponse vous aviez refusé de traiter, notre attaque par terre et par mer aurait commencé bien avant ce jour et votre tentative infructueuse de résister aux forces supérieures dirigées contre vous aurait fait sacrifier la vie et les biens des habitants innocents. Nous vous donnons un délai d'une heure pour vous décider à traiter avec nous ; nous vous assurons que nous ne vous offrirons plus des conditions aussi favorables Monsieur,

Vos très humbles serviteurs,

HORACE NELSON.

JACQUES LOGAN.

CAPITULATION DU FORT ET DE L'ILE DE CAPRAJA.

1°. Les troupes quitteront leurs ouvrages avec les honneurs de la guerre. La garnison pourra regagner Gênes ou rester dans l'Ile sur parole.

2° La Religion et les Lois seront respectées.

3° On ne paiera aucune taxe aux Anglais en dehors de celles que percevait la Sérénissime République de Gênes.

4° Tous les membres de la Municipalité resteront en fonctions tant que leur conduite justifiera leur maintien.

5° On prendra possession de la forteresse à 4 heures de l'après-midi.

6° On dressera un inventaire des approvisionnements appartenant à la Sérénissime République de Gênes.

7° On ne touchera ni aux biens des habitants ni à ceux des officiers de la garnison.

8° Toute propriété Française sera donnée aux Anglais.

9° Les officiers ainsi que la garnison seront embarqués et conduits en sûreté à Gênes, conformément à ce qui a été dit à l'article 1^{er}.

Datée du 18 septembre 1796

HORACE NELSON.

AUGUSTIN AGNOLO, *Commissaire*.

JACQUES LOGAN.

B. MAGGIORE.

PASCAL Sossoss.

DOMINIQUE CORRIO.

GEO. SALERI.

Tous Pères de la Commune.

Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

Captain, Port de Capraja, 19 septembre 1796.

Mon cher Monsieur, — Je vous félicite très sincèrement de la prise de possession de cette Ile qui, je l'espère, rendra plus sûr le Royaume de Corse. Je me bornerai à vous dire combien j'ai été heureux d'avoir eu à collaborer avec un officier aussi zélé et aussi habile que le major Logan. Je ne crois pas que les deux services aient jamais été aussi cordialement unis qu'ils le sont en ce moment.

Croyez-moi, cher Monsieur, votre très fidèle et très obéissant serviteur.

HORACE NELSON.

P. S — J'ai reçu aujourd'hui, à une heure et demie, la lettre de Votre Excellence ; je vous en remercie sincèrement. Nous ne pouvions pas ouvrir le feu, la Ville ignorant la reddition. J'espère que la nouvelle de M. Udney nous annonçant une victoire est vraie et que le récit Français est inexact.

H. N.



Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

Captain, Au large de Po to-Ferrajo, 24 septembre 1796.

Mon cher Monsieur, — Jeudi matin, à trois heures, j'ai reçu par la *Rose* votre lettre au sujet de Castiglione. J'ai immédiatement levé l'ancre de Capraja où mes affaires n'étaient pas encore terminées ; mais je ne reste jamais oisif quand il faut agir. J'avais prié le lieutenant Walker de rester avec moi, d'abord parce que j'ignorais totalement cette navigation et ensuite parce que son cutter aurait pu plus facilement atteindre les corsaires ; M. Walker toutefois crut devoir me laisser la nuit suivante. Il était tard quand je suis arrivé près de Castiglione après une navigation pénible ayant eu très gros temps, comme on en rencontre même rarement en Méditerranée. Je me suis arrêté sous le Cap Troja et j'ai envoyé un bateau à des vaisseaux Napolitains et ensuite à terre à des tours Napolitaines ; j'ai appris alors que les Français s'étaient emparés de Castiglione, le mercredi soir, avec cinq cents hommes, et l'officier Napolitain s'attendait à chaque moment à ce qu'ils prissent possession de ses terres. J'ai été obligé ainsi de ramener vos lettres ; j'aurais désiré que le colonel Montresor [93](#) les expédiât à Bastia ; car ma présence est absolument nécessaire à Livourne. J'espère trouver dans cette ville une personne que M. Wyndham connaît et qui se nomme Pensa, laquelle fera parvenir votre lettre ; je garde donc celle-là et vous renvoie les autres.

La *Blanche* va rejoindre la Flotte, son capitaine devant être traduit devant une Cour Martiale ; si celui-ci vient à Bastia, il ne mérite pas d'être reçu par Votre Excellence, tant qu'il n'aura pas justifié sa conduite. Je vous écris cela *sur un bout de papier* que je vous prie de *déchirer*. J'ai cru devoir vous avertir parce que ce navire, je pense, viendra faire du pain.

Je vous envoie ma lettre à l'Amiral au sujet d'une frégate Espagnole ; j'aurais désiré vivement la capturer, mais je n'ose pas. Vous verrez que le Don s'imagine que l'affaire dépend de mon refus de le laisser entrer à Livourne ; il va retourner se plaindre en Espagne sans parler à Votre Excellence. Voilà pourquoi réellement j'aurais voulu vous l'amener à Bastia et vous demander s'il ne convenait pas de s'emparer de ce navire. Je crois toutefois avoir agi sagement en ne le faisant pas ; si nous n'allons pas être en guerre avec l'Espagne, cet *acte de violence* sera facilement oublié ; si nous entrons en lutte l'honneur de prendre cette belle frégate reviendra, je l'espère, à l'un de nos actifs commandants de Frégate.

Le *Captain* est dépourvu complètement de pain ; si vous pouvez envoyer à Livourne le cutter ou le brick, je vous prie de dire aux commandants de ces navires de nous en apporter. On m'a dit, en effet, que c'est à Bastia que l'on fait cuire le pain pour la Flotte.

Croyez-moi toujours, mon cher Monsieur, le très fidèle serviteur de Votre Excellence.

HORACE NELSON.

Le lieutenant Walker est en vue, au large de Porto-Ferraio. Je suis très en colère contre lui.

Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

Rade de Livourne, 25 septembre 1796

J'ai avec moi le *Diadème* et le *Lively* ; le *Captain* se rend à Ajaccio, la *Blanche* à la Flotte. Cependant si vous avez besoin d'un autre navire en plus du *Gorgon* je pourrai vous en réserver un ; je le ferai avec grand plaisir. Le capitaine Cockburn a d'importantes affaires à traiter à Porto-Ferraio. Je lui ai écrit que je désire, dans son intérêt, qu'il s'y rende et qu'il les termine. Je crois que tous les corsaires de la côte se trouvent ici ; ils sont vingt en tout. D'après ce que j'ai appris plusieurs se rendaient à Capraia lorsque le vent de S. S. E. s'est mis à souffler dans la nuit de lundi dernier ; sans cela nous les aurions pris. Je viendrai vous voir lorsque le capitaine Cockburn nous aura rejoint ; celui-ci a pour instruction d'obéir à vos ordres.

Je ne laisserai pas partir l'*Eclair* avant minuit, dans l'espoir qu'un messenger quelconque nous apportera de bonnes nouvelles. Lord Garlies me

dit que vous êtes en ce moment tranquille sur le compte des Corses et que la plus grande partie d'entre eux commence à comprendre qu'il est de leur intérêt d'adhérer au Gouvernement Britannique. Rien n'est arrivé à bord ; mais comme le *Captain* fait escale à Saint-Florent, je vous enverrai par lui ce que j'apprendrai. D'après le rapport de la *Blanche*, 2.000 Corses environ se trouvent en ville.

Croyez-moi toujours le très fidèle serviteur de Votre Excellence.

HORACE NELSON.

Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

26 septembre 1796.

Mon cher Monsieur, — Je vous envoie le récit du succès de Wurmser tel que je le reçois ; j'espère qu'il sera exact. Si le fait est vrai, plus que jamais nous ferons de notre mieux. Il y a ici environ 1.000 Corses que l'on doit dit on, embarquer sur des corsaires, avec Gentili, etc.

Toujours votre très fidèle,

HORACE NELSON.

Depuis que je vous ai écrit la lettre ci-dessus, j'ai reçu la confirmation du récit que je vous ai communiqué ; la nouvelle est variée. Francfort lui-même est au pouvoir des Autrichiens avec tous les tributs levés par les Français. Le général Jourdan aurait été lui-même atteint.

Trente millions de florins.

A l'Amiral Sir John Jervis

Diadème, En mer, 28 septembre 1796.

Monsieur, — Hier matin, le *Captain mit* à la voile de Livourne, conformément à vos ordres, comme avait été obligé de le faire l'*Eclair* le jour avant, tous les deux pour Ajaccio. Dans le courant de la journée d'hier, j'ai reçu de nombreuses informations sur les mouvements des corsaires ayant des Corses à bord ; le nombre des Corses est de neuf cents, officiers compris. On a embarqué six pièces de douze, trente-quatre caisses d'armes légères et de nombreux autres articles sur quinze ou vingt corsaires ; je suis

certain qu'ils attendent le premier vent favorable pour mettre à la voile. Le 25 chaque Corse a touché 100 livres. Les Corses se sont tellement mal conduits à Livourne que les Français sont décidés à les renvoyer conformément à façon générale d'agir française : « Si vous réussissez tant mieux pour nous ; si vous échouez, nous nous débarrassons d'une bande de coquins. »

Actuellement l'unique question à envisager est celle de savoir quel sera le coin de terre que les Français choisiront en Corse. Les canons de douze ne peuvent servir qu'à assurer une position. Il est maintenant certain qu'ils avaient songé à passer par Capraja pour en avoir au moins une. On a entendu le Commissaire Français dire à Gentili : « Je vous avais recommandé, il y a longtemps, de vous emparer de Capraja ; vous voyez maintenant que vous avez laissé échapper l'occasion. » Vous me direz peut-être que le Vice-Roi est bien mieux en état que nous éclaircir ce point à l'aide des renseignements qu'il a dû recueillir dans le royaume. Je vais me concerter avec Son Excellence pour voir le meilleur parti que nous pourrions tirer des faibles forces qu'il me sera donné de mettre à sa disposition ayant d'autres services à assurer.

Je suis fortement porté à croire que les Ennemis chercheront à prendre possession de Porto-Vecchio, point que nous avons beaucoup négligé paraît-il ; là se trouve un fort et si leurs amis dans l'Ile les soutiennent, leurs vaisseaux trouveront un sûr refuge dans le golfe qui pourra leur faciliter l'introduction de nouvelles troupes et d'autres secours. Si la Vice-Roi peut placer quelques hommes dans le fort, j'installerai comme stationnaires dans le port la *Sardine* et le *Venom* auquel j'ai donné l'ordre de venir à Livourne ; j'essaierai même d'avoir une Frégate pour croiser au large de la côte. Si l'Ennemi débarque plus près de Bastia le yacht de la Vice-Reine pourrait peut-être être utile. Le *Vanneau*, la *Rose* et les quatre petites felouques que le Vice-Roi a achetées assureront les communications et se mettront à la recherche de l'Ennemi tout autour des îles existant entre la terre ferme et la Corse Ces navires, avec ceux qui se trouveront là -bas, parviendront sûrement à détruire ce qu'ils rencontreront ; les équipages seront peut-être à terre. Dans tous les cas, nous serons informés de l'approche de l'Ennemi. Si leur intention est de débarquer sur la côte occidentale de Corse, je suis convaincu qu'ils ne prendront pas le chemin du Cap-Corse ; ils seraient continuellement exposés à être aperçus de l'un de nos navires, ce qui amènerait, bien entendu, leur destruction. Je crois que

de toutes façons ils prendront la voie du Sud par la passe de Piombino en se rendant à Castiglione qui est la dernière place qu'ils possèdent. Mais si je les rencontre sur cette côte que je connais très bien, je puis détruire leur flotille. Admettons qu'ils dépassent les Iles ; si nous occupons Porto-Vecchio, les équipages pourront débarquer, mais leurs navires ne trouveront plus de refuge le long de la côte jusqu'à Bastia. Peut-être pousseront-ils jusqu'à la côte de Sardaigne, les Iles de la Madeleine et franchiront-ils le détroit de Bonifacio. Ce sera très long et nous aurons maintes occasions, je l'espère, de les détruire. Votre très obéissant serviteur fera de son mieux pour cela.

HORACE NELSON.

Que fera le Vice-Roi ? Ne devrait-il pas informer l'Ile que 900 réfugiés Corses ont été forcés par les Français à s'embarquer et à attendre.

P. S. — Les Français sont furieux de ce que nous ayons pris Capraja. On a entendu le Commissaire dire à Gentili : « Je vous avais recommandé d'envoyer 800 hommes s'emparer de Capraja ; vous voyez maintenant les conséquences. »

29 septembre. En vue de Bastia.

Les Autrichiens conduits par l'Archiduc ont pris possession de Francfort le 8 ; on s'attend à ce que Wurmser attaque de nouveau les Français. Mantoue l'a arrêté de nouveau. On voudrait un autre général plus jeune. Tout ce qui est propriété Napolitaine est détenu par les Français à Livourne.

A l'Amiral Sir John Jervis

Bastia, 30 septembre 1796,

Monsieur, — La nuit dernière, à mon arrivée, j'ai reçu vos instructions secrètes [94](#) ; mais je crois que beaucoup de personnes dans l'Ile s'attendent à ce que des ordres de ce genre soient donnés. Je ne manquerai pas de m'occuper des Transports qui pourront être nécessaires pour chaque port ; c'est tout ce que je peux faire pour le moment.

Le Vice-Roi pense qu'il n'y aura pas plus de 600 émigrés Corses et Français et je ne crois pas que les approvisionnements soient nombreux, car le Vice-Roi, j'imagine, ne voudra pas emporter l'artillerie que nous avons trouvée dans les différentes fortifications. Son Excellence est désolée de la

mesure que l'on va prendre ; l'Ile, d'après lui, était animée en ce moment de loyalisme envers le Roi et avait de l'affection pour la Nation Britannique. Ce qui me chagrine bien plus que le sacrifice de la Corse c'est l'abandon du Roi de Naples. Il n'avait rien fait pour obtenir la Paix et il s'était même engagé dans cette guerre, convaincu que notre Flotte n'aurait pas quitté la Méditerranée ; il se trouve dans une situation pénible ; son royaume est inévitablement perdu pour lui.

Je suis, etc.

HORACE NELSON.

Bastia, 3 octobre 1796.

J'ai couché par écrit sur une feuille de papier — l'affaire devant rester secrète, on ne peut pas faire davantage — la formation et le nombre de transports destinés à chaque port. Pour la raison que je viens d'indiquer, j'ai été obligé de procéder par à peu près, mais je ne crois pas m'être trompé. On ne touchera pas aux canons et aux approvisionnements pris dans l'Ile. La Corse doit être laissée complètement indépendante en état de se défendre contre n'importe quelle puissance. Dieu sait comment les Corses prendront la chose dès que la mesure sera connue Leur amour du pillage et le désir de faire la paix avec leurs derniers tyrans les Français peut les engager à nous causer des ennuis, et, dans ce cas, l'embarquement d'approvisionnements surtout d'ici ne sera pas une opération facile ; mais cela n'est pas la question. Je vous envoie la liste des navires qui sont nécessaires, faite d'après les indications du Général d'accord avec le Vice-Roi. Cela vous montrera au moins que je n'ai pas été inactif, si toutefois mes facultés ne me permettent pas d'arriver partout comme je le voudrais.

Je suis, etc.

HORACE NELSON.

Memorandum au sujet de l'Evacuation de la Corse

BASTIA

1.200 barils de poudre. 300 tonnes d'approvisionnements de toutes sortes. — Un grand navire ;

600 émigrés et leurs effets — Trois, deux au moins :
1.500 hommes de troupes de toute description ainsi que leurs bagages,
ceux de Capraja compris. — Cinq ;
Personnel de l'hôpital et malades. — *Boréas*, navire hôpital ;
Etat-Major et bagages. — Un ;
Pour Bastia. — Onze voiles.

FERRAJO

Approvisionnement : Troupes 200 hommes — Deux ;
Bagages anglais. — Trois.

FLORENZO

Approvisionnements, troupes 200 hommes. — Deux dit-on ;
CALVI

Approvisionnements, troupes et émigrés — Trois dit-on ;
AJACCIO

Approvisionnements, troupes et émigrés — Trois dit-on ;
BONIFACIO

Approvisionnements, troupes (en petit nombre). — Un.

On suppose que les marchands ont des vaisseaux et que la Marine emportera ses propres approvisionnements ; la note ci-dessus est donc pour l'armée et tout ce qui en dépend.

De vingt-huit à trente voiles.

Le Vice-Roi avec l'approbation de Sir John Jervis, propose d'embarquer des troupes anglaises à bord des navires de guerre, ce qui, en cas d'attaque de notre convoi par une flotte supérieure, assurera à la nation cette importante partie de l'embarquement.

On propose d'envoyer à Calvi les prisonniers Français au nombre de 600 environ qui se trouvent près de Bastia.

Voici quels sont les navires de guerre nécessaires pour accompagner les transports :

Bastia. — *Captain* et deux frégates.

Ferrajo. — Une frégate.

Capraja. — Un sloup, (une frégate transportera toute la garnison).

Fiorenzo. — Quelques vaisseaux de guerre (Il n'est pas nécessaire d'en parler).

Calvi. — Une frégate.

Ajaccio. — Un navire de Ligne. Deux ou trois autres vaisseaux de guerre. (Deux frégates et des sloups).

Bonifacio. — *Speedy* (sloup).

A l'Amiral Sir John Jervis

15 octobre 1796,

Vous pouvez compter sur moi ; dans la mesure de mes moyens, je ne négligerai rien de ce qu'il faudra faire ; si cela est nécessaire je jetterai même Bastia à bas. La nuit dernière j'ai pris à bord le Vice-Roi et le Secrétaire d'Etat. Ce matin, au point du jour, je me suis rendu auprès du général de Burgh ; je lui ai dit qu'à partir de l'embarquement du Vice-Roi, l'évacuation de la ville devenait une pure opération militaire et nous incombait par conséquent J'espère que le Général coopérera franchement avec moi. J'ai visité les magasins et j'ai pris les dispositions qui étaient en mon pouvoir pour l'embarquement des provisions. Le Général a dit avoir les gardes nécessaires pour contenir la populace. Je lui ai recommandé d'avertir la Municipalité que la direction des affaires était entre nos mains et que nous n'aurions pas permis que l'on mit obstacle à l'embarquement de tout ce qui était propriété anglaise. Hier, nous aurions été perdus à Bastia si les vaisseaux n'étaient pas arrivés à temps ; les navires se sont placés en face de la ville. J'ai le regret de vous informer que ni le convoi, ni le *Southampton* ne sont en vue et qu'il fait calme ; le *Captain* n'est pas encore à l'ancre. Seule la terreur des navires maintiendra l'ordre ici. Si vous pouviez m'envoyer un navire de plus et deux transports, on les emploierait très utilement. J'ai détaché une felouque pour tout préparer à Capraja ; j'enverrai le *Southampton* à l'Ile-d'Elbe ; cette évacuation n'aura lieu qu'après que tout sera fini ici, ce qui vraisemblablement prendra un peu de temps. Si l'Ile-d'Elbe ne nous avait pas appartenu, le convoi de Smyrne et les transports auraient été perdus d'après moi. Lorsque tout sera embarqué,

j'ai l'intention de faire venir des navires de Livourne, car nous aurons à lutter contre un essaim de corsaires.

Je suis, etc.

HORACE NELSON.



A Madame Nelson

7 octobre 1796

Nous nous préparons à quitter la Méditerranée, mesure que je ne puis approuver. On ignore chez nous ce que cette flotte est capable de faire ; rien et tout. Si je me réjouis de revoir mon pays, je déplore, sous le sac et la cendre, les ordres que l'on vient de donner et qui sont si humiliants pour la dignité de l'Angleterre dont les flottes sont en état de résister au monde en armes ; de toutes les flottes que j'ai jamais vues, je n'en ai jamais connu de pareille à celle de Sri John Jervis, soit comme officiers, soit comme hommes, et notre commandant en chef est digne de la conduire à la gloire.

A vous, etc.

HORACE NELSON.

A l'Amiral Sir John Jervis

19 octobre 1796.

Nous devons nous préoccuper d'une façon spéciale du matériel d'artillerie ; les canons, mortiers et munitions des Anglais peuvent évidemment être transportés n'importe où. Mon intention actuelle est d'embarquer les troupes dans la matinée du 21. Je suis désolé d'être obligé de diriger sur l'Ile-d' Elbe les vaisseaux de Ligne que je voudrais voir avec vous ; mais ils sont tellement bondés de munitions et ils contiendront peut-être tellement de troupes qu'ils me seront indispensables ; peut-être dans douze heures pourrai-je disposer de *l'Egmont* et de *l'Excellent*, et peu après je vous amènerai le Vice-Roi causer avec vous. La *Sardine* est prête à lever l'ancre pour Naples ; elle attend que le Vice-Roi ait fini sa lettre. La *Didon*

s'est rendue à l'Ile-d'Elbe pour informer le colonel Montresor du grand chargement. On peut tout faire à Porto-Ferraio ; ce port vous plaira beaucoup.

Midi, 19 octobre.

Les membres de la Municipalité nous ont informé qu'un certain nombre de Français avaient débarqué près du Cap-Corse et leur avaient demandé ce qu'ils comptaient faire. Le Vice-Roi a fait savoir à la Municipalité que nous désirions nous quitter en amis et comme nous l'avions promis ; mais que, si on permettait aux Français de pénétrer dans la ville et de gêner notre embarquement, nous aurions détruit les batteries ce qui aurait occasionné un grand préjudice à Bastia. Nous agissons avec prudence et notre retraite s'effectuera à temps. La garnison de Capraja est arrivée.

Je suis, etc.

HORACE NELSON.

A l'Amiral Sir John Jervis

Captain, Porto-Ferraio, 21 octobre 1796.

Monsieur, — J'ai l'honneur de vous informer que je suis arrivé à Bastia le 14 et que le 19 l'*Egmont*, le *Captain*, l'*Ex-cellent* et le *Southampton* m'avaient tous rejoint. Les vaisseaux de ligne ont mouillé en face de la Ville ; l'embarquement des approvisionnements et des munitions a commencé le 15 et a continué sans interruption jusqu'au 19 au coucher du soleil. Cette nuit-là tous les soldats et toutes les autres personnes furent emmenés de l'extrémité nord de la ville en ordre parfait [95](#).

Je crois inutile d'insister sur les fatigues de tout genre que ce service a nécessitées ; mais je ne puis manquer de vous signaler la conduite méritoire de tous les officiers et particulièrement celle du lieutenant Day, agent des Transports ; sans vouloir en aucune façon diminuer le mérite des autres, il a, par son infatigable attention et par son habileté, contribué dans une large mesure à sauver beaucoup d'approvisionnements. Les capitaines de tous les vaisseaux de guerre n'ont pas cessé, jour et nuit, de faire preuve de la plus grande activité, en dehors même de leur propre service.

Bien entendu, durant toutes ces opérations, la plus grande cordialité n'a cessé de régner entre Son Excellence le Vice-Roi, le lieutenant général de

Burgh et moi.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus grand respect, votre très obéissant serviteur,

HORACE NELSON.

A Son Altesse Royale le Duc de Clarence

Captain, 25 octobre 1796,

Monsieur, — Il y a quelques jours, j'ai été honoré de la lettre de Votre Altesse Royale du 2 septembre, au moment même où nous nous retirions de Bastia ; cette ville étant le poste le plus important, l'évacuation m'en fut confiée. Je suis heureux de vous informer que non seulement Bastia, mais même toutes les autres places de l'Ile sont complètement évacuées. Les Corses, comme cela était naturel, se sont adressés aux Français à Livourne pour faire la paix avec eux et l'Ennemi était à une extrémité de Bastia avant que nous eussions quitté l'autre. La marine, en cette occasion, comme toujours d'ailleurs, a surpris, par sa vaillante conduite, les personnes qui ne croiront jamais ce dont elle est capable. Nos troupes ont été dirigées sur Porto-Ferrajo ; pour un certain temps, ce port peut être défendu contre n'importe quel ennemi ; quoique petit, il est en état de contenir la Flotte entière et les transports.

Aussitôt que tous nos transports seront arrivés à l'Ile-d' Elbe nous nous préoccuperons de Man qui a reçu l'ordre de nous rejoindre ; nous serons alors vingt-deux vaisseaux comme l'Angleterre n'en a jamais produits, commandés par un amiral qui ne manquera pas de tenir tête à l'Ennemi quelque puisse être sa force ; je suppose que celui-ci n'aura pas plus de trente-quatre vaisseaux de ligne. Nous espérons recevoir des renforts d'Angleterre ; plus nous pourrons maintenir dans la Méditerranée la Flotte combinée et plus notre situation sera avantageuse ; dès que nous nous retirerons, l'Italie entière sera abandonnée aux Français. Les Autrichiens auront beau remporter des succès, tous leurs approvisionnements leur viennent de Trieste à travers l'Adriatique et par le Pô ; quand ils seront coupés de ce côté, ils seront obligés de partir. Si les Dons quittent la Méditerranée avec leur flotte, nous pourrons en faire autant ; mais cela n'est pas à prévoir. En calculant comme si l'amiral Man devrait sûrement nous rejoindre, je pense que dans quatorze jours, nous aurons l'honneur de

combattre ces messieurs ; dans la flotte il n'y a pas un marin qui n'ait confiance dans le succès.

Si je vis, Votre Altesse Royale, ne regrettera pas l'amitié qu'elle me porte et je soutiendrai Sir John Jervis de toutes mes forces.

J'espère voir flotter bientôt votre Pavillon ; ce sera, j'en suis sûr, très honorable pour vous et très avantageux pour le Roi et le Pays.

Je suis, comme toujours, votre très fidèle,

HORACE NELSON.



**A William Locker Esq., Lieutenant-Gouverneur de l'Hôpital
Royal de Greenwich**

Captain, En mer, 5 novembre 1796.

Mon cher Ami, — Ces derniers temps, il m'a été impossible d'écrire à mes amis ainsi que je l'aurais voulu ; mes nombreuses occupations ne m'en ont, pas laissé le temps. En ce moment je suis attaché à la Flotte et j'ai moins d'affaires entre les mains. Sir John désire que je vous dise qu'il est désolé de ne pouvoir vous écrire lui-même comme il voudrait le faire.

Nous en avons fini avec la Corse. J'ai été le premier à occuper le Royaume ; je l'ai quitté le dernier. Certainement cette possession était très utile pour nous ; mais ses habitants, en grande partie, sont tellement avides de richesse et jaloux les uns des autres, qu'il faudrait la patience de Job et les richesses de Crésus pour les contenter. Ils disent eux-mêmes qu'ils ont besoin d'être gouvernés par une puissance capable de frapper ses ennemis et de combler de faveurs ses amis. Ils regrettent déjà notre départ, car jamais plus ils ne connaîtront une pareille récolte d'argent.

Je me souviens que lorsque nous avons quitté Toulon, nous avons essayé de nous contenter de la Corse. Maintenant nous en sommes réduits à l'Ile-d'Elbe. Ainsi vont les choses. Nous avons toutefois un beau port et le Gouvernement ne dépense rien pour l'Ile.

Nous sommes anxieux de connaître la décision du Roi de Naples depuis que nous avons décidé de rester pour le soutenir ; s'il s'est mis en marche, j'espère qu'il ne tardera pas à être de nouveau en possession de Livourne.

La conduite du Pape est extraordinaire ; bien qu'il soit en guerre avec les Français, il ne nous a pas pourtant ouvert ses ports ; il craint que les heureux événements d'aujourd'hui ne prennent une nouvelle tournure. En un mot, les craintes de ses Princes ont perdu l'Italie ; i pour préserver son territoire elle avait dépensé la moitié de l'argent qu'elle a donné aux Français pour se laisser envahir, le Pays aurait été très heureux, au lieu d'être, comme il l'est à l'heure actuelle, en proie à la misère et miné par des notions de gouvernement diaboliques.

J'ai reçu le troisième volume du livre de Charnock [96](#) ; j'ignore qui me l'a envoyé ; je suppose que c'est la Reine. L'ouvrage devient de plus en plus intéressant à mesure qu'il avance. Je vous dois la souscription.

Nous avons quitté Saint-Florent le 2, dans la nuit et nous nous occupons actuellement de notre convoi de Smyrne. J'es- père que nous rencontrerons l'amiral Man qui, depuis plus d'un mois, connaît la situation de notre vaillant amiral. D'après ce que la renommée nous a appris, il aurait reçu des ordres le 10 octobre. Mais l'amiral Man n'a pas mis à la voile immédiatement après, car des navires Suédois l'ont rencontré dans la Manche, il y a huit, neuf ou dix jours.

Aussitôt que notre Flotte sera réunie, nous nous mettrons, en suis sûr, à la recherche de la Flotte combinée qui, je suppose, doit comprendre trente-quatre vaisseaux de ligne, mal équipés et encore plus mal ordonnées ; notre Flotte, au contraire, est la plus belle que l'on ait jamais vue à la mer. Il n'y a rien que nous ne puissions atteindre. Il est inutile que je vous dépeigne le caractère de Sir John Jervis ; vous le connaissez bien vous même ; je me bornerai à vous dire qu'il est digne de commander une flotte pareille, car il sait l'usage qu'il doit en faire pour le bien de notre pays.

Ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de tous les membres de votre famille, de M Bradley, de tous les amis de mer et de Simon Taylor. D'après ce que j'ai lu dans les journaux, Saint-Domingue va être évacué ; j'espère que l'on sauvera la Jamaïque. Toute l'armée française d'Italie s'en va rapidement au diable. A terre nous sommes sur du *velours*.

Croyez-moi toujours votre très affectionné,

HORACE NELSON.

Cette lettre vous parviendra à la première occasion.

11 novembre. Au large de Minorque

Avez-vous fait l'affaire pour M. Summer ?



A Son Altesse Royale le Duc de Clarence

Captain. En mer, 11 novembre 1796.

Monsieur, — Je ne sais ce qu'on pense en Angleterre de notre évacuation de la Corse ; ma conduite toutefois mérite que l'on parle bien de moi ainsi que les faits dont je vais vous parler vous le trouveront.

Le 14 octobre, avant l'aube, j'arrivais devant Bastia sur le *Diadème*, capitaine Towry. Le bateau n'avait pas encore jeté l'ancre quand je me rendis à terre chez le Vice Roi, en débarquant en face de sa maison. Son Excellence fut très heureuse de mon arrivée ; elle me pria immédiatement d'emporter ses papiers de valeur et m'informa que des Corses avaient projeté de s'emparer cette nuit de sa personne ; à l'exception de sa garde qui habitait chez lui, nos troupes étaient dans la citadelle ; un Comité de Trente avait pris le gouvernement de la Ville, mis sous séquestre tout ce qui appartenait aux Anglais et défendu à tout vaisseau ou bateau de quitter le môle.

Du Vice-Roi je me rendis chez le général de Burgh, où j'appris que dans la citadelle se trouvaient en armes autant de Corses que d'Anglais, et que ces Corses avaient monté la garde avec les Anglais aux portes de la citadelle sur les batteries, aux barrières, aux entrepôts du gouvernement et aux magasins de tous les marchands anglais ; que nos troupes étaient obligées de garder leurs armes pour leur propre défense, en un mot, que l'on n'espérait guère sauver les munitions, les canons ou les approvisionnements. J'ai proposé au Général de fermer les portes de la citadelle pour empêcher d'autres personnes d'y pénétrer en armes, l'informant que j'allais faire mouiller les navires en face de la Ville. Dès que je fus de retour chez le Vice-Roi, les marchands, propriétaires et capitaines de corsaires vinrent me trouver en larmes pour me dire qu'on leur refusait même leurs coffres contenant leur garde-robe, et que, si je ne leur venais pas en aide, ils étaient voués à la misère, car on n'allait permettre à aucune prise de sortir du môle ; d'après ce qu'ils nous ont déclaré, on avait visité minutieusement la barque d'un transport et on ne lui avait permis de passer qu'après qu'on s'était bien assuré qu'elle ne

contenait rien. Un corsaire était mouillé à l'entrée du port. Je les ai calmés en leur donnant l'assurance que je n'aurais rien négligé pour leur venir en aide.

Vers dix heures du matin arriva l'*Egmont*, capitaine Sutton, et nous mouillâmes les vaisseaux tout près de l'extrémité du môle, en face de la ville ; nous envoyâmes aussitôt nos embarcations bien équipées et bien armées, remorquer les navires anglais hors du môle, faisant connaître au comité, à l'aide d'un message, que si l'on essayait d'une façon quelconque d'empêcher toute propriété anglaise de sortir de la Ville ou de quitter le môle, j'aurais ordonné aux vaisseaux d'ouvrir le feu et bombardé la ville. Ce message produisit l'effet désiré. Les Corses, mettant bas leurs mousquets, se retirèrent et le port qui contenait plus de soixante voiles fut bientôt évacué,

Dans l'après-midi, le propriétaire d'un corsaire vint me dire qu'il avait des marchandises à la douane et qu'on refusait de les lui livrer. Je lui ordonnais de se rendre au Comité et de déclarer à ces messieurs que si on ne lui remettait pas immédiatement ce qui lui appartenait, j'aurais ouvert le feu. Il revint quelques minutes après avec les clefs et il me fit savoir qu'ils étaient devenus blancs comme des feuilles et qu'ils n'avaient pas dit un mot. Le soir on essaya de faire payer des droits pour du vin qui était à terre et qui devait être embarqué à bord d'un navire marchand anglais. J'envoyais un mot pour dire que j'allais débarquer. A partir de ce moment, tout rentra dans le calme et personne ne troubla l'ordre. De l'avis de tous, jamais Bastia ne fut plus tranquille ; jusqu'à notre départ on ne vit dans les rues aucun homme armé.

Cette nuit-là, le Vice-Roi consentit à se rendre à bord de mon vaisseau, ce qui dissipa les inquiétudes du Général et les miennes. Le 15 au matin je débarquai mes troupes pour occuper la maison du Vice-Roi et protéger notre point d'embarquement ainsi que cent marins pour travailler à terre : le Général commanda cent hommes de troupes pour le même service, le reste devant garder la citadelle. Nous nous mîmes de bon cœur au travail qui dura sans interruption jusqu'au 19 au coucher du soleil ; d'après mes calculs, nous avons sauvé pour 200 000 livres sterling environ de canons, de poudre, de munitions, d'approvisionnements, sans compter les bagages, le linge, etc., car les pauvres émigrés n'étaient pas assez riches pour laisser même des chiffons. Nos embarcations ont travaillé jour et nuit.

Les Français débarquèrent près du Cap-Corse le 18 Le 19, ils envoyèrent un message à la Municipalité pour lui demander comment on allait les recevoir ; si c'était en amis ils exigeaient que l'on empêchât les Anglais de s'embarquer. Dans ces conditions, il était impossible de songer encore à sauver quoi que ce fut. A minuit, les troupes quittèrent donc la citadelle et se rendirent à l'extrémité Nord de la Ville où se trouve un terrain libre ; de là, pendant que le vent soufflait avec rage, j'embarquais tous les hommes ainsi que les deux pièces de campagne que les troupes avaient descendues de la citadelle pour couvrir leur retraite ; le Général et moi fûmes les derniers à monter dans le bateau.

Il est de mon devoir de faire connaître que le Général avait toujours eu d'excellents rapports avec les Corses et que le Vice-Roi était apprécié de tous. Aucune plainte ne s'éleva contre lui au moment de notre départ ; même ceux qui l'avaient combattu pendant son administration ne pouvaient s'empêcher de l'aimer et de le respecter et l'on était unanime à rendre justice à la droiture et à l'aménité de son caractère.

C'est évidemment par crainte des Français plutôt que par haine pour nous que les Corses ont agi comme ils l'ont fait, quand ils ont essayé de contre-carrer notre embarquement, ce qui était inqualifiable de leur part.

Les Français, après avoir contourné la ville, prirent possession de la citadelle à une heure dans la nuit Il était six heures du matin quand le dernier d nos navires mettait à la voile ; mais notre attitude était telle que l'on n'osa pas nous attaquer. Pendant ce temps, la Flotte Espagnole paraissait au large du Cap-Corse ; nous avions bon vent et avant la nuit tous nos navires mouillaient sains et saufs dans la rade de Porto-Ferrajo qui, par ses dimensions, est le plus beau port du monde.

Je suis, etc.

HORACE NELSON.



Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

La Minerve, sur la côte orientale de la Sardaigne, 24 décembre 1796.

Mon cher Monsieur, — Je m'empresse de vous informer, dès le début de ma lettre, que l'on a retrouvé la boîte qui contenait vos papiers ; elle est en ce moment à mon bord confiée à mes soins. Je m'en réjouis pour vous ; elle était sur le *Diadème*.

La Flotte est arrivée saine et sauve le 1^{er} décembre à Gibraltar ; depuis, elle a été très maltraitée par le gros temps. Dix ou douze navires marchands sont perdus et trois vaisseaux de ligne ont été entraînés hors de la baie de Gibraltar ; on nous a dit que le *Courageux* serait perdu et que tout l'équipage aurait péri, à l'exception de cinq hommes et du capitaine Hollowell qui devrait comparaître devant une cour martiale. Ce navire a pu toucher ; toutefois, comme on a vu passer dans le détroit un vaisseau sans son grand mât, je pense, j'espère même que ce sera lui. Le *Gibraltar* a touché lui-même, mais comme il a été entraîné sur le rocher la *Perle* il est sauvé. Le *Zealous* a été jeté sur la côte de Barbarie ; il a pu toutefois arriver à Gibraltar.

Le 14, dans la nuit, j'ai quitté l'Amiral. Le 19, également dans la nuit, j'ai pris une frégate espagnole de 40 canons de 18 livres plus grande que la *Minerve*. Le 20, dans la matinée, nous avons combattu une autre frégate aussi grande ; nous avons été vainqueurs, mais la frégate s'est sauvée. Dans ce monde rien n'est certain ; deux vaisseaux de ligne et deux frégates nous ont entourés, se sont emparés de nos prises ; c'est avec peine que nous avons échappé aux prisons espagnoles. Deux lieutenants et plusieurs de nos hommes ont été faits prisonniers et nous avons eu plus de cinquante tués et blessés.

Hier, nous avons pris un corsaire venant de Marseille. Lady Elliot a mis à la voile de *Gibraltar*. Je finirai à Porto-Ferrajo. J'ai réservé une place pour vous à bord de la *Minerve*. Je désire vivement vous revoir, car vos avis sont précieux pour moi et je les apprécierai toujours hautement. Veuillez me dire quand et où je devrai vous envoyer un navire vous chercher. L'Amiral vous a fait connaître l'objet de ma mission ; je ne le répéterai pas.

27 décembre. — Je suis arrivé hier à Porto-Ferrajo, et comme Fremantle me dit que vous serez certainement à Naples le 1^{er} janvier, je vous l'envoie. Je verrai le Général [97](#) ce matin ; il ajoutera en *post-scriptum* ce qu'il voudra. J'ai écrit à M. William Hamilton, comme j'ai écrit à M. Drake et à M. Trevor pour les prier de m'écrire dans une lettre que je pourrai rendre publique ce qu'ils savent sur ma conduite. Pour Sir William j'ai mis en

avant votre nom et je suis convaincu que, lorsque vous viendrez ici, votre propre témoignage ne me fera pas défaut. J'ai le droit, à la fin de la guerre, d'établir mes services tels qu'ils sont, pour les faire connaître à notre Souverain, qui n'hésite jamais à récompenser ceux qui le servent sans reculer devant aucune fatigue.

Croyez-moi toujours, cher Monsieur, votre affectionné,

HORACE NELSON.



Au Très Honorable Sir Gilbert Elliot

La Mineroe, 27 décembre 1796

Mon cher Monsieur, — J'ai été avec le Général et je lui ai communiqué les ordres que j'ai reçus et que vous devez probablement connaître. Je n'ose m'expliquer davantage, ma lettre pouvant être arrêtée en route. Le Général me paraît indécis ; mais comme Naples a fait la paix, l'Amiral pense que tout est fini avec l'Italie. Je n'ai pas fait connaître ces ordres à Sir William Hamilton ; je suis sûr que vous en avez fait autant, car nous ne saurions trop garder le secret sur ce que nous pouvons faire. Il me tarde de causer avec vous. Freemantle met à la voile jeudi matin. Il restera quarante-huit heures à Naples ; je ne puis pas l'y laisser plus longtemps et j'espère que ce délai vous suffira. Dans tous les cas, je vous enverrai quelqu'un autre ; j'en serai désolé toutefois.

Croyez-moi toujours, votre affectionné,

HORACE NELSON



A Madame Nelson

Porlo. Ferrajo, 13 janvier 1797.

J'attends ici à chaque moment Sir Gilbert Elliot. Il vient avec moi à Gibraltar. C'est un homme accompli et je l'aime. Quant à la paix je n'y compte pas. Lord Malmesbury [98](#) reviendra comme il est parti. J'espère que l'Angleterre continuera la guerre avec plus de vigueur, ce qui seul pourra assurer une paix honorable. Naples est épouvanté de celle qu'il a faite. Les Ministres Français voyagent dans ce pays avec une suite de 300 personnes, une presse d'imprimerie, une troupe de comédiens, etc. Le Pape n'a pas conclu la paix ; il est même très inquiet.

A vous, etc.,

HORACE NELSON.



**A Edmond Hardmann, Secrétaire privé de Son Excellence Sir
Gilbert Elliot**

La *Miner*oe, 11 février 1797.

Cher Monsieur, — La *Minerve* est prête à appareiller ; elle aurait déjà même mis à la voile avant la marée montante, si Sir Gilbert avait été à bord. La matée en ce moment est contre nous ; je vous souhaite donc de grand cœur un bon appétit ; je vous demande seulement d'être à bord dans la soirée, le plus vite que vous pourrez, c'est-à-dire à huit heures ; je mettrai à la voile aussitôt.

Sincèrement à vous.

HORACE NELSON.

P. S. — J'ai pris congé du Gouverneur et ai refusé de dîner à terre.



**Etat des Services du capitaine Nelson du navire royal l'*Ag mem*
on durant cette guerre**

19 août. — Reçu le feu du Fort *Cavaliere*. Pris un navire venant de Marseille avec un chargement pour Smyrne.

21 octobre. — Soutenu un engagement avec la *Melpomène* de 40 canons, 420 hommes. — La *Minerve* de 40 canons, 420 hommes. — La *Fortunée* de 40 canons, 350 hommes. — La *Flèche*, 28 canons 22) hommes. Après m'avoir désemparé en partie, l'Ennemi m'a laissé.

1794

21 janvier. — Débarqué à quatre milles environ de Saint-Florent. Brûlé le seul moulin à eau du pays et détruit un magasin de blé et de farine. Quatre frégates françaises se trouvaient à Saint Florent.

6 février — Débarqué à Centuri. Brûlé quatre polaires chargées de vin pour les Français à Saint-Florent.

8 février. — Débarqué à Macinaggio. Brûlé huit voiles de vaisseaux, puis quatre et détruit environ 2 000 tonneaux de vin Le capitaine Nelson a abattu les couleurs françaises de sa propre main

12 février. — Attaqué un bateau courrier français dont l'équipage s'était rendu à terre à Capraja ; après un court engagement, pendant lequel j'ai perdu six hommes, me suis emparé de lui

19 février. — Débarqué à Lavasina, pris la tour de Miomo, à trois milles de Bastia, et poussé les Français à portée de canon des murs de Bastia.

24 février. — Contourné la ville de Bastia et l'ai canonnée pendant deux heures.

26 février. — Chassé les Français d'un ouvrage qu'ils construisaient au Sud de Baslia.

18 mars — Débarqué à Erbalunga, ai passé deux jours à terre seul avec les Corses et reconnu tous les ouvrages de Bastia sur lesquels j'ai donné mon opinion précise, en indiquant les moyens pratiques de s'emparer de la Ville

Du 3 avril au 26 mai — Débarqué pour le siège de Baslia avec le Colonel Villette et 1 000 hommes d'infanterie de marine et 308 marins : la ville s'est

rendue le 22 mai, après que nos batteries l'avaient battue en brèche durant quarante jours.

Du 18 juin au 12 août — Débarqué pour le siège de Calvi ; les batteries ouvrirent le feu le 5 juillet. La Ville s'est rendue le 10 août, après un feu de vingt-six jours

1^{er} octobre. — Pris un brick sous la batterie française du Cap-Martin.

1795

13 mars. — Engagement avec le *Ça Ira* durant deux heures et demie ; l'Ennemi a eu 118 hommes tués

14 mars. — Engagement avec la Flotte

8 juillet. — A ouvert le feu sur la Flotte Française

13 juillet. — Engagement avec la Flotte.

14 août. — Pris des vaisseaux ennemis sous les forts d'Alassio.

26 août. - Pris onze voiles de vaisseaux devant Alassio.

6 septembre. — Pris un brick sous le fort d'Oneglia

1796

25 avril. — Pris quatre voiles de navires français sous les batteries de Loano après un court engagement.

8 mai. — Pris deux vaisseaux sous les batteries de Pietra.

31 mai. — Pris six voiles de navires français sous les batteries de Torre dell'Arena après une courte résistance.

Captain

10 juillet. — Pris, uni au major Duncan, la forteresse et ville de Porto-Ferrajo.

11 septembre. — Fait feu sur les batteries de Gênes.

18 septembre - Pris, uni au major Logan, l'Ile de Capraja, la garnison s'étant rendue prisonnière de guerre.

19 octobre. — Embarqué le Vice-Roi et toutes nos troupes de Bastia, les Français étant en possession de la Citadelle ; les ai débarqués le même jour à Porto-Ferraio

La Minerve

19 décembre. — Combattu de près la *Santa Sabina* de 40 canons, 28 calons de 18 sur son pont, 286 hommes, après une action de deux heures et cinquante minutes.

20 décembre. — Combattu la *Santa Matilda* de 34 canons. Elle s'est sauvée, si on, je suis convaincu que nous l'aurions prise ; nous fûmes en même temps poursuivis de près par deux navires de ligne et deux frégates espagnols.

1797

14 février. — Engagement avec la Flotte

TABLE DES NOMS PROPRES

A

Acton (Sir John), 50.
Agnolo Augustin, 306.
Andrews Georges, 9, 64, 67, 74, 76, 99, 235.
Aubant (général Abraham d'), 44 45, 48, 57, 58, 61, 67, 68, 72.

B

Bains, 171.
Bankes, aspirant, 160.
Beauclet (Lord), 219.
Beaulieu, général, 255, 257, 259, 261, 264.
Belleville, consul, 261.
Berry (lieutenant Edouard) 270, 303.
Boggis, lieutenant, 157.
Bolton (Madame), 101, 176.
Bolton (Monsieur), 5, 198.
Bradley, 230, 324.
Brame, 255, 265, 266, 268, 269, 273, 274, 275, 277, 280.
Brand, 78.
Brereton, major, 76, 137, 214.
Bridport (Lord), 247.
Brisbane, lieutenant, 76.
Broderip, 213.
Buckholm, 278.
Bullen, capitaine, 53, 76, 81.
Buonaparte, 259, 261, 262.

Burgh (lieutenant-général Thomas de), 286, 317, 321, 325, 329
Burrard (H.), 114, 133, 175.
Buth (de), 42, 46, 76.
Byron, lieutenant, 157, 161.

C

Caines, lieutenant, 122, 168.
Calli, général, 247.
Chambars (W.), 194.
Charnock, 323.
Chattam (Lord), 211, 217.
Clarke (capitaine Jean), 37, 56, 57, 64, 66, 74.
Cockburn, capitaine, 269, 273, 274, 303, 309, 313.
Coke (Madame), 20.
Coke (Monsieur), 20.
Colonna, 138.
Cooke, (capitaine E.), 89, 99, 95, 96, 98, 156, 174.
Corney Thomas, 110.
Corrio Dominique, 306.
Cox, lieutenant, 108, 113, 114. Cunningham, capitaine, 175, 195.

D

Davis Thomas, 82.
Day, lieutenant, 198, 320. Dillon, 247, 250, 303.
Dixon, capitaine, 284.
Donal (capitaine M.), 142.
Drake, 181, 187, 188, 190, 192, 243, 246, 247, 249, 250, 253, 254, 255, 267, 273, 274, 277, 279, 292, 293, 330.
Duncan (lieutenant Jean), 42, 45, 47, 56, 62, 63, 67, 76, 125.
Duncan, capitaine, 76, 77, 125, 139, 140, 142.
Duncan, major, 209, 271, 272, 285, 286, 334.
Dundas, lieutenant-général, 22, 23, 27, 33, 35, 44, 50.

E

Edmond, lieutenant, 137, 170.
Elliot (Lady), 165, 179, 280, 329.
Elliot (Sir Gilbert), 10, 85, 114, 131, 158, 166, 177, 179, 268, 331, 332.
Elliot, lieutenant, 167.
Elphinstone, capitaine, 99, 284.
Erskine Saint-Clair, lieutenant-colonel, 46.
Erskine Saint-James, 114.

F

Fairpoult, 273.
Fellows, 182.
Fennel, lieutenant, 94, 108.
Ferrier, lieutenant, 170.
Frediani (de), 37, 38, 78.
Freemantle, capitaine, 16, 99, 259, 264, 271, 329, 330.

G

Galeazzini, 70, 71, 72.
Garbies (Lord), 301, 302, 309.
Gentili, général, 70, 75, 291, 296, 299, 310, 311, 312.
Gibson, 152, 175, 182.
Goodall, vice-amiral, 76, 77, 195, 227, 234.
Gore, lieutenant, 76.
Gourly, lieutenant, 271, 303.
Grasse (Comte de), 7.

H

Hallowell, capitaine, 77, 94, 100, 111, 115, 117, 124, 125, 127, 138, 143, 154, 162, 163, 169, 170, 172, 173, 174, 175, 180.

Hamilton (Lady) 50, 78.
 Hamilton (Sir William), 47, 330.
 Hamilton (Sir Charles) 86, 175.
 Hamilton (M.), 171.
 Harness, docteur, 169, 170, 194.
 Harrington William, 170, 176, 180.
 Harrisson, lieutenant, 91, 137, 167, 170, 176.
 Hauwell (capitaine Joseph), 52.
 Heath, 278.
 Heathly, 292.
 Holloway, 198, 243.
 Hood, capitaine, 175.
 Hood (Lady), 211.
 Hood (Lord), 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 13, 14, 19, 22, 23, 25, 26, 27, 28, 29, 31, 32, 33, 34, 35, 38, 39, 40, 42, 44, 45, 46, 48, 49, 52, 53, 54, 55, 58, 59, 61, 62, 64, 65, 66, 69, 70, 71, 72, 73, 75, 79, 81, 83, 85, 86, 87, 90, 91, 94, 10', 111, 123, 125, 129, 131, 132, 134, 143, 162, 164, 165, 166, 169, 173, 176, 177, 181, 185, 186, 187, 189, 192, 193, 94, 95, 96, 211, 214, 217, 218, 220, 222, 224, 235, 237, 240, 241, 244, 247.
 Hoste (Madame), 69.
 Hoste, 5, 10, 66, 185, 232.
 Hotham, lieutenant, 76.
 Hotham, amiral, 83, 85, 86, 174, 178, 192, 194, 195, 197, 199, 201, 208, 209, 211, 219, 225, 228, 234, 237, 242, 243, 245, 248, 250, 254.
 Howe (Lord), 127, 161, 201.
 Hoy, lieutenant, 170.
 Hunt, capitaine, 53, 61, 62, 76, 78, 81, 131.
 Hunter, 179
 Hyde-Parker, 253.

I

Inglefield, capitaine, 77, 84, 156.

J

Jackson, 277.
James Saint-Clair, 163, 171.
Jean Bon Saint-André, 209, 210.
Jervis (Amiral Sir John), 267, 291, 292, 297, 299, 301, 313, 314, 316, 318, 320, 322, 323, 324.
Jourdan, général, 310.

K

Kensic, capitaine, 142.
Knight, capit., 77, 124, 148, 170.
Kochler, major, 10, 46.

L

Lacombe Saint-Michel, 34, 36, 55, 62, 70.
Lagara(Don), 301,
Linzee (commodore), 1, 2, 3, 9, 19.
Littledale, 213.
Livingstone, lieutenant, 157.
Logan, major, 287, 289, 303, 304, 305, 306, 307, 334.
Lutwidge (amiral), 230.

M

Macevena, 261,
Macnamara, capitaine, 175, 183, 271.
Maggiore (B), 306.
Malmesburg (Lord), 331.
Man, amiral, 242, 301, 321, 322, 324.
Matchan, 101.
May, capitaine, 95, 116, 149, 180, 182.
Mentz, 203, 223.
Middleton, capitaine, 271.

Montagne Georges, 104.
Montgomery, 227.
Moore, colonel, 10, 46, 129, 137, 139, 140, 141, 143.
Montresor, colonel, 308, 319.
Morgan, lieutenant, 170, 174.
Montray, lieutenant. 108, 121, 129, 138, 143, 144, 170, 173, 180, 185.
Murray, 247.

N

Nelson Edmond, 184.
Nelson (Madame), 5, 30, 47, 53, 82, 107, 202, 219, 231, 233, 242,
Nelson, capitaine, 1, 2, 8, 9, 12, 15, 16) 17, 22, 33, 49, 52, 54, 62, 71, 75,
76, 81, 87, 90, 91, 94, 111, 123, 125, 129, 132, 138, 150, 155, 162, 166,
169, 173, 174, 176, 181, 184, 185, 193, 194, 211, 234, 262, 304, 305, 306,
313, 320, 331, 333,
Nepean, capitaine, 116, 117.
Neri Giovanni, 260, 261, 262.

P

Paget, capitaine, 37, 42, 43, 47.
Paoli, général, 8, 9, 15, 17, 18, 21, 22, 25, 27, 28, 33, 35, 248.
Pensa, 308,
Perriers, lieutenant, 174. Petriconi, général, 78. Pierson, 161, 254, 303.
Pollard, 99, 257.

R

Reer, 227.
Richery, 301.
Robinson, capitaine, 175.
Rochon, 62.
Rolfe Robert, 233.

Rudsdale, capitaine, 74, 77.
Rumsey, 2, 30, 45, 54, 212, 231.

S

Sabbatini, colonel, 102.
Saint-Georges, lieutenant, 77, 137.
Sajet, 247.
Saleri Geo, 306.
Saliceti, 70.
Santelli, 70.
Seccombe, capitaine, 125, 129, 133.
Senibaldi, lieutenant-colonel, 102.
Serocold, capitaine, 53, 55, 76, 81, 94, 100, 110, 111, 127, 131, 173, 174.
Smith (capitaine William), 11.
Smith, major, 59, 77.
Smith, colonel, 247, 250, 254.
Solano, 301.
Sossoss Pascal, 306.
Spannochi, gouverneur, 259.
Spencer (comte), 314.
Spicer, lieutenant, 303.
Stephens, capitaine, 96, 115, 155, 171.
Stiles, lieutenant, 76.
Stuart, capitaine, 271.
Stuart, général, 42, 79, 87, 88, 89, 91, 93, 94, 102, 106, 107, 109, 117, 119, 120, 131, 134, 142, 150, 151, 155, 162, 173, 174, 175, 176, 211, 240.
Suckling (Madame), 3, 29, 45, 54, 190, 202, 212, 219, 223, 231.
Suckling (Mademoiselle), 3, 29, 45, 54, 190, 202, 212, 219, 223, 231.
Suckling (Monsieur), 256.
Suckling Maurice, 29.
Suckling, lieutenant, 137, 170.
Suckling, capitaine, 130, 190, 212.
Sutton Johu, 198, 326.
Summer, 324.

T

Tartarelli, 138.
Taylor Simon, 324.
Trevor, 246, 253, 254, 273, 280, 330.
Towry, capitaine, 325.
Trogoff, amiral, 9.
Tyler, capitaine, 93.

U

Udney Jean, 33, 99, 235, 261, 307.

V

Vauboiss, général, 293.
Vigoureux, enseigne, 77.
Villette, lieutenant-colonel, 49, 52, 54, 50, 59, 60, 62, 64, 68, 76, 214, 249, 251, 252, 296, 333.
Vins (général de), 242, 244, 247, 253.

W

Waldegrave, capitaine, 77.
Wallis, capitaine, 90, 93.
Walker, lieutenant, 127, 271, 282, 284, 303, 307, 309.
Walpole (miss), 66.
Wemyss, lieutenant-colonel, 137, 141, 170.
White, général, 30.
Wilkes, capitaine, 114.
Wolfe, 50.
Wolseley, capitaine, 77, 96, 99, 100, 112, 175, 180, 183.
Wolterton, 196, 218.
Wurmser, 290, 292, 310, 313.

Wyndham, 295, 308.

Y

Young, capitaine, 76, 77.

ERRATA

—
AU LIEU DE

LISEZ
—

Page 12, ligne 22. 1 ^{er} janvier	21 janvier
Page 22, ligne 18. 1791	1794
Page 29, ligne 21. avec l'	avec l'
Page 46, ligne 16. Général	Général
Page 53, ligne 12. assiégeant	assiégeant
Page 63, ligne 28. bon du beurre	bon ; de beurre
Page 79, ligne 12. dn Royal Hôpital	de l'hôpital royal
Page 84, ligne 3. toujours	toujours
Page 85, ligne 10. pnblies	publics
Page 90, ligne 1. je lui, avec	avec lui, je
Page 131, ligne 17. son navire pour	son navire, pour
Page 137, ligne 12. San Francisco	San Francesco
Page 138, ligne 35. des difficultés	de difficultés
Page 143, ligne 18. lul	lui
Page 169, ligne 8. journée	journée
Page 172, ligne 9. Montray	Moutray
Page 175, ligne 19. Burrand	Burrard
Page 176, ligne 18. duplicatas	duplicata
Page 176, ligne 34. M ^e Boltus	M. Bolton
Page 209, ligne 8. novembre 1795	novembre 1794
Page 220, ligne 1. Sucking	Suckling
Page 225, ligne 18.	Au Vice Amiral Goodall
Page 226, ligne 1.	Au Vice Amiral Goodall
Page 242, ligne 24. de l' <i>Amiral Man</i> ainsi que le <i>Captain</i>	l' <i>Amiral Man</i> avec le <i>Captain</i>
Page 256, ligne 2. lieu	lien
Page 262, ligne 16. Gouvernemen.	Gouverneur.
Page 286, ligne 28. de Barget	de Burgh
Page 287, ligne 24. Longan	Logan
Page 290, ligne 13. Longan	Logan
Page 305, ligne 10. less	les
Page 311, ligne 15. Franeois	Français
Page 312, ligne 9. fe	je
Page 318, ligne 7. 7 octobre	17 octobre
Page 308, ligne 14. Sri	Sir

1

Correspondance de Sir Gilbert Elliot, Vice-Roi de Corse, avec le Gouvernement Anglais.

Première partie. — Dépêches de Corse, 1 vol., VIII 553 pages, 1892.

Deuxième partie. — Dépêches d'Angleterre, 1 vol. VIII 255 pag., 1896.

Traduction de M. Sébastien de Caraffa, avocat à la Cour d'Appel.

2

Vie et Lettres de Sir Gilbert Elliot, 1 vol. VIII 136 pages, 1899. Traduction de M. Sébastien de Caraffa, avocat à la Cour d'Appel.

3

Lord Hood avait donné comme instructions au commodore Linzee, le 15 novembre, « d'avoir à faire comprendre au Bey de la manière la plus vigoureuse et la plus significative qu'il était impolitique de sa part de protéger et de soutenir un gouvernement aussi hétérogène que l'était le gouvernement actuel de France, composé de meurtriers et d'assassins qui avaient dernièrement décapité leur reine d'une façon à déshonorer les sauvages les plus barbares » Le Bey de Tunis qui était un homme supérieur fit preuve, paraît-il, pendant la conférence que le capitaine Nelson eut avec lui, d'une vivacité d'esprit à déconcerter même le capitaine de *l'Agamemnon*. Comme on lui signalait les excès que le Gouvernement français avait commis, il observa sèchement : « Rien n'est plus hideux que le meurtre de son souverain, et cependant, Monsieur, si vos historiens sont dans le vrai, vos propres concitoyens ont autrefois fait de même ». (Note anglaise).

4

La *Topaze*.

5

Contre amiral-français qui combattit avec Lord Hood les Républicains à Toulon.....

6

Commodore Robert Linzee sur l'*Alcide* de 74 canons ; il mourut Amiral *of the Blue* en septembre 1804.

7

Le 17 janvier 1794 le Général Paoli écrivait au capitaine Nelson de Murato qu'il avait le jour précédent reçu sa lettre des mains du lieutenant Georges Andrews avec lequel il avait convenu des signaux. Paoli ajoutait : « Un peu avant la venue de M. Georges (Andrews) Sir Gilbert Elliot, le colonel Moore et le major Kochler sont arrivés ici ; ils sont allés ce matin reconnaître les environs de Saint-Florent, et j'espère qu'ils rapporteront un plan tel que Lord Hood paraît le désirer. »

8

Le capitaine Villiam Smith qui fut débarqué avec son premier lieutenant et son maître, par décision de la Cour Martiale, pour négligence dans le service à cette occasion.

9

Ville du Somerset sur l'Avon, ainsi nommée à cause de ses eaux thermales déjà connues des Romains qui les avaient baptisées du nom de *Aquæ solis*.

10

Sic dans le manuscrit. C'est évidemment une erreur du transcripteur pour « Rogliano ».

11

Voir p. 16.

12

Dans une lettre adressée au capitaine Nelson, datée de Murato, le 24 janvier 1794, le Général Paoli disait :

« Les petits Corsaires de Bastia ont pris un bâtiment de Raguse, chargé de coton, soie, sucre, café et autres objets de valeur ; cette prise est encore à cinq milles de distance du Port où elle ne peut pas entrer. Un marchand anglais y est détenu prisonnier. » Et il ajoutait au post-scriptum : « Le vaisseau de Raguse qui a été pris est dans l'anse dite La Vasino, à cinq mille Nord de Bastia. » (Original dans les papiers de Nelson).

13

La lettre originale du commandant Français se trouve dans les papiers de Nelson

« Nous sommes Républicains. Ce mot seul doit suffire. Ce n'est point au Macinaggio, lieu sans défense, à qui il faut vous adresser Allez à Saint-Florent, Bastia ou Calvi et l'on vous répondra selon vos désirs. Pour la

troupe que je commande elle est prête à vous montrer qu'elle est composée de soldats Français.

» Le commandant militaire du Cap-Corse. »

14

Macinaggio est à environ un mille de Rogliano.

15

Le général Paoli, écrivant à Nelson, le 3 Février 1794, disait :

« Les habitants de Rogliano ont bien mérité la punition qui leur a été infligée en brûlant leurs navires par la poltronnerie dont ils ont fait preuve en permettant à quelques étrangers désespérés de provoquer votre colère contre eux. Ils seront certainement tout disposés à revenir avec nous dès qu'ils pourront espérer d'être soutenus ; mais la faible résistance qu'ils ont opposée dernièrement aux Français, quand ceux-ci se sont établis de nouveau au Cap-Corse, les ont exposés à tous les malheurs dont ils ont actuellement à souffrir. La réponse que l'officier commandant a faite à vos offres, a été tout à fait une gasconade et sa fuite qui a suivi a bien répondu à l'ostentation de ses paroles » (Original dans les papiers de Nelson ;

16

Généralement appelée Capraja, petite île, a environ trois lieues E. N.E. du Cap-Corse, dont les Anglais, sous Nelson, prirent possession en 1796. (Note anglaise).

17

A Capraja. Vide p. 17.

18

Dans son journal (vide p. 20) Nelson relate que le 19 Février, (date de cette lettre), il a débarqué à Lavasina, pris la Tour de Miomo et poussé les Français jusqu'à une portée de canon de Bastia. Il est surprenant qu'il n'ait pas parlé de ces circonstances dans cette dépêche. (Note anglaise)

19

Saint-Florent fut pris le 17 Février ; les Français s'étant retirés à Bastia, Lord Hood proposa au lieutenant-général Dundas (plus tard général Sir David Dundas K. B.), le commandant des troupes, de s'emparer de cette ville. Mais le général Dundas considéra le plan comme impraticable et refusa sa coopération sans un renfort de 2,000 hommes de Gibraltar. Lord

Hood résolut de prendre Bastia, avec les seules forces navales, et donna le commandement des marins employés aux batteries à Nelson. Clarke et M Arthur ont publié le remarquable extrait suivant de la lettre que Lord Hood adressa au général Dundas au sujet des opérations contre Bastia, datée à bord du *Victory* dans la baie de Mortella du 6 mars 1794. « J'ai eu l'honneur de recevoir votre lettre datée d'hier dans laquelle il veus a plu de dire : « Après avoir mûrement réfléchi et examiné personnellement pendant plusieurs jours toutes les circonstances, celles locales aussi bien que les autres, je considère le siège de Bastia avec nos moyens et nos forces actuels comme le plus chimérique et la plus téméraire des entreprises et aucun officier ne serait excusable de l'entreprendre. »

En réponse à cela, je prends la liberté de faire observer que, si chimérique et si téméraire que puisse vous paraître le projet d'enlever Bastia, je l'envisage tout différemment et je trouve que ce serait une très bonne mesure. Je me permets aujourd'hui de vous répéter encore la réponse que je vous ai faite il y a deux jours, a lors que vous me disiez que j'aurais été d'une opinion différente de celle que j'exprimais si j'avais eu à en supporter la responsabilité : « que rien ne serait plus agréable pour moi que d'assumer en entier cette responsabilité. » Je suis prêt maintenant a entreprendre à mes risques la soumission de Bastia avec les forces et les moyens dont je dispose ici et il me tarde de le faire, car j'ai la ferme conviction que cette mesure s'impose. » (Note anglaise).

20

Le lieutenant général Dundas.

21

Voir page 20.

22

J. de Frediani, gouverneur de la Province de Balagne.

23

Cap. lieutenant Jean Clarke du 69^o qui fut grièvement blessé le 12 avril.

24

Sur le *Romney*.

25

Jean Duncan, premier lieutenant de l'artillerie royale, qui est fréquemment mentionné Il servit durant le siège comme attaché à une compagnie ; Lord Hood dans ses dépêches, annonçant les redditions de Bastia et de Calvi, en parle dans les termes les plus flatteurs ; le général Stuart en fait de même au sujet de ce dernier siège. Il fut promu lieutenant-colonel en octobre 1796 et, le 30 Décembre 1800, il était nommé Quartier-Maître-Général-Adjoint de toutes les forces sous les ordres du général Sir Ralph Abercrombie ; il mourut en 1803.

26

Devint plus tard lieutenant-général.

27

Il fut remplacé par le Brigadier général Abraham d'Aubant qui fut promu en 1802, colonel commandant dans le corps des Ingénieurs Royaux, avec rang de Lieutenant-général.

28

Alors adjudant-général des Forces et lieutenant-colone', depuis Général Comte de Rosslyn G. C. B. ; il mourut en janvier 1837.

29

Major Georges-Frédéric Kœhler de l'artillerie ; il obtint le rang de colonel en janvier 1800 ; paraît être le général Kœhler qui fut envoyé instruire l'armée Turque et mourut de la peste en Sy.ie en 1801.

30

Plus tard le lieutenant-général Sir John Moore K B. qui mourut à la bataille de la Corogne en 1809.

31

Jeune frère du Marquis d'Anglesea actuel. Le 17 juin 1794 le *Bomney* se rendit maître de *La Sibylle* de 46 canons après une action sérieuse. Le capitaine Paget mourut peu de temps après au large de Minorque. C'était un jeune officier d'un grand mérite dans son métier, aimé et estimé de tous ceux qui l'ont connu ; ce fut une perte pour son pays. — (Chronologie navale).

32

Lieutenant-colonel, plus tard Lieutenant général William Anne Villette du 69^e Régiment, que Lord Hood nomma Gouverneur de Bastia après la

reddition de cette place. Il devint un intime ami de Nelson et l'on trouvera dans cet ouvrage de nombreuses lettres que celui-ci lui adressa. Les troupes qui servirent au siège de Bastia consistaient dans des détachements des 11^e, 25^e, 30^e et 69^e Régiments qui étaient embarqués comme infanterie de marine sur les navires commandés par Lord Hood. Ils avaient été débarqués avec l'armée, mais quand le général Dundas se refusa obstinément à coopérer avec la flotte contre Bastia, Lord Hood demanda leur retour à bord des navires. Dès qu'il reçut ces troupes en même temps que deux officiers et trente hommes d'artillerie, quelques munitions d'artillerie et des outils de tranchées, le siège de Bastia fut entrepris et mené avec succès par les officiers et les marins de la flotte, pendant que l'on permettait à un gros corps de troupes de rester complètement inactif à Saint-Florent, à six milles de distance ! Dans plusieurs de ses lettres, Nelson manifesta avec son ardeur habituelle, son indignation au sujet de la conduite du Général qui commandait les Forces.

33

Capitaine Joseph Hauvell qui commandait alors le Sloop le *Scout*, Il mourut amiral.

34

La première partie de cette lettre manque au manuscrit. Lord Hood fut promu de Vice. Amiral du pavillon rouge au grade d'Amiral du pavillon bleu le 11 avril 1794 ; en conséquence le 16 mai il changeait son pavillon.

35

Villetes.

36

Le capitaine Antoine Hunt qui porta en Angleterre la dépêche de Lord Hood annonçant la reddition de Bastia. Il commandait *l'Amphitrite* de 20 canons quand ce navire se perdit dans la Méditerranée quelques mois avant. Les grands éloges décernés par Lord Hood dans ses dépêches aux services du capitaine Hunt firent de la peine à Nelson qui comprit avec raison qu'on avait signalé cet officier bien plus que lui-même. (Voir infra).

37

Le Colonel Villetes, dans sa lettre à Lord Hood datée du Camp près de Pietra Negra le 13 avril 1794, disait : « En dehors des considérations

privées provenant de l'estime et de l'amitié, je déplore très sincèrement la perte des services du capitaine Clarke. Je l'avais désigné pour remplir les fonctions de chef d'Etat-Major depuis notre arrivée ici et j'avais constaté que je retirais un réel avantage de son aide. »

38

Capannelle.

39

Pour le remercier d'avoir renvoyé le bateau avec les blessés.

40

M. M'Arthur qui était le secrétaire de Lord Hood a fait le récit suivant des circonstances qui amenèrent l'Ennemi à envoyer un parlementaire.

« Le fait d'avoir envoyé un message à Lord Hood le 19 fut amené par l'un de ces incidents qui ont si souvent tant d'influence sur les transactions humaines et qui sont fréquemment ignorés de l'historien... Il a été dit dans le journal du Capitaine Nelson que, dans la nuit du quinze mai, on prit un bateau venant de Capraja, chargé de poudre à destination de Bastia et ayant à bord Galeazzini, le frère du maire. Ce prisonnier fut traité avec beaucoup d'égard et de bienveillance par les officiers du *Victory* . . . Galeazzini, dans une conversation particulière qu'il eut avec le secrétaire de Lord Hood, dans l'après-midi du 18 mai, exprima ses craintes au sujet de la situation déplorable dans laquelle se trouveraient son frère le maire, ses sœurs et sa famille, au cas où la Ville serait prise d'assaut et où l'on permettrait aux troupes Corses d'entrer et de se livrer au pillage. Le secrétaire répondit que Lord Hood ne pourrait pas empêcher des conséquences si justement redoutées ; que M. Galeazzini pouvait se convaincre du bien fondé de ses appréhensions et de ce qu'on se proposait sérieusement de faire au coucher du soleil, en voyant l'avant-garde de l'Armée de Saint-Florent prendre position sur les hauteurs et que probablement au lever du soleil le lendemain matin il aurait vu toute l'armée en mouvement sur les collines du gaillard d'arrière du *Victory*. Le secrétaire ajouta que rien ne pouvait éloigner les horreurs dont ils étaient menacés à l'exception d'un parlementaire venant de la Ville avec des propositions. Galeazzini dans une grande agitation d'esprit s'écria : » Suppliez, Monsieur, le noble Amiral, par amour de l'humanité, au nom de tout ce qui est cher à un malheureux prisonnier, de permettre qu'un parlementaire soit envoyé à terre immédiatement porteur d'une lettre ouverte, dans laquelle je ferai connaître

ma situation et je dirai qu'ils n'ont plus à attendre aucun secours de poudre à canon ou provisions après le sort des trois bateaux qui ont été capturés dans les nuits du 15 et du 16. » Le secrétaire fit observer qu'une proposition de cette nature ne pouvait être que rejetée par Lord Hood après la façon indigne dont on avait accueilli son premier parlementaire et les insultes qu'avait subies l'officier porteur des sommations. Après une nouvelle discussion, il fut enfin décidé que le patron du bateau de Galeazzini qui avait sa femme et sa famille à Bastia serait envoyé après le coucher du soleil avec un ostensible passeport, sous prétexte de prendre du linge et d'autres objets nécessaires pour lui-même et ses camarades prisonniers à bord du *Victory* ; le lendemain matin, au lever du soleil, il devait avoir rejoint le navire. Cette proposition fut communiquée à Lord Hood qui l'accepta immédiatement. Le patron fut par conséquent débarqué au coucher du soleil à environ deux milles au Sud de Bastia ; il fut admis dans la garnison le soir et escorté sous bonne garde jusqu'au quartier du général d'où il fut envoyé à la maison du maire ; le lendemain matin, à la première heure, le 19 mai, il revint et il fut ramené à bord du *Victory* par l'un des bateaux de garde.

Les propositions de la reddition de la Ville furent le résultat de cette communication.

41

Il est bon de donner la dépêche de Lord Hood telle que l'a publiée la *Gazette de Londres* sur la reddition de Bastia, non seulement parce que c'est l'explication nécessaire d'un événement dans lequel Nelson joua un rôle si brillant, mais aussi parce que la manière dont on signala les services des officiers lui porta beaucoup d'ombrage, car il trouva que ses efforts n'avaient pas été dûment appréciés. (Voir quelques lettres infra). Il est évident que Lord Hood ne voulut pas être injuste à son égard ; le caractère élevé de Sa Seigneurie, toute sa conduite avec lui et ses lettres privées le prouvent. Mais il faut convenir que Nelson, qui avait été le principal ressort de l'entreprise, et qui avait eu à supporter la plus grande part de la responsabilité et du travail, méritait un témoignage spécial pour ses services, ou au moins des éloges aussi forts qu'un jeune capitaine d'artillerie qu'il avait lui-même signalé le premier à l'attention de Lord Hood (Note de l'éditeur Anglais).

« *Victory*, au large de Bastia, 24 mai 1794.

» Monsieur, — J'ai l'honneur de vous informer que la Ville et la Citadelle de Bastia ainsi que les différents postes sur les hauteurs se sont rendus aux armes de Sa Majesté le 22. Le 19 j'ai reçu un message que la garnison était désireuse de capituler dans des conditions honorables et en conséquence j'ai envoyé à terre la note ci-incluse. Aussitôt trois officiers vinrent à bord du *Victory* ; ils m'informèrent que Gentili, le Commandant, aurait réuni les officiers des différents corps et la Municipalité si on faisait un armistice, ce à quoi j'ai consenti, un peu avant le coucher du soleil. Le lendemain je reçus de Gentili une note que je vous adresse également ci-inclus et j'envoyai

à terre dans la matinée du 21 le capitaine Young qui retourna bientôt à bord du *Victory* avec deux officiers et deux représentants de l'administration ; ceux-ci, avec le vice-amiral Goodall, le capitaine Young, le capitaine Inglefield et mon secrétaire M. M'Arthur, arrêtaient les articles de la Capitulation qui fut signée le jour suivant dans la matinée, pendant que les troupes de Sa Majesté prenaient possession de tous les postes qui dominent la Ville ; les troupes de ces postes se retirèrent dans la Citadelle et de là elles se rendirent à l'extrémité du môle où elles déposèrent les armes et furent embarquées. Vous recevrez ci inclus les articles de la Capitulation qui, je l'espère, seront approuvés par Sa Majesté.

» Je me sens incapable de décerner les justes éloges que méritent le zèle et les efforts continus ainsi que la sage conduite du lieutenant-colonel Villettes qui avait l'honneur de commander les troupes de Sa Majesté. Jamais il n'a été aussi brillant. Le major Brereton et tous les officiers et soldats sous les ordres du lieutenant-colonel ont justement droit à mes plus chaudes félicitations. On ne saurait trop vanter leur ardeur persistante et leur désir de se signaler. Ce sera mon orgueil de me le rappeler jusqu'aux dernières années de mon existence.

» Le capitaine Nelson, du navire de Sa Majesté l'*Agamemnon*, qui avait le commandement et la direction des marins pendant qu'on débarquait les canons, les mortiers et les approvisionnements, et le capitaine Hunt qui commandait les batteries, très habilement assistés des capitaines Bullen et Serocold et des lieutenants Gore, Hotham, Stiles, Andrews et Brisbane, ont un droit égal à ma reconnaissance, car les marins ont, sous leur direction, manœuvré les canons avec un grand jugement et beaucoup d'ardeur. Jamais on ne fit preuve de plus de vigueur et d'une plus grande persévérance, et je suis heureux de dire qu'à aucune époque, il n'y a eu un effort aussi

impétueux et aussi infatigable dans l'intérêt du service de Sa Majesté, car, bien que les difficultés avec lesquelles on a eu à lutter aient été nombreuses et variées, la parfaite harmonie et la bonne humeur qui n'ont cessé de régner pendant le siège les ont toutes surmontées.

» Je ne puis que vous signaler de la façon la plus expresse la conduite méritoire du capitaine Duncan, du lieutenant Alexandre Duncan de l'Artillerie Royale et du lieutenant de Butts des Ingénieurs Royaux ; mais je suis particulièrement l'obligé du capitaine Duncan, car aucun officier n'a jamais montré plus de zèle, plus d'habileté, plus de jugement que lui et je prends la liberté de le signaler comme un officier qui mérite hautement d'attirer l'attention de Sa Majesté.

» Je me sens très redevable envers le capitaine Wolseley, de l'*Impérieuse*, pour sa vigilance et son attention, et envers le capitaine Hallowell qui devint volontaire partout où il pouvait être utile après avoir été remplacé dans le commandement du *Courageux* par le capitaine Waldegrave. Le premier entretenait une garde vigilante sur l'île de Capraja où l'ennemi a des magasins d'approvisionnement et de ravitaillement et le dernier fit de même sur l'entrée du port de Bastia avec des canonnières et des chaloupes bien armées durant toutes les nuits, pendant que les plus petits bateaux étaient placés avec beaucoup d'à-propos dans les intervalles entre, ou pour mieux dire, en dehors des navires (qui étaient mouillés en croisant hors de la portée des canons de l'Ennemi) par le capitaine Young du *Fortitude*, le navire du centre, autour duquel chaque bateau s'assemblait au coucher du soleil pour recevoir des ordres ; la gaieté avec laquelle les officiers et les hommes s'acquittaient de ce service de nuit a été vraiment admirable et elle me procurait le plus grand plaisir et la plus vive des satisfactions.

» La très grande et effective assistance que j'ai trouvée dans le vice amiral Goodall, le capitaine Inglefield, le capitaine Knight aussi bien que dans chaque capitaine et officier des navires de Sa Majesté sous mon commandement ont justement droit à mes remerciements particuliers, non seulement en exécutant les ordres que je leur ai donnés sur l'eau, mais même en s'occupant de la petite armée à terre et en subvenant à ses besoins. C'est *seulement* à cette aide cordiale et décidée que j'ai eu l'honneur de recevoir de tous que nous avons dû de pouvoir surmonter si heureusement les innombrables difficultés avec lesquelles nous avons eu à lutter.

» Le major Smith et l'enseigne Vigoureux, du 25^e Régiment, le capitaine Radsdale et le lieutenant Saint George du 11^e ne s'étaient pas embarqués avec leurs régiments respectifs, ayant à terre des emplois civils ; je dois mentionner à leur honneur qu'ils ont abandonné leurs emplois et rejoint leurs corps aussitôt après que les troupes ont débarqué.

» Il est de mon devoir de vous informer que je suis extrêmement obligé au général Petriconi, à M. Frediani et à tous les officiers des Corses servant avec l'armée, de leur grand zèle, de leur ardeur et de leur assistance en activant la reddition de Bastia par tous les moyens en leur pouvoir ; ils nous ont été très utiles en maintenant le bon ordre dans les troupes.

» Je vous transmets un rapport sur les pertes subies du côté de Sa Majesté en hommes tués et blessés. Je suis heureux de pouvoir dire qu'elles sont peu considérables ; mais l'Ennemi a souffert beaucoup ; leurs hôpitaux sont pleins.

» Au commencement du siège le nombre des Ennemis portant les armes était de trois mille.

» Par le premier navire qui mettra à la voile pour l'Angleterre j'aurai l'honneur de vous envoyer, pour être déposés aux pieds de Sa Majesté, les différents drapeaux pris à Bastia.

» Le capitaine Hunt qui a eu à terre le commandement des batteries depuis la première heure où les troupes ont débarqué jusqu'à la reddition de la ville, sera porteur de cette dépêche ; il pourra vous donner toutes les informations que vous pourrez désirer au sujet du siège.

» J'ai l'honneur d'être etc.

» Au très honorable Henri Dundas.

» HOOD. »

42

« Au Capitaine Nelson. — *Victory*, au large de Bastia, 2 mai 1794. Le commandant en chef envoie ses meilleurs remerciements au capitaine Nelson et il désire qu'il les transmette au capitaine Hunt, au capitaine Serocold, au capitaine Bullen aussi bien qu'à tous les officiers et marins qui ont coopéré à la prise de Bastia, pour le zèle infatigable et l'activité dont ils ont fait preuve de si bon cœur dans les obstacles avec lesquels ils ont eu à lutter et qui n'ont pu être surmontés que par la vigueur peu commune et l'harmonie parfaite dont ils ont si éminemment fait preuve, ce qui a marqué la réputation de leurs caractères d'une estampille que l'on ne saurait effacer

et dont se souviendra avec gratitude le commandant-en-chef jusqu'à la fin de sa vie. »

[43](#)

Le loch de l'*Agamemnon* relate qu'un marin appelé Thomas Davis a été tué au siège de Bastia,

[44](#)

Lord Hood, ayant été informé à Bastia que la Flotte Française avait pris la mer le 5 juin, se mit immédiatement à sa recherche avec l'Escadre composée de treize Vaisseaux de Ligne en y comprenant l'*Agamemnon*. Le 10 l'Ennemi fut aperçu devant Saint Tropez ; mais il parvint à se jeter dans la baie de Gourjean où Lord Hood décida de l'attaquer. Mais on trouva la chose impraticable et Lord Hood, laissant le vice-amirail Hotham à le surveiller, retourna à Bastia. L'*Agamemnon* quitta la Flotte pour Bastia le 10, aussitôt que tout espoir d'engagement fut perdu et arriva à destination le 12 de ce mois pour assister au siège de Calvi.

[45](#)

Appelé dans les dépêches du général Stuart « Molinochesco. »

[46](#)

Capitaine Jacques Wallis qui servait avec Nelson comme premier lieutenant sur le *Boreas*. Il commandait alors le *Gorgon*, navire d'approvisionnement.

[47](#)

Le *Commerce de Marseille* de 120 canons était un des navires que Lord Hood ramena de Toulon en décembre 1793.

[48](#)

Le 20 juin le général Stuart écrivait au capitaine Nelson « que ayant su que divers transports étaient renvoyés d'ici pour la baie de Mortella, il était dans l'obligation de demander combien de transports il entendait garder pour l'usage de l'armée en cas de nécessité et combien il jugeait utile d'en conserver pour sa protection immédiate, attendu que, par suite de l'absence de Lord Hood, l'armée était privée d'une aide puissante ; qu'il était de la plus grande importance qu'il connut jusqu'à quel point il pouvait compter sur la coopération de Nelson ; qu'on avait besoin d'une tente pour l'Hôpital ; que 150 marins n'étaient pas suffisants pour hisser de grands

canons dans un court espace de temps et qu'il désirait voir augmenter le nombre d'hommes. »

49

Le 21 juin Lord Hood écrivait officiellement au capitaine Nelson, du *Victory*, dans la baie de Mortella :

Monsieur, — J'attends de vos nouvelles avec une grande impatience, ne sachant pas quels sont ceux dont vous pouvez avoir encore besoin. On a embarqué ce matin les troupes supplémentaires que le général Stuart a demandées à Bastia et je m'attends à voir demain l'*Ariane* et les Transports ; alors je rejoindrai et je poursuivrai avec lui. En plus des hommes de ce navire faisant partie déjà de l'expédition, j'en ai envoyé cinquante de plus, sous le commandement du capitaine Hallowell qui est accompagné du capitaine Serocold, tous deux officiers très capables, pleins de bonne volonté et de zèle ; ils vous seront d'une grande assistance et ils ont reçu pour instructions d'exécuter vos ordres, ce qu'ils feront tous deux avec beaucoup d'empressement, j'en suis convaincu et tout ira avec la cordialité parfaite et la bonne humeur de Bastia. Je suis avec grand respect etc. — Hood. P. S. Je tremble en songeant à ce qu'il a pu survenir pendant le vent de la nuit dernière.

50

Capitaine du *Lowestofie*.

51

M. Jean Udney, Consul Britannique et négociant à Livourne, a agi souvent, de même que M. Pollard, comme agent des prises faites par l'escadre.

52

Appelé dans la dépêche du général Stuart, publiée dans la *Gazette de Londres*, le lieutenant-colonel Senibaldi.

53

Le 4 juillet le Général Stuart écrivait au capitaine Nelson :

« Toutes les fois que j'écris le mot *remise*, mon cher Monsieur, je souffre plus que je ne peux le décrire, car cela ne va ni à mes inclinations, ni à l'ardeur de mes dispositions. Il faut cependant que j'en demande encore pour une nuit de plus. Veuillez me procurer cent hommes à huit heures du soir pour transporter des boulets plus près encore de l'Ennemi, pendant que cent cinquante autres seront employés par moi à porter d'autres objets.

» Votre très fidèle serviteur,

» CHARLES STUART. »

54

Le 7 juillet Lord Hood répondit ainsi à cette lettre :

Mon cher Nelson. — Vous êtes dans le vrai, j'étais impatient de recevoir de vos nouvelles. Tout bien considéré, d'après votre compte-rendu, je m'étonne que nos pertes n'aient pas été plus considérables. Mais je suis fortement impressionné par la mort du pauvre Serocold, car le Roi n'avait pas dans la marine d'officier plus brave et plus méritant et j'avais réellement une grande considération pour lui. Si, avec l'assistance du brave Hallowell, vous vous sentez en état d'assurer tout le service qui pourra se produire, je ne vous enverrai pas d'autre officier, mais j'en aurai un prêt à vous rejoindre dès que vous le désirerez. Il y a un transport qui n'est pas bien au large auquel j'ai envoyé un bateau ; j'attends son retour pour faire une communication au Général, avant de faire partir votre messenger.

Bien fidèlement à vous.

HOOD.

Soyez assez bon pour ordonner au *Croissant* de me rejoindre immédiatement, pour qu'il puisse être déchargé. Le transport est la *Jamaïque* venant de Bastia, la note ci-incluse spécifie ce qu'elle a à bord.

55

Cette *légère blessure* lui occasionna la perte de la vue de l'œil droit. Lord Hood lui fit ainsi part de la peine que lui causait l'accident du 12 juillet.

« Mon cher Nelson, — Je suis réellement désolé d'apprendre que vous avez reçu une blessure et j'espère que vous dites la vérité en déclarant que ce n'est rien de grave. Je serai bien aise que vous commandiez du vin pour les équipages des transports toutes les fois que vous le jugerez nécessaire. Je vous enverrai quelqu'un dans la matinée pour savoir comment vous êtes et si vous n'auriez pas besoin d'assistance. Pour toujours, mon cher Nelson, très sincèrement à vous. — HOOD. »

56

Lord Hood acquiesça à cette demande le 14 juillet.

« Mon cher Nelson. - Vous aurez ce soir à terre trois canons du *Commerce de Marseille*. Je suis désolé d'apprendre que le Général n'est pas bien, mais n'en suis pas surpris, car je me rends compte de ce qu'il est

obligé de faire, étant si mal secondé. Mais si les Duncan vont bien, je ne serai plus inquiet, car ce sont les hommes sur lesquels je compte. Je ne puis pas être fier de ma santé, mais avec des soins et des précautions j'espère me soutenir assez pour voir tomber Calvi. En entendant votre feu rapide la nuit dernière, je me flattais qu'il avait pour objet la prise de Mozelle comme cela aura lieu cette nuit. Le capitaine Seccombe est ici ; je le garde au cas où

vous auriez besoin de son aide. C'est un homme très actif. Très sincèrement à vous. — HOOD.

Demain, dans la nuit, si le Général le désire, vous aurez deux canons de plus du *Commerce de Marseille*.

57

La réponse de Lord Hood à cette lettre, datée du 16 juillet, renferme son opinion sur une importante question à laquelle Nelson fait allusion dans ses lettres du même jour.

« Mon cher Nelson. Je suis heureux d'apprendre que vous allez mieux et qu'aucun accident n'est survenu depuis hier. Vous êtes libre d'employer Moutray comme il vous plaira ; je le lui ai dit. Le capitaine Seccombe est ici, très disposé à être utile et prêt à obéir à vos ordres si vous désiriez l'avoir. Je suis désolé de ne pas partager

l'opinion du Général sur les sommations à faire à la garnison, ayant toujours compris que, toutes les fois qu'une armée est devant une place et que lui fait pas de sommation, les assiégés en concluent qu'on leur refuse toutes conditions. Je ne dirai rien de plus, toutefois, à ce sujet. J'ai donné mes raisons, qui acquièrent de la force chaque jour pour démontrer que tout retard même de vingt-quatre heures a de l'importance pour nos alliés et par conséquent pour le service de Sa Majesté. Mais je ne dis tout cela qu'à vous seul. Si les choses ne vont pas tout à fait bien, aucun blâme ne pourra être jeté sur moi.

Toujours sincèrement à vous. — HOOD.

L'*Aigle* est en vue venant de Livourne.

58

Le général Stuart.

59

De Lord Hood, 17 juillet 1794. — Mon cher Nelson. — Aucun être ne sait ce que vous me communiquez, à l'exception des accidents ; je suis désolé

de ceux d'hier. Je reconnais parfaitement avec vous que les habitants d'une ville, à laquelle on n'a point fait de sommations, ne se trouvent pas privés de conditions honorables ; mais, conformément aux règles de la guerre généralement appliquées une sommation est faite pour permettre aux assiégés, imbus des mêmes principes, d'éviter l'effusion du sang, une fois que la sécurité des personnes et des biens est assurée. Il est vrai que dans les circonstances critiques il peut y avoir des inconvénients, et je suis convaincu qu'ici il en existait tout d'abord, mais je doute qu'il y en ait maintenant. Toutefois je ne dirai pas un mot de plus à ce sujet, quoique la rapidité avec laquelle les Français avancent à Toulon rende absolument indispensable pour moi de placer toute la flotte sous mon commandement dans le meilleur état possible pour servir ; il faudra que bientôt je demande au Général de tenir prêt à être embarqués au premier appel, ces effectifs de Régiments actuellement à terre, destinés par Sa Majesté pour tenir lieu d'infanterie de marine. Je retarderai le plus longtemps que je pourrai la mise à exécution de cette mesure et j'envoie maintenant l'*Aigle* voir ce qui se passe à Toulon. Je vous écris ceci confidentiellement. Dieu fasse que les opérations que l'on prépare pour cette nuit soient couronnées de succès.

Toujours fidèlement à vous.

HOOD.

P. S. Je ne désire pas vous envoyer Seccombe ; je le garde seulement au cas où vous en auriez besoin. J'ai envoyé à Sir Henri Burrard les derniers journaux pour qu'il vous les fasse parvenir. »

[60](#)

Les frégates françaises la *Melpomène* de 44 canons et la *Mignonne* de 32 canons qui étaient alors dans le port de Calvi.

[61](#)

Lieutenant colonel David Douglas Wemyss, du 18^{*} Régiment ou Royal Irlandais. En 1795 il fut fait Gouverneur de Calvi.

[62](#)

Voici la lettre à laquelle il est fait allusion.

AU CAPITAINE NELSON.

Victory, 18 juillet 1794.

Mon cher Nelson, — Je vous remercie de votre lettre et je désire connaître tous les jours comment les choses marchent. Je ne voudrais pour rien au monde que vous retourniez à bord ; je vous prie très instamment de ne point donner votre opinion, à moins qu'on ne vous la demande, sur ce qu'il convient de faire ou de ne pas faire ; quelle qu'elle soit, gardez la pour vous et soyez absolument silencieux avec n'importe qui ; contentez-vous d'activer toutes les opérations proposées. N'ayez pas de jalousie, je vous en supplie, et gardez vous avec le plus grand soin d'en inspirer. Je n'ai vu aucun officier Corse et n'ai pu avoir aucune conversation sur Calvi. Colonna (*sic*) était ici il y a trois jours avec des messieurs et des dames venant d'Agiola et ce matin Tartarelli s'est rendu à bord uniquement pour me saluer ; il n'a pas passé avec moi cinq minutes et je ne leur ai pas dit un mot ni à l'un, ni à l'autre sur le siège.

Veuillez ne pas faire la moindre allusion, avec n'importe qui, aux sommations à faire à la Garnison. La plus grande circonspection vous est nécessaire ; soyez silencieux, dites-le à Hallowell, sinon vous irez tous deux au-devant des difficultés. Vous devez, j'en suis sûr, comprendre la force de ce que j'avance, car vous avez dû vous apercevoir. d'après ce que vous avez dit, qu'il existe un peu du levain de Saint Florent. Un mot suffit aux sages.

Toujours fidèlement à vous.

HOOD.

P. S. Si vous ne vous attirez pas vous-même une mauvaise affaire en causant, vous n'avez rien à craindre de ma part, car je ne dirai rien au Général de ce que vous m'avez écrit ; mais méfiez-vous du Colonel dont vous parlez. Je ne puis rien croire de déshonorant de Duncan ; la situation dans laquelle il est placé rend le silence infiniment prudent.

[63](#)

Ce jour là, 23 juillet, le général Stuart écrivait au capitaine Nelson :

Mon cher Monsieur, — Comme je ne veux pas vous importuner et faire travailler vos hommes à transporter les mortiers etc. de l'endroit où vous aviez eu la bonté de les porter, à celui où je désire les voir placés, je m'arrangerai pour que ce soient les soldats qui aient à le faire demain au soir.

Votre très fidèle,

CHARLES STUART.

[64](#)

La note suivante adressée par le général Stuart au capitaine Nelson à la date de samedi 27 juillet fait connaître les opérations des 27 et 28 juillet.

« Cher Monsieur, — Ce que je désire de vos hommes cette nuit, dans l'intérêt du service public pour lequel je puis compter sur votre aimable assistance, est à peu près ce qui suit, - de placer trois pièces de dix huit sur leurs trains et dans les batteries ; de faire descendre et de placer sur leurs places-formes respectives deux pièces de trente. six et une de vingt six. Le capitaine Stephens m'informe que, en ce qui concerne les marins qu'il nous faudra dans les batteries de demain un peu avant la pointe du jour, il a décidé d'en prendre un nombre pareil à celui que j'ai eu l'honneur de vous indiquer il y a quelques jours et qui m'avait paru alors insuffisant pour le service, mais que j'ai trouvé satisfaisant, après une explication, ayant vu qu'on allait ajouter des canons supplémentaires. Puis-je vous recommander, pour que tout soit complètement assuré, de veiller à ce qu'aucun marin ne fume pendant ce service.

» J'ai l'honneur d'être votre obéissant serviteur.

« CHARLES STUART. »

[65](#)

Indiquant les hôpitaux.

[66](#)

Ce jour-là le général Stuart écrit à Nelson : « 2 août 1794. Cher Monsieur. Je suis heureux de vous informer que nous pouvons nous *hasarder* cette nuit à réduire de moitié le nombre de nos hommes dans les batteries, mais je désire vivement qu'aucun officier ou marin ne dépasse la ligne des batteries. Sir James Saint-Clair a une lettre importante à porter à bord du *Victory*. Je vous prie de donner des ordres pour qu'il puisse partir immédiatement, Bien fidèlement à vous, — Charles Stuart. »

[67](#)

Dans la baie de Geurjean.

[68](#)

Allusion à la victoire de Lord Howe.

[69](#)

Lord Hood répondit le même jour à 5 heures du soir.

« Mon cher Nelson. — Je suis désolé d'apprendre qu'Hallowell n'est

pas bien et que le colonel Wemyss est dans le même état. Je désire que tous les deux viennent à bord du *Victory* ce soir ou demain matin. Le docteur Harness n'est pas ici, mais je l'attends pour demain matin. Dans la matinée, de bonne heure, j'enverrai le capitaine Inglefield ou le capitaine Knight auprès du général au sujet des Transports. Beaucoup de prudence est nécessaire ; il faut se méfier de la perfidie de l'Ennemi ; les transports peuvent-ils venir à portée des canons de Calvi ? J'ignore absolument où en sont les choses. Le *Boreas* et la *Jamaïque* qui ont transporté les derniers malades à Bastia peuvent être attendus ici demain. Vous devez incontestablement emporter ce que vous avez débarqué d'une façon imprévue ; vous en ferez de même pour tout ce qui appartient au *Victory* et tous les autres navires que vous réparerez. Je me bornerai à ajouter qu'aujourd'hui comme toujours je suis sincèrement votre très-fidèle et humble serviteur Hood. »

70

Dans sa dépêche datée du 10 août, annonçant la reddition de Calvi qui avait eu lieu ce jour là, le général Stuart donna tous les détails des opérations du siège. Voici les passages dans lesquels il parle du capitaine Nelson. « Le capitaine Nelson du navire de Sa Majesté l'*Agamemnon* consentit, en l'absence de Lord Hood, à s'avancer jusqu'à Porto Agro où eut lieu un débarquement le 19 juin. » « C'est avec un sincère regret que j'ai à mentionner la perte du capitaine Serocold de la marine qui a été tué par un boulet de canon pendant qu'il travaillait activement dans les batteries. L'assistance et la coopération du capitaine Nelson, l'activité du capitaine Hallowell et les efforts de la marine ont considérablement contribué au succès de ces mouvements. » *London Gazette*.

Les dépêches de Lord Hood étaient datées du 5 et du 9 août. Dans la première, après avoir parlé de la poursuite qu'il avait livrée à la Flotte Française, il disait :

« *Victory*. Baie de Mortella, 5 août 1794. — Ma lettre du 15 juin vous informait qu'après avoir forcé, le 11, les navires français qui avaient mis à la voile de Toulon le 5 à chercher leur sûreté dans les bancs de sable de la Baie de Gourjean et sous la protection des batteries des îles Saint-Honoré, Sainte Marguerite et du Cap Garoupe, j'avais laissé l'Amiral Hotham pour les surveiller et j'étais retourné en Corse rejoindre le lieutenant général Stuart, pour la réduction de Calvi. J'ai l'honneur de vous

informer que cette place est sur le point, je crois, de se rendre aux armes de Sa Majesté.

Quand j'ai rejoint, le 9 l'amiral Hotham, au large de ce port, j'ai détaché à Bastia, sur l'*Agamemnon*. le capitaine Nelson, avec l'ordre d'embarquer les troupes et de les amener dans la baie de Mortella, où le lieutenant-général Stuart s'embarqua lui-même le 15. J'avais exprimé le désir que l'on se rendit immédiatement au siège de Calvi : le capitaine Nelson s'y conforma et le 19 toutes les troupes étaient débarquées, sous la direction du capitaine Cooke, dans une petite crique à environ trois milles de Calvi.

« J'ai jeté l'ancre dans la baie de Mortella, le 19 et ai embarqué les approvisionnements d'artillerie et tous autres que le Général avait demandés. Le mauvais temps qui m'en avait empêché, durant quelques jours, avait chassé de leurs mouillages l'*Agamemnon* et plusieurs transports et n'avait laissé sur leurs ancres que les navires de Sa Majesté, de moindres dimensions, et les autres transports qui étaient près de terre et qui n'avaient pas de place pour mettre à la voile ; la tempête heureusement prit fin sans aucun accident, le vent ayant moins de violence près de terre.

» Je mis à la voile le 26, ayant préalablement envoyé le capitaine Hollowell et le capitaine Serocold (qui étaient des volontaires empressés à servir, ainsi que les lieutenants Perriers et Morgan) avec tous les marins habiles dont le *Victory*, pouvait disposer pour faire monter tout le matériel d'artillerie et assurer le service des batteries.

» Je vous transmets ci-inclus le journal du capitaine Nelson qui avait le commandement des marins. Il vous fera connaître, jour par jour. les opérations du siège. Les termes me manquent pour vous faire connaître le zèle infatigable et les efforts du capitaine Nelson et du capitaine Hollowell qui prirent à tour de rôle, pendant vingt-quatre heures chacun, le commandement de la batterie avancée et j'espère que le Général leur rendra pleinement justice, ainsi qu'à tous les autres officiers et marins. Il est donc inutile pour nous d'en dire plus sur ce sujet. Mais j'ai à déplorer, et le fais très sincèrement, la perte d'un officier très habile et de grande valeur, le capitaine Serocold qui a été tué par une décharge de mitraille, pendant que l'on mettait le dernier canon en place, aussitôt que l'Ennemi découvrit notre batterie. Le Roi n'avait pas de jeune capitaine plus méritant dans la Marine Royale. Il commandait la batterie flottante qui a été brûlée par un boulet rouge devant Bastia et depuis il avait servi avec distinction dans les batteries à terre. En dehors de la considération et de

l'estime que j'avais pour lui, je trouve que sa mort est une perte publique.
Hood, Sir Charles

» On doit beaucoup aux capitaines Wolseley, Hood, Sir Charles Hamilton, Sir Harry Burrard, Cunningham, Macnamara et Robinson, pour la vigilance dont ils ont fait preuve en empêchant tout secours de parvenir jusqu'à Calvi et la persévérance continue qu'ils ont montrée en conservant leurs stations respectives malgré de manifestes difficultés et je ne dois pas omettre le tribut d'éloges que je dois à M. Gibson, commandant le Cutter de louage le Fox dont tous les capitaines ont parlé dans les meilleurs termes pour sa promptitude et sa ponctualité à obéir aux ordres. Durant près de deux mois, on n'a reçu à Calvi, aucune nouvelle du continent jusqu'à la nuit du 29, où quatre bateaux y sont entrés, le port n'étant plus gardé de si près, parce qu'on avait été obligé d'envoyer trois frégates à Naples et dans d'autres places, pour des approvisionnements que le Général demandait en toute hâte, et que la nuit était très sombre.

» Le 27 je suis arrivé au large de Calvi et ne me suis plus éloigné de ce port, afin de suppléer tous les matins aux besoins de l'armée, ayant mis en station une frégate à l'ancre au large du Cap Revellata et une autre au large de la pointe d'Espana (*Capo di Spano*). J'ai fait débarquer du pont intermédiaire de ce navire, sept canons et on a fait droit à toutes les réquisitions du Général, toutes les fois qu'elles se sont produites pour divers autres approvisionnements et même pour des hommes, malgré des grands embarras que cela a procurés, pour ne pas retarder les opérations de l'armée.

» Le 29 du mois dernier, j'ai été honoré de la visite du général Stuart qui m'apporta une correspondance échangée entre lui et le Commandant des Troupes Françaises au sujet d'une trêve de vingt-cinq jours qui me parut inadmissible ; dans l'après midi du 30 juillet, nos batteries ouvrirent le feu et le 1er du mois courant on déploya sur la citadelle le drapeau blanc, au deSEOUS des couleurs nationales et le feu cessa. »

Dans sa lettre du 9 août, lord Hood disait : *Victory*, au large de Calvi, 9 août 1794 — J'ai l'honneur de vous adresser ci-inclus, pour l'information des Lords Commissaires de l'Amirauté, des duplicatas de mes dépêches du 5 de la baie de Mortella.

J'ai mis à la voile le 7 et suis arrivé au large de cette place le len. demain matin. Je vous transmets ci-inclus une copie du journal du capitaine Nelson,

du 28 du mois dernier au 8 du mois courant, en même temps que la copie d'une lettre que j'ai reçue de lui très élogieuse pour le lieutenant Harrison. Agent des Transports, M. William Harrington patron du *Willington* et des hommes des Transports qui ont été aussi empressés de servir à terre qu'à bord des navires de Sa Majesté » *London Gazette*.

Ainsi aucun des chefs ne mentionna même pas la grave blessure que Nelson avait reçue et qui le priva de la vue de l'œil droit. Sans adopter les opinions violentes de quelques uns des Biographes de Nelson au sujet de la manière dont on a traité ses services à Calvi, dans ces dépêches, il est certain qu'ainsi qu'à Bastia, on ne les a pas appréciés comme il fallait le faire et qu'il s'en ressentit très vivement. Harrison déclare, qu'il écrivait à sa sœur aînée Mme Boltus « Ils ne m'ont pas rendu justice dans l'affaire de Calvi ; mais soyez sans crainte, j'aurai ma propre Gazette » ; et que, dans une lettre qu'il adressait au mois de mai de l'année suivante au capitaine Locher, il exprimait son mécontentement d'une façon encore plus marqué.

Lord Hood, dans une lettre à Nelson, du 1^{er} décembre 1794, blâma. le général Stuart de ne pas l'avoir mentionné dans sa dépêche. (Note Anglaise).

71

Le loch de l'*Agamemnon* mentionne à la date du 12 août, que. le capitaine Nelson et les officiers sont rentrés des batteries.

72

Dans la lettre suivante datée du 12 août.

« Mon cher Nelson, — Il est très probable que je serai forcé de laisser porter demain avant le jour ; je vous envoie donc mes ordres. Je compte laisser à Calvi, comme garde-côte pour le moment, la *Mignonne* et j'ai nommé le capitaine May pour la commander. Le *Dauphin* aura à se rendre à Bastia aussitôt qu'il aura reçu vos malades. J'espère que vous vous serez procuré à terre le plus de poudre que vous avez pu Le secrétaire d'Etat du Roi de Sardaigne aussi bien que notre Ministre à Turin ont fortement insisté auprès de moi pour que je renvoie les six cents barils de poudre que j'ai saisis, l'armée Sarde en ayant grand besoin ; veuillez en informer le général Stuart ; arrangez vous de façon à en mettre le plus que vous pourrez dans votre soute à pain. Je me propose de jeter l'ancre à Saint-Florent durant quarante huit heures, car M. Drake est arrivé en Corse de Milan pour me

faire une communication. Si donc vous désirez me voir avant de me rendre à Livourne, vous savez où vous me trouverez probablement. Je serai très heureux de satisfaire immédiatement votre désir au sujet de l'aide. major auquel vous portez intérêt et si vous envoyez M. Fellows à bord du *Victory*, je le nommerai aussitôt que je le pourrai. En ce moment j'ai entre les mains quatre ou cinq fils d'officiers dont je suis obligé de m'occuper. Toujours fidèlement à vous. — HOOD. »

Dès que Gibson aura reçu vos ordres, envoyez-le moi. Si le temps ne me permet pas de me tenir devant Calvi dans la matinée, envoyez-moi le capitaine May par le cutter le *Fox* ; je vous renverrai sur ce bateau les officiers pour les deux frégates françaises.

73

Nelson reçut de son père la lettre suivante pour le consoler de la perte de son œil.

« Mon cher Horace, — Il est bien connu que la doctrine de la prédestination est une des croyances des soldats. Elle peut quelquefois être utile. Elle ne doit pas toutefois exclure la confiance que, d'après l'enseignement du Christ, on doit surtout avoir en la Providence qui dirige tous les événements. Il y a eu une puissance infaillible, sage et bonne pour diminuer la force du coup qui a occasionné la, perte de votre oeil, et nous remercions la main qui vous a épargné, qui vous a épargné pour le bien, pour l'exemple, pour l'enseignement futurs dans les années qui suivront. N'ayez aucune crainte ; je ne vous flatterai pas ; mais parfois j'essuie rapidement une larme de joie en entendant aussi bien parler de votre caractère à n'importe quel point de vue. Les lettres que j'ai reçues de vous nous ont donné à votre excellente femme et à moi la preuve consolante que votre santé n'a pas souffert du long et fatigant service auquel vous oblige votre profession et que le succès a généralement couronné vos efforts de façon à vous faire connaître au monde comme un homme de probité et de jugement ; et cela, non seulement pour vos affaires personnelles mais même pour celles des autres. Le Seigneur seul disposera de votre sort comme il l'entendra ; les cheveux mêmes de votre tête sont comptés. C'est une consolante doctrine.

» Quant à moi je me porte aussi bien que possible : combien, d'après ce que je vois ou j'entends, qui sont tombés ou qui sont bien plus abattus par l'âge que je ne le suis moi-même. Que Dieu soit béni ! La force que j'ai encore m'a été laissée, je l'espère, pour quelque bon but.

» Recevez, mon cher fils, comme d'habitude l'expression cordiale de l'amour et de l'attachement de votre père affectionné.

» EDMOND NELSON. »

74

Le vaillant jeune officier dont il a été souvent parlé, mourut le lendemain. L'inscription suivante à sa mémoire fut placée par Nelson en l'église de Saint-Florent :

« A la mémoire du lieutenant Jacques Moutray de la Marine Royale qui, servant à terre au siège de Galvi, fut emporté par la fièvre, sincèrement pleuré, le 19 août 1794, âgé de 21 ans. »

Cette pierre est érigée par un ami affectionné qui connut sa valeur comme officier et ses manières accomplies comme gentilhomme.

HORACE NELSON.

75

Le 18 septembre, le capitaine Nelson reçut de Lord Hood l'ordre de se rendre au môle de Gènes avec des dépêches pour M. Drake, ministre d'Angleterre, et d'y attendre de nouvelles instructions .

76

Le signal du Pilote était alors ce qu'il est encore aujourd'hui le Jack de l'Union hissé au sommet du mât de perroquet de l'avant. L'erreur dont il est parlé dans cette lettre prouve une fois de plus l'inconvénient qu'il y a à employer le pavillon national pour les signaux et à ne pas distinguer les Amiraux Anglais par un autre pavillon que le national.

77

L'*Impérieuse* de 40 canons. Elle fut prise par une flotte commandée par le Vice-Amiral Gell au large de la Spezia, dans les eaux génoises, le 11 octobre 1793.

78

Lord Hood ne manqua pas de signaler chaleureusement le cas au Premier Lord de l'Amirauté.

79

Le trente septembre, Lord Hood donnait l'ordre au capitaine Nelson de se rendre au large de Gourjean et de se placer sous les ordres du vice-amiral Ho ham et, si celui-ci n'était pas arrivé, sous

ceux du vice-amiral Goodall. Dans une lettre privée, Lord Hood écrivait à cette date :

« Mon cher Nelson, — Mes lettres que j'ai envoyées à Livourne par le retour du courrier, m'obligent à gagner immédiatement ce port, ayant des raisons de croire que j'y trouverai un messenger avec des dépêches qu'il sera utile pour moi d'avoir le plus vite possible. Vous recevrez donc avec cette lettre, l'ordre de vous rendre au large de Gourjean et de vous placer sous les ordres du vice-amiral Hotham ou, en son absence, du vice amiral Goodall. Dès que j'aurai mes dépêches, vous entendrez parler de moi. Je vous envoie deux journaux qui vous feront connaître l'arrivée de Cunningham. Vous les donnerez à l'amiral Hotham.

Toujours, mon cher Nelson, très fidèlement à vous.

HOOD.

80

Prises au siège de Calvi.

81

La Flotte qui s'était réfugiée dans la baie de Gourjean, réussit ensuite, profitant surtout du gros temps, à éluder les forces du blocus et à gagner en sûreté la rade de Toulon.

82

Lord Hood arriva en Angleterre le 21 septembre, et le 1er décembre, il écrivait à Nelson la lettre suivante, au sujet de ses services et de sa blessure.

(Privée)

Devizes, 1er Décembre 1794.

Mon cher Nelson, — Je suis arrivé à Spithead le 21 et à Londres le 23, des ordres ayant été donnés pour que le Victory n'eût pas à subir de quarantaine. Lord Chatam est venu vers moi comme je descendais de voiture et j'ai immédiatement profité de cette occasion de faire connaître à Sa Seigneurie la façon injuste dont s'est conduit le général Stuart à votre égard en ne faisant pas mention de vous dans sa lettre officielle ; je lui ai remis en même temps la lettre que vous m'aviez adressée ainsi que les certificats annexés ; comme le tout sera montré au Roi, vous pouvez être complètement rassuré sur ce point.

Cinq navires vont bientôt partir pour la Méditerranée et trois autres au contraire vont rentrer en Angleterre, le *Bedford*, votre navire et un autre. Je me rends aux bains pour rétablir ma santé et retourner dans la Méditerranée

au printemps. Après que j'avais regagné ma voiture, j'ai reçu une note de Lord Grenville m'informant qu'il aurait envoyé demain un messenger à Florence. Mais comme je devais me rendre auprès de l'un de mes excellents amis et qu'un accident survint au cheval et au cocher de la voiture, je suis arrivé ici quelques heures en retard. J'ai manqué ainsi la voiture de- bains et j'ai dû envoyer un exprès, car j'aurais été désolé que le messenger arrivât à Florence sans ces quelques mots pour vous. Lady Hood est ici ; elle s'unit à moi pour vous adresser nos meilleurs souhaits.

Croyez-moi, mon cher Nelson, votre très fidèle

HOOD.

[83](#)

Josiah Nisbet, son beau fils, aspirant de l'*Agamemnon*.

[84](#)

Lord Hotham.

[85](#)

Porto-Ferraio à l'Elbe.

[86](#)

Plus tard amiral. Commandait à ce moment la *Junon*, de 32.

[87](#)

La fille de Nelson.

[88](#)

Son fils Horace.

[89](#)

Le Consul anglais à Livourne,

[90](#)

Gouverneur de Livourne.

[91](#)

Les raisons pour lesquelles Sir Gilbert Elliot crut devoir prendre possession de Porto-Ferraio à l'Ile-d'Elbe sont complètement expliquées dans la lettre qu'il a adressée de Bastia au gouverneur de cette place, le 6 juillet 1796.

« Monsieur, — Les troupes Françaises ont pris possession de la ville de Livourne, le canon des fortifications a été dirigé contre les navires du Roi dans la rade, et les biens des sujets de Sa Majesté à Livourne n'ont pas été

respectés, malgré la neutralité de Son Altesse Royale le Grand Duc de Toscane et les protestations réitérées des Français à ce sujet. Tout donne lieu de croire que les Français ont les mêmes desseins sur la forteresse de Porto-Ferrajo, espérant ainsi pouvoir rendre plus réalisables les projets qu'ils ont conçus contre le Royaume de Corse. Ces circonstances nous ont déterminés à faire échouer le plan des ennemis du Roi, lesquels font également hostiles à Son Altesse Royale, en plaçant à Porto-Ferrajo une garnison capable de défendre cette place, car notre unique intention est d'empêcher les Français de s'emparer de cette forteresse et de toute l'Ile- d'Elbe. Nous vous prions et requérons au besoin, Monsieur, de recevoir les troupes de Sa Majesté qui se présenteront devant la place, aux conditions suivantes... »

D'après ces clauses Porto-Ferrajo et ses dépendances faisaient toujours partie des possessions du Grand Duc ; et l'on promettait solennellement de retirer les troupes et de rendre la place à la paix. (Note de l'éditeur anglais).

92

Lieutenant-général Jean-Thomas de Barga, commandant de Forces en Corse.

93

Il avait été nommé commandant de l'Ile d'Elbe.

94

A la suite de l'alliance défensive conclue entre la France et l'Espagne, le Gouvernement anglais résolut d'évacuer la Corse. Le 26 septembre, Sir John Jervis écrivait au commodore Nelson. « Ayant reçu l'ordre de coopérer avec le Vice-Roi à l'évacuation de l'Ile de Corse et de me retirer ensuite de la Méditerranée avec la Flotte de Sa Majesté sous mon commandement, je désire que vous vous rendiez sans délai à Bastia, afin d'étudier avec le Vice-Roi les meilleurs moyens que vous jugerez utiles pour mener à bonne fin cette opération et de lui prêter tout votre concours ; laissez le boccus de Livourne sous la direction du capitaine Cockbourn. » Aussitôt après avoir donné cet ordre, le Gouvernement changea d'idée ; le 21 octobre on adressait à Sir John Jervis une dépêche dans laquelle on lui signifiait que Sa Majesté désirant garder la Corse, les troupes, les approvisionnements, etc., ne devaient pas être retirés. Qu'au cas où l'évacuation aurait déjà eu lieu, on devait occuper Porto-Ferrajo à l'Ile d'Elba. » Cette dépêche arriva trop tard ; Sir John Jervis répondit que « le maintien de la Souveraineté de l'Ile de Corse était dans les circonstances actuelles, presque impossible et qu'il

était heureux d'annoncer qu'avant même que l'on en eut reçu l'ordre, les troupes, les approvi sionnements et munitions avaient été transportés à Porto Ferrajo. » Dans une lettre au comte Spencer, du 11 novembre, Sir John Jervis disait : « Je considère comme un événement très heureux que l'évacuation de la Corse ait déjà eu lieu lorsque j'ai reçu l'ordre de maintenir la Souveraineté du Vice-Roi ; la chose était impossible ; dès que l'Ennemi aurait débarqué avec des forces convenables, tous les habitants de l'intérieur de l'Ile auraient fait cause commune avec lui, et la situation n'aurait plus été tenable dans n'importe quelle partie. (*Note Anglaise*).

95

Dans sa dépêche au comte Spencar, datée du *Victory* dans la Baie de Saint-Florent, 23 octobre 1796, l'amiral John Jervis fait le récit suivant de l'évacuation de la Corse : « Dès que la Vice-Roi eût communiqué à la Municipalité de Bastia que l'Ile allait être évacuée, les rênes du gouvernement furent confiées à un comité de trente membres que l'on venait de nommer. A ce moment, un violent coup de vent d'Ouest venant de la montagne chassa sur leurs ancres le *Sou- thampton* et les Transports. Aussitôt, le comité des Trente insista pour qu'un nombre égal de Corses montât la garde avec les Anglais, à la Citadelle et aux barrières et refusa d'envoyer aux Généraux Corses au service de France à Livourne, les lettres du Vice Roi voulant lui-même envoyer ses propres délégués. Mis au courant de ce fait, j' ai donné l'ordre au *Captain* de se rendre à Bastia avec *Egmont* Heureusement, le commodore Nelson était déjà arrivé avec le *Diadème* et, avait pour son attitude énergique, mis ces messieurs à la raison et assuré l'embarquement ; il m'écrivait toutefois qu'un autre vaisseau de Ligne et un transport ou deux auraient accéléré les opérations. J'ai immédiatement envoyé l'*Excellent* et deux transports qui purent gagner Bastia avec une rapidité surprenante. Grâce au travail sans re- lâche du commodore Nelson et des personnes nous ses ordres, tout était embarqué le 19, et à minute, on mettait à la voile pour Porto-Ferrajo. Le 20, la Flotte Espagnole force de trente-huit vaisseaux de Ligne et de dix frégates, paraissait devant le Cap-Corse. »

96

Biographie Navale.

97

de Burgh.

Lord Malmeabory avait été envoyé à Paris pour négocier la paix, mais, ainsi que le dit Nelson, « il revint comme il était allé. »

(Note Anglaise).

Bibliothèque nationale de France



Tous les renvois de pages contenus dans ce
texte font référence à l'édition originale